



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

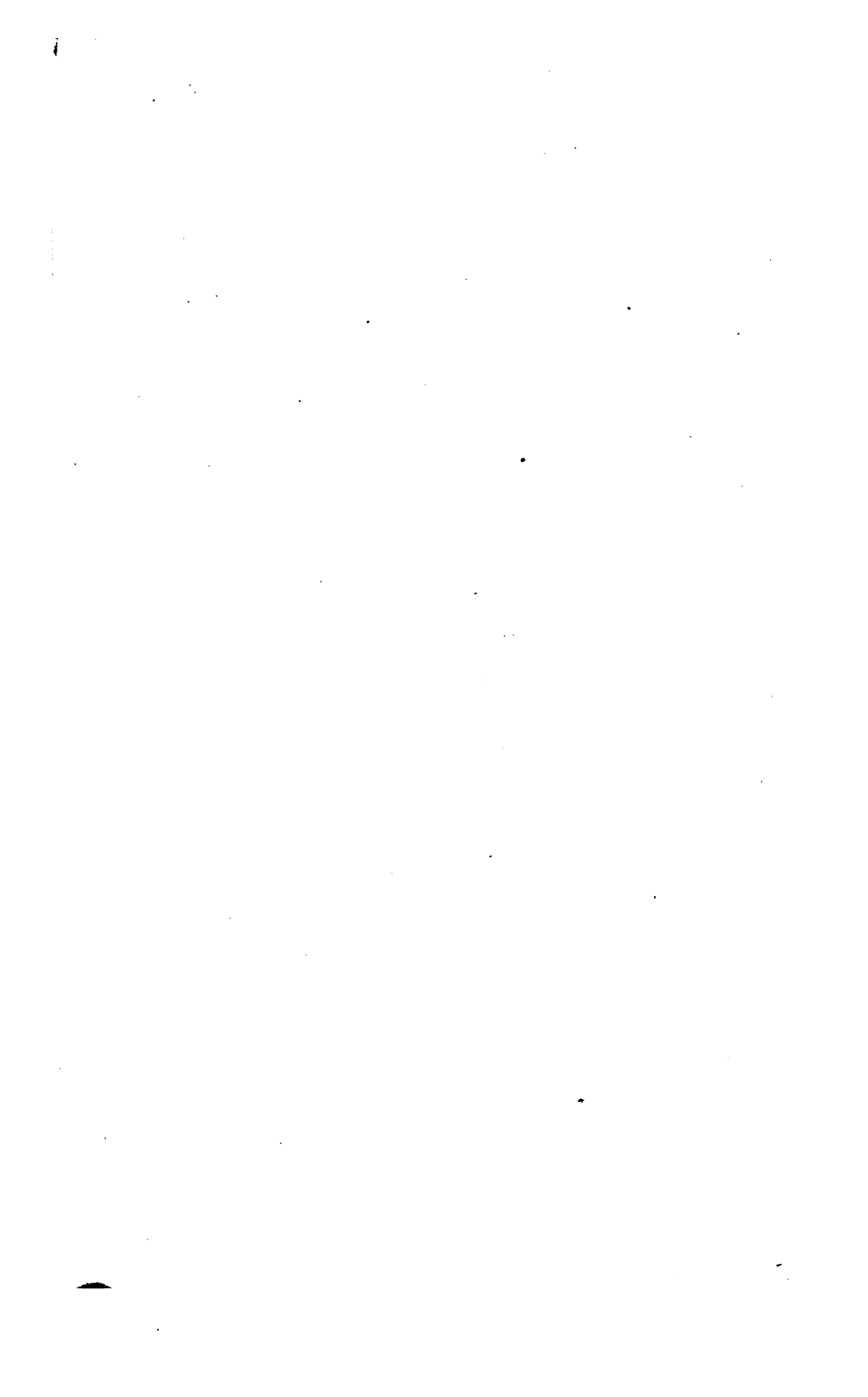
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





BT
1101
.M393



LE
CHRISTIANISME

ET
LE LIBRE EXAMEN

I

LE
CHRISTIANISME
ET
LE LIBRE EXAMEN

DISCUSSION DES ARGUMENTS APOLOGÉTIQUES

DE

GROTIUS, PASCAL, SAMUEL CLARKE, PALEY, CHATEAUBRIAND
GREGORY, FRAYSSINOUS, DE LAMENNAIS, NICOLAS
THOMAS CHALMERS, ETC.

PAR

M. LE DOCTEUR MARY, *professeur.*

« Ratione pugnas : patere igitur rationem ineam
cum tua ratione contendere. »
(CICERO, *De Natura deorum*, lib. III, cap. IV.)

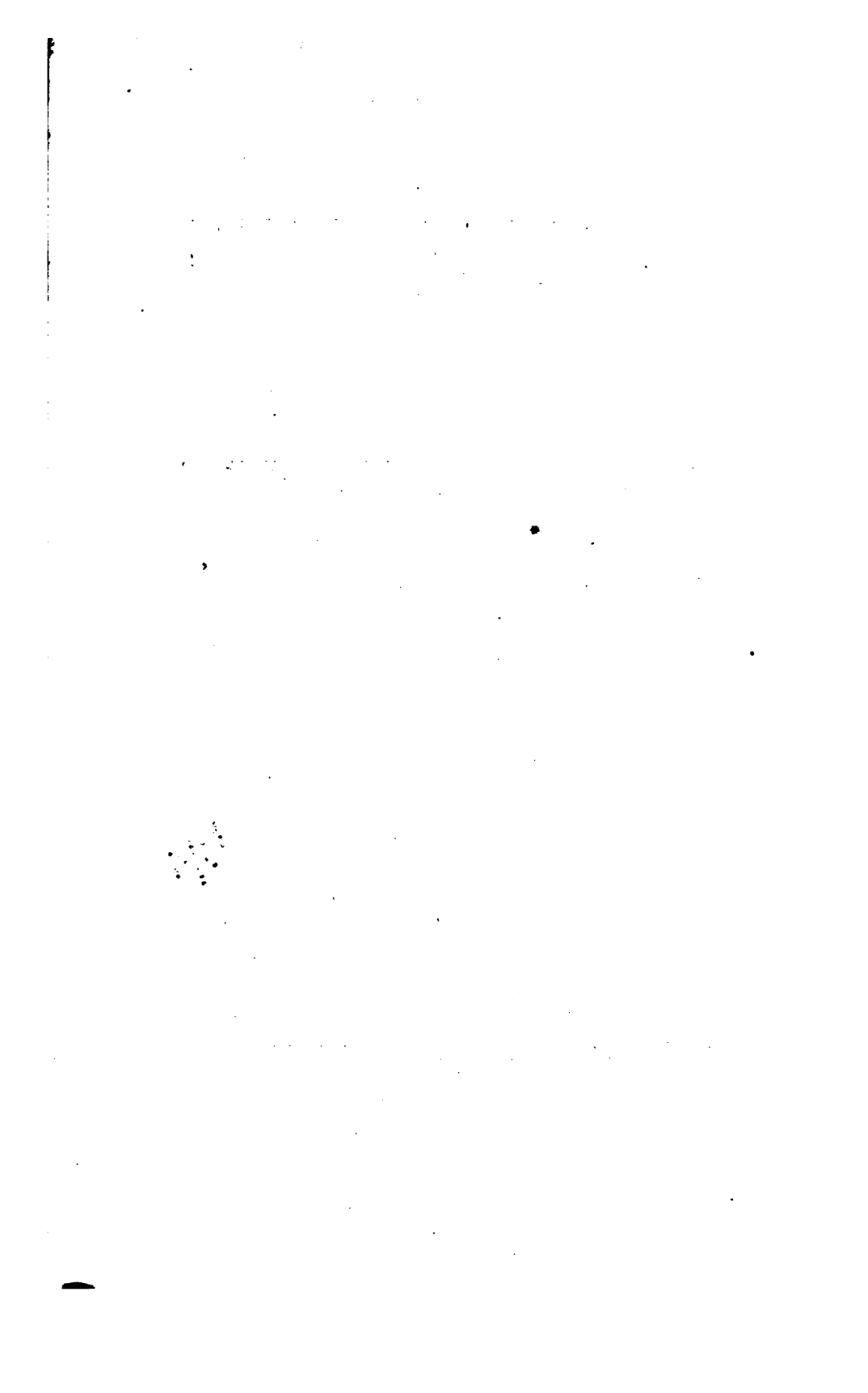
TOME PREMIER



PARIS
LIBRAIRIE ACADEMIQUE
DIDIER ET C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1864

Tous droits réservés.



AVERTISSEMENT DES ÉDITEURS

Nous ne connaissons pas l'auteur de l'ouvrage que nous publions. Nous savons seulement, par l'intermédiaire de l'écrivain honorable qui nous l'a présenté, que c'est l'œuvre d'un homme très-estimé et très-respecté dans le monde des lettres, depuis quelques années retiré à la campagne, et uniquement occupé de l'étude des questions religieuses. Des considérations particulières l'obligent à ne pas se nommer; mais ceux qui ont suivi, depuis quarante ans, le développement de la littérature française, reconnaîtront peut-être la plume virile qui a analysé et discuté avec une entière indépendance les plus grands problèmes de notre existence. En tout cas, qu'on découvre ou qu'on ne découvre pas le nom de l'auteur, chacun rendra justice

à l'étendue de ses connaissances, à l'élévation de ses sentiments et à la fermeté de ses convictions. Quoique nous ne partagions pas toutes ses opinions, ce sont ces grandes qualités qui nous ont décidés à publier un ouvrage essentiellement spiritualiste, où catholiques, protestants et libres penseurs, avertis des dangers de l'intolérance, y trouveront des motifs de s'estimer et de se respecter les uns les autres, comme le veut la loi de la société moderne : la liberté de conscience.

AVANT-PROPOS

La France est aujourd'hui dans une situation tout à fait inverse de celle où elle se trouvait au commencement de ce siècle. Il ne s'agit plus de rebâtir les temples, de relever les autels, de restaurer le culte public. Tout cela est accompli. Le christianisme a repris chez nous son ascendant, il n'est plus réduit à la défensive; l'État le protège, l'opinion lui est favorable, et les révolutions politiques ont accru son influence. A en juger par les signes extérieurs, la foi surabonde. Les ordres monastiques se multiplient sur tous les points du territoire; chaque jour, de pieuses libéralités les encouragent; ils participent largement à l'éducation de la jeunesse. Loin de renouveler une propagande irréligieuse, la nation, mieux inspirée, entreprend des expéditions lointaines pour venger ses mission-

naires, pour secourir des populations chrétiennes, pour inaugurer le catholicisme dans l'extrême Orient. Le moment me paraît opportun pour revendiquer les droits du libre examen, dans l'intérêt non-seulement de la philosophie, mais de l'Église elle-même ; car l'Église, comme toutes les grandes puissances, a besoin de contradicteurs, et elle sait que les épreuves lui sont moins funestes que la prospérité.

Après des luttes séculaires, deux grands principes sont reconnus également légitimes : le respect de la religion positive et la liberté de conscience. On peut dire que le premier a obtenu complète satisfaction. Les calamités publiques ont contribué dans notre pays à ranimer les croyances. Le culte national est honoré, les ministres de l'Évangile sont entourés de sympathies, la philosophie du dix-huitième siècle est tombée en discrédit. Malheureusement le principe de la liberté religieuse a fait moins de progrès. Quoique inscrit dans les lois et professé par les gouvernements, il éprouve encore une sourde résistance chez nous et autour de nous. C'est donc servir l'intérêt général que de faire voir que ce principe est conforme à la plus rigoureuse justice, et que des doctrines seulement vraisemblables n'ont pas le droit de s'imposer à la cons-

science du genre humain, comme si elles étaient pleinement démontrées. Je dis seulement vraisemblables, et une enquête impartiale ne saurait admettre davantage.

Le clergé de nos jours, il faut le reconnaître, ne fait pas le combat et ne se retranche point derrière la protection dangereuse du pouvoir civil. Plein de confiance dans la légitimité de sa cause, nourri de fortes études, convaincu que sa foi peut soutenir l'examen de la raison la plus sévère, il semble provoquer lui-même la controverse et jeter le gant à ses adversaires. Ce n'est pas sans doute encourir son blâme que de discuter loyalement sa polémique, tout en honorant la droiture de ses intentions, la pureté de son caractère et les services qu'il rend à l'ordre social. D'après ces considérations, je ne crains pas de soumettre mon livre à des hommes respectables avec lesquels je regrette de me trouver en désaccord, ni de leur dire pourquoi je persiste dans les doutes que plusieurs ont connus comme moi et dont ils ont triomphé.

Les esprits qui ne réfléchissent point et qui croient par indolence ou par habitude, sont les seuls qui ne comprennent pas la difficulté des questions religieuses et qui n'hésitent jamais. Un des plus éminents théologiens de notre époque dit, à propos du

retour à la foi par la science : « Il n'y a presque personne dans notre siècle, au moins parmi les hommes d'intelligence, qui n'ait douté un jour, qui n'ait eu des embarras, des obscurcissements ou des exaltations de raison ¹. » Le même écrivain ajoute ailleurs avec une entière franchise : « Alors que je n'étais pas chrétien, ou au moins quand j'errais encore dans ces doutes par lesquels presque tout le monde passe de nos jours ²... » Cet aveu sincère doit nous disposer à l'indulgence envers les incrédules de bonne foi.

Bien avant M. Bautain, le pieux et naïf Thomas Browne s'exprimait ainsi sur le même sujet : « Il y a dans la philosophie aussi bien que dans la théologie des doutes robustes et des objections vivaces avec lesquels notre malheureuse science ne nous familiarise que trop tôt. J'en ai eu ma part plus qu'aucun autre, et je confesse que j'en suis venu à bout, non dans une posture martiale, mais sur mes deux genoux ³. »

De même que les croyants ont leurs incertitudes et leurs défaillances, d'après leur aveu, les philosophes ont leurs moments d'hésitation, et ils se

1. *La morale de l'Évangile*, p. 35.

2. *Ibid.*, p. 132.

3. *Southey's life of Wesley*, t. I, p. 129.

demandent parfois non pas s'ils sont dans le vrai, mais s'ils ont le droit de parler. Ouvrir ou fermer la main, selon le mot de Fontenelle, voilà la grande question. Je crois pourtant que si la vérité partielle et incomplète peut devenir nuisible, il n'en est pas de même de la vérité tout entière, dite avec bonne foi, sans arrière-pensée et sans doctrine secrète. Sans doute si l'on se bornait à faire voir par des raisons solides que l'origine surnaturelle du christianisme n'est pas suffisamment démontrée, sans établir en même temps la nécessité absolue d'une religion positive et particulièrement l'excellence de la nôtre, on induirait en erreur les esprits légers et superficiels. Au contraire, en appuyant ces deux conclusions distinctes et contradictoires sur des arguments décisifs, on peut prévenir, d'une part, l'intolérance et le fanatisme; de l'autre, l'impiété et l'irréligion, qui sont les fléaux de la société.

Si la foi religieuse était intacte, il y aurait assurément de l'imprudence à produire dans toute leur force des objections capables d'éveiller le doute ou l'incrédulité; mais, après les écarts de la philosophie du dernier siècle, après l'irréparable ébranlement des anciennes croyances, il peut être utile de placer, à côté d'objections nullement dissimulées ni affaiblies, les arguments qui font du respect du

culte public un impérieux devoir pour tous les bons citoyens et tous les amis de la vérité. C'est, après l'invasion de doctrines funestes, opposer une digue à de nouveaux débordements. Toute la question se réduit à deux mots. Si vous avez la foi, conservez-la, et ne vous exposez point à la perdre par une vaine curiosité : si vous n'avez point la foi, contentez-vous de ce qui la remplace le mieux et s'en éloigne le moins.

Serait-il donc impossible de trouver une transaction que les croyants sensés ne repousseraient pas, que les philosophes accepteraient, et à laquelle souscriraient les gens du monde ; une transaction qui concilierait le respect de la religion, l'autorité de la raison et la liberté de conscience ? Un tel résultat vaut bien qu'on fasse au moins une tentative. Jusqu'ici nous n'avons guère vu que des prétentions exclusives et absolues, les uns cherchant à élever la domination de la foi sur l'abaissement de la raison ; les autres proclamant la souveraineté de la raison, sans tenir compte des besoins de la foi et des instincts religieux de l'humanité. Il faut montrer aux uns que tous ceux qui professent le christianisme ne sont pas des esprits faibles ni des rêveurs : il faut montrer aux autres que tous ceux qui contestent l'évidence des preuves du christia-

nisme ne sont pas des aveugles ni des pervers, et que leur incrédulité peut se justifier par des arguments plausibles.

On me demandera peut-être où est l'utilité de combattre les preuves des apologistes pour aboutir précisément aux mêmes conclusions, et s'il n'y a pas de l'inconséquence à ébranler d'abord la foi pour entreprendre de raffermir ensuite les convictions. A cela je réponds que mon livre ne s'adresse pas aux croyants qui sont en possession de ce qu'ils regardent comme la vérité, et qui, satisfaits de leur partage, ne doivent pas même exposer leur foi pour s'enquérir des objections des philosophes ou pour tenter une réfutation pleine de hasards. En revanche, il peut être profitable aux indifférents qui n'apprécient pas assez l'importance du sujet ; aux incrédules irréfléchis que rebutent les difficultés d'un examen sérieux ; et surtout à la classe nombreuse des esprits flottants qui n'ont point de parti pris, et qui ne demanderaient pas mieux que de se rattacher à un système raisonnable. Je leur présente les diverses faces d'une question que j'ai longtemps étudiée ; je leur communique les résultats d'une enquête laborieuse ; et je les mets à même d'adopter ou de rejeter mon sentiment, en parfaite connaissance de cause.

Il paraîtra sans doute étrange qu'un inconnu se charge d'une tâche aussi délicate, et aborde sans crainte la solution d'un problème qui, depuis tant de siècles, divise en deux camps les plus hautes intelligences. Mon excuse est que je ne vois autour de moi personne qui se dévoue à une semblable entreprise. Puisque la science la plus autorisée se ménage avec le siècle, se détourne vers les curiosités littéraires, et semble prendre pour devise : *Plausu gaudere theatri*, il faut bien qu'un obscur champion, jusqu'ici étranger aux luttes philosophiques, prenne en main une si noble cause et ne désespère pas du triomphe de la vérité.

CHRISTIANISME

ET

LIBRE EXAMEN

CHAPITRE I^{er}

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

But et plan de l'ouvrage. — Nombre considérable des apologistes. —
Difficultés de leur tâche. — Défauts de leur argumentation. —
Excès de confiance dans leur cause. — Appel à la discussion. —
Bienveillance mutuelle et modération dans la polémique.

Le livre que je publie n'est point destiné à combattre ou à ébranler les sentiments religieux : il a pour objet de prouver que le bon emploi de la raison, sans aucun recours aux faits surnaturels, conduit précisément à la même conclusion que la foi, quoique par une route différente et même diamétralement opposée. J'avoue que je suis un disciple du dix-huitième siècle, et je n'ai nulle envie de renier mon maître pour suivre l'entraînement de la résipiscence générale ; mais je

crois avoir profité des fautes et des leçons du passé. Il y a grande apparence que toutes les assertions des apologistes ne convertiront jamais un seul incrédule; mais il est possible que le témoignage d'un philosophe qui ne voile pas le drapeau de la philosophie, ramène un certain nombre de libres penseurs au respect du culte public.

Qu'il soit donc bien entendu que dans tout ce qui suit je ne conteste pas les vérités fondamentales du christianisme. Je les accepte comme articles de foi; je les respecte comme symbole de la religion dominante dans mon pays. Tout ce que je prétends, c'est que les vérités dont il s'agit ont été jusqu'ici mal démontrées. Je n'accuse que la maladresse ou l'impuissance des apologistes : je ne combats que la faiblesse de leurs preuves et l'insuffisance de leurs arguments. Si parfois j'adopte comme eux un ton dogmatique, c'est uniquement pour éviter la répétition perpétuelle des mêmes formules. Je désire que cette distinction soit sans cesse présente à l'esprit des lecteurs, comme si elle était inscrite en tête de chaque page, quoiqu'il ne soit pas nécessaire de la reproduire à tout propos.

Afin de prévenir toute équivoque dès le début, je me hâte aussi de déclarer que les grands principes qui servent de base à la religion positive, l'existence et les attributs de Dieu, le gouvernement de la Providence, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, une rétribution future, la règle des devoirs, sont entièrement hors du débat. Ceux qui chercheraient un prétexte au relâchement des mœurs ou un

encouragement aux mauvaises passions ne trouveraient pas ici leur compte. Il s'agit uniquement de la discussion des dogmes particuliers au christianisme et par lesquels il se flatte d'expliquer les mystères de la destinée humaine.

Nulle part le principe consacré par l'expérience, que partout ici-bas le mal se mêle au bien, n'apparaît d'une manière plus frappante que dans ce qui touche la religion. Il semble que la Providence n'ait pas voulu admettre d'exception à cette loi mystérieuse, pas même en faveur du plus précieux de ses bienfaits. Nul doute que le sentiment religieux bien entendu ne soit une source d'avantages inappréciables pour les individus et pour la société tout entière ; mais nul doute aussi que la croyance exclusive à la vérité d'un culte spécial ne puisse devenir et n'ait été, à diverses époques, une cause de calamités pour le genre humain. C'est d'une foi aveugle et intolérante que sont sorties quelques-unes des guerres les plus destructives qui attristent les annales de l'histoire. Il faut donc entretenir, protéger et répandre, par tous les moyens, le sentiment religieux qui a été primitivement empreint dans le cœur de l'homme par la volonté de Dieu ; mais il faut montrer, en même temps, qu'aucune religion positive, pas même la meilleure de toutes, du consentement unanime des sages, ne s'appuie sur des preuves assez irréfragables pour contraindre la conviction et pour s'imposer à l'intelligence. Il importe de faire voir que chacun des cultes qui subsistent aujourd'hui dans le monde se perpétue par un

droit de prescription singulièrement respectable, et non pas en vertu de titres authentiques, faciles à vérifier et à reconnaître à première vue. De là dérivent, comme conséquence nécessaire, ces deux grandes lois des temps modernes, le respect du culte et la liberté de conscience, la foi sans intolérance et la philosophie sans irréligion. Voilà, en quelques mots, la pensée, le but et le plan de cet ouvrage.

Je ne suis ni un ennemi ni un détracteur du christianisme : je lui souhaite, au contraire, honneur, succès et longévité. J'apprécie son influence bienfaisante ; je rends hommage à la pureté de sa morale. Si je discute ses titres un peu plus rigoureusement qu'on ne l'a fait jusqu'ici, ce n'est point par malveillance, mais par amour de la vérité. Je crois que ses prétentions à une origine surnaturelle sont exclusivement du domaine de la foi, et ne peuvent se justifier aux yeux de la raison, quoi qu'en disent les apologistes. Je le regarde comme incomplet sans le concours de la philosophie, de même que je considère la philosophie comme impuissante à faire le bien sans l'alliance de la religion positive. Mon désir est de contribuer à rétablir une entente cordiale entre ces deux puissances légitimes dont le divorce est également préjudiciable à leur intérêt et à celui de l'ordre social.

Après un si grand nombre de publications d'écrivains habiles, à toutes les époques et dans les pays les plus éclairés de l'Europe, nous ne possédons pas encore de démonstration du christianisme qui réunisse l'assentiment unanime des fidèles et que l'Église

avoue comme l'expression de ses doctrines. Il est donc permis de conclure qu'il y a là quelque difficulté insurmontable, et que cette tâche serait depuis longtemps remplie, si elle avait pu l'être; car assurément ni la science, ni le zèle, ni les bonnes intentions, n'ont manqué aux apologistes. Le mauvais succès des devanciers ne décourage pas leurs successeurs, et chaque jour voit paraître de nouveaux auxiliaires. Peut-être est-ce faire avancer la question que de signaler les côtés vulnérables de leur cause et d'appeler l'attention des défenseurs sur les véritables points d'attaque.

Un des plus récents apologistes anglais, le professeur Smyth, dit à ce propos avec bonne foi : « Que les oreilles pieuses ne s'alarment pas si je déclare que les preuves du christianisme ne sont pas de nature à contraindre l'assentiment ¹. »

On peut se demander comment une œuvre tant de fois reprise par des esprits éminents n'est pas encore accomplie à la satisfaction générale, et de manière à fermer la bouche aux contradicteurs. Le grand nombre des apologies s'explique naturellement par l'extrême difficulté du sujet; par la diversité des points de vue, selon qu'on prend pour point de départ la foi ou la raison; par l'éternel antagonisme entre le principe d'autorité et celui de libre examen; par la marche progressive des sciences, qui fournit sans cesse des arguments pour et contre à la polémique. Les

1. *Smyth's Evidences*, p. vii.

objections amènent des réponses, et les réponses provoquent à leur tour de nouvelles objections. Toutefois, une réflexion consolante naît de ce débat. C'est que la sagesse divine reste en dehors de toute controverse, et que désormais, entre la religion positive et la philosophie, règne uniquement une émulation de respect, d'humble confiance et de sincère gratitude envers la Providence.

Je concevrais parfaitement un apologiste qui dirait à ses adversaires : « Le christianisme n'a plus à faire ses preuves ; il subsiste depuis dix-neuf siècles, en vertu du principe de vitalité qui lui est propre ; il a pour lui la possession et la prescription ; c'est à ceux qui contestent ses droits de produire leurs titres. » A cela il n'y aurait rien à répondre. Mais, du moment que les apologistes prétendent établir les vérités du christianisme par la seule force de la raison et les placer à la portée de toutes les intelligences, ils doivent trouver naturel qu'on discute la justesse de leur logique, la valeur de leurs arguments, la légitimité de leurs conclusions. Leur indiquer ce qu'il y a d'insuffisant et de défectueux dans leur travail, c'est les mettre en demeure de compléter leur démonstration.

Je ne conseillerais à aucun croyant de faire une étude approfondie des preuves du christianisme. Ce serait conseiller à des gens qui se portent bien de lire des livres de médecine. Avec les meilleures intentions du monde, les apologistes ne sont propres qu'à ébranler la foi et à provoquer le doute. Ils emploient tant d'arguments trop faciles à réfuter, se posent tant d'ob-

jections qu'ils résolvent d'une manière maladroite, et en suppriment tant d'autres qui sautent d'elles-mêmes aux yeux, que le plus grand des miracles est qu'ils n'aient pas perdu irréparablement la cause dont ils se constituent les défenseurs.

Les champions du christianisme ressemblent à ces historiens complaisants, qui laissent dans l'ombre les faiblesses, les fautes, les mécomptes de leur héros; qui exagèrent ses succès et atténuent ses revers. Tout semble bon au patriotisme ou à l'orthodoxie pour le triomphe d'un intérêt qu'ils regardent comme sacré. Cependant, la meilleure cause ne dispense pas de raisonner juste, et ne donne pas le droit d'affaiblir ou même de supprimer au besoin les arguments de ses adversaires. Les apologistes passent à côté des plus graves objections, sans avoir l'air de s'en apercevoir; ils se détournent des plus embarrassantes difficultés sans en dire un mot. Il est sans doute permis de réparer leurs omissions, de suppléer à leurs réticences, de signaler leurs sophismes, et de leur faire toucher du doigt les points obscurs ou épineux, sur lesquels on aimerait à les entendre s'expliquer franchement et sans subterfuge.

La démonstration d'un système religieux, c'est-à-dire l'éclaircissement d'une question fort complexe, est nécessairement une œuvre progressive, et qui ne peut que gagner à un débat contradictoire. Il est impossible aux apologistes de s'acquitter de leur tâche, si tous les problèmes qu'elle embrasse ne leur sont pas d'abord nettement désignés. Prévenus par la foi,

ils ne peuvent s'aviser eux-mêmes ni, à plus forte raison, s'avertir les uns les autres des écueils nombreux de leur sujet. Ils tournent sans cesse dans le même cercle et, faute de contradicteurs, se contentent d'arguments qui ne satisfont nullement la raison. C'est donc leur venir en aide que de spécifier celles de leurs preuves qui ne prouvent rien, de relever leurs fréquentes inadvertances ou leurs inexactitudes involontaires, et de remettre sous leurs yeux les objections capitales dont ils ne parlent pas, au lieu des objections secondaires sur lesquelles ils s'étendent volontiers.

Certes, ce n'est pas une entreprise facile qu'une exposition sérieuse de la vérité du christianisme, et il n'y a rien d'étrange que les apologistes y aient généralement échoué. Pour accomplir une pareille œuvre, ce ne serait pas trop de toute l'autorité d'un concile ou du concours des théologiens les plus éminents d'un siècle éclairé. Le doyen Swift se plaignait déjà, de son temps, de l'imprudence des discussions dogmatiques sur l'origine du christianisme, et remarquait que de tels débats sont plus propres à ébranler la foi des simples qu'à prévenir les progrès de l'incrédulité. Robert Hall revient sur le même sujet, et blâme surtout la maladresse de présenter des objections très-fortes pour leur opposer des réponses très-faibles¹.

Cependant, la plupart des apologistes se font tellement illusion sur la valeur de leurs arguments, qu'ils

1. *Miscellanies*, p. 518.

provoquent eux-mêmes la discussion. Ils proclament à l'envi qu'ils ne redoutent pas la lumière, qu'ils sont prêts à répondre à toutes les objections et qu'ils ne proposent nullement de croire sans examen. On peut juger de leur confiance par un certain nombre de citations qu'il ne tiendrait qu'à moi de multiplier bien davantage.

Campbell termine sa dissertation sur les miracles par cette profession de foi : « Je suis si loin d'avoir peur de compromettre le christianisme en le soumettant à l'examen de la raison, je suis si loin de juger qu'il n'est pas capable de soutenir cette épreuve, que je pense au contraire que les plus violentes attaques dirigées contre la foi lui ont été profitables. Oui, je n'hésite pas d'affirmer que le christianisme a été redevable, non pas sans doute aux intentions, mais aux tentatives de ses plus ardents ennemis¹. »

Thomas Chalmers voit dans les attaques des incrédules une occasion de triomphe pour le christianisme : « Leur prétendue réfutation, dit-il, s'est changée en arme contre eux, et là où jadis, dans les batailles de la foi, on nous disait de couvrir une brèche, de défendre un point d'attaque, nous contemplons aujourd'hui le plus ferme des remparts². » C'est lui qui s'écriait dans la ferveur de son enthousiasme, en parlant à un ami : « Répétez-moi tout ce que vous avez jamais entendu dire contre le christianisme par ses adversaires :

1. *A Dissertation on miracles.*

2. *Evidences of the christian revelation*, p. 247.

je me sens plus qu'en état de les réfuter tous¹. »

Watson, évêque anglais, commence ainsi sa réfutation des quinzième et seizième chapitres de l'historien Gibbon : « Que les sectateurs de Mahomet et les disciples de l'Église de Rome soutiennent leur système religieux, en réprimant tous les efforts de l'intelligence humaine pour s'enquérir des fondements de leurs croyances ; mais jamais il ne sied à un chrétien d'avoir peur qu'on lui demande les raisons de la foi qui est en lui ; ni à un protestant de chercher à envelopper sa religion dans les mystères et dans l'ignorance , ni à un membre de l'Église anglicane de s'écarter de la modération avec laquelle elle permet à chaque individu, *sentire quæ velit et dicere quæ sentiat*². »

J'affirme que Watson se trompe, et que les apologistes catholiques acceptent la discussion, tout aussi bien que les apologistes protestants. En voici plus d'un témoignage.

Chateaubriand s'exprime ainsi : « Notre religion craint-elle la lumière ? Une grande preuve de sa céleste origine, c'est qu'elle souffre l'examen le plus sévère et le plus minutieux de la raison... Nous ne sommes plus au temps où il était bon de dire : « Croyez et n'examinez pas³. »

M. de Lamennais répète à peu près dans les mêmes termes, en appelant la discussion : « C'est là tout ce que nous demandons de nos adversaires. Nous ne leur

1. *Biographical preface by Cumming*, p. viii.

2. *An Apology for christianity*, letter I.

3. *Génie du christianisme*, t. 1, p. 2.

disons point : Croyez, mais examinez ¹. » Les apologistes auraient donc mauvaise grâce à se plaindre d'être pris au mot.

M. Frayssinous dit formellement : « La religion ne craint pas le grand jour ; elle aime à se montrer à découvert ; elle invite à l'examen, elle le commande même. Si elle se sent outragée par l'orgueil du blasphémateur, elle ne se sent pas honorée par les hommages d'une stupide crédulité ². » Ce dernier aveu, quoique peu flatteur pour un nombre considérable de fidèles dans toutes les sectes, n'est pas moins instructif ni moins digne de méditation.

« Le christianisme seul, s'écrie M. Nicolas, supporte l'examen. Que dis-je ? il le provoque, il l'épuise et il en sort toujours victorieux ³. » Il ajoute un peu plus loin : « Les objections profitent au christianisme. Non-seulement il les résout, mais il en tire toujours de nouveaux aperçus de sa vérité ; et nous avons désiré souvent que, sur l'exposition que nous en avons faite, il nous fût adressé des objections qui vinssent attiser le foyer de sa lumière, et nous fourrir l'occasion de la faire rayonner plus largement ⁴. »

Pour mon compte, je réponds à l'appel de M. Nicolas, et je satisfais à ses plus vifs désirs en lui fournissant l'occasion d'ajouter un nouveau rayonnement aux lumières qu'il a répandues sur ce sujet.

1. *Essai sur l'indifférence*, t. I, p. 44.

2. *Défense du christianisme*, t. I, p. 25.

3. *Études philosophiques sur le christianisme*, t. IV, p. 548.

4. *Ibid.*, t. IV, p. 564.

Les dogmatistes ultramontains ne témoignent pas moins d'ardeur que les nôtres. C'est ainsi que Gioberti réclame la plus complète liberté d'examen. « Je ne suis pas de l'opinion de ceux qui, par un zèle de religion mal entendu, voudraient fermer la bouche à l'erreur, au lieu de la convaincre..., comme si le catholicisme était un instrument d'ignorance ou de servitude, et non de science, de liberté et de civilisation ¹. »

Ainsi donc, s'il y a un point sur lequel les apologistes s'accordent plus que sur tout le reste, c'est la confiance dans leur dialectique. Ils répètent, sous toutes les formes, qu'ils ne craignent pas les objections, qu'ils les sollicitent même, et qu'ils sont assurés de les faire servir au triomphe de leur cause. Ils vont plus loin, et ils somment leurs adversaires de rendre compte de leur incrédulité. M. Nicolas dit un peu légèrement à ce propos : « Il y a cette extrême différence entre nous et les incrédules, que ceux-ci ne sont pas en état de donner des raisons motivées de leur incrédulité. Ils n'objectent rien de sérieux à l'exposition des preuves historiques du christianisme : seulement ils ne sont pas convaincus. Ils ne nient même pas ; ils doutent, tandis que nous affirmons sur preuves ². » Nous verrons bientôt ce qu'il faut penser de toutes ces assertions.

Lorsque les apologistes sont à peu près unanimes à provoquer la lutte, assurément ce n'est pas un piège.

1. *Degli errori di Rosmini*, t. II, p. 293.

2. *Études philosophiques sur le christianisme*, t. IV, p. 20, note.

L'excellence de leur cause, l'ardeur de leur polémique, leur foi dans leurs arguments, sont autant de garanties de leur loyauté. Il serait indigne d'eux d'appeler en champ clos leurs adversaires et de les mettre au défi d'accepter le combat, pour les signaler ensuite à l'animadversion publique ou pour invoquer contre eux les rigueurs du pouvoir. Leur sommation est un sauf-conduit. Nous pouvons donc aborder sans crainte cette grave recherche qui exige une entière liberté d'esprit et un complet affranchissement de toute autre préoccupation que celle de la vérité.

Un écrivain cité plus haut a dit avec une parfaite justesse : « L'étude de la religion est le vrai champ de la philosophie ¹. » En effet, toute autre étude languit auprès d'une question qui se lie si étroitement à notre existence ici-bas et à notre destinée future. Nul être pensant et doué de raison ne serait excusable de n'avoir pas, au moins une fois dans sa vie, consacré toutes les forces de son esprit à la méditation de ce grand problème. L'importance d'un tel sujet fait paraître insignifiantes et minimes les recherches favorites de la curiosité vulgaire, les minuties de l'histoire ou les vécilles de l'érudition, dont s'enquièrent de préférence les sociétés savantes et dont elles se composent exclusivement leur programme périodique.

Comment se fait-il qu'une question qui passionnait les anciens sages, qui était l'objet habituel de leurs entretiens, et dont Cicéron a dit avec tant de vérité :

1. *Études philosophiques sur le christianisme*, t. III, p. 532.

De iis rebus agimus quæ sunt etiam negotiis antepo-
nenda ¹, que cette question, dis-je, occupe si peu les modernes? On dirait que les plus hautes intelligences ont résolu, sur ce point, de s'en tenir au catéchisme et de ne pas aller au delà. Le catéchisme est sans doute un excellent résumé d'enseignement moral à l'usage de l'enfance; mais il ne suffit pas à la virilité de l'esprit humain. La philosophie aurait droit de gémir de cette indifférence générale, pour le moins autant que la foi, qui s'en plaignait vers le commencement de ce siècle.

J'ai beaucoup pratiqué les défenseurs du christianisme, je les ai lus sans prévention, et, quoique je n'aie pas toujours été satisfait de leur logique, j'ai eu souvent occasion d'apprécier l'étendue de leur savoir et la sagacité de leurs aperçus. Je livre à ceux qui recherchent la vérité de bonne foi, et qui n'ont ni les loisirs ni les matériaux dont je dispose, le résultat de mes méditations. Je fais ici pour eux ce que j'aurais souhaité moi-même que d'autres eussent fait pour moi, sur un sujet qui nous intéresse tous, et qui vaut bien qu'on l'approfondisse assez sérieusement pour n'avoir plus besoin d'y revenir sans cesse.

Dans le cours de cette discussion, je cite rarement les écrivains sceptiques ou irréligieux que je connais mal et pour lesquels je n'éprouve d'ailleurs aucune sympathie. C'est dans les livres de leurs adversaires et dans l'exposé des preuves du christianisme, que j'ai

1. *De Natura deorum*, lib. II, cap. II.

surtout puisé mes arguments. Si quelques-unes de mes objections sont plus graves, plus solides, plus décisives que celles qui avaient paru jusqu'ici, je le dois uniquement à l'étude attentive des apologistes, et je ne conseille à personne de suivre une autre méthode¹.

La vérité étant mon unique objet, je ne serai jamais détourné de lui rendre hommage par la crainte de reconnaître des faits et d'exprimer des aveux profitables à mes antagonistes. Loin de moi cette pensée ! Au contraire, je produirai volontiers des textes peu connus et des considérations nouvelles, entièrement favorables à leur cause. Comme j'ai beaucoup d'obligations aux apologistes, je serais heureux de leur rendre quelques services, à mon tour, et même de leur fournir des armes dans la lutte difficile qu'ils soutiennent avec persévérance et dévouement.

Locke écrivait vers la fin de sa vie : « Aimer la vérité pour elle-même est le principal attribut de la perfection humaine dans ce monde et le fondement de toutes les autres vertus². » Combien sont touchantes ces paroles d'un philosophe septuagénaire constamment fidèle à ses principes !

Il serait à souhaiter que les discussions religieuses fussent toujours conduites avec autant de bienséance et d'urbanité que celle qui eut lieu, au dernier siècle d'une part, entre le docteur Campbell et le philosophe

1. « Vos vestra solum legitis, vestra amatis : ceteros causâ inco-
gnitâ damnatis. » Ibid., lib. II, cap. XXIX.

2. *Letter to Collins*.

David Hume, et d'autre part, entre l'évêque Watson et l'historien Gibbon. Dans cette double controverse, les défenseurs du christianisme non-seulement avertirent leurs adversaires de leur projet de réfutation, mais leur communiquèrent spontanément le manuscrit de leur œuvre avant la publicité. Une bienveillance mutuelle devrait régner ainsi dans toutes les recherches qui ont pour but la vérité. Les apologistes justifient leur foi, leurs convictions, leurs plus chères espérances : leur cause est trop belle pour avoir besoin d'armes déloyales ou discourtoises. La modération leur est recommandée d'ailleurs par un précepte formel de saint Paul ¹. De leur côté, les libres penseurs exercent un droit d'examen reconnu légitime et s'en servent sur l'invitation formelle, je pourrais dire sur la provocation des apologistes, comme on l'a vu. Rien dans un tel débat n'autorise donc l'amertume ou l'acrimonie du langage.

Je suivrai l'ordre le plus généralement adopté et qui me paraît le plus rationnel. Après un coup d'œil sur les principaux apologistes et quelques remarques sur les droits respectifs de la raison et de la foi, j'aborderai la question capitale de la nécessité d'une révélation, l'authenticité des Écritures, le récit de Moïse et la cosmogonie de la *Genèse*. Je discuterai ensuite les preuves extrinsèques ou historiques, telles que les prophéties, les miracles, le témoignage des martyrs,

1. « Servum Domini non oportet litigare; sed mansuetum esse ad omnes... cum modestiâ corripientem eos qui resistunt veritati. » *Epist. ad Timoth.*, sec., cap. II, 24, 25.

la propagation des croyances chrétiennes ; puis les preuves intrinsèques, la morale de l'Évangile, le caractère du Messie et plusieurs des dogmes consacrés par la tradition. J'examinerai enfin s'il n'y aurait pas une méthode plus simple et plus rigoureuse pour établir l'autorité du christianisme et la faire accepter par la raison.

Je le répète, laisser intacte la foi dans son domaine inviolable, rendre l'intolérance désormais impossible sous peine de déraison manifeste, inspirer le respect de tous les cultes considérés comme autant de formes légitimes du sentiment religieux, voilà le but de mon livre. On ne saurait atteindre ce but que par une entière franchise qui n'a pas encore été essayée en pareille matière. La réticence a été jusqu'ici l'arme favorite et la tactique habituelle des deux camps rivaux, rangés sous la bannière de l'orthodoxie ou sous celle du rationalisme. Ce n'est qu'en disant la vérité à tous, qu'il est possible de terminer cette lutte vieille comme l'esprit humain, et de mettre d'accord les chrétiens et les philosophes, les dogmatistes et les libres penseurs.

Croit-on que, dans le dix-septième siècle, Pascal, Newton, Locke, Bossuet, Leibnitz, tous ces beaux génies et ces hommes de bien par excellence, qui professèrent une foi si vive au christianisme, aient été des hypocrites, des fourbes ou des dupes ? Non, sans doute. Croit-on, d'une autre part, que, dans le siècle suivant, des esprits d'un ordre supérieur, Voltaire, Hume, d'Alembert, J.-J. Rousseau, Gibbon, tous adversaires

du christianisme, aient été de mauvais citoyens et des corrupteurs de leurs semblables? Pas davantage. Les uns et les autres avaient raison, à leur point de vue, et voulaient servir l'humanité : les uns en soutenant la religion positive, qui est une source de bienfaits ici-bas ; les autres en combattant la superstition, l'intolérance et le fanatisme, qui sont funestes à la société. C'est ce qu'il y a de légitime dans des opinions aussi contradictoires qu'il importe de discerner et de mettre au grand jour.

L'avantage d'une discussion franche, nette, sérieuse, des objections possibles contre les dogmes du christianisme est de faire mieux comprendre le besoin de la tolérance religieuse. En effet, bon nombre d'orthodoxes ne sont intolérants que parce qu'ils se croient les dépositaires d'une vérité évidente, incontestable et à laquelle on ne saurait refuser son adhésion sans aveuglement. Il est donc utile de leur apprendre qu'ils ne possèdent en réalité rien de semblable, qu'ils ne soupçonnent pas même les nombreuses difficultés de la question, et que leur sécurité se fonde uniquement sur le défaut d'examen. Il est impossible que des fidèles éclairés ne soient point par cela même tolérants, parce qu'ils savent mieux que personne combien d'obstacles ils ont eu à vaincre avant d'arriver à une conviction.

J'ai remarqué dans le cours de mes recherches que les apologistes renvoient volontiers à des passages de l'Écriture sainte ou de la littérature profane, qui ne disent pas toujours ce qu'on prétend leur faire dire.

Afin de prévenir toute erreur ou tout soupçon, à cet égard, je prends le parti de citer invariablement les textes sur lesquels je m'appuie et la source de ces textes, au risque de donner à mon œuvre une forme moins attrayante et moins populaire. J'estime cet inconvénient peu de chose auprès de l'avantage d'offrir plus de garanties d'exactitude, et de faciliter aux lecteurs la vérification de mes autorités.

CHAPITRE II

COUP D'ŒIL SUR LES PRINCIPAUX APOLOGISTES MODERNES.

Grotius. — Pascal. — Samuel Clarke. — Paley. — Chateaubriand. — Gregory. — Frayssinous. — De Lamennais. — Thomas Chalmers. — M. Nicolas.

Apologistes de second ordre : Chandler. — Sherlock. — West. — Butler. — Lyttleton. — Campbell. — Jenyns. — Watson. — Wilberforce. — De la Luzerne. — Sumner. — Channing. — Wilson. M. Henri Martin.

Les apologistes modernes forment une bibliothèque vraiment formidable. Toutes les communions chrétiennes lui ont fourni un contingent, et chaque épreuve suscite de nouveaux champions de la foi, en France, en Allemagne ou en Angleterre. On pense bien que je n'ai pas la prétention de les connaître ni de les juger tous. La vie entière y suffirait à peine. Quelques-uns d'ailleurs n'ont pas encore complété leur œuvre. Toutefois, après les savantes recherches et les travaux infatigables de Clarke, de Lardner, de

Paley, il est permis de conclure que leurs successeurs ajouteront désormais peu de chose à l'édifice. Un des plus récents, Daniel Wilson, dit avec autant de vérité que de bonne foi : « La tâche d'un apologiste, au dix-neuvième siècle, se réduit en grande partie à un triage et à une compilation ¹. » Je crois donc pouvoir me flatter de n'avoir omis aucun de leurs arguments d'une réelle importance, aucune de leurs preuves digne d'un sérieux examen.

Parmi les apologistes, je ne me propose d'apprécier ici que les plus populaires et les plus accrédités, quoique j'en cite beaucoup d'autres par occasion.

A leur tête se place légitimement Grotius, le plus ancien par ordre de date et, en même temps, un des plus recommandables. « Le premier nom qui se présente à nous, dit Thomas Chalmers, est celui d'un écrivain qui joignait une vigueur native à la science acquise, je veux dire Grotius ². » Son traité de la *vérité de la religion chrétienne* ³ renferme la plupart des arguments dont on a fait usage depuis. C'est lui, par exemple, qui a fourni à Pascal sa réponse à propos des contradictions des évangélistes ⁴. L'ouvrage se divise en six livres, dont le premier est consacré à l'exposition de la religion naturelle, le second aux preuves de la vérité du christianisme, le troisième à l'authenti-

1. *The Evidences of christianity*, lecture V, p. 90, note.

2. *Evidences of the christian revelation*, p. 162.

3. *De Veritate religionis christianæ*, 1636.

4. Imo hoc ipsum scriptores illos ab omni doli suspitione liberare debet. Lib. III, cap. XIII.

cité des Écritures, le quatrième à l'examen du paganisme et de l'idolâtrie, le cinquième à la réfutation du judaïsme, et le sixième à celle de l'islamisme. Cette dernière partie peut sembler inutile. Il est impossible de ne pas rendre justice à l'érudition, à la franchise et à la charité de l'auteur. C'est ainsi qu'il adresse aux Juifs un appel touchant et fraternel qui lui fait le plus grand honneur. Il est plein de zèle pour son sujet; mais il nuit quelquefois à sa cause par des aveux irréflechis ou par une crédulité puérile.

Tout est dit depuis longtemps sur le génie de Pascal. Quoique généralement reconnu pour le plus éloquent des apologistes, il se montre un auxiliaire si compromettant, qu'on ne saurait décider si le christianisme a plus gagné ou perdu à son assistance. A la vérité, il est impossible de juger son œuvre d'après l'ébauche imparfaite, et les fragments mutilés qui nous sont parvenus. Le texte des *Pensées*, recueilli d'abord en 1670, et révisé avec intelligence par des amis ou des collaborateurs initiés à son plan, a été depuis bouleversé, réduit en lambeaux et rendu intelligible par la maladroite industrie de quelques éditeurs modernes. Sous prétexte de collation des manuscrits, on a livré indiscrètement au public les retouches, les ratures, les redites et jusqu'aux inadvertances grammaticales du plus scrupuleux de nos prosateurs. Ce qui frappe surtout à la lecture de son ouvrage, c'est le parti visiblement pris par l'auteur d'exagérer les contradictions de notre nature, et de rabaisser injustement la raison pour nous pousser à la

foi. Penseur admirable dans ses considérations générales, il faiblit toutes les fois qu'il touche aux preuves directes du christianisme. Crédule jusqu'à divertir les jésuites, il affecte quelquefois le pyrrhonisme, comme lorsqu'il relègue au rang des fables l'existence de Troie et d'Agamemnon¹. Il est probable que quelques aveux intempestifs, plusieurs confidences trop naïves, certaines traces de doute et de défaillance, auraient disparu de son livre, s'il avait eu le loisir d'y mettre la dernière main. Néanmoins, tout incomplet qu'il subsiste, ce monument a de la grandeur et porte l'empreinte d'un puissant artiste. De simples notes de Pascal défrayent plusieurs générations d'apologistes, depuis deux siècles. Parmi nos écrivains de premier ordre, nul n'a un style plus sain, plus ferme et plus naturel à la fois. S'il est le rival de Bossuet pour l'éloquence, il est aussi le précurseur de La Bruyère pour la finesse de l'ironie et l'originalité des aperçus.

L'intrépidité des paradoxes est un des traits distinctifs de Pascal. Il dit à propos de la diversité des cultes et sur ce que la religion chrétienne n'est pas unique : « Tant s'en faut que ce soit une raison qui fasse croire qu'elle n'est pas la véritable, qu'au contraire, c'est ce qui fait voir qu'elle l'est². » Jamais il n'est embarrassé

1. « Homère a fait un roman qu'il donne pour tel ; car personne ne doutait que Troie et Agamemnon n'avaient non plus été que la pomme d'or. » *Pensées, fragments et lettres de Pascal*, publiés par Feugère, t. II, p. 190.

2. *Ibid.*, t. II, p. 357.

d'une objection, et le plus souvent il s'en fait une arme, grâce à l'esprit de subtilité qui le caractérise. Il s'exprime ainsi, par exemple : « Si Josèphe, ni Tacite, ni les autres historiens, n'ont point parlé de Jésus-Christ, tant s'en faut que cela fasse contre, qu'au contraire, cela fait pour..., il est visible qu'ils ne l'ont celé qu'à dessein, ou qu'ils en ont parlé, et qu'on l'a ou supprimé ou changé. » Il est difficile de se montrer de meilleure composition. La vérité est que Pascal, profond penseur et sublime écrivain, est presque toujours mauvais raisonneur. Il avait le plus grand intérêt à humilier la raison, lui qui la méconnaît si ouvertement et avec si peu de scrupule.

Bien au-dessous de Pascal en éloquence, mais bien meilleur logicien, Samuel Clarke est un esprit d'une trempe supérieure à celle de la plupart des apologistes, sans peut-être même excepter Paley, qui jouit en Angleterre d'une plus grande renommée. On pourrait sans doute reprocher à cet ami de Newton l'abus des formules abstraites, et des allusions trop fréquentes aux théories mathématiques. Étranger aux petits artifices et aux futiles subtilités de bon nombre de dogmatistes, il aborde son sujet si franchement, et enchaîne ses preuves avec tant de vigueur qu'il captive constamment l'attention. Peu indulgent envers les libres penseurs, il plaît néanmoins par un ton de probité et de conviction sincère. Son plan d'une extrême simplicité et parfaitement conçu devrait servir de modèle. Il démontre d'abord l'existence et les attributs de Dieu ; il expose ensuite les vérités fondamentales de la

•

religion naturelle ; enfin il établit la nécessité et développe le système de la révélation, rude et laborieuse épreuve où l'infatigable athlète chancelle quelquefois, et où on le suit avec une curieuse anxiété. Il résume en un seul volume, sans aucune division et sans rien omettre d'important, toute la science apologétique¹. Profondément érudit, également familier avec la littérature sacrée et profane, il a fourni à ses successeurs une riche moisson de documents précieux et de citations heureuses dont ils ont fait leur profit. Quoique dépourvu d'imagination, trop sobre d'ornements et accoutumé à une sévérité de langage qui va souvent jusqu'à la sécheresse, on ne s'étonne pas qu'il ait obtenu le suffrage d'un des maîtres de l'art d'écrire, de J.-J. Rousseau, qui, dans la plus éloquente des professions de foi spiritualistes, s'exprime ainsi : « Imaginez tous les philosophes anciens et modernes, ayant d'abord épuisé leurs bizarres systèmes..., et, après eux tous, l'illustre Clarke éclairant le monde, annonçant enfin l'être des êtres et le dispensateur des choses². »

Clarke signale une pensée remarquable extraite du *Phédon*, que la plupart des apologistes ont reproduite, et dont ils se sont fait une arme en faveur de la révélation, de même qu'il cite ce beau fragment de l'*Alciabiade second*, où l'on pourrait voir une prédiction de

1. *A Discourse concerning the being and attributes of God, the obligations of natural religion, and the truth and certainty of the christian revelation*, 1719.

2. *Œuvres de J.-J. Rousseau*, t. IV, p. 19.

la venue du Messie, autant que dans aucun passage des prophètes ¹.

La grande popularité dont jouit Paley en Angleterre est parfaitement légitime et on peut l'appeler, à bon droit, l'apologiste par excellence. Esprit sage et judicieux, il procède avec circonspection, sans jamais s'aventurer parmi les assertions insoutenables, si communes chez quelques-uns de ses successeurs. Outre la connaissance approfondie de l'Écriture, dont il avait donné des preuves dans son premier ouvrage ², il puise largement dans les savantes recherches du docteur Lardner, auquel il se plaît à rendre hommage. Il distribue ses matériaux avec ordre et clarté : sa méthode est rigoureuse et presque mathématique, son plan habilement conçu. Il part de l'authenticité du Nouveau Testament pour en déduire la vérité du récit des apôtres, et successivement toutes les preuves du christianisme. Ses raisonnements sont généralement justes, ses exemples bien choisis, ses conclusions inattaquables. Sans prétention au mérite d'écrivain, il s'exprime avec netteté, force et précision. Sans doute il a aussi quelques côtés faibles. Avec une entière apparence de franchise et de bonne foi, il n'est pas exempt d'omissions calculées ni de réticences. Il élude volontiers les objections insolubles et feint de ne pas apercevoir les observations embarrassantes. Il esquivé dès l'abord, sous forme de préterition, ce qui est le préli-

1. Ἀναγκαῖον οὖν ἐστὶ περιμένειν ὥς ἢ τις μάθῃ ὡς δαὶ πρὸς θεοῦς καὶ πρὸς ἀνθρώπους διακρίσθαι, etc. *Alcibiades de precatōne.*

2. *Horæ paulinæ.*

minaire indispensable et le point le plus scabreux de toute apologie, la nécessité d'une révélation. Il s'étend à loisir sur les parties favorables de son sujet, comme la morale évangélique et le caractère personnel du Rédempteur, tandis qu'il glisse légèrement sur les questions épineuses, telles que les prophéties auxquelles il ne consacre qu'un chapitre insuffisant. Néanmoins, à tout prendre, le livre de Paley est le plus propre à ébranler un libre penseur et à le faire sérieusement réfléchir¹. Ses arguments sont si bien enchaînés, il montre une raison si ferme, on le trouve si rarement en défaut, qu'il faut bien compter avec lui. S'il n'opère pas entièrement la conviction dans une matière aussi difficile, du moins il justifie pleinement sa foi, et prouve qu'on peut croire au christianisme sans la moindre dose de crédulité. J'aurai quelquefois occasion de le combattre, et ce sera toujours avec l'estime due à son talent, à l'autorité de son nom et à son esprit de charité.

Foster, ministre presbytérien, rend un beau témoignage à Paley, lorsqu'il dit : « C'est le sort digne d'envie d'un petit nombre de mortels favorisés, d'accomplir quelque œuvre importante qu'on n'aura plus besoin de refaire après eux. Nous pensons que les écrits du docteur Paley sur les preuves du christianisme ont atteint le but d'une manière si décisive, que nous n'éprouverions ni découragement ni déplaisir, si nous étions assurés par une prophétie qu'aucun raisonneur

1. *Evidences of christianity*, 1794.

chrétien aussi puissant ne paraîtra désormais ¹. »

Thomas Chalmers, qui blâme quelques-unes des opinions théologiques de Paley, proclame toutefois son livre : « Une œuvre inappréciable ². »

Il est remarquable que deux des meilleurs apologistes modernes, Samuel Clarke et Paley, ont réussi médiocrement dans le sermon, faute d'onction et de pathétique.

Ce qui manque surtout aux apologistes anglais, l'éclat et l'imagination, Chateaubriand le possède au plus haut point. Lorsqu'il publia, en 1802, son *Génie du christianisme*, le moment était bien choisi, et une longue interruption du culte national en avait fait mieux comprendre le besoin. Cependant ce n'est pas un ouvrage de circonstance. Tout y annonce, au contraire, une étude sérieuse, des recherches préparées de longue main, une égale connaissance des lettres sacrées et profanes, et une vaste lecture qu'on a peine à s'expliquer avec la jeunesse et la vie errante de l'écrivain. L'intérêt y est d'ailleurs gradué et soutenu avec art. L'auteur glisse légèrement sur les dogmes et les mystères; il insiste volontiers sur les considérations d'esthétique favorables à sa thèse; et il conclut par un brillant tableau des bienfaits de la religion chrétienne. Sa méthode est plus propre à réussir que les preuves métaphysiques et les raisonnements abstraits. Fidèle au plan de Pascal, il fait aimer le christianisme.

1. *Critical essays*, t. 1, p. 236.

2. *Lectures on Paley's Evidences of christianity*, p. 558.

Son livre semble un commentaire perpétuel sur ce vers de son ami Fontanes, qu'il cite quelque part :

Dieu se cache au savant, se révèle au cœur tendre ¹.

Malgré des hors-d'œuvre, des rapprochements arbitraires et quelques aperçus hasardés, qu'on peut lui reprocher avec raison, il a élevé un monument durable. Dans son éloquente apologie, il ne néglige aucun moyen pour le triomphe de sa cause, ni l'histoire, ni les beaux-arts, ni les sciences naturelles, ni ses récentes impressions de voyage dans des contrées alors peu connues. Supérieur à la plupart de ses contemporains, il montre de la modération dans ses jugements, et traite avec plus d'indulgence la philosophie du dix-huitième siècle, que ne l'ont fait après lui MM. Joseph de Maistre, Frayssinous et de Lamennais. Nul ne décrit avec plus de sensibilité et d'enthousiasme la majesté du culte et les cérémonies du catholicisme. Imbu des traditions classiques, plein des souvenirs de l'antiquité, il sait se créer une langue neuve, pittoresque et originale, sans sacrifier au néologisme ni au mauvais goût. N'en déplaise aux innombrables favoris de la presse périodique parmi nous, son nom clôt jusqu'ici la liste des grands prosateurs français.

Chateaubriand raconte qu'il conçut la première pen-

1. Le vers de Fontanes a été sans doute inspiré par ce passage de l'Écriture : « Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis... » *Ev. sec. Luc. X, 21.*

sée de son livre en recevant la nouvelle presque simultanée de la perte de sa mère et de sa sœur. « Ces deux voix sorties du tombeau, dit-il, cette mort qui servait d'interprète à la mort, m'ont frappé. Je n'ai point cédé, j'en conviens, à de grandes lumières surnaturelles : ma conviction est sortie du cœur; j'ai pleuré et j'ai cru ¹. » On reconnaît cette impression dans son ouvrage. Faible sous le rapport de la logique et du raisonnement, il touche le cœur et persuade par l'émotion.

Le docteur Gregory, professeur à l'Académie royale de Woolwich, a publié, en 1811, sous forme de lettres à un ami, un traité didactique des *Preuves, des doctrines et des devoirs du christianisme* ², qui compte aujourd'hui en Angleterre plus de dix éditions. Ce succès se justifie par le sentiment de piété fervente qui anime l'ouvrage et par des recherches étendues dans le domaine des sciences et de l'érudition. La première partie seule peut être considérée comme une apologie; le reste rentre dans la catégorie des controverses religieuses. L'auteur est un disciple de Paley, qu'il cite avec une admiration sincère, mais dont il n'imité pas assez la sagesse et la réserve. Tranchant dans ses assertions, aventureux dans sa polémique, il recueille avec beaucoup d'industrie un grand nombre de textes dont plusieurs pourraient être invoqués contre lui, et il présente avec force des objections

1. *Mémoires d'outre-tombe*, t. III, p. 269.

2. *Letters on the evidences, doctrines and duties of the christian religion.*

qu'il réfute faiblement. Malgré le suffrage d'un juge aussi éclairé que Robert Hall, sans doute un peu enclin à l'indulgence envers un dissident, Gregory est un des champions les plus maladroits de la cause qu'il soutient, grâce à la singulière naïveté de ses aveux et à la témérité de quelques-unes de ses conjectures. Du reste, sa foi ne chancelle jamais, et il ne le cède à aucun autre en fertilité d'expédients pour se tirer des questions les plus délicates et les plus épineuses.

Rien n'atteste mieux le retour à la foi et le réveil du sentiment religieux en France, après les excès révolutionnaires, que la vogue des *Conférences* de M. Frayssinous, vers le commencement de notre siècle. La publication de l'ouvrage, en 1825, sous le titre de *Défense du christianisme*, a beaucoup rabattu des espérances de ses admirateurs et de l'estime du public. M. Frayssinous est un écrivain clair, méthodique et correct; mais là se borne à peu près tout son mérite. Penseur sans originalité, raisonneur médiocre, il abuse plus qu'aucun autre des mouvements oratoires, des interrogations, des apostrophes et surtout de l'hyperbole. Il gâterait la meilleure des causes, à force d'emphase et d'exagération. Il n'ajoute d'ailleurs que fort peu de chose aux travaux de ses devanciers, particulièrement de Duvoisin et de la Luzerne. Cependant, il embrasse tout l'ensemble de son sujet, à commencer par la religion naturelle, et il offre une apologie assez complète à laquelle il rattache plusieurs questions accessoires. Nul n'insiste davantage sur l'importance des doctrines

chrétiennes, et il supplée quelquefois au talent par la ferveur de ses convictions. A tout prendre, il n'est pas inutile à consulter, pourvu qu'on se tienne en garde contre ses artifices et ses réticences.

M. de Lamennais est un écrivain d'un ordre supérieur, à part la déclamation dont il abuse et qui a fait la fortune de son *Essai sur l'indifférence*. Parmi les défenseurs du christianisme, il est le moins attrayant et le moins propre à faire des prosélytes. L'onction, la charité, la bonne foi, lui font également défaut : nul système plus que le sien n'est antipathique à l'esprit de l'Évangile. Il prodigue les métaphores outrées et les images lugubres. Les mots de *mort*, de *dissolution*, de *cadavre*, de *néant*, reviennent incessamment sous sa plume. Pour peu qu'il eût été prophète, il ne resterait plus rien debout aujourd'hui. Son langage est impérieux et outrecaidant comme son caractère. Il formule des arrêts sans appel et des maximes absolues, telles que celle-ci : « L'athéisme n'est qu'un déisme rigoureux ; » ou bien : « Le divorce n'est qu'un adultère légal ; » ou bien encore : « Hors de la religion catholique, le christianisme n'est qu'un nom. » Tout annonce qu'il n'avait pas conçu un plan avant d'entreprendre son œuvre : c'est ce qui explique le désordre et l'absence de méthode qu'on serait en droit de lui reprocher. Il est vrai qu'il n'a point prétendu donner une apologie formelle ou une démonstration proprement dite du christianisme et qu'il s'en excuse nettement ¹. Il n'a pas même tenu sa promesse de prou-

1. *Essai sur l'indifférence*, t. 1, p. 271.

ver qu'il y a une religion vraie et qu'il est facile de la discerner des religions fausses. La partie vraiment substantielle de son livre, celle qui s'adresse à la raison, se réduit à fort peu de chose : le reste se compose de violentes diatribes contre la philosophie et contre les idées libérales. Il avait beaucoup étudié les déistes anglais et il n'a pas eu de peine à les prendre quelquefois en contradiction ; mais on peut affirmer hardiment qu'aucun des incrédules qu'il réfute ne s'est contredit autant que lui-même. On l'a vu en politique ardent champion du pouvoir absolu, avant de devenir le plus fougueux des démocrates ; et en religion le plus intolérant des théologiens, avant de devenir le plus opiniâtre des schismatiques. Rien ne serait plus facile que de l'opposer à lui-même dans bon nombre de passages qu'il a écrits sous l'influence des passions et avec une parfaite imprévoyance de l'avenir. Ainsi, afin que rien ne manquât à ses inconséquences, après avoir dit que « la théorie de la souveraineté du peuple n'est que la théorie de la servitude ¹, » il a fait lui-même une constitution fondée sur le principe de la souveraineté populaire, et qui n'est pas le moins curieux témoignage des vertiges de l'époque où elle a paru.

Paul Courier disait de l'abbé de Lamennais avec un badinage prophétique : « Il a fait un livre comme ces médecins qui composent des traités sur une maladie dont eux-mêmes sont atteints, et qui en raisonnent d'autant mieux ². » En effet, cet inflexible

1. *Essai sur l'indifférence*, t. I, p. 373.

2. *Œuvres de Paul Courier*, p. 54.

dogmatiste dictait lui-même son arrêt dans ces lignes : « L'hérétique, en cessant de croire l'Église, arrive bientôt, s'il est conséquent, à ne plus croire le médiateur même... et c'est le déisme ¹. »

M. Guizot, si ferme et si modéré à la fois dans ses jugements, s'exprime ainsi sur le même écrivain : « Ce grand esprit égaré dans ses passions, tombé parmi les malfaiteurs intellectuels de son temps, lui qui semblait né pour être un de ses guides les plus sévères ²... » Il ajoute un peu plus loin : « Esprit aussi superficiel qu'élevé, logicien aussi aveugle que puissant, très-ignorant de l'histoire, capable d'aperçus et d'élans sublimes, mais incapable d'observer les faits réels et divers, et de leur assigner leur juste valeur ³. » Je ne crois pas cette appréciation trop défavorable à M. de Lamennais. Au reste, je ne parle ici que de son premier ouvrage, où il se montre disciple aussi bien que détracteur de J.-J. Rousseau, et sophiste plus déclamateur qu'éloquent. Je sais qu'il a grandi comme écrivain, depuis *l'Essai sur l'indifférence*, quoique la trempe de son caractère et la nature de son talent semblent s'adapter au pamphlet politique plutôt qu'à la controverse religieuse.

Thomas Chalmers, le célèbre prédicateur et le laborieux théologien, occupe un rang distingué parmi les apologistes du dix-neuvième siècle. Il a son cachet propre, et ne copie aucun de ses devanciers, quoiqu'il

1. *Essai sur l'indifférence*, t. I, p. 532.

2. *Mémoires*, t. III, p. 82.

3. *Ibid.*, t. III, p. 96.

les connaisse parfaitement et les recommande avec une vive sympathie. Moins rigoureux dans ses raisonnements que Clarke et Paley, il les surpasse en sensibilité et en pathétique. Il rappelle quelquefois la grâce naïve et la brillante imagination de Jérémie Taylor. Il transporte volontiers dans un traité didactique les mouvements oratoires de la chaire. Familiarisé avec les progrès des sciences physiques, surtout de la géologie et de l'astronomie, il en tire souvent un heureux parti dans l'intérêt de sa cause. Le plan qu'il a suivi lui épargne beaucoup d'embarras et simplifie singulièrement sa tâche. Après avoir établi la validité du témoignage comme moyen de certitude, il démontre l'authenticité des livres de l'Écriture sainte, et en conclut l'obligation de se soumettre à la parole divine sans rien chercher au delà. S'appuyant sur le texte de la Bible comme sur un fondement inébranlable, il ne discute ni la nécessité de la révélation, ni les dogmes, ni les mystères, ni les nombreuses difficultés que présentent l'Ancien et le Nouveau Testament. Quoiqu'il donne parfois prise à la critique et qu'il se soit fourvoyé dans son argumentation sur le calcul des probabilités, en voulant évaluer arithmétiquement les témoignages humains, la ferveur et la sincérité de sa foi lui communiquent une force persuasive, et on regrette de ne pouvoir toujours partager ses convictions. Il insiste, plus qu'aucun autre apologiste, sur la beauté morale et l'harmonie de l'Évangile avec la voix de la conscience. Sur ce sujet, il est fécond, ému et entraînant. On sent qu'il parle avec l'autorité de son expé-

rience personnelle et de ses longs succès dans le ministère de la prédication. Son exemple suffirait pour réfuter le reproche de froideur qu'on adresse d'ordinaire à l'éloquence religieuse des protestants. Thomas Chalmers ne le cède certainement en onction à aucun des principaux sermonnaires catholiques¹.

Si le succès était la récompense du zèle, M. Nicolas mériterait la palme parmi les plus récents apologistes. Dans ses *Études philosophiques sur le christianisme*, il n'a épargné aucun effort, aucune recherche, aucune méditation, pour atteindre son but ; et il n'a omis aucun point essentiel de son vaste sujet. Il s'est proposé de mettre le christianisme d'accord avec les progrès de la science moderne et, si l'on en croit les félicitations dont il donne des extraits, il a réussi dans sa tentative. Je ne voudrais pas déprécier une œuvre qui représente manifestement plusieurs années de travail, et qui est recommandable à certains égards ; mais, dans l'intérêt de la vérité, je ne dois pas non plus en dissimuler les nombreuses et réelles imperfections. Le plan de l'auteur est défectueux. Contrairement à l'ordre le plus simple et le plus rationnel, il aborde les dogmes et les mystères avant d'avoir exposé les preuves intrinsèques ou historiques, et fait ainsi appel à la foi avant d'avoir convaincu la raison, malgré son propre engagement². L'Église ne compte pas d'enfant plus respec-

1. Voyez, par exemple, ses considérations sur la morale évangélique, sur la bonté du Créateur envers l'homme, sur le rôle des ministres du culte, et sur la sympathie des classes laborieuses pour le clergé. *Evidences of christianity*, p. 274, 349, 358, 395.

2. *Études philosophiques*, t. II, p. 291.

tureux ; mais c'est quelquefois un enfant terrible. Je présume qu'il embarrasse bien souvent les théologiens catholiques d'un jugement solide par l'imprudence de ses rapprochements et par la témérité de ses assimilations, comme lorsqu'il compare l'authenticité des Évangiles avec celle des *Mémoires de la marquise de Créqui*¹. Sa manie de chercher partout des types, des allégories, des figures, lui fausse l'esprit et aveugle son intelligence. On ne peut s'expliquer autrement son incroyable digression sur la fable de Prométhée, ni son rapprochement de la Vierge avec la nymphe Io. Comment une rêverie aussi compromettante a-t-elle pu trouver place dans un livre sérieux, orthodoxe et revêtu de l'approbation de l'autorité ecclésiastique ? Il en est de même de ce qu'il ajoute sur l'histoire égyptienne d'Isis et de Typhon², sur la lutte de Mithra et d'Ahrimane. Les meilleures intentions suffisent à peine pour excuser un hors-d'œuvre aussi intempestif. M. Nicolas paraît sans cesse émerveillé de la force de ses preuves dont l'extrême faiblesse émerveille ses lecteurs. On aurait peine à comprendre qu'il pût se faire illusion sur la valeur de ses arguments, sans la foi qui justifie tout et qu'il possède au suprême degré. Jamais l'ombre d'un doute ou d'une hésitation n'effleure sa pensée. Lui-même dit quelque part : « Pour bien croire, il faut tout croire³, » et il prêche d'exemple.

1. *Études philosophiques*, t. IV, p. 127.

2. *Ibid.*, t. II, p. 113.

3. *Ibid.*, t. III, p. 149

Les assertions les plus hasardeuses et les plus étranges paradoxes lui coûtent moins que rien. C'est ainsi qu'il affirme que, « sans l'autorité de l'Église, la foi en Jésus-Christ ne devient qu'un préjugé¹. » Ailleurs il s'écrie : « L'intolérance est la loi des lois². » Quant à la forme, son ouvrage est une hyperbole continuelle, tant il abuse d'une figure qui est elle-même un abus. Il ne sort guère des exclamations, des prosopopées, et il va même jusqu'au ton du dithyrambe, comme dans son chapitre sur la Rédemption. Quand on est accoutumé à la sobre et sévère dialectique des Samuel Clarke, des Butler, des Paley, de ces raisonneurs nerveux et pressants, on se fatigue bientôt d'une controverse aussi peu substantielle et aussi peu concluante. De son ancienne profession du barreau, il paraît avoir conservé les artifices oratoires, les répliques évasives, l'habitude de grouper des preuves insignifiantes à défaut d'un argument décisif, et l'art d'éluder les objections sans y répondre. Comme écrivain, M. Nicolas a un style traînant, lourd et diffus, qui rend la lecture de son apologie singulièrement pénible. Prolixe au delà de toute expression, lorsqu'il semble avoir épuisé son sujet, il se résume, récapitule son résumé, et fait suivre sa conclusion d'un appendice. Il manque à la fois de naturel et de goût. Sa perpétuelle recherche d'effet l'inspire presque toujours mal, et ne lui fournit que des images bizarres ou incohérentes. Il abonde en néologismes sans nécessité ou sans à-propos, et il pro-

1. *Études philosophiques*, t. III, p. 212.

2. *Ibid.*, t. III, p. 286.

digue des mots malencontreux, comme « charnaliser, objectiver, surnaturaliser, inarrivable, perfectibilisme, dés-amour, etc. » Quand il cite par hasard de véritables écrivains, des hommes du métier, tels que MM. Villemain, Cousin ou Jouffroy, il ne s'aperçoit pas du fâcheux contraste que leur prose forme avec la sienne. A part ces réserves et malgré les divers défauts que je viens de signaler, je me plais à reconnaître que les *Études philosophiques* sont une œuvre de conscience, animée d'une conviction sincère et remplie de curieuses recherches. Il est regrettable que l'auteur ne sache pas s'arrêter à temps, et je crois pouvoir ajouter, dans l'intérêt de sa cause, que son livre gagnerait à être réduit de près de moitié.

Dans la défense du christianisme, outre les principaux champions déjà cités, de nombreux auxiliaires se sont partagé différents postes, selon leur aptitude ou leur prédilection. Je range dans la catégorie des apologistes de second ordre, ceux qui n'ont embrassé qu'une partie du sujet ou qui même n'ont traité qu'une question spéciale. C'est ainsi que Sherlock et West ont choisi la résurrection du Sauveur ; Lyttleton, la conversion de saint Paul ; Campbell, la question des miracles ; Jenyns, la morale évangélique ; et plus récemment M. Henri Martin, le dogme de l'immortalité de l'âme et d'une vie future, qui se lie si étroitement au système de la révélation. Tous ont plus ou moins heureusement contribué à soutenir la cause commune. Il est donc convenable de dire quelques mots de cette imposante réserve.

Le docteur Chandler a publié en 1725, sous le titre de *Simple reasons pour se faire chrétien*, un excellent résumé des preuves du christianisme. Ce précis est clair, méthodique et bien conduit. Il se divise en douze propositions dont la onzième, consacrée à réfuter les objections, est la plus importante. Du reste, l'ouvrage n'a rien d'original, et l'auteur emprunte la plupart de ses arguments à Samuel Clarke, dont il n'offre guère qu'un abrégé mis à la portée des gens du monde. Au début de son livre, il paye un touchant tribut à la mémoire de ses parents. « Comme je suis né, dit-il, de parents qui portaient le nom de chrétiens, et comme j'ai été instruit par eux, dès ma plus tendre enfance, dans les principes et les devoirs du christianisme, par gratitude envers eux pour leurs soins de mon éducation, et par la déférence que je dois à leur autorité légitime sur moi, je me crois tenu d'examiner la religion dans laquelle ils m'ont élevé, afin de savoir si elle s'accorde avec la vérité et la raison, et si par conséquent elle est digne de mon adhésion et de ma croyance¹. » On voit qu'il concilie la piété filiale avec le droit individuel d'examen, et qu'il réserve toute l'indépendance de son esprit dans cette grave question.

Les répliques des apologistes aux attaques des incrédules contre le christianisme ont souvent donné lieu à une polémique intéressante et à des œuvres durables. C'est ainsi que Thomas Sherlock, évêque de Londres, publia dès 1729, sous forme d'enquête judi-

1. *Plain reasons for being a christian.*

ciaire et de discussion contradictoire, en réponse à Woolston, un *Examen des témoignages en faveur de la résurrection*¹. Naturellement il affaiblit un peu les arguments de son adversaire, et il transforme le résumé des débats en plaidoirie pour sa propre cause. Vingt ans plus tard, peu satisfait apparemment de sa première tentative, il reprit le même sujet sans mieux réussir à opérer la conviction chez ses lecteurs. West, autre apologiste, lui reproche de « chercher à mettre d'accord des circonstances inconciliables, par des procédés d'interprétation forcés et peu naturels, qui n'ont d'autre effet que de révéler toute l'étendue de son embarras. »

Sous le titre de *Remarques sur l'histoire et les preuves de la résurrection*², Gilbert West, le savant traducteur de Pindare, a reproduit avec de nouveaux développements la discussion déjà soulevée par l'évêque Sherlock. Dans sa préface, il s'excuse avec modestie d'entreprendre une tâche qui semblerait mieux convenir à un membre du clergé anglican. West est un incrédule converti qui rend compte des motifs de sa foi par un sentiment philanthropique. Sa charité, sa bienveillance et sa franchise excitent la sympathie. Un peu trop diffus peut-être, il approfondit mieux la matière que son devancier, et il rencontre quelques solutions plus satisfaisantes, sans parvenir néanmoins à résoudre toutes les objections et à éclaircir toutes les

1. *The trial of the witnesses of the resurrection.*

2. *Observations on the history and evidences of the resurrection*, 1747.

difficultés que présente le récit contradictoire des évangélistes. Il rattache à la question principale des considérations accessoires, qui font de son livre une véritable apologie du christianisme.

Joseph Butler, l'évêque de Durham, n'appartient pas à la classe des apologistes proprement dits, puisqu'il ne consacre qu'un seul chapitre aux preuves du christianisme; mais ce chapitre a fourni à Paley le plan général de son livre, et quelques-uns de ses meilleurs arguments, par exemple, l'importance des *Épîtres de saint Paul* au point de vue de la critique. Dans son ouvrage singulièrement estimé en Angleterre, sur *l'Analogie de la religion naturelle et de la religion révélée avec l'ordre constitutif et le cours de la nature*¹, Butler expose une théorie digne d'attention, savoir que le système du christianisme est, de tout point, conforme à ce que nous voyons ici-bas, et n'offre pas plus d'in vraisemblance ou ne donne pas prise à plus d'objections que les vérités de la religion naturelle elle-même. Il développe cette pensée par une foule de considérations fécondes et de rapprochements ingénieux. Malheureusement, il imite la sécheresse de Clarke, avec lequel il fut lié de bonne heure, et ce défaut a probablement nui à son succès sur le continent.

Lord Lyttleton est un de ces hommes avec lesquels on aimerait à s'entendre, et dont la sincérité obtient le respect de leurs adversaires. Comme il arrive si sou-

1. *Analogy of religion natural and revealed to the constitution and course of nature*, 1736.

vent, c'est une affliction domestique, la perte de l'épouse chérie au souvenir de laquelle il a consacré une élégie touchante, qui l'a ramené aux méditations religieuses. Dans l'ensemble des preuves du christianisme, une circonstance l'a particulièrement frappé, la conversion de saint Paul, et il a écrit sur ce sujet une dissertation pleine d'intérêt¹. L'auteur offre un curieux mélange de foi naïve et d'esprit de critique, de déférence à la tradition et d'indépendance de jugement. Il accepte comme historiques et indubitables tous les faits relatés dans les *Actes des apôtres* et dans les *Épîtres de saint Paul*, sans distinction de faits naturels ou surnaturels, ce qui ne l'empêche nullement de discuter certaines hypothèses fort délicates, avec autant de hardiesse que de franchise. Je crois qu'il s'exagère beaucoup la valeur de ses arguments, et qu'il faut chercher ailleurs des éléments plus décisifs de conviction. Néanmoins, Thomas Chalmers fait un éloge flatteur de son ouvrage².

Parmi les apologistes de second ordre, qui ont traité quelque point fondamental du christianisme, il est juste de compter George Campbell, professeur de théologie à l'université d'Aberdeen, et auteur d'une *Dissertation sur les miracles*, publiée en réponse à David Hume³. Il est impossible de méconnaître l'importance d'une question sur laquelle reposent les bases de la foi chrétienne. Campbell est un dialecticien

1. *Observations on the conversion and apostleship of St Paul*, 1747.

2. *The Christian's defence against infidelity*, p. 578.

3. *A Dissertation on miracles*, 1762.

pressant, doué d'une grande pénétration et nullement dupe des mots. Il relève avec succès plusieurs inexactitudes ou inadvertances de David Hume, le prend quelquefois en flagrant délit de contradiction, et retourne même assez heureusement l'arme de l'ironie contre son adversaire; mais souvent aussi il tombe dans la subtilité particulière aux métaphysiciens écossais, et une extrême confiance dans sa cause l'entraîne à des assertions paradoxales. Je crois qu'on a un peu trop légèrement qualifié son livre de « chef-d'œuvre, » et que Chalmers va trop loin quand il désigne l'auteur comme « un des plus grands noms dont l'histoire ecclésiastique se puisse glorifier ¹. » En définitive, Campbell laisse debout les principaux arguments du philosophe contre la validité des témoignages, en ce qui concerne les miracles.

Soame Jenyns, homme du monde et homme de lettres, membre du parlement anglais, après avoir renoncé au déisme pour embrasser la foi, a exposé les motifs de sa conversion dans un opuscule intitulé : *Aperçu des preuves intrinsèques de la religion chrétienne* ². L'auteur n'insiste que sur un point, la supériorité de la doctrine évangélique, la seule, selon lui, qui ait recommandé les vertus vraiment utiles au genre humain, comme l'humilité, la douceur, la patience, le pardon

1. *Lectures on Paley's evidences of christianity*. Robert Hall dit quelque part : « Reid avait un esprit plus vigoureux et plus original que Dugald Stewart, et je soupçonne que Campbell était supérieur à tous deux. » *Works*, vol. VI, p. 123.

2. *A view of the internal evidences of the christian religion*, 1774.

des injures, la charité universelle ; et qui ait dédaigné les fausses vertus, parmi lesquelles il range résolument le courage actif, l'honneur et même l'amitié, « cette vie de la vie, » suivant le mot d'un ancien. Il faut voir en quels termes il parle du patriotisme dans le pays du monde où domine le plus impérieusement l'esprit public. Son argumentation paraît quelquefois si bizarre et si paradoxale qu'on a peine à le prendre au sérieux. Cependant, on ne peut douter de son entière bonne foi, et, quoique mauvais raisonneur, il ne manque ni de verve ni de talent, ce qui explique le succès de son livre. Nul autre apologiste ne porte plus loin la candeur de ses aveux et, si l'on excepte Pascal, il est le plus compromettant des défenseurs du christianisme. Wilberforce, tout en louant le mérite littéraire de Jenyns, ajoute : « Après ce tribut d'éloge spontané, nous sommes contraint de remarquer à regret que l'ouvrage dont il s'agit décrédite la cause qu'il prétend servir, par plusieurs assertions irréfléchies et extravagantes ¹. »

Watson, évêque de Landaff, mérite d'être compté parmi les apologistes les plus recommandables. Dans ses six lettres écrites en réponse aux xv^e et xvi^e chapitres de l'Histoire de Gibbon, publiés en 1776, et surtout dans ses dix lettres sur l'*Age de raison* de Thomas Payne, publiées en 1796, il parcourt toutes les questions relatives à son sujet, sans rien omettre d'important. Habile dialecticien, quelquefois un peu

1. *Practical view*, p. 10.

subtil, il aborde nettement les difficultés et n'affaiblit pas les objections de ses antagonistes pour en triompher plus aisément. Versé dans les annales de l'Église, il a souvent l'avantage sur le célèbre historien dont il relève quelques inexactitudes. La ferveur de sa foi n'ôte rien à sa charité. Naturellement animé d'un esprit de tolérance, il ne s'en écarte guère que lorsqu'il combat les sarcasmes de Payne contre la Bible. On sent que le motif qui le fait écrire est l'intérêt de l'humanité, et, lors même qu'on n'est pas convaincu par sa polémique, il est impossible de ne pas rendre justice à la droiture de ses intentions. Vers la conclusion de son dernier ouvrage, il entre dans des considérations générales parfaitement judicieuses et s'élève jusqu'à la véritable éloquence.

Il appartenait à un aussi bon praticien que l'orateur Wilberforce d'exposer l'esprit des doctrines chrétiennes. On l'a vu refuser la visite d'un secrétaire d'État, pour ne pas interrompre sa prière. Cet admirable philanthrope, dont le nom se rattache plus qu'aucun autre à l'abolition de l'esclavage, publia, en 1797, son *Examen pratique du christianisme* ¹. Ce n'est pas, à proprement parler, une apologie, puisque l'auteur ne touche pas aux preuves de la religion positive et suppose cette tâche déjà remplie. Son ouvrage, destiné surtout aux gens du monde, était bien propre à réveiller la foi, dans un temps de tiédeur et d'indifférence presque gé-

1. *A Practical view of the prevailing religious system of professed christians, in the higher and middle classes in this country, contrasted with real christianity.*

nérale. Nul croyant ne se montre plus convaincu ni plus intrépide. Aussi a-t-il déterminé plus d'une conversion. Disciple des anciens puritains, il tempère l'austérité de ses préceptes par une piété douce et par une aimable bienveillance. Il est du nombre de ces moralistes qui se font pardonner beaucoup d'exigence, à force de charité. L'évêque de Calcutta lui donne un bel éloge, lorsqu'il dit de son livre sur le christianisme : « On y reconnaît la main d'un maître accoutumé à reproduire les objections d'un adversaire, non-seulement avec loyauté, mais dans les termes que cet adversaire emploierait lui-même ¹. » Au reste, malgré le talent incontestable de l'écrivain, la vie entière de Wilberforce est encore un meilleur plaidoyer que son ouvrage en faveur de la cause qu'il défend.

On vient de voir que l'épiscopat anglican a fourni un bon nombre d'apologistes. L'épiscopat catholique ne devait pas non plus faillir à la même mission. J'ai déjà parlé de M. Frayssinous. Un autre membre de cet ordre vénéré, M. de la Luzerne, évêque de Langres, a publié, de 1802 à 1808, pendant son émigration, une série de traités qui se rattachent à la défense du christianisme. Écrivain plus que médiocre, mais profondément initié à la connaissance des Pères de l'Église et des anciens apologistes, il a trouvé des arguments et recueilli des textes qui n'ont pas été inutiles à ses successeurs. Il est entré dans plus de développements que beaucoup d'autres sur la question ca-

1. Ibid., *Memoir*, p. 52.

pitale de la nécessité d'une révélation, et il a discuté ce sujet difficile avec plus de zèle que de succès.

Sumner, archevêque de Cantorbéry, connu honorablement par divers ouvrages théologiques, a fait paraître, vers 1820, une *Démonstration du christianisme, tirée de sa nature et de sa propagation* ¹. L'auteur y expose avec une méthode lumineuse et un remarquable talent de style les preuves intrinsèques de la religion, et il traite des autres accessoirement. Son livre n'est pas une apologie complète; mais il forme un précieux complément aux travaux de ses devanciers, et on peut le consulter avec beaucoup de fruit. Nul n'a mieux réalisé le plan de Pascal, faire aimer le christianisme pour le faire pratiquer. Il y a certaines parties de son sujet qu'il approfondit plus habilement qu'aucun autre. Sumner mériterait d'être mieux connu parmi nous, et il a droit à une place bien près des apologistes de premier ordre.

Le nouveau monde ne pouvait rester étranger aux controverses religieuses. Par delà l'Atlantique, le célèbre prédicateur unitaire, Channing, se montre un des plus fermes champions du christianisme. Il avait droit de prendre pour épigraphe de ses sermons sur ce sujet : « *Non enim erubescio Evangelium...* » Il s'écrie avec un accent de conviction : « Je rougirais de l'Évangile si je ne le croyais vrai ². » Dans deux discours prononcés un peu après 1830, il a résumé les principales preuves de la religion. Il emprunte beau-

1. *Evidence of christianity, derived from its nature and reception.*

2. *The works of Channing*, vol. II, p. 10.

coup à Paley en ce qui concerne l'authenticité des Écritures; mais, avec des arguments qui n'appartiennent qu'à lui, il discute l'utilité et les avantages d'une révélation. Il insiste aussi sur la possibilité et la vraisemblance des miracles, quoique presque toujours sous une forme dubitative, et avec une circonspection qui s'éloigne de son langage habituel. Il reprend son ton de confiance vers la conclusion. Comme on devait s'y attendre, il offre divers passages éloquentes, ceux, par exemple, sur les progrès de la foi, sur le caractère du rédempteur et sur les bienfaits du christianisme ¹.

Parmi les plus récents apologistes anglais, Daniel Wilson, quelque temps ministre d'une des paroisses de Londres et depuis évêque de Calcutta, est auteur d'un traité des *Preuves du christianisme* ², publié en 1832, sous forme de leçons ou plutôt de conférences destinées à la jeunesse. Comme résumé de vastes recherches et comme témoignage d'une conviction sincère, cet ouvrage a une véritable valeur. Wilson a produit peu d'arguments neufs ou de considérations originales; mais il a su mettre en œuvre les travaux de nombreux écrivains dont plusieurs sont peu connus sur le continent. Sa méthode est rationnelle; son plan, bien conçu; et l'enchaînement de ses preuves, judicieux. Il fait une heureuse application des textes de l'Écriture, surtout du Nouveau Testament. Il a plus de chaleur, de sensibilité et d'onction que la plupart des théologiens protestants. Il est quelquefois si ému et si per-

1. *The works of Channing*, vol. II, p. 47, 48, 50.

2. *The evidences of christianity*.

suasif, qu'on serait tenté de lui dire, comme Agrippa à saint Paul : « *In modico suades me christianum fieri*¹. » Son principal défaut est de se montrer habituellement le panégyriste plutôt que le défenseur ou l'interprète impartial du système qu'il expose. Au lieu d'imiter la sage réserve et la mesure exquise de Paley, il tombe parfois dans l'exagération. Il n'est pas non plus exempt de subtilités ni de sophismes. Néanmoins une bonne traduction de son livre, avec la suppression de certains passages trop manifestement empreints des préventions anglicanes, serait chez nous un service rendu à la religion.

C'est à Daniel Wilson que je dois de savoir que l'*Avertissement du clergé français*, publié en 1775, est, selon ses propres paroles : « un incomparable résumé des preuves intrinsèques du christianisme². »

M. Henri Martin, une des lumières du corps enseignant, a publié, sous un titre modeste, un livre d'une haute importance³. La question de la vie future se rattache en effet à la théodicée tout entière et aux fondements mêmes de la révélation. Il est impossible de ne point parler avec estime du caractère de l'auteur, de la pureté de ses intentions et de la variété de ses recherches. Versé dans l'histoire de la philosophie ancienne et moderne, il cultive les sciences aussi bien que les lettres et n'est point étranger à la théologie. On peut dire qu'il ne se détourne d'aucune difficulté

1 *Act. apost*, xxvi, 28.

2 *The evidences of christianity*, préface, p. 12.

3 *De la vie future suivant la foi et suivant la raison*, 1858.

et n'élude aucune objection. Penseur naturellement hardi, même un peu aventureux, il se complait dans les controverses les plus scabreuses, dans les discussions les plus délicates, où il porte l'esprit de curiosité et la subtilité de dialectique des anciens casuistes. Du reste, l'autorité et la tradition n'ont point de disciple plus docile. Je crois que si l'Église avait maintenu sa sentence contre le mouvement de la terre, il se soumettrait sans murmure à la décision de l'Église. On lui souhaiterait quelquefois un peu moins d'érudition et plus de critique, un peu moins d'orthodoxie et plus de charité, comme dans son chapitre sur les peines éternelles. Sa persistance à soutenir et à démontrer le dogme de la résurrection des corps, qui n'intéresse en rien la morale pratique, l'entraîne à des arguties au moins étranges. Dans sa polémique, en dépit de sa bienveillance naturelle et de ses principes de tolérance, il se livre volontiers à une amertume de langage que la foi explique et ne justifie pas entièrement. A part ces réserves, je reconnais qu'il mérite une place parmi les écrivains catholiques les plus recommandables de notre époque.

Après un long commerce avec les apologistes, j'ai acquis la ferme conviction qu'ils sont entièrement de bonne foi, et qu'ils sont généralement animés dans leur œuvre par des sentiments de bienveillance, de philanthropie et de charité. Cette considération a une extrême importance à mes yeux. Je suis le premier à prier les lecteurs de ne pas s'en rapporter à mes impressions sans un mûr examen. J'aime mieux me dé-

fier de mes propres lumières et de la rectitude de mon jugement, que de ne pas tenir grand compte du résultat des recherches et de l'accord des témoignages de tant d'esprits distingués. Cet hommage ou cette justice que je me plais à leur rendre ne m'empêchera nullement de leur soumettre mes objections avec une complète indépendance, et d'appeler leur sérieuse attention sur ce que je regarde comme les points vulnérables de leur polémique.

CHAPITRE III

DÉFAUTS COMMUNS AUX APOLOGISTES.

Caractère général des apologistes catholiques ou protestants. — Défauts communs à la plupart. — Crédulité. — Inexactitudes. — Exagération. — Paradoxes. — Contradictions. — Partialité. — Mauvaise foi. — Sophismes. — Violence de langage. — Injures contre les incrédules. — Accusations contre Voltaire et J.-J. Rousseau.

On a pu comprendre, par la revue qui précède, que les apologistes n'ont omis aucune ressource, aucun moyen, aucun argument, pour fortifier leur cause. Ils ont interrogé les sciences, et mis à contribution l'histoire ancienne et moderne. Ils ont habilement profité des découvertes des archéologues, des controverses des sectes dissidentes, des aveux ou des contradictions des philosophes. Ils ont porté dans leur tâche de la sagacité, de l'industrie, du savoir-faire. Ils ont employé tour à tour l'érudition, le sentiment et la dialectique. Où les faits leur étaient contraires, la réticence leur est venue en aide. Leur fertilité d'expédients est un sujet inépuisable d'admiration, et les annales mêmes du

barreau, si riches en exemples de dextérité oratoire, n'offrent rien de comparable. A tout prendre, l'ensemble de leurs travaux forme un édifice imposant et qu'on n'étudie pas sans utilité. Ils ont donc des droits à la reconnaissance publique. Ils nous convient à la recherche de la vérité sur ce qu'il nous importe le plus de connaître. Ils sont les avocats d'une cause digne de sympathie, pour le triomphe de laquelle ils ne reculent devant aucune fatigue. S'ils réussissent à convaincre, ils ont la satisfaction de contribuer à la sécurité des consciences et au calme des esprits : s'ils échouent, ils sont assurés d'avance de ne nuire à personne. Leur unique tort, selon moi, est de vouloir démontrer à la raison ce qui appartient exclusivement au domaine de la foi, et de tenter une œuvre impossible.

Je crois que Bolingbroke était dans le vrai lorsqu'il s'exprimait ainsi, au dernier siècle : « La cause du christianisme a été soutenue par les auteurs modernes mieux que par les anciens Pères et apologistes. Les modernes ont inventé de nouveaux moyens de défense, et ont abandonné quelques postes qui n'étaient plus tenables ; mais il y en a encore d'autres dont le maintien les expose à de grands désavantages¹. » Depuis le temps où il écrivait ces lignes, les apologistes ont redoublé de soins et perfectionné leur tactique. Il est naturel que dans cette longue lutte, si intéressante pour l'esprit humain, leurs adversaires fassent aussi des

1. *Study of history*, letter V, p. 147.

progrès et découvrent de nouveaux points d'attaque.

L'estime que je professe pour le caractère et pour les travaux des apologistes, ne m'interdit pas de signaler ici certains défauts communs à presque tous, et qui semblent inhérents à la tâche qu'ils ont entreprise. Il est vrai que mes remarques tomberont sur les apologistes catholiques plutôt que sur les protestants, d'ordinaire plus rigoureux dans leur méthode et plus circonspects dans leurs assertions. Cependant, comme on le verra, ceux-ci non plus ne sont pas toujours exempts de blâme, pas même le judicieux Paley, qu'il est si difficile de trouver en faute contre la logique ou le sens commun.

Parfaitement neutre entre les disciples de deux grandes communions chrétiennes, que j'honore également et dont je crois la rivalité salutaire à l'une et à l'autre, je puis m'exprimer avec une entière sincérité. A part quelques exceptions, il ne faut pas s'attendre à rencontrer chez les apologistes catholiques la même indépendance de pensée, la même force de raisonnement, ni peut-être la même franchise de discussion, que chez les apologistes de la réforme. On sent qu'ils écrivent sous l'influence d'institutions où domine le principe d'autorité plutôt que celui de libre examen. On s'aperçoit qu'ils sont habitués à se permettre beaucoup en fait d'allégations, sans crainte d'être démentis. Ils semblent trop confondre la controverse avec le sermon où l'orateur parle seul et sans contrôle. Leur érudition biblique est aussi généralement inférieure à celle des théologiens protestants. Ceux-ci, accoutumés

de bonne heure à la polémique, ne s'expriment qu'avec réserve, ne hasardent rien légèrement et n'affirment qu'avec la certitude de ne pouvoir être contredits. On reconnaît qu'ils ne s'attribuent aucune inviolabilité et ne s'attendent à aucun ménagement, en cas d'erreur flagrante ou de sophisme notoire. Néanmoins, les uns et les autres servent leur cause avec le même zèle et le même dévouement, quoique avec des armes différentes ; et on ne doit pas oublier que le grand nom de Pascal assure au catholicisme la supériorité de l'éloquence, comme celui de Chateaubriand lui assure la supériorité de l'imagination.

Robert Hall dit avec raison : « Il n'y a point de pays où les doctrines du christianisme aient été aussi clairement exposées, ou la vérité de la religion aussi habilement défendue, qu'en Angleterre. Les écrits des déistes ont beaucoup contribué à ce résultat. Quiconque voudra comparer les preuves du christianisme dans Locke, Butler ou Clarke, avec celles des anciens apologistes, remarquera plus de précision et une meilleure méthode de raisonnement dans les premières que dans les secondes¹. »

Au reste, les arguments des apologistes de la réforme peuvent être acceptés sans scrupule par toutes les communions chrétiennes. Le plus célèbre parmi eux, Paley, en fait la remarque avec l'esprit de charité qui le distingue. « J'ai eu soin, dit-il, de présenter une défense du christianisme que tout chrétien puisse lire,

1. *Miscellanies*, p. 174.

sans y voir attaquer les dogmes dans lesquels il a été élevé. J'ai toujours eu la satisfaction de reconnaître que cela était praticable; qu'aucune de nos nombreuses dissidences n'affecte les preuves de notre commune religion; et que la brèche ne descend pas jusqu'aux fondements¹. » Qu'il y a loin de ce langage à celui de plusieurs apologistes catholiques !

Parmi les défauts que je vais indiquer, les uns sont secondaires, et les autres plus sérieux. A la première classe appartiennent la crédulité, les inexactitudes, les exagérations, les paradoxes, les contradictions : à la seconde, la partialité, les sophismes, la mauvaise foi, la violence de langage, les invectives contre les incrédules. Je citerai plusieurs exemples dans chacune de ces deux catégories.

La crédulité de certains apologistes sur des points accessoires est bien propre à décréditer leur jugement et à rendre leur autorité suspecte sur les questions principales. Grotius, contraint de reconnaître quelques miracles opérés dans le paganisme, les attribue à l'influence de mauvais esprits². Il paraît admettre sans difficulté la guérison d'un aveugle par Vespasien. A propos des prophéties, il invoque le témoignage des livres sibyllins, et il cite la quatrième églogue de Virgile, qui a prédit à son insu l'avènement du Messie. Après avoir parlé de la résurrection, il veut prouver que ce fait n'a rien d'impossible ou d'invraisemblable, et il allègue des exemples apocryphes, racontés par

1. *Evidences of the christianity*, p. 442.

2. *De veritate religionis christianæ*, p. 173.

quelques auteurs anciens, comme Hérodote, Platon, Tacite et Plutarque¹, sans s'apercevoir qu'il infirme son raisonnement par un tel défaut de critique, et qu'il diminue l'importance du miracle dont il s'agit, en admettant sans preuve des événements analogues.

Pascal a cru à la guérison d'une ophthalmie de sa nièce par l'attouchement d'une relique de la sainte épine, conservée à Port-Royal. De leur côté, les jésuites ne manquèrent pas de révoquer en doute l'authenticité de cette cure miraculeuse.

M. de Brienne écrivait à madame Périer : « On m'a dit que vous saviez des histoires admirables de songes, sorciers, sortilèges, apparitions, etc. J'en fais un petit recueil..., toutes ces choses, lorsqu'elles sont véritables, sont de grandes preuves de la religion². »

Mosheim, le savant auteur de l'Histoire ecclésiastique, se moque d'un trait de superstition du respectable abbé de Saint-Cyran, qui ne touchait jamais à un livre d'un écrivain protestant, sans l'exorciser au préalable. « Il lisait ces livres avec tant de piété, dit Lancelot, qu'en les prenant il les exorcisait toujours, en faisant le signe de la croix, ne doutant point que le démon y résidait actuellement. » Mosheim demande malignement si le diable se logeait dans les feuilles, dans la couverture ou dans le texte de ces livres³. »

Bossuet a fait deux sermons différents sur les démons, et ce grand auteur y tombe dans d'étranges puérilités.

1. *De veritate religionis christianæ*, p. 91.

2. *Pensées de Pascal*, t. I, p. 397.

3. *Ecclesiastical history*, vol. II, p. 203.

Il dit par exemple : « Qu'il y ait dans le monde un certain genre d'esprits malfaisants que nous appelons des démons, outre le témoignage évident des Écritures divines, c'est une chose qui a été reconnue par le consentement commun de toutes les nations et de tous les peuples..., et cela se confirme par cette *noire science de la magie*, à laquelle plusieurs personnes trop curieuses se sont adonnées dans toutes les parties de la terre ¹. » N'est-ce pas là s'autoriser des croyances vulgaires pour maintenir une des plus grossières erreurs de l'esprit humain ?

Le pieux et docte Bentley semble partager la même opinion. « Je ne pense pas, dit-il, qu'aucun ecclésiastique anglais affirme, en général, qu'il n'y a point maintenant d'exemples réels de sorcellerie ou de magie, surtout puisque nous avons une loi pénale qui déclare ces pratiques des crimes capitaux ². »

D'après un passage de son *Exposition du catéchisme*, Samuel Clarke, ce raisonneur si vigoureux, a été accusé de croire à la sorcellerie, à l'astrologie judiciaire et aux prédictions de la bonne aventure ³. Il reconnaît au diable et aux mauvais esprits le pouvoir de faire des miracles.

L'excellent théologien Richard Baxter croyait aux signes miraculeux, aux présages, aux revenants et à la sorcellerie. Le naïf Rollin ne doutait pas de l'authen-

1. *Sermons choisis*, vol. II, p. 520.

2. *Remarks upon a late discourse of free-thinking*, p. 47.

3. *Exposition of the church-catechism*, p. 24.

ticité des miracles accomplis sur la tombe du diacre Paris.

Wesley, le fondateur du méthodisme, un saint à quelques égards, crut de bonne heure à des bruits mystérieux et à des visites de lutins dans la maison paternelle. Plus tard, il eut la prétention de guérir les maladies, et s'attribua de bonne foi des cures étranges. « Dans l'histoire de cet homme remarquable, dit Southey, il n'y a rien de plus étonnant que sa crédulité vorace. Il accréditait et répétait des histoires d'apparitions, de sorcellerie et de possession, si impertinentes et si absurdes, qu'elles auraient donné des nausées au plus grossier appétit du merveilleux. » Ailleurs, à propos d'une circonstance où Wesley fut complètement dupe de l'extase simulée d'une jeune fille, le même biographe fait la remarque suivante : « C'est de sujets tels que cette jeune fille dont Wesley contempla la supercherie avec une respectueuse crédulité, au lieu d'une défiance raisonnable, que les moines ont tiré leurs saintes, comme Rose du Pérou et Catherine de Sienne¹. »

Quelquefois la crédulité des dogmatistes s'allie à une singulière dose de scepticisme sur certains points. C'est ainsi que le moraliste Samuel Johnson, dévot jusqu'à l'intolérance, ne voulait pas croire à des faits aussi simples et aussi naturels que le tremblement de terre de Lisbonne, le voyage de Bruce dans la haute Égypte, ou même la mort paisible du philosophe

1. *The life of Wesley*, vol. II, p. 331.

Hume; mais, en revanche, il croyait fermement aux sorciers, aux revenants et à la seconde vue¹.

Il est certain que bon nombre des disciples du christianisme ont une prédisposition native à la crédulité sur des questions étrangères aux dogmes religieux. Le docteur anabaptiste Foster, un des plus fervents apôtres de la réforme, cherchant à expliquer quelques faits plus ou moins contestables de somnambulisme et de seconde vue, rapportés par un voyageur, suppose une intervention surnaturelle et ajoute : « La négative prononcée avec une assurance présomptueuse est une impertinente outrecuidance que doit réprouver la philosophie. D'autant que nous sachions ou que nous ne sachions pas, une semblable intervention peut avoir lieu. Qu'elle n'a rien d'incompatible avec l'ordre constitutif du monde est un fait hors de doute pour les croyants humblement attachés aux saintes traditions². » Au lieu de recourir ainsi à une hypothèse gratuite, n'aurait-il pas été plus sage de discuter d'abord le témoignage du voyageur dont il s'agit ?

A propos des phénomènes de somnambulisme ou de magnétisme produits de nos jours, un philosophe contemporain déclare, que si quelques personnes de bonne foi sont dupes de ce charlatanisme, il doute que « leur judiciaire soit bien intègre³. » Sans aller aussi loin, je regrette qu'un esprit aussi distingué que M. Henri

1. *Boswell's Life of Johnson*, passim. — *Macaulay's Essays*, p. 403.

2. *Foster's Critical essays*, vol. II, p. 503.

3. Larroque, *Examen critique des doctrines de la religion chrétienne*, vol. I, p. 245.

Martin, un de nos plus doctes apologistes, semble donner en plein dans une telle hallucination. Il affirme que dans le somnambulisme, « on voit distinctement les objets les plus petits dans une obscurité profonde, ou à des distances prodigieuses, ou bien *à travers des bandeaux épais*¹. » Si je me souviens bien, un prix offert par une société savante pour constater un pareil résultat n'a jusqu'ici tenté personne. Tout ce que je puis dire, d'après ce spécimen de perspicacité, c'est que je n'accepterais pas le témoignage de M. Henri Martin sur un miracle.

D'ordinaire, les plus crédules sont ceux qui se doutent le moins de leur faiblesse. M. Nicolas s'écrie quelque part : « Certes, nous ne sommes pas enclin à la crédulité, tant s'en faut. » Cela ne l'empêche pas de raconter très-sérieusement que saint Paulin atteste « avoir vu un possédé marcher contre la voûte d'une église, la tête en bas, sans que ses habits fussent dérangés². » Apparemment les habits de cet acrobate étaient possédés aussi bien que lui. M. Nicolas prend en commisération ceux qui refuseraient d'admettre cette baliverne, comme si Dieu permettait des miracles burlesques sans la moindre utilité pour personne. Il ne lui revient pas en mémoire que saint Paulin était poète, et usait parfois des privilèges de la poésie. Quand on en tient de la sorte, il est curieux qu'on se donne presque les airs d'esprit fort.

Ailleurs, à propos des possédés du démon qui

1. *De la vie future suivant la foi et suivant la raison*, p. 488.

2. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 325.

jouent un si grand rôle dans l'Évangile, et dont le genre de maladie est aujourd'hui complètement inconnu, le même apologiste qui a fait une étude spéciale de la question, et qui n'y consacre pas moins de vingt pages, s'exprime ainsi : « Il y avait dans la possession des caractères accidentels et particuliers, qui trahissaient par des effets physiques ou moraux la présence d'un agent surnaturel ou satanique¹. » Puis il ajoute la note suivante : « Voici quelques-uns des signes recueillis par les plus habiles naturalistes et physiciens : 1° lorsque les possédés demeurent suspendus en l'air, pendant un temps considérable, sans que l'art puisse y avoir aucune part; 2° lorsqu'ils parlent différentes langues sans les avoir apprises, et répondent juste aux questions qu'on leur fait dans ces langues; 3° lorsqu'ils révèlent ce qui se passe dans des lieux éloignés, sans que l'on puisse attribuer cette connaissance au hasard; 4° lorsqu'ils découvrent des choses cachées qui ne peuvent être naturellement connues, comme les pensées, les désirs, les sentiments intérieurs de certaines personnes. » Pour le remarquer en passant, d'après cette curieuse théorie, le don des langues est tantôt un privilège apostolique, tantôt un symptôme de possession. Aux quatre catégories énumérées ci-dessus, je proposerais, par forme d'amendement, d'en adjoindre une cinquième, composée de ceux qui s'avisent de faire tourner, gesticuler et même parler des tables, comme il n'arrive que trop, de notre temps.

1. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 320.

Franchement n'est-ce pas là abuser un peu du précepte de l'Évangile *Estote sicut infantes*, et n'est-il pas malheureux pour la vraie religion d'avoir des défenseurs aussi simples et capables d'accueillir de pareilles billevesées ?

Je sais que les apologistes rétorquent volontiers le même reproche contre leurs adversaires. Jenyns remarque malicieusement que « certains philosophes possèdent, sans le savoir, plus de foi qu'il n'en faudrait pour faire d'excellents chrétiens, et qu'ils ne sont incrédules que par crédulité. » Toutefois, qu'il me soit permis de récuser une semblable imputation, tant qu'on ne fournira pas à l'appui une liste d'exemples équivalente à celle que je viens de produire.

Les apologistes se livrent aussi quelquefois à une intempérance de curiosité sur des questions oiseuses de théologie, sans aucun avantage pour la morale pratique. « Au commencement du treizième siècle, dit M. Henri Martin, le quatrième concile général de Latran, pour empêcher toute équivoque, déclara que tous les hommes, les réprouvés comme les élus, ressusciteraient avec leurs propres corps. » Je maintiens que le quatrième concile de Latran n'avait aucune qualité pour décider une question semblable, à la pluralité des voix. Si quelques élus ressuscitaient avec un corps plus sain, plus dispos ou plus avenant que leur corps actuel, où serait le dommage ? Le même auteur dit plus loin : « La réunion des âmes avec leurs corps glorifiés sera un accompagnement utile et convenable de la béatitude des élus, et de même, des peines

corporelles s'ajouteront, après la résurrection, aux souffrances des damnés. » Je ne sais sur quoi se fonde M. Henri Martin pour infliger ainsi *proprio motu* une aggravation de peine aux damnés, sans le moindre prétexte de récidive. On voit qu'il en parle fort à son aise.

Les inexactitudes et les omissions décèlent d'ordinaire la négligence ou l'artifice. Un sage écrivain de l'antiquité a dit avec raison : « La vérité s'altère par le mensonge ou par le silence¹, » maxime non moins juste en philosophie qu'en histoire.

Presque tous les apologistes citent une lettre de Pline le Jeune, comme témoignage en faveur du christianisme. M. Frayssinous, après Paley et Gregory, dit avec assurance : « On connaît l'hommage que Pline le Jeune, dans sa fameuse lettre à Trajan, a rendu aux vertus des chrétiens de son temps². » Il faudrait dire : « On connaît l'hommage que les chrétiens rendent à leurs propres vertus, dans la fameuse lettre de Pline le Jeune à Trajan. » En effet, le proconsul romain rapporte simplement la déclaration des chrétiens eux-mêmes, sans rien garantir. Or la déposition d'un prévenu devant un tribunal n'est pas nécessairement l'expression de la vérité. De plus, il s'agit de renégats qui blasphémaient le Christ³. Chateaubriand cite aussi

1. « Veritas vel mendacio corrumpitur, vel silentio. » *Ammian. Marcell.*, lib. XIX, cap. XXXI.

2. *Défense du christianisme*, vol. III, p. 22.

3. « Omnes deorum simulacra venerati sunt : ii et Christo male dixerunt. » *Plin., Epist.*, lib. X, ep. 97.

cette lettre, et il en donne même une traduction où se trouve le passage suivant : « Tous ces gens-là ont adoré votre image et les statues des dieux ; tous ont chargé le Christ de malédictions. » Cela ne l'empêche pas d'ajouter : « Cette lettre prouve que l'innocence des chrétiens était parfaitement reconnue¹. » On aimerait chez ceux qui se proclament les défenseurs exclusifs de la vérité un peu plus de scrupule dans leurs notions de la bonne foi.

Chateaubriand fait honneur au christianisme de tous les bienfaits de la civilisation moderne, sans tenir aucun compte des progrès naturels de l'esprit humain, pendant dix-huit siècles, et sans réfléchir qu'il y a beaucoup d'améliorations sociales dont le christianisme est demeuré simple spectateur, quand il ne les a pas combattues. Il dit à ce sujet : « Il ne faut que se représenter les jeux de la déesse Flore et cette boucherie continuelle des gladiateurs, pour sentir l'énorme différence que l'Évangile a mise entre nous et les païens². » Mais les combats de gladiateurs ne faisaient point partie du culte romain : c'étaient des spectacles et des divertissements publics. Il ne serait pas équitable de juger le christianisme par la licence du carnaval, par les luttes de boxeurs ou par les statues vivantes, quelque temps à la mode parmi nous. A chaque instant, il faut rappeler les apologistes au sentiment de la justice et de la vérité.

A propos de la barbarie des Romains, M. Nicolas

1. *Génie du christianisme*, vol. I, p. 401, note.

2. *Ibid.*, vol. II, p. 257.

rappelle Védius Pollion, qui engraisait des murènes du sang de ses esclaves ; mais, avec sa partialité ordinaire, il omet de dire que l'empereur Auguste fit combler devant lui le vivier de ce maître impitoyable dont Sénèque a dit : « *O hominem mille mortibus dignum* ¹ ! »

Le même apologiste veut montrer que les anciens philosophes ne croyaient pas à l'immortalité de l'âme, et il fait dire à Cicéron : « Lorsque je cesserai d'être, tout sentiment périra avec moi. » Mais le texte porte : « *Si non ero, sensu omni carebo* ². » Par un léger changement, le traducteur substitue ainsi une affirmation à un doute.

M. Nicolas se permet encore une inexactitude beaucoup plus grave avec Platon. Il cite un passage de l'*Apologie de Socrate*, qu'il traduit ainsi : « A moins qu'il ne plaise à Dieu de vous envoyer quelqu'un pour vous instruire de sa part, n'espérez pas de réussir jamais dans le dessein de réformer les mœurs des hommes ³. » Or, il n'y a pas un mot de cette dernière partie de la phrase dans le texte qui veut dire littéralement : « Après m'avoir fait périr, vous continuerez peut-être de sommeiller, à moins que Dieu, par intérêt pour vous, ne vous envoie quelque autre que moi ⁴. »

1. *De Ira*, lib. III, cap. XL.

2. *Epist.*, lib. VI, 3.

3. *Études philosophiques*, vol. II, p. 120.

4. Εἴτα τὸν λοιπὸν χρόνον καθεύδοντες διατελοῖτε ἂν, εἰ μὴ τινα ἄλλον ὑμῖν ὁ Θεὸς ἐπιπέψῃ, κηδόμενος ὑμῶν, κ. τ. λ. *Apologia Socratis*, cap. XVIII.

Dans tout cela, il n'y a rien qui ait trait à la révélation. M. Nicolas emprunte cette citation à Clarke, ainsi qu'il en convient, mais l'excellent helléniste ne lui a pas fourni sa traduction.

M. Frayssinous invoque, à l'appui de ses arguments, cette pensée de Machiavel : « Si l'attachement au culte divin est le garant le plus assuré de la grandeur d'un État, le mépris de la religion est la cause la plus certaine de sa décadence ¹. » La remarque en elle-même est juste sans aucun doute; mais, en relisant le chapitre d'où elle est tirée, on voit que Machiavel y considère, d'un bout à l'autre, la religion comme un instrument politique ². » Il n'y a donc pas lieu de se prévaloir beaucoup d'une semblable autorité.

Le même prélat dit ailleurs, pour établir la supériorité du christianisme : « On a vu, *quoiqu'en petit nombre*, des sectateurs de Mahomet abjurer l'alcoran pour l'Évangile; mais où a-t-on vu des chrétiens désertir leur religion pour devenir sérieusement mahométans ³? » Il oublie apparemment le comte de Bonneval, le général Menou, le colonel Sèves et tant d'autres. Dans tous les pays de l'Orient on trouve des chrétiens apostats, et il est presque sans exemple de voir un musulman renoncer à l'islamisme. Fleury en convient avec franchise. « Je sais, dit-il, que l'on est ordinairement prévenu de l'impossibilité de convertir les musulmans, et que c'est là ce qui engage les plus zélés

1. *Défense du christianisme*, t. IV, p. 272.

2. *Discorsi sopra la prima deca di Tito Livio*, lib. I, cap. II.

3. *Défense du christianisme*, t. IV, p. 370.

missionnaires à passer au delà pour prêcher l'Évangile aux Indes¹. » Je veux bien que ce contraste ne prouve rien contre la vérité du christianisme ; mais alors pourquoi alléguer un fait notoirement inexact ?

M. Nicolas, qui se rattache à tous les arguments, et qui cherche partout des témoignages favorables à sa cause, rapporte, sur la foi d'un journal, un entretien de Napoléon touchant l'Évangile. Ce récit est probablement apocryphe ; mais ce qui est officiel et historique, c'est la proclamation du général en chef de l'armée française aux habitants de l'Égypte : « Cadis, cheiks, imans, dites au peuple que nous sommes aussi de vrais musulmans. N'est-ce pas nous qui avons détruit le pape, qui disait qu'il fallait faire la guerre aux musulmans ? » Assurément, ce n'est pas là le langage d'un vrai chrétien, ni surtout d'un catholique orthodoxe.

Les exagérations et les paradoxes qui décèlent un défaut de mesure ou l'embarras de trouver de bonnes raisons ne sont pas rares chez les apologistes, surtout chez les catholiques.

J'ai déjà cité quelques paradoxes de Pascal. En voici un qui ne le cède pas aux précédents : « On n'entend rien aux ouvrages de Dieu, si l'on ne prend pour principe qu'il a voulu aveugler les uns et éclairer les autres². » Il vaut mieux ne rien entendre aux ouvrages de Dieu que d'interpréter ainsi ses desseins.

Cela rappelle cette boutade du prédicateur Lacor-

1. *Sixième discours sur l'Histoire ecclésiastique.*

2. Préface de la seconde partie des *Pensées*, vol. II, p. 116.

daire, qui excita une certaine rumeur, à une autre époque : « Dieu emploie quelquefois des moyens diaboliques. » Ici le paradoxe touchait au blasphème.

Pascal s'écrie ailleurs, à propos du péché originel : « Qu'y a-t-il de plus contraire aux règles de notre *misérable* justice, que de damner éternellement un enfant incapable de volonté, pour un péché où il paraît avoir eu si peu de part qu'il a été commis six mille ans avant qu'il fût en être¹ ? » Il ajoute un peu plus loin : « Il n'y a pas une si grande disproportion entre l'unité et l'infini qu'entre notre justice et celle de Dieu². » Si notre justice est *misérable*, si elle diffère essentiellement de la justice divine, sur quoi pouvons-nous compter désormais, et qui nous assure du mérite ou du démérite des actions humaines ?

Au sujet des deux généalogies contradictoires de Luc et de Matthieu dans l'Évangile, Pascal s'exprime ainsi : « Les faiblesses les plus apparentes sont des forces à ceux qui prennent bien les choses..., il est visible que cela n'a pas été fait de concert. » Assurément c'est prendre bien les choses que de transformer une contradiction manifeste en preuve palpable.

M. Nicolas dit à peu près avec le même tour paradoxal : « Les imperfections des propres ministres de l'Église, tant exagérées par ses ennemis, s'élèvent comme des témoins irrécusables du secours surnaturel qui lui fut promis pour la conservation de la vérité... C'est ainsi que ce qui scandalise l'impie tourne à l'édi-

1. *Grandeur et misère de l'homme, Pensées*, vol. II, p. 105.

2. *Ibid.*, vol. II, p. 163.

fication du croyant¹. » Après cela les crimes du pape Alexandre Borgia et les vices du cardinal Dubois tournent à l'édification des fidèles ! A la bonne heure : on ne saurait imaginer une doctrine plus accommodante.

Chateaubriand est dans son droit quand il vante les bienfaits du christianisme ; mais il exagère évidemment lorsqu'il ajoute : « Le dernier des chrétiens, honnête homme, est plus moral que le premier des philosophes de l'antiquité². »

C'est pourtant là de la modération auprès du langage de M. Nicolas. « Le paganisme, comparé au christianisme, dans des conditions de civilisation du reste parfaitement égales, accuse *un égarement surnaturel, satanique* ; c'est, j'ose le dire, *un état de possession en grand*³. » Je ne crois pas qu'il soit possible de pousser plus loin l'injustice et la déraison.

Voici un des plus curieux paradoxes de M. de Lamennais : « C'est l'incrédulité qui enfanta la Saint-Barthélemy ; c'est elle qui conduisit le fer de Ravallac⁴. » Apparemment incrédulité veut dire ici fanatisme.

On sait quel magnifique éloge de l'Évangile a tracé J.-J. Rousseau. Les plus éloquents orateurs chrétiens ne se sont pas élevés à la même hauteur sur ce sujet. M. Nicolas, dans le plan duquel il entrait d'exagérer la suprématie de l'Église, et de glorifier l'Épouse aux dé-

1. *Études philosophiques*, vol. III, p. 197.

2. *Génie du christianisme*, vol. II, p. 257.

3. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 338.

4. *Essai sur l'indifférence religieuse*, vol. I, p. 509.

pens de l'Époux, entreprend la contre-partie de ce célèbre morceau, avec le style qui lui est propre, et conclut ainsi : « Tel est le caractère des livres saints, caractère divin par la religieuse obscurité qui en dérobe le sens au commun des hommes..., mais caractère, je ne crains pas de le dire, *infernai*, si comme le prétend le protestantisme, tout secours régulateur est ôté¹... » J'ai peine à en croire mes yeux en transcrivant ce passage, et j'admire jusqu'où le dogmatisme entraîne un excellent chrétien. Je ne puis que protester avec indignation contre un semblable paradoxe. Non certes, l'admirable morale de l'Évangile, puisée dans une étude approfondie de la nature humaine et dans les inspirations du cœur le plus affectueux, ne saurait prendre un caractère infernal, dans aucune hypothèse possible. Je suis convaincu que l'auteur n'a besoin que d'être averti pour désavouer cette parole imprudente, échappée à l'ardeur de la polémique. Grâce au ciel, la philosophie se préserve de pareils écarts, et se montre plus respectueuse envers les bienfaiteurs de l'humanité.

M. Nicolas, qu'on ne se lasse pas de citer en fait d'assertions paradoxales, transcrit avec approbation ce raisonnement d'un auteur étranger : « La croyance à la présence réelle est certainement trop absurde en elle-même pour qu'un homme, de son propre chef, ait osé la présenter à d'autres hommes..., puisqu'il est impossible qu'elle vienne des hommes, il semble donc qu'elle vient de Dieu¹. » A entendre M. Nicolas et se-

1. *Études philosophiques*, vol. III, p. 243.

2. *Ibid*, vol. III, p. 442.

lon cet argument *ex absurdo*, il paraîtrait que tout ce qui est par trop extravagant pour sortir d'une cervelle humaine vient nécessairement de Dieu. Sous la plume d'un philosophe, une telle proposition ressemblerait fort à une impiété.

Le même écrivain, après des efforts pénibles et infructueux pour expliquer raisonnablement la Trinité, finit par recourir à l'allégorie. Il découvre dans ce dogme la nature divine, sa pensée et son amour. Puis il conclut par une formule qui lui est très-familière et dont il abuse : « Dieu est plus incompréhensible sans ce mystère que ce mystère lui-même n'est incompréhensible¹. » Ainsi il est plus difficile de comprendre Dieu un et indivisible que Dieu en trois personnes ! Alors à quoi bon tant d'éclaircissements ? M. Nicolas figure aussi la Trinité par la comparaison profane de Pygmalion, Galatée et l'Amour. On s'étonne ici que l'Église n'ait pas averti l'auteur de l'indiscrétion de son zèle. Que ne s'en tenait-il tout simplement à l'explication de saint Augustin ?

Les apologistes reprochent volontiers aux philosophes leurs contradictions et leurs inconséquences ; mais eux-mêmes n'en sont pas exempts.

Fleury dit, au sujet des arguments à employer avec les disciples de l'islamisme : « Après avoir bien établi la mission de J.-C., on pourrait montrer doucement que Mahomet n'a donné aucune preuve de la sienne, et que sa religion s'est établie par des moyens tout hu-

1. *Études philosophiques*, vol. III, p. 126.

maines. Peut-être aussi serait-il bon de relever les vices des premiers califes, chefs de la religion, et comme les apôtres des musulmans¹. » Fort bien ; mais qui empêcherait le musulman de rétorquer ce genre de preuve, et d'alléguer avec non moins de douceur les vices des anciens pontifes romains ? Cela serait d'autant plus facile que Fleury dit lui-même ailleurs : « L'expérience n'a que trop fait voir qu'il n'y a aucune misère humaine à laquelle les papes ne soient sujets². »

Il semble étrange que Chateaubriand insiste aussi longuement sur l'esthétique du christianisme, lui qui rappelle ce mot de Plutarque : « Il n'y a point de poésie là où il n'y a point de menterie³. » On pourrait conclure de cette proposition qu'il y a le plus de poésie « là où il y a le plus de menterie. » Le même écrivain, plus poète que penseur, dit quelque part : « Toujours fidèle à notre plan, nous écarterons les idées abstraites pour n'employer que les raisons poétiques et les raisons de sentiment⁴. » En effet, telle est sa méthode favorite. Malheureusement, des raisons poétiques ne sont pas des raisons sérieuses. Le polythéisme ne manquait pas d'arguments de ce genre, et s'accommodait assez bien avec les beaux-arts.

M. de Lamennais, si habile et quelquefois si ingénieux à relever les contradictions des philosophes, de-

1. *Sixième discours sur l'Histoire ecclésiastique.*

2. *Dixième discours sur l'histoire ecclésiastique.*

3. *Génie du christianisme*, vol. I, p. 196.

4. *Ibid.*, vol. I, p. 103.

vrait bien se préoccuper un peu des siennes. Il dit en parlant du protestantisme : « Malgré des désordres partiels et de légères déviations, l'Europe s'avancait vers la perfection où le christianisme appelle les peuples comme les individus, lorsque la réforme vint subitement arrêter ses progrès¹. » Quoi ! les scandales de la papauté et le trafic des indulgences, de « légères déviations ! » Jamais euphémisme ne fut plus malheureux. L'auteur oublie donc ce qu'il a écrit, quelques pages auparavant, sur les mœurs de cette époque ? « Les chrétiens se livrent à des désordres dont le nom même devait leur être à jamais inconnu. La licence pénètre jusque dans le sanctuaire : l'autel, le sacrifice est souillé par des mains indignes². » Que pensez-vous de ce spécimen du progrès vers la perfection ?

Le même apologiste ne craint pas, pour le besoin de son argumentation, d'affaiblir l'autorité de l'Écriture, tout autant que l'ont fait les incrédules. Il s'exprime ainsi, toujours au sujet de la réforme : « La Bible à la main, on enseignait *le pour et le contre, le oui et le non*, avec une confiance imperturbable³. » Au lieu de triompher ainsi de l'inconséquence des protestants, il aurait dû réfléchir un peu sur la sienne, et comprendre qu'il n'y a point d'apparence que Dieu ait inspiré un livre dont les décisions sont contradictoires, en sorte que chacun y trouve ce qu'il veut. Il ne s'aperçoit pas que

1. *Essai sur l'indifférence*, vol. I, p. 52.

2. *Ibid.*, vol. I, p. 43.

3. *Ibid.*, vol. I, p. 210.

c'est le christianisme tout entier qu'il ébranle, en voulant atteindre seulement la réforme.

Ailleurs, M. de Lamennais demande hardiment : « Vit-on jamais un chrétien, au moment de la mort, donner le même exemple que tant d'incrédules, abjurer sa doctrine et regretter d'avoir cru¹ ? » Eh ! mon Dieu, oui : cela s'est vu en effet.

Le même écrivain a cru piquant d'imaginer un dialogue entièrement composé de citations de J.-J. Rousseau, pour mettre ce philosophe aux prises avec lui-même². Il n'y a rien d'étrange que celui qui, à diverses époques de sa vie, examine une question fort complexe et fort difficile, avec les seules lumières de la raison, change d'avis sur quelques points ; ni que, s'il a une complète bonne foi, il rende compte de ses variations. Il est plus étonnant que ceux qui professent le principe de soumission à l'autorité se donnent à eux-mêmes un éclatant démenti. J'ose dire qu'on ne trouve nulle part dans les livres ni dans la conduite de Rousseau une aussi choquante contradiction que celle du premier ouvrage de M. de Lamennais et de ses dernières paroles ; de son orthodoxie intolérante jusqu'au fanatisme et de sa fin déiste ; de ses violentes diatribes contre la philosophie et de son triple refus des secours de la religion, refus beaucoup plus péremptoire que celui de Voltaire dans les mêmes circonstances.

En signalant les contrastes de notre nature, pour arriver à son explication du péché originel, M. Nicolas

1. *Essai sur l'indifférence*, vol. I, p. 348.

2. *Ibid.*, vol. I, p. 164-169.

exagère la corruption du cœur humain. Rien, par exemple, ne l'autorise à dire que « nous naissons méchants ¹. » Il est vrai qu'il se contredit, quelques lignes plus loin, et qu'il ajoute : « L'homme a l'idée du bien, le désir de la vertu, l'instinct secret de l'ordre ². » Il n'est pas facile de réconcilier ces deux propositions. Quoi qu'il en soit, la dernière est la plus juste. Comme l'a fort bien remarqué J.-J. Rousseau, notre premier mouvement dans une foule de cas est bon, généreux, sympathique, et n'offre aucun indice d'une corruption primitive.

On rencontre chez les apologistes des défauts encore plus graves que tous ceux que j'ai signalés jusqu'ici. Je place en première ligne la partialité dont ils ont tant de peine à se défendre. Ils emploient constamment deux poids et deux mesures, selon le besoin de leur cause, et ne tiennent aucun compte d'un excellent proverbe de Solomon ³.

Eusèbe que Gibbon appelle « le plus grave des historiens ecclésiastiques, » avoue sans scrupule « qu'il a rapporté tout ce qui peut profiter à la gloire et omis tout ce qui peut contribuer au déshonneur du christianisme ⁴. »

Fleury dit avec sa candeur habituelle : « Je ne crois pas avoir défendu aucun des défauts de Platon. Il est

1. *Études philosophiques*, vol. II, p. 10.

2. *Ibid.*, vol. II, p. 16.

3. « Pondus et pondus, mensura et mensura : utrumque abominabile est apud Deum, » *Lib. Proverb. XX*, 10.

4. *Hist.*, lib. VIII, cap. II.

vrai que j'ai relevé ses avantages, ce que les Pères de l'Église n'ont pas toujours fait, parce que ce n'était pas l'intérêt de la cause qu'ils soutenaient¹. »

S'il y a un nom, parmi les adversaires du christianisme, que les apologistes aient attaqué avec plus d'acharnement qu'aucun autre, c'est assurément celui de l'empereur Julien. Un historien de l'Église, Milman, s'exprime ainsi à ce sujet : « Julien a peut-être été injustement flétri du nom malencontreux d'apostat. Son christianisme n'avait été autre chose qu'une obéissance forcée aux rigoureux enseignements de l'éducation, fortifiés par l'odieuse et tyrannique autorité de Constantine. Aussitôt qu'il jouit de la maturité de sa raison, ou du moins aussitôt qu'il put révéler ses secrets sentiments, il avoua sa préférence pour l'ancien paganisme². » Voilà un exemple de bonne foi que les apologistes devraient bien imiter. En effet, aux yeux d'un juge impartial et exempt de prévention, n'est-il pas au moins étrange que saint Paul, né Juif et d'abord persécuteur des chrétiens, ou bien encore que Constantin, nourri dans le paganisme et baptisé *in extremis*, ne soient considérés ni l'un ni l'autre comme des transfuges, malgré leur abjuration, tandis que Julien, devenu chrétien par contrainte, a mérité le titre d'apostat pour être spontanément retourné au culte de ses ancêtres ?

Tous les apologistes énumèrent soigneusement les persécutions dirigées contre les premiers chrétiens ;

1. *Discours sur Platon*, p. 27.

2. *Milman's History of christianity*, vol. II, p. 120.

mais ils ne disent mot des persécutions exercées par les chrétiens eux-mêmes contre les idolâtres, contre les Juifs ou contre les sectes dissidentes. Paolo Sarpi, évalué à cinquante mille le nombre des protestants, pendus, décapités, enterrés vifs ou brûlés dans les Pays-Bas par le gouvernement du roi très-catholique¹. Grotius, à même d'être mieux informé, porte au double le chiffre de ce qu'il appelle « cette boucherie². » Les apologistes diront peut-être que ce n'est pas à eux de faire de semblables relevés historiques. Fort bien ; mais alors que devient leur argument tiré du nombre des martyrs ?

Voici de quelle manière M. de Lamennais apprécie le paganisme : « Il créa les doctrines du néant et les mœurs du siècle de Tibère ; il forma Pétrone et Néron³. » Qu'aurait-il à répondre si on résumait non moins laconiquement les services du christianisme : « Il créa le trafic des indulgences et la politique italienne du quinzième siècle ; il forma l'Arétin et Alexandre Borgia⁴. »

Daniel Wilson conclut ainsi son chapitre sur les miracles : « Que l'exemple des philosophes païens, à l'époque de notre Sauveur, soit un avertissement pour nous. Que savaient Tacite et Suétone, et Sénèque et Pline, de la doctrine chrétienne?... Ils ne montraient

1. *Istoria del concilio Tridentino*, lib. V.

2. « Carnificata hominum non minus centum millia. » *Annales*.

3. *Essai sur l'indifférence*, vol. I, p. 157.

4. Mosheim appelle Alexandre VI le Néron de la papauté.

aucun souci du message divin, ils ne prenaient aucune peine pour en discerner la vérité, ils vivaient et mouraient dans la servitude grossière du vice et de l'ignorance¹. » Franchement peut-on faire un crime aux philosophes païens d'avoir négligé l'étude du christianisme, ou de n'avoir tenu aucun compte de miracles accomplis si loin d'eux et dont les Juifs eux-mêmes ne s'étaient guère émus ? Je voudrais bien savoir si Daniel Wilson, devenu évêque de Calcutta, a profité de son séjour dans l'Inde pour s'enquérir sérieusement du message, de la doctrine et des miracles de Bouddha.

M. Nicolas s'écrie, à propos de l'influence morale du christianisme : « Que l'on compare, que l'on mette dans les deux plateaux de la balance le caractère et les mœurs de Voltaire avec le caractère et les mœurs de Bossuet, la vie de Rousseau avec la vie de Fénelon². » Il n'y a point là de bonne foi. On pourrait aisément choisir les termes du parallèle avec plus d'impartialité. Les mœurs de Voltaire paraîtraient presque irréprochables, si on les rapprochait de celles du cardinal de Retz ; et Rousseau deviendrait édifiant, si on le comparait au cardinal Dubois. Pour instituer un parallèle équitable, il faudrait opposer au caractère de Bossuet celui du philanthrope Franklin, ce grand citoyen et ce vrai philosophe, ou à la vie de Fénelon, celle de l'incrédule Malesherbes qui, après avoir vécu en sage, est mort martyr d'une bonne cause.

1. *The Evidences of christianity*, p. 177.

2. *Études philosophiques*, t. IV, p. 467.

La partialité conduit à la mauvaise foi par une transition facile, et il y en a plus d'un exemple.

M. Frayssinous dit judicieusement : « Je dois faire observer avant tout qu'il ne faut pas confondre la foi de l'Église avec l'opinion de quelques docteurs particuliers, et qu'il serait très-injuste de rendre l'Église responsable de toutes les idées singulières qui peuvent entrer dans l'esprit d'un théologien quelconque¹. » Rien de plus équitable. Nous demandons réciproquement qu'on applique la même maxime aux libres penseurs, et qu'on ne rende pas la philosophie responsable des doctrines absurdes ou dangereuses qu'elle désavoue. M. Nicolas manque à cette règle, quand il cite quelques rêveries de la *République* de Platon, comme « l'évangile de la philosophie². » M. de Lamennais s'en écarte bien plus encore, lorsqu'il range parmi les oracles de l'école philosophique Hobbes, Spinoza, le baron d'Holbach, La Fayette. Il exhume même je ne sais quel pamphlet obscur de Brissot sur le droit d'anthropophagie, et ajoute avec ironie : « C'était un puissant philosophe que ce Brissot³ ! »

Pour le remarquer en passant, plusieurs apologistes mettent sur le compte de la philosophie les égarements et les crimes de la révolution française. Il n'y a rien de moins fondé ni de plus contraire aux faits que cette allégation. En réalité, la philosophie a fourni autant de martyrs et plus de courageux défenseurs à la cause de

1. *Défense du christianisme*, vol. III, p. 400.

2. *Études philosophiques*, vol. II, p. 360.

3. *Essai sur l'indifférence*, vol. I, p. 406.

l'ordre et de la justice que le clergé catholique, à la même époque. Les philosophes n'avaient provoqué que des réformes qu'ils jugeaient utiles et praticables : il n'a pas dépendu d'eux de maîtriser les violences brutales de la démocratie. Les Bailly, les Malesherbes, les Condorcet, n'ont péri que pour avoir voulu mettre un frein aux excès populaires. Aussi le fougueux Robespierre s'écriait-il : « Les philosophes se sont tous déshonorés dans la révolution, et, à la honte éternelle de l'esprit, la raison du peuple en a fait seule tous les frais. »

Les meilleurs chrétiens et les plus nobles caractères ne savent pas toujours se préserver de l'esprit de parti, au milieu des controverses religieuses. Bossuet, dans son *Histoire des variations*, avance, comme un fait notoire, que Luther attaqua la vente des indulgences uniquement par dépit de ce que les Augustins n'avaient pas été préférés aux Dominicains pour cette mission ¹. Maclaine remarque avec justesse qu'aucun écrivain contemporain de Luther, aucun de ses nombreux antagonistes, aucune censure papale, ne lui ont imputé un pareil motif, et que cette explication calomnieuse de sa conduite a été inventée, après sa mort, par Cochlaeus, auteur tellement décrié, que ceux qui lui ont emprunté son assertion, comme Bossuet et Hume, n'ont pas osé invoquer son autorité ². ~~ma~~

L'historien Mosheim fait une remarque pleine de sens, à propos de la profusion de miracles que les jan-

1. *Histoire des variations*, livre I, chap. VI.

2. *Mosheim's Ecclesiastical history*, translated by Maclaine, vol. II, p. 8, note.

sénistes invoquaient en leur faveur. « On peut expliquer aisément, dit-il, les illusions de pauvres enthousiastes ou les manœuvres d'habiles imposteurs; mais, quand on voit des hommes de piété et de jugement prendre la défense de pareils miracles, il faut conclure qu'ils regardent la fraude comme légitime pour le soutien d'une bonne cause, et qu'ils ne se font aucun scrupule de tromper le peuple, quand ils se proposent par cette supercherie de confirmer et de propager ce qu'ils regardent comme la vérité¹. »

Les apologistes emploient volontiers un argument contraire à la logique ainsi qu'à la bonne foi. Après avoir cité quelque texte des *Évangiles*, quelques passages des *Actes des Apôtres* ou des *Épîtres*, comme l'assertion de saint Paul sur les cinq cents témoins de la résurrection, ils ajoutent : « Le fait n'a pas été contredit, donc il est incontestable. » D'abord, nous sommes hors d'état de savoir maintenant si le fait a été ou n'a pas été contredit. Les œuvres des plus anciens adversaires du christianisme, de Cérinthe et d'Ébion, ne nous sont point parvenues. Celles de leurs successeurs, de Celse, de Porphyre, de Julien, ne nous sont guère connues que par l'intermédiaire des apologistes ou des Pères de l'Église, qui les ont réfutées. Que dirions-nous si la Bible n'était jugée que sur des extraits de Voltaire ? De plus, on ne saurait poser en principe qu'une allégation qui n'est pas contredite devient par cela même certaine. Le défaut de publicité, l'indiffé-

1. Mosheim's *Ecclesiastical history*, translated by Maclaine, vol. II, p. 200, note.

rence ou le mépris, peuvent expliquer le silence des contemporains. Sous l'empire d'une liberté de la presse à peu près sans limites, nous avons vu naguère bon nombre d'assertions qui n'étaient pas démenties, qui peut-être même seront recueillies par l'histoire, et qui n'étaient pas moins d'impudents mensonges, au su des auteurs et des lecteurs.

Les orthodoxes ne sont pas toujours assez scrupuleux sur le choix des moyens, quand il s'agit de soutenir leur cause et de contribuer au triomphe de la foi. C'est ainsi qu'on reproche au traducteur français de Ranke, l'historien de la papauté, d'avoir altéré le sens de plusieurs passages, et d'en avoir entièrement omis beaucoup d'autres, dans l'intérêt du catholicisme. Le savant critique Macaulay qualifie cette traduction « d'inexacte et de malhonnête ; » il la compare même à un faux¹.

Je sais que les apologistes rétorquent encore ce reproche contre leurs adversaires. Daniel Wilson dit à ce sujet : « Nous accusons les incrédules de notre pays et du continent de travestir des faits connus, de citer à faux et d'altérer le sens des auteurs qu'ils indiquent. Ni Hume, ni Gibbon, ni Voltaire, ne sont dignes de confiance en ce qui touche le christianisme... La corruption des textes, l'inexacte représentation des événements, la plus grossière mauvaise foi dans les citations, deviennent pour eux des moyens de bon aloi dans leur lutte avec la religion². » Voilà des imputations bien graves. La seule chance de les éviter est de recou-

1. *Macaulay's Miscellanies*, p. 401, 415.

2. *The Evidences of christianity*, vol. II, p. 274.

rir aux originaux eux-mêmes. Aussi ai-je pris le parti de reproduire invariablement le texte de la Vulgate, que tout le monde peut consulter, et que tous les lecteurs d'une éducation libérale peuvent comprendre.

Les sophismes s'allient naturellement à la mauvaise foi, et certains apologistes ne s'en font pas faute. La plupart ne cessent de répéter que la négation du christianisme conduit nécessairement à l'athéisme. S'il en était ainsi, il ne serait pas charitable de pousser leurs adversaires à une logique inflexible et à une conclusion fatale. Heureusement, il n'y a rien de plus faux que leur assertion. Un éloignement raisonné pour la religion surnaturelle remène de plus en plus à la religion naturelle. L'expérience prouve qu'il y a plus près de la foi irréfléchie que de l'incrédulité réfléchie à l'athéisme. Les philosophes peuvent tout lire et tout entendre, sans que leur foi en Dieu soit ébranlée. Au contraire, les croyants par habitude ne savent plus où s'arrêter, dès qu'ils prêtent l'oreille au moindre doute, à peu près comme ces esprits faibles, qui, dans l'ordre politique, sont à la merci des événements, et qui passent tout à coup de l'extrême licence à une servilité sans bornes. C'est la déférence aveugle au principe d'autorité qu'il faut craindre, et non pas le principe de libre examen.

M. de Lamennais dit avec le ton tranchant, si naturel à son caractère : « L'athéisme n'est qu'un déisme rigoureux ¹. » Il ajoute ailleurs : « Dès qu'il se détache

1. *Essai sur l'indifférence*, vol. I, p. 405.

de la société religieuse, l'homme, s'il est conséquent, passe de doute en doute, par un progrès naturel, de l'hérésie au déisme, du déisme à l'athéisme, et de là à un scepticisme universel ¹. » Espérons que M. de Lamennais s'est donné un démenti et qu'il est resté en chemin.

Le même apologiste, fidèle à son système, appelle quelque part Spinoza « le plus conséquent des incrédules. » Avant lui, M. de Bonald avait dit également que « l'athéisme est une doctrine forte. » Qui ne reconnaît là l'honnête dessein de réduire les déistes à l'athéisme? Assurément il n'est pas d'une loyale tactique de pousser ses adversaires à des excès, sous prétexte qu'ils sont inconséquents de ne pas aller plus loin. Il n'y a là ni justice, ni bonne foi. Ce serait le cas, au contraire, de se réjouir des contradictions de l'esprit humain.

Je regrette de voir le pieux et bienveillant Chalmers tomber dans la même exagération que ses devanciers parmi les apologistes catholiques, et préférer nettement l'athéisme au déisme. « Si l'on résiste au christianisme, dit-il, il nous paraît que le seul parti conséquent est de se réfugier dans l'athéisme. Les mêmes caractères dans la dispensation de l'Évangile, qui portent l'incrédule à le rejeter comme indigne de Dieu, tendent à prouver que la nature est indigne de son auteur, et nous conduisent à la désolante conclusion que, quelque explication qu'on assigne à l'origine mystérieuse et à l'exis-

1. *Essai sur l'indifférence*, vol. II, p. 123.

tence des choses de ce monde, elles ne sont pas sous le contrôle d'une suprême intelligence. Nous ne regardons pas d'ailleurs l'athéisme comme une forme d'incrédulité sans remède... Envisagé purement comme sujet intellectuel, nous ne considérons pas l'esprit d'un athée comme entièrement impropre à recevoir les preuves du christianisme. C'est une table rase sur laquelle l'évidence peut faire facilement impression, et où la main de l'histoire peut inscrire ses témoignages authentiques. Au contraire, l'esprit d'un déiste présomptueux est occupé par un système préconçu ¹. » Si je ne me trompe, cela signifie qu'il est plus facile d'avoir bon marché d'un athéisme irréfléchi, que d'un déisme raisonné; mais, entre deux erreurs, il semble que la charité chrétienne, si elle n'est pas un vain mot, doit souhaiter à ses adversaires la moins dangereuse, au prix de quelque inconséquence.

Ainsi pensait l'évêque Watson, qui, dans sa polémique avec Thomas Paine, s'exprime de la manière suivante : « Vous êtes prodigue d'éloges pour le déisme, et, comme il vaut beaucoup mieux que l'athéisme, je ne prétends pas le décréditer ². » Combien ce langage est plus loyal et plus judicieux que celui des apologistes que je viens de citer!

Il est certain que le sentiment religieux peut subsister indépendamment et même en raison inverse de la foi. Moins le libre penseur est satisfait des systèmes théologiques, plus il sent le besoin de se rattacher à la

1. *Evidences of the christian revelation*, p. 206.

2. *Apology for the Bible*, letter X.

croyance en une sagesse et une bonté infinie. C'est par respect pour cette sagesse et cette bonté infinie qu'il rejette des traditions indignes de la grandeur de Dieu, et qu'il cherche ailleurs une explication plus simple et plus conforme à la raison.

Au reste, malgré toutes les assertions contraires, je doute que, depuis la création du monde, il y ait eu un seul athée, je veux dire un seul homme doué de son bon sens qui ait nié l'existence de Dieu. Ceux qu'on a désignés communément sous ce nom n'étaient autre chose que de libres penseurs, des déistes, ou même des novateurs qui se séparaient de la religion dominante, comme les premiers chrétiens. Il est vrai que quelques philosophes anciens ou modernes ont professé l'athéisme, de même que de prétendus sorciers et de prétendues sorcières ont avoué leur commerce avec de mauvais esprits ; mais on ne doit voir là qu'une affectation d'incrédulité, ou peut-être une aberration mentale. Aujourd'hui encore, aux yeux de certains dogmatistes, être ou n'être pas chrétien, équivaut exactement à croire ou ne pas croire en Dieu, quoiqu'il y ait un abîme entre ces deux professions de foi.

Conformément au même principe, M. Nicolas, pour soutenir le dogme du péché originel, exagère le tableau des épreuves de l'humanité. Il va jusqu'à dire : « De la considération si vraie de la misère native de l'homme, Pline et Lucrèce tiraient leur plus fort argument d'athéisme ; et *ils avaient raison*, le péché originel étant ôté ¹. » Non, certes, ils avaient tort. Voilà comment

1. *Études philosophiques*, vol. II, p. 15.

le dogmatisme entraîne la foi jusqu'au blasphème. Combien le sage Paley est mieux dans la vérité, lorsque, signalant les témoignages visibles de la satisfaction de tant de créatures et de leur attachement à l'existence, il s'écrie : « C'est un heureux monde, après tout, que celui-ci ! »

M. Nicolas résume ailleurs sa pensée en deux mots : « Il est logique d'être athée, si l'on n'est pas chrétien¹. » C'est cette fausse et immorale conclusion que je combats. Je prouverai qu'il est permis, qu'il est excusable de ne pas être chrétien, tout en restant théiste et en rendant hommage à l'influence bienfaisante du christianisme.

L'amertume et la violence de langage, ou même les invectives contre leurs adversaires, ne sont pas rares chez les apologistes. Quelques-uns semblent prendre pour modèle, dans leur polémique, le héros de l'*Énéide* :

Quem pius Æneas dictis affatur amaris.

Une pareille tendance est d'autant plus répréhensible, que les apologistes ont eu occasion d'approfondir leur sujet et qu'ils savent mieux que personne à quoi s'en tenir sur l'extrême difficulté de leur tâche. Aussi quelle réserve et quelle modestie chez Paley, qui a si habilement défendu la cause du christianisme, et quelle outrecuidance chez de Lamennais qui l'a si notoirement compromise !

1. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 564.

Un des plus illustres Pères de l'Église latine, saint Augustin, donne, au sujet des hérétiques de son temps, une belle leçon de tolérance religieuse dans un passage cité par Paley avec beaucoup d'à-propos ¹.

Un judicieux critique de notre siècle, Jeffrey, a eu raison de dire : « Il doit y avoir, chez toutes les personnes bien nées et sincères, une propension naturelle à regarder les incrédules avec compassion et à les réfuter avec douceur et tolérance. » A cette occasion, il blâme l'acrimonie habituelle de Warburton, qui traite Bolingbroke de « pauvre radoteur ; » Voltaire, de « misérable coquin ; » et Hume de « méchant dialecticien, digne du pilori ². »

Sous l'influence de principes non moins exclusifs, le célèbre moraliste Samuel Johnson soutenait qu'un incrédule est plus odieux « qu'un malfaiteur, coupable d'un crime atroce ³. » Il n'y a pas plus de justice que de charité dans ce sentiment.

Cependant, le même écrivain faisait un aveu bien remarquable, en parlant du catholicisme. « Un homme de bien, d'une disposition craintive, doutant d'être agréable à Dieu et un peu crédule, peut se féliciter d'appartenir à une Église qui offre tant de secours pour aller au ciel. Je serais catholique, *si je le pouvais*.

1. « Illi in vos sæviunt qui nesciunt cum quo labore verum inveniatur, et quàm difficile caveantur errores... qui nesciunt quibus suspiriis et gemitibus fiat ut ex quantalacunque parte possit intelligi Deus. » *Evidences of christianity*, p. 442.

2. *Jeffrey's miscellanies*, p. 686.

3. *Boswell's life of Johnson*, p. 303.

J'ai assez de crainte; mais un rationalisme obstiné s'y oppose ¹. » Il voyait donc bien qu'on ne croit pas à volonté, même en le désirant, et dès lors il aurait dû se montrer moins sévère pour les incrédules de bonne foi.

Voici un exemple de l'aménité ordinaire de M. de Lamennais dans la controverse. Après avoir accusé d'orgueil plusieurs philosophes, tels que J.-J. Rousseau, Voltaire, Helvétius, Diderot, il ajoute : « A quoi bon exhumer du cimetière de l'oubli ces noms infects et pourris, et qui pourrait se résoudre à remuer cette boue ²? »

Quelques apologistes sont plus justes envers les mêmes philosophes. « La vie de Voltaire, dit Chateaubriand, est pleine de traits de bienfaisance. » M. de Bonald, plus explicite encore, s'écrie à son tour : « Si je vais à Ferney et que j'en admire les maisons, les rues, les établissements publics et particuliers, « Voltaire, me dira-t-on, a fait tout ce que vous voyez, » et je bénirai sa bienfaisance; et en me rappelant avec complaisance d'autres traits d'humanité qui ont honoré sa vie, je plaindrai le sort de ces grands hommes ³... »

Quant à J.-J. Rousseau, on peut voir avec quels ménagements, quelle délicatesse et quelle sympathie affectueuse, Thomas Chalmers parle de ce philosophe ⁴.

Après avoir cité un passage parfaitement judicieux

1. *Boswell's life of Johnson*, p. 521.

2. *Essai sur l'indifférence*, vol. I, p. 334.

3. *Mélanges littéraires*.

4. *Evidences of the christian revelation*, p. 200.

de l'auteur d'*Émile*, qui se termine ainsi : « Apôtre de la vérité, qu'avez-vous donc à me dire dont je ne reste pas le juge, » M. de Lamennais ajoute : « Un apôtre de la vérité attendrait probablement que le paroxysme de l'orgueil fût calmé, après quoi il n'aurait d'autre peine que de choisir, parmi les absurdités dont ce discours abonde, celle qu'il serait moins humiliant de réfuter ¹. » Quand on songe qu'il s'agit ici d'un homme si supérieur à M. de Lamennais, comme logicien, comme penseur et comme écrivain, on se demande volontiers de quel côté est le paroxysme de l'orgueil. Du reste, l'apologiste prend le parti le plus sage, et il ne s'abaisse à réfuter aucune des absurdités qu'il signale.

Le même écrivain poursuit son réquisitoire avec un acharnement impitoyable. Il s'exprime ainsi : « Dans le livre même où il révèle avec un cynisme effronté les nombreuses turpitudes d'une vie déshonorante, dans ce livre où la Providence semble avoir forcé Rousseau de consigner sa honte et de se flétrir de sa main ²... » A ceux qui parlent avec un tel emportement on serait tenté de dire : « Commencez par faire, à la face des hommes, sans aucune réticence, comme l'a fait Rousseau, un sincère aveu de votre conduite, de vos erreurs, de vos plus secrètes pensées, et vous lui jetterez ensuite la première pierre. » Il est dangereux, même pour les saints, de publier leurs confessions. Rousseau avoue qu'il a eu trois enfants naturels avant

1. *Essai sur l'indifférence*, vol. I, p. 165.

2. *Ibid.*, vol. I, p. 334.

son mariage. C'est plus que saint Augustin, qui regretta si amèrement la perte de son fils illégitime Déodatus. Les casuistes, qui reprochent à J.-J. Rousseau ses désordres avec tant de dureté, devraient bien songer qu'il n'a pas eu pour se convertir une mère telle que sainte Monique, ni un guide spirituel tel que saint Ambroise.

D'ailleurs, on ne voit pas que ni l'Église gallicane, ni l'Église anglicane, aient été aussi rigoureuses envers des princes tels que Louis XIV et Charles II, tous deux pères de nombreux enfants naturels, quelquefois le fruit d'un double adultère.

On pense bien que, parmi ces récriminations, M. Nicolas ne reste pas en arrière de ses devanciers. Rousseau avait dit, dans sa *Profession de foi du vicaire savoyard*, modèle de bon sens, d'éloquence et surtout de sincérité : « Si j'étais né catholique, je demeurerais catholique, sachant bien que votre Église met un frein très-salutaire aux écarts de la raison humaine, qui ne trouve ni fond ni rive quand elle veut sonder l'abîme des choses; et je suis si convaincu de l'utilité de ce frein, que je m'en suis moi-même imposé un semblable en me prescrivant, pour le reste de ma vie, des règles de foi dont je ne me permets plus de sortir. » Qui croirait que ces belles et touchantes paroles, où l'âme de Rousseau se rencontre avec celle de Cicéron ¹, arrachent à M. Nicolas une violente diatribe et les plus amers sarcasmes? « Quel aveu et quel châ-

1. « Quod si in hoc erro... lubenter erro; nec mihi hunc errorem quo delector, dum vivo, extorqueri volo. » *De Senectute*, cap. XXIII.

timent! » s'écrie-t-il¹. En effet, le philosophe de Genève ose prescrire à sa raison certaines limites, sans en référer à l'autorité de l'Église catholique, sans consulter « le bullaire impeccable » d'Alexandre VI, comme parle M. Nicolas. Voyez l'audace! La morale n'est-elle pas sapée dans ses fondements, et ne vaudrait-il pas mieux se réfugier dans un pur athéisme?

Entre tous les philosophes modernes, J.-J. Rousseau a été particulièrement le point de mire des attaques des apologistes. Ne serait-ce pas parce que c'est lui qui a porté les plus rudes coups à l'intolérance, malgré un fond de sentiment religieux qu'il devait à son éducation protestante, et une sympathie visible pour le fondateur du christianisme? Le sceptique Hume disait de lui : « Il a un faible pour la Bible, et, à vrai dire, il ne vaut guère mieux qu'un chrétien, mais à sa manière². »

Une prédilection naturelle pour les extrêmes entraîne M. Nicolas jusqu'à ce paradoxe étrange : « Le simple respect pour Jésus-Christ n'est pas tenable, et la raison, lorsqu'aucun préjugé ne la retient sur la pente de la foi ou de l'incrédulité, ne peut aboutir qu'à l'adoration ou à l'horreur pour sa personne³. » Voilà bien le langage des passions! Combien ces lignes auraient scandalisé J.-J. Rousseau!

1. *Études philosophiques*, vol. III, p. 276.

2. *Jeffrey's Miscellanies*, p. 675.

3. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 71.

Je conçois sans peine l'animosité des fidèles contre Voltaire. Comblé des dons du génie et des faveurs de la fortune, il a consacré une longue vie et un talent supérieur à décréditer les croyances religieuses, à les couvrir de ridicule et à les poursuivre de ses sarcasmes. Il m'est plus difficile de comprendre l'incroyable antipathie des apologistes pour J.-J. Rousseau, dont M. Lamennais dit quelque part : « La raison de cet homme et son cœur l'entraînaient vers le christianisme ¹... » En effet, c'est lui qui a parlé de l'Évangile avec plus d'éloquence que tous les Pères de l'Église anciens ou modernes, et on n'a pas assez remarqué que cet éclatant hommage de la philosophie, au milieu des attaques de l'école encyclopédique, était un acte de vrai courage. Ni la justice, ni la bonne foi, ne justifient donc un tel acharnement contre un homme que les persécutions avaient aigri, qui n'a point vécu parmi les heureux du siècle, et qui a expié ses fautes par ses infortunes. Est-ce qu'on ne lui pardonnerait pas d'avoir été un antagoniste bien autrement redoutable que Voltaire ? Il est certain que celui-ci ne possédait qu'une connaissance très-superficielle de l'Écriture sainte. Il a été facile aux apologistes, surtout aux protestants, si familiarisés avec la Bible, de le convaincre, presque à chaque ligne, d'ignorance ou d'inexactitude. Il ne réussit que dans l'épigramme, et n'aborde point les questions sérieuses. A tout

1. *Essai sur l'indifférence*, vol. I, p. 435.

prendre, il est le plus populaire, mais le plus faible des adversaires du christianisme. Il y a plus d'arguments solides et d'objections décisives dans quelques pages de la *Profession de foi du vicaire savoyard*, que dans la collection complète des Œuvres de Voltaire.

CHAPITRE IV

DE LA RAISON ET DE LA FOI.

Diversité des religions positives. — Incertitude sur le choix. — Calcul des probabilités. — Statistique religieuse. — Mérite de la foi. — Supériorité des bonnes œuvres. — Écueils de la foi. — Puérilités. — Doutes. — Superstition. — Enthousiasme. — Fanatisme. — Intolérance. — Autorité légitime de la raison. — Témoignage des apologistes.

Si, dans le problème qui nous occupe, nous considérons uniquement le point de vue de l'utilité générale et du bonheur public ou individuel, il est superflu d'aller plus loin. La question est résolue depuis longtemps par l'expérience, et tout en faveur des religions positives, dont le christianisme est jusqu'ici la forme la plus pure et la plus élevée. Seulement il faut alors s'en tenir aux faits acquis, et il est inutile de produire des preuves qui ne prouvent rien, ou qui ne sont bonnes qu'à compromettre une cause reconnue excellente d'un commun accord. Si, au contraire, on veut approfondir le sujet, réserver les droits du

libre examen et n'admettre d'autre juge que la raison, il faut passer outre et chercher comment ou dans quelle mesure la vérité s'accorde ici avec l'intérêt social.

Et d'abord, que devons-nous entendre par la vérité religieuse, et à quels signes devons-nous la reconnaître? Il importe d'écarter, dès le début, toute équivoque de langage. Il peut arriver que toutes les religions humaines soient fausses, quoique diversement utiles; mais il ne peut arriver qu'il y en ait plus d'une vraie. On rapporte que la reine de Suède, Christine, au milieu de ses perplexités théologiques, fut frappée du passage de Cicéron qui exprime cette pensée¹.

Quand il s'agit du culte, vérité veut dire origine surnaturelle, et ne saurait signifier autre chose. Il n'est pas une seule religion positive, aujourd'hui connue, qui n'ait quelque chose de vrai, puisqu'il n'en est pas une seule qui ne soit fondée primitivement sur la religion naturelle; mais en est-il une seule qui vienne directement de Dieu, qui ait été révélée spécialement par lui, et qui lui soit plus agréable qu'aucune autre? Voilà la question. Or, cette question n'est nullement facile à résoudre, si l'on songe que chacune d'elles revendique le même honneur, invoque le même droit de prescription, et s'autorise également du témoignage de ses sectateurs.

1. Doctorum opiniones quàm tam variæ sint, tamque inter se dissidentes, alterum profectò fieri potest ut earum nulla; alterum certè non potest ut plus una vera sit. » *De Naturâ deorum*, lib. II, cap. II.

Boccace, dans son conte des *Trois anneaux*, fait parfaitement sentir la difficulté extrême de discerner la vraie religion ¹.

Comment sortir d'une telle incertitude, et quelle règle convient-il de suivre? Interrogerons-nous l'antiquité? L'avantage appartient ici à la religion juive, dont le christianisme n'est qu'une ramification. Consulterons-nous les suffrages, cette grande loi des temps modernes? Le bouddhisme en réunit un plus grand nombre que toutes les communions chrétiennes ensemble. Prendrons-nous pour arbitre la ferveur de la foi et le dévouement des disciples? C'est l'islamisme qui compte jusqu'ici le moins de défections, et qui se maintient le plus exempt d'apostasie. Entre ces titres divers, il est donc permis d'hésiter.

Par déférence pour l'autorité du génie, nous adresserons-nous aux plus grands noms de l'Europe moderne? Nous trouverons la balance à peu près égale. Les hommes supérieurs dans les sciences, aussi bien que dans les lettres, se partagent en deux camps sur cette question. Si Newton, Leibnitz, Cuvier, se rallient aux croyants, Buffon, d'Alembert, Laplace, prennent rang avec les incrédules. Il n'y a donc rien à conclure en faveur de l'un ou de l'autre parti. *Magno se judice quisque tuetur.*

S'il existait quelque part une religion qui eût le privilège de produire infailliblement de bons résul-

1. « Ciascuno la sua eredità, la sua vera legge, e i suoi comandamenti si crede avere a fare; ma chi sa se l'abbia, come degli anelli, ancora ne pendè la quistione? » *Decamerone*, novella III.

tats, de guérir nos vices et de réprimer nos mauvais penchants ; en un mot, de rendre ses disciples manifestement meilleurs que ceux de tous les autres cultes, notre tâche se simplifierait beaucoup, et notre choix serait bientôt fait. Malheureusement il n'en est pas ainsi. Une supériorité relative, une prééminence modeste, est tout ce que le christianisme peut légitimement s'attribuer. Il est douteux que, dans l'an de grâce actuel, il y ait, à tout prendre, une plus grande somme de vertus et de bonheur ici-bas que sous l'influence du polythéisme. Nos éphémérides ne nous permettent guère de nous en flatter. Si les mœurs des premiers chrétiens ont fait honneur à l'humanité, l'Italie du moyen âge ne saurait soutenir le parallèle, à cet égard, avec les beaux siècles de l'ancienne Rome, ni même avec le siècle des Antonins.

Que les croyants soient d'ordinaire meilleurs que les sceptiques, c'est un fait que je suis disposé à reconnaître, et dont je ne nie pas l'importance. Toutefois, dans la recherche de la vérité, ce n'est pas une considération décisive. L'expérience montre, en effet, que la foi à une religion fausse produit précisément les mêmes avantages que la foi à une religion prétendue vraie. Un bon bouddhiste ou un bon musulman valent certainement mieux qu'un mauvais incrédule. On peut bien conclure de là en faveur des principes religieux en général, mais non pas en faveur de tel ou tel culte. D'ailleurs, la règle elle-même souffre une foule d'exceptions. De nos jours, qui aurait mieux aimé vivre avec l'apologiste Chateaubriand qu'avec l'incrédule

Daunou? avec un chrétien tel que de Lamennais qu'avec le déiste Béranger?

Afin de fixer nos irrésolutions, aurons-nous recours à un expédient volontiers préconisé par les apologistes, et qu'on pourrait appeler l'argument du calcul des probabilités? Il est étrange qu'un penseur aussi sérieux que Pascal s'avise de proposer un pareil motif de détermination ¹. Il est facile de discerner ici l'embarras d'un homme qui s'ingénie à se persuader qu'il ne se trompe pas, ou bien que, dans tous les cas, s'il se trompe, il risque peu de chose. Il n'y a rien de plus contraire à la véritable foi qu'une adhésion fondée sur des spéculations aléatoires.

On sait que La Bruyère a repris le même raisonnement et l'a exposé sous forme de dilemme : « La religion est vraie ou elle est fausse. Si elle n'est qu'une vaine fiction, voilà, si l'on veut, soixante années perdues pour l'homme de bien, pour le chartreux ou le solitaire; ils ne courent pas un autre risque. Mais si elle est fondée sur la vérité même, c'est alors un épouvantable malheur pour l'homme vicieux. L'idée seule des maux qu'il se prépare me trouble l'imagination : la pensée est trop faible pour les concevoir, et les paroles trop faibles pour les exprimer ¹. » Remarquons d'abord l'artifice qui substitue ainsi « l'homme vicieux » à l'incrédule. J'avoue que ce passage me gâte un peu le morceau d'éloquence qui précède immédiatement :

1. *Pensées*, vol. II, p. 166.

2. *Caractères*, chap. XVI.

« Quelle majesté ! quel éclat des mystères ! » C'était un acte de foi : ceci ressemble fort à un calcul de profits et pertes. Je ne sais, mais il me semble qu'une pareille considération ne se présenterait pas même à une pensée d'un esprit convaincu et qu'elle exciterait l'indignation d'un vrai croyant. Dieu, qui lit au fond des cœurs, ne saura probablement aucun gré à l'auteur d'être si bon arithméticien, et lui tiendra compte des motifs de sa préférence. Le moindre inconvénient de ce dilemme est qu'il convient également à la vérité ou à l'erreur, et qu'il s'appliquerait à l'islamisme tout aussi bien qu'au christianisme.

D'ailleurs, La Bruyère est-il bien certain que le parti qu'il regarde comme le plus sûr et qu'il nous propose comme règle de conduite, soit en effet le meilleur à suivre ? Dieu nous a-t-il donc prodigué ce merveilleux spectacle de l'univers, cette variété infinie de la nature, les joies de la famille et les charmes de la société, pour que nous passions notre vie dans un cloître ou dans la solitude ? N'y a-t-il pas une sorte d'impiété ou tout au moins d'indifférence blâmable à repousser des dons que la Providence met à notre portée, avec si peu d'apparence de hasard et avec une intention si manifeste ?

Le spirituel Sydney Smith dit, en parlant des méthodistes, qui proscrivent le théâtre, la danse et tous les amusements : « L'ennui, la tristesse, la mélancolie, les soupirs et les gémissements, sont les seules offrandes que ces malheureux adressent à un Dieu, qui a paré la terre de riantes couleurs et l'a embaumée

de délicieux parfums ; qui nous montre , par le plan et l'ordonnance de ses œuvres , qu'il a donné à l'homme quelque chose de mieux que la simple existence , et qui a répandu dans sa création d'innombrables bienfaits , inutiles au maintien de la vie ¹. »

L'argument *à tuto*, remarque l'évêque Watson, doit être employé avec réserve. Autrement il peut tendre à nous faire accepter tout système de superstition qui a eu la bonne fortune d'être consacré par l'autorité publique ². »

Cicéron, ce moraliste si excellent lorsqu'il parle en son propre nom au lieu de discuter les opinions des philosophes, exprime des sentiments plus élevés quand il prescrit d'aimer la vertu pour elle-même, indépendamment de toute idée de châtement ou de récompense ³. Combien ce principe de morale est supérieur au motif intéressé que recommande La Bruyère !

Dieu a tant fait pour les hommes ici-bas, qu'il mérite leur gratitude et leur amour, même sans la perspective de nouveaux bienfaits et sans l'attente de nouvelles faveurs dans une autre vie. Que cette perspective et cette attente soient des encouragements à la faiblesse humaine, rien de mieux ; mais qu'on ne les propose pas comme le mobile de la piété.

Par un bizarre éclectisme, l'empereur Alexandre

1. *On methodism, the Edinburg Review*, 1808.

2. *Apology for christianity*, p. 28.

3. « *Honestum id intelligimus quod tale est ut, detractâ omni utilitate, sine ullis præmiis fructibusque, per se ipsum possit jure laudari.* » *De Finibus*, lib. II.

Sévère associait dans ses hommages Orphée, Abraham, Jésus-Christ et Apollonius de Tyane, ou les représentants du polythéisme, du judaïsme, du christianisme et de la théurgie. Il semblait vouloir ainsi se mettre en règle avec tous les cultes, et se préparer, à tout événement, une réponse pour le cas prévu par La Bruyère.

Selden raconte, dans ses *Propos de table*, qu'un pauvre homme se recommandait, en mourant, à « monseigneur le diable, » et que, gourmandé à ce sujet par son confesseur, il répliqua naïvement : « On ne sait pas en quelles mains on peut choir ¹. »

Bayle fait un raisonnement assez semblable à celui de La Bruyère. Il dit de certains incrédules : « Se voyant sur le lit d'infirmité, où l'irrégion ne leur est plus d'aucun usage, ils prennent le parti le plus sûr, celui qui promet une félicité éternelle, en cas qu'il soit vrai, et qui ne fait courir aucun risque, en cas qu'il soit faux ². » Ce raisonnement s'adresse à la pusillanimité du cœur humain bien plus qu'à l'intelligence, et suppose une absence totale de conviction. Il n'est point de pratique superstitieuse qu'il ne soit propre à favoriser. Henri VIII, un des plus sanguinaires tyrans des âges modernes, agissait en vertu de ce principe, lorsque, par son testament, il léguait des sommes destinées à des messes pour sauver son âme du purgatoire, quoiqu'il n'eût jamais admis formellement la doctrine du purgatoire dans son symbole.

1. Selden's *table-talk*.

2. *Dictionnaire*, article *Bion*.

Selon la remarque de l'historien Hume, ce prince qui, en supprimant les monastères, s'était si peu soucié du salut de ses prédécesseurs, sur le point de mourir s'inquiéta de son repos éternel et « choisit le parti le plus sûr dans la question ¹. »

Macaulay dit également de Charles II, dont le règne fut un long scandale : « Son jugement avait longtemps flotté entre le système de Hobbes et le catholicisme. Quand il se trouvait en bonne santé et en belle humeur, il était esprit fort. Dans ses moments sérieux, il était catholique romain ². »

On peut voir avec quel accent d'indignation l'éloquent Channing parle de la religion considérée « comme calcul d'intérêt et comme moyen de sûreté ³. » Chalmers voudrait aussi assigner à la foi un motif plus pur et plus honorable. « Il semble, dit-il, que, dans l'opinion de Butler et de Paley sur ce sujet, la grande recommandation et l'efficacité du dogme de l'immortalité de l'âme consistent en ce qu'il propose un meilleur loyer et de plus hauts gages pour l'œuvre que Dieu nous assigne, de même qu'un châtiment plus sévère et plus formidable pour l'ouvrier négligent ou infidèle ⁴. » Voilà sans doute de nobles sentiments exprimés en beau langage ; mais il n'en est pas moins vrai que la perspective des peines et des ré-

1. *History of England*, chap. XXXIII.

2. *History of England*, vol. II, p. 8.

3. *Select works*, p. 385.

4. *Evidences of the christian revelation*, p. 543.

compenses futures est le principal mobile de l'immense majorité des croyants.

Il serait très-difficile d'établir une statistique religieuse, n'importe en quel pays. Retranchez du nombre des fidèles ceux qui croient par habitude et sans le moindre examen ; ceux qui suivent une religion parce qu'ils sont nés sous une latitude plutôt que sous une autre ; ceux qui se rallient à l'opinion commune par mesure de prudence et en vertu de l'argument de La Bruyère ; ceux qui regardent l'observation du culte comme la première des bienséances, ou bien encore ceux qui se conforment aux pratiques extérieures, en considération d'avantages temporels, et dites-nous ce qui reste pour une foi intelligente, éclairée et raisonnable.

Combien pourraient dire, comme Goldsmith : « Je prends mes souliers chez le cordonnier, mon habit chez le tailleur, et ma religion chez le prêtre¹. »

On connaît la célèbre pensée de Pascal : « Trois degrés d'élévation du pôle renversent toute la jurisprudence ; un méridien décide de la vérité... » Cela n'est pas tout à fait exact ; mais, ce qui est incontestable, c'est qu'un méridien décide réellement de la foi, du moins pour tous ceux qui renoncent au droit d'examen.

Tel zélé catholique aurait pu être un rigide calviniste à Genève, un grec intolérant à Moscou, un musulman fanatique à Constantinople, et, ce qu'il y a de

1. *Boswell's Life of Johnson*, p. 205.

remarquable, son aversion pour le culte qu'il professe aujourd'hui aurait été en raison directe de sa ferveur actuelle pour ce même culte.

Chez plusieurs croyants la foi n'est pas l'œuvre de la réflexion, mais une affaire de sentiment. Ils croient parce qu'ils ont besoin d'aimer, et le christianisme leur agréé, parce que le caractère éminemment aimable de son fondateur correspond à leurs penchants affectueux. Au point de vue dogmatique, il n'y a rien à dire, quoique cette disposition tourne aisément à l'enthousiasme et au mysticisme. Au point de vue philosophique, c'est autre chose. La connaissance du vrai Dieu est une question sérieuse qui rentre de droit dans le domaine de l'intelligence, et où l'on n'est pas libre de méconnaître l'autorité de la raison pour suivre uniquement ses sympathies.

Quand le cœur humain a résolu de croire, jusqu'à quel point ne peut-il pas subjuguier l'esprit le plus élevé ! L'homme met alors son mérite, son honneur, son orgueil, à sacrifier la raison ; et, plus il abdique le sens commun, plus il se glorifie. *Credo quia absurdum* ! s'écrie-t-il dans un pieux enthousiasme. Que répondre à cet argument, et comment réfuter un pareil motif d'adhésion ? De là vient que les diverses religions positives et les différentes sectes d'une même religion échouent à se convaincre mutuellement, et ne se combattent jamais que par la violence. La raison peut quelque chose contre la raison ; mais la foi ne peut rien contre une autre foi, c'est-à-dire contre le refus d'examen.

Supposez un musulman aux prises avec un chrétien. Si celui-ci, dans la chaleur de la controverse, invoquait son argument favori, le musulman serait en droit de répondre : *Credo quia absurdius* ; et, dans cette lutte de crédulité de plus en plus opiniâtre, il est impossible de dire à qui resterait la palme.

Pour bon nombre de ceux qui professent le christianisme, la foi est tout simplement une paresse d'esprit, une dispense de raisonnement, une forme d'indifférence religieuse. Bourdaloue, qui connaissait le cœur humain, traduit ainsi leur pensée : « Je ne raisonne point, parce que, si je raisonnais, ma raison ne trouverait rien qui la déterminât à croire ; je ne raisonne point, parce que, si je raisonnais, ma raison même m'opposerait des difficultés qui me détourneraient absolument de croire. Or, penser de la sorte et être ainsi disposé, c'est manquer de foi ; car la foi, je dis la foi chrétienne, n'est point un pur acquiescement à croire, ni une simple soumission de l'esprit, mais un acquiescement et une soumission raisonnable ; et si cette soumission, si cet acquiescement n'était pas raisonnable, ce ne serait plus une vertu... *rationabile sit obsequium vestrum* ¹. » Voilà le langage de la saine philosophie. Il est vrai que l'éloquent prédicateur, en provoquant ainsi l'exercice de la raison, expose les fidèles à toutes les conséquences du libre examen.

« Il est beaucoup plus difficile, dit Bolingbroke,

¹ *De la foi et des voies qui lui sont opposées.*

d'examiner et de juger que de recevoir des opinions sur parole ¹. » Il cite, à ce propos, un mot de Sénèque, parfaitement applicable à la foi ².

On ne saurait se plaindre, en général, du défaut de foi. Adam Smith dit sensément : « Les plus sages et les plus expérimentés sont d'ordinaire les moins crédules. Cependant, il n'existe presque pas un homme qui ne soit plus crédule qu'il ne devrait l'être, et qui, dans quelques occasions, n'ajoute foi à des récits non-seulement tout à fait faux, mais dont la moindre dose d'attention et de réflexion aurait pu lui apprendre la fausseté. La disposition naturelle est toujours de croire ³. »

Je voudrais qu'on pût me citer un seul fidèle qui eût été conduit à la foi par le libre examen. La plupart ont commencé par croire avant de s'enquérir de la vérité. En toute autre matière, ils retrouvent l'indépendance de leur esprit, et commencent par examiner avant de croire.

Il est vrai que les apologistes prétendent, pour atténuer l'insuffisance de leurs preuves, que la foi par elle-même est un mérite, et que ce mérite disparaîtrait si la révélation chrétienne était clairement démontrée. Un tel argument ne supporte pas l'examen. Il n'y a rien de moins libre, de moins facultatif, de moins spontané que de croire ou de ne pas croire :

1. *Reflections upon exile*, p. 440.

2. « Dum unusquisque mavult credere quam judicare, nunquam de vitâ judicatur, semper creditur. » *De Vita beatâ*.

3. *Theory of moral sentiments*, vol. II, p. 262.

la meilleure volonté du monde n'y fait rien. On peut sans doute fermer les yeux à l'évidence, repousser les scrupules du sens commun, étouffer la voix de la conscience au dedans de nous ; mais cet effort, loin d'être méritoire, constitue une révolte contre les lois de la Providence et une abdication du plus bel attribut de la nature humaine. Autrement, il faudrait conclure que plus est grande la violence faite à la raison, et plus éclate le mérite de la foi ; en d'autres termes, que le fidèle musulman n'est que plus agréable à Dieu pour croire à la mission de Mahomet.

M. de Lamennais proclame, avec bien de l'énergie, l'impossibilité absolue de croire à volonté, lorsqu'il dit aux incrédules : « Se peut-il que la raison se condamne volontairement au supplice de croire, je ne dis pas ce qu'elle ne saurait comprendre, mais ce dont elle conçoit clairement l'impossibilité¹. » Voilà, en effet, le supplice que certains mystères infligent à la raison.

Il importe donc de ne pas se méprendre sur le vrai caractère de la foi. Si la conformité de la conduite avec les croyances est un mérite, la foi par elle-même n'en est pas un. C'est un avantage, un don, ou, comme s'expriment les théologiens, une grâce du ciel : la volonté n'y a aucune part. Il ne suffit pas, pour l'acquérir, d'un exercice judicieux de la raison, ni d'une recherche sincère de la vérité. Le plus sou-

1. *Essai sur l'indifférence*, t. I, p. 111.

vent elle est l'effet de l'éducation, de l'habitude ou de l'exemple; quelquefois le résultat d'une grande épreuve, la consolation d'un grave mécompte, l'accomplissement d'un vœu irréflecti. Il suit de là que ceux qui possèdent ce privilège doivent être exempts de malveillance envers les incrédules de bonne foi, à peu près comme des hommes pourvus de tous leurs organes contemplent des aveugles de naissance avec une affectueuse compassion. Il est même permis de supposer que la justice divine se montrera plus rigoureuse envers ceux à qui elle a départi cette faveur gratuite, et qu'elle leur demandera un compte plus sévère de leurs œuvres qu'à ceux qui ont été privés d'une lumière aussi secourable.

On ne saura sans doute jamais le nombre des esprits supérieurs qui font volontairement le sacrifice de leur raison par déférence pour l'autorité spirituelle, et qui adoptent ce principe de Bacon : « Plus un mystère divin nous répugne et est incroyable, plus c'est rendre honneur à Dieu que de le croire, et plus la victoire de la foi devient glorieuse ¹. » La vraie philosophie ne peut admettre que le plus méritoire hommage à Dieu soit de répudier le plus précieux de ses bienfaits.

Locke dit, avec beaucoup plus de justesse que son compatriote : « Celui qui examine, et, après un examen de bonne foi, embrasse l'erreur pour la vérité, a mieux rempli sa tâche que celui qui pro-

1. *Advancement of learning*, book IX.

fesse la vérité sans examiner s'il est dans le vrai ou dans le faux; et quiconque a rempli sa tâche de son mieux est certes plutôt dans la voie du salut que celui qui n'a rien fait pour cela. Si c'est notre devoir de chercher la vérité, assurément celui qui l'a cherchée, même sans la trouver, a du moins manifesté, à quelques égards, une obéissance plus conforme à la volonté de son Créateur, que celui qui ne l'a point cherchée du tout et qui professe l'avoir trouvée. En effet, celui qui accepte en bloc et sans examen les doctrines de l'Eglise n'a véritablement ni cherché, ni découvert la vérité; mais il a rencontré des gens qu'il croit l'avoir découverte, il reçoit leur parole avec une foi implicite, et leur rend un hommage qui n'appartient qu'à Dieu¹. » On reconnaît là le langage du bon sens et de la sincérité.

« La foi, s'écrie M. de Lamennais, ce grand don de Dieu qu'il ne refuse à personne, ne dépend que de la volonté. L'esprit comme le cœur est libre d'obéir; et si la raison n'était pas libre, rien dans l'homme ne le serait². » Il est difficile d'imaginer un plus impudent sophisme. La vérité est qu'il n'y a rien de plus indocile que la raison, et qu'on ne la contraint pas plus que la conscience.

M. de la Luzerne fait usage du même argument : « Notre intelligence, dit-il, est libre pour que notre foi soit méritoire. La foi serait-elle une vertu si la révélation brillait d'une évidence qui exclût tout

1. *Common place book*, p. 282.

2. *Essai sur l'indifférence*, vol. IV, p. 116.

doute ¹. » D'où vient que les apologistes n'appliquent pas ce raisonnement à la loi naturelle, et pourquoi veulent-ils qu'elle ait le privilège d'exclure toute espèce de doute ? N'est-ce pas cette incertitude sur quelques points qui les fait recourir à la révélation, et, si celle-ci n'écarte pas toutes les obscurités, que gagnons-nous au change ? Quant au mérite propre de la foi, on a justement appelé la raison « l'œil de l'âme ; » et nous ne sommes pas plus libres de croire ou de ne pas croire sans motif, que de voir ou de ne pas voir sans lumières suffisantes.

Parmi les apologistes protestants, quelques-uns emploient le même sophisme, quoique avec infiniment plus de réserve. Le paradoxal Jenyns, après avoir fait l'éloge de la foi et remarqué que c'est une vertu essentiellement chrétienne, dont le nom même était inconnu dans les religions anciennes, ajoute : « Elle ne peut être *dépourvue de tout mérite moral*, comme quelques-uns le prétendent, parce qu'elle est, *jusqu'à un certain point*, volontaire ; car l'expérience journalière nous apprend que les hommes non-seulement feignent de croire, mais croient en effet presque toutes les propositions qui s'accordent le mieux avec leurs intérêts ou leurs inclinations, et changent de bonne foi leurs sentiments, selon les situations et les circonstances ². » Je crains que Jenyns ne consulte ici un peu trop ses propres souvenirs, et ne prenne pour une règle générale sa conduite person-

1. Sur la révélation en général.

2. *Internal evidence of the christian religion.*

nelle, à l'époque où, membre du parlement, il avait su conserver, pendant vingt-cinq années, une place lucrative. Il était lui-même un de ces habiles praticiens qui, selon sa propre expression, « jugent à propos de goûter un peu des biens du monde avant leur passage au ciel. »

On sait que le ministre Rochester, obsédé par le roi Jacques II pour abjurer le protestantisme, répondit : « Je ferai mon possible pour croire ce que vous voulez ¹. »

La véritable raison n'a ni complaisance ni ménagements. C'est une faculté indocile, opiniâtre, intraitable. On ne lui commande pas de croire arbitrairement; elle ne se rend qu'à l'évidence. Aussi incorruptible que la conscience, elle se retranche dans un asile inviolable. Elle ne cède pas aux désirs, elle résiste à l'exemple, elle se révolte contre la violence. Convaincue de fragilité, de faiblesse, d'impuissance, elle convient de tout, et n'en revendique pas moins ses droits en rappelant son origine, qu'on ne saurait lui contester.

Je m'étonne qu'un esprit aussi candide que Thomas Chalmers cherche aussi à défendre la thèse insoutenable que la foi est un acte volontaire, susceptible de mérite ou de démérite ². Son seul argument spécieux, c'est que l'homme est libre de prêter son attention à la vérité, comme il est libre de fixer ses regards sur les objets visibles. Oui, sans doute; mais

1. *Macaulays' History of England*, vol. II, p. 386.

2. *Chalmer's Adaptation*, p. 397-402.

si plus son attention redouble et plus son incrédulité s'accroît, de quoi est-il responsable? Dépend-il de lui de croire ce que ne comprend pas sa raison, plus qu'il ne dépend de lui d'apercevoir ce que ses yeux ne lui montrent pas? C'est ce que sentent fort bien les apologistes, lorsqu'ils recommandent, ainsi que le fait Pascal, de commencer par les pratiques pour acquérir la foi. Évidemment ils veulent prévenir le jugement et surprendre l'adhésion avant tout examen. J'ose dire qu'un tel artifice n'est pas digne d'une bonne cause, et que la vérité n'a aucun besoin de semblables expédients.

Avec plus de franchise, un autre apologiste, Channing, fait ce remarquable aveu : « Je pose en principe que l'incrédulité, considérée en elle-même, n'a point de qualité morale, qu'elle n'est ni une vertu, ni un vice, mais qu'elle doit recevoir son caractère bon ou mauvais des dispositions ou des motifs qui la produisent ou l'animent. De purs actes de l'entendement ne sont ni méritoires, ni coupables ¹. »

Conformément aux mêmes principes, lord Brougham disait, dans son discours d'inauguration, comme recteur de l'académie de Glasgow, en 1825 : « L'homme désormais ne devra plus compte aux autres de sa foi, dont il n'est pas plus maître qu'il ne l'est de décider de la hauteur de sa taille ou de la couleur de ses cheveux. »

Après cela, que faut-il penser de la prétention de

1. *Evidences of christianity*, vol. II, p. 11.

quelques théologiens, qui résument toutes les vertus dans la foi? La doctrine favorite de Luther, que « la foi suffit pour la justification ¹, » est une erreur aussi grossière qu'aucune de celles qu'il a combattues. La morale doit être le grand objet de toutes les religions positives, et, à dire vrai, leur principal service est de l'inculquer plus fortement et d'ajouter une sanction réelle aux instincts de la conscience. Le principe de Luther, poussé si loin par quelques-uns de ses disciples, que l'un d'eux, Amsdorf, soutenait que les bonnes œuvres sont un obstacle au salut, est donc un dangereux système aux yeux de la raison. Il serait plus juste de dire que les bonnes œuvres suffisent au salut sans la foi, et que le seul mérite de celle-ci est de faciliter les bonnes œuvres.

Il n'entre aucunement dans mon dessein de nier ou de rabaisser les avantages de la foi. Je sais que dans toutes les grandes épreuves de la vie, dans les disgrâces de la fortune, dans les souffrances physiques, dans les afflictions morales, dans la perte des proches, et surtout à l'heure suprême, elle est une meilleure consolatrice que la philosophie. Elle répond mieux à tous les besoins et s'adapte mieux à toutes les conditions. Elle s'allie naturellement aux bonnes œuvres, et inspire la philanthropie dans sa forme la plus pure. Unie à une piété douce et à un esprit de tolérance, elle ajoute à la perfection de la nature humaine. Mais, puisqu'on a voulu faire dépendre d'un

1. « *Sacrilegium est velle placere Deo per opera, et non per solam fidem.* » *Luther adversus regem Henricum VIII.*

accident, d'un heureux hasard ou d'une grâce particulière, comme on voudra l'appeler, notre unique chance de salut, et que les apologistes, depuis Pascal, ont souvent décrit les infirmités de la raison, il doit être permis de signaler aussi les écueils de la foi. Or, il faut bien le dire, elle a ses puérilités, ses doutes, ses superstitions, ses enthousiasmes et même son fanatisme. Un mot sur chacune de ces perturbations de l'esprit humain.

Le plus redoutable antagoniste de la raison, Pascal, dit, dans un passage souvent cité, où il s'adresse à ceux qui veulent se convertir : « Vous voulez aller à la foi, et vous n'en savez pas le chemin... Suivez la manière par où ils ont commencé. C'est en faisant tout comme s'ils croyaient, en prenant de l'eau bénite, en faisant dire des messes, etc... Naturellement même, cela vous fera croire et vous abêtera ¹. » Ne voilà-t-il pas une recette bien séduisante pour arriver à la foi, et ne vaut-il pas mieux s'en tenir tout simplement à la raison, sauf à ne point s'abêtir ?

On rapporte que le savant Muratori, toutes les fois que ses recherches historiques, en lui révélant les usurpations de l'autorité pontificale et les abus de l'Église romaine, lui inspiraient des doutes religieux, se hâtait de répéter son *Credo*. Il devait avoir fort à faire, si, comme l'assure un critique italien, le pape Boniface XIV disait volontiers : *Roma veduta, fede perduta* ². »

1. *Pensées*, vol. II, p. 168.

2. *Giudici, Storia della letteratura italiana*, vol. II, p. 355.

Les doutes, les défaillances de la foi, les accès de scepticisme, ne sont pas rares chez les meilleurs chrétiens. L'incrédule qui cherche sincèrement la vérité, sans pouvoir vaincre les scrupules de sa raison, se trouve dans une situation tout à fait analogue à celle de saint Augustin, qui lutta si longtemps avec lui-même avant de se rallier au christianisme.

Un fervent admirateur de Pascal n'ose affirmer que ce grand homme ait été croyant « dans toute la rigueur du sens catholique ¹. » Ainsi le plus éloquent panégyriste de la foi n'est pas assuré d'être lui-même orthodoxe. Quel sujet de méditation !

C'est un modèle de vraie piété que Silvio Pellico. Quelle âme tendre ! quelle résignation dans les épreuves ! quelle charité évangélique ! Cependant, cet aimable moraliste avait aussi ses hésitations. Après avoir essayé inutilement de convertir son ami Julien, il retombait lui-même dans l'incrédulité. Il dit quelque part : « Ma foi au christianisme vacillait depuis un certain temps, et parfois me semblait entièrement éteinte... mes doutes reprenaient le dessus ². »

Les plus fermes jugements, les plus hautes intelligences, ne peuvent pas toujours s'affranchir des préjugés d'enfance et des traditions populaires. Cela est vrai, surtout en ce qui touche aux questions religieuses. Cicéron, dans son dialogue sur la *Nature des dieux*, après avoir éloquentement exposé par la bouche d'un de ses interlocuteurs les nombreux bienfaits de

1. Faugère, *Pensées de Pascal*, vol. I, p. LXXX.

2. *Le mie prigion*, p. 226.

la Providence, l'admirable organisation du corps humain, la puissance des facultés de l'âme, la richesse des productions de la nature et l'utilité spéciale des animaux domestiques pour les besoins de l'homme, ajoute sérieusement que certains oiseaux ont été créés pour le service des augures ¹. Ce grand homme ne craint pas de mêler une semblable rêverie aux plus sublimes spéculations philosophiques.

L'alliance d'une grande sagacité et d'une crédulité puérile n'est nullement sans exemple. C'est encore ainsi que le grave Tacite raconte, de la meilleure foi du monde, des prodiges, des maléfices, des prédictions, et doute enfin si l'astrologie judiciaire n'est pas une science rigoureuse et positive ².

Il n'était pas au pouvoir du christianisme d'affranchir l'esprit humain de ce tribut à la superstition, et l'infailibilité des chefs de l'Eglise en matière de foi ne les a pas toujours garantis des plus grossières erreurs. Le pape Paul III, convaincu de l'influence des étoiles sur les affaires humaines, ne réunissait pas son consistoire ou n'entreprenait guère un voyage sans s'assurer préalablement que l'aspect des constellations était favorable. Une alliance importante avec la France échoua parce que les astrologues ne purent découvrir aucun rapport entre la nativité du roi et celle du souverain pontife ³. La même

1. Aves quasdam... rerum augurandarum causâ, esse patas putamus. » *De Naturâ Deorum*, lib. II, cap. LXIV.

2. *Annales*, lib. VI, cap. XXII.

3. *Ranke's History of the popes*, vol. I, p. 185.

confiance dans les oracles de l'astrologie judiciaire était commune aux cardinaux, selon le témoignage de l'ambassadeur Mendoza. Ainsi la cour de Rome, au lieu de marcher à la tête de son temps, partageait tous les préjugés vulgaires de cette époque.

Un savant critique a remarqué que, même au commencement du dix-septième siècle, la croyance à la magie, aux sortilèges, aux fées, aux revenants, était si générale, qu'il y avait « presque de l'athéisme à douter de tout cela ¹. »

Fleury dit excellemment, à propos de la superstition : « Une espèce de gens trop crédules sont des chrétiens sincères, qui respectent jusqu'à l'ombre de la religion et craignent toujours de ne pas croire assez ². Quelques-uns manquent de lumières, d'autres se bouchent les yeux et n'osent se servir de leur esprit ; ils mettent une partie de la piété à croire tout ce qu'ont écrit des auteurs catholiques, et tout ce que croit le peuple le plus ignorant ³. »

Cependant ce sage écrivain, qui a exposé nettement les règles de la saine critique plus d'un siècle avant les prétendues découvertes de l'érudition moderne, termine ainsi son premier discours sur l'histoire ecclésiastique : « On verra ici la viduité, la continence parfaite, la virginité même, inconnue jusqu'alors, conservée par des personnes de l'un et de l'autre sexe, quel-

1. *Drake's Shakspeare and his times*, p. 155.

2. C'est le mot de Plutarque, ἀπιστῶν φοβῆται. *De Superstitione*, cap. XI.

3. *Premier discours*, p. 53.

quelquefois jusque dans le mariage; la frugalité et la sobriété continuelles, les jeûnes fréquents et rigoureux, les veilles, les cilices, tous les moyens de châtier le corps et de le réduire en servitude... enfin, des solitaires innombrables, qui quittent tout pour vivre dans les déserts ¹. » Sied-il bien de glorifier des excès de zèle si contraires aux intérêts de l'humanité? On se demande ce que seraient devenus le monde et la société, si cet entraînement irréfléchi avait duré, et si cette pieuse conspiration contre les desseins de la Providence avait généralement prévalu.

Un autre historien de l'Église apprécie plus sagement les austérités des solitaires de la Thébaïde: « Les communautés religieuses, dit Milman, poussaient sans cesse plus avant dans le désert leurs disciples les plus enthousiastes. Les rigides mortifications de la chair exigeaient un isolement plus absolu des occupations aussi bien que des amusements ou des jouissances de la vie... Plus le désert était sauvage, plus la sainteté de son hôte était incontestable; plus les privations étaient complètes et pénibles, et plus l'adorateur était vénéré; plus l'homme se dépouillait de sa propre nature et descendait, au-dessous de l'animal, à l'existence végétative, plus sa perfection spirituelle était accomplie ². » N'est-ce pas là un tableau frappant des aberrations de la foi séparée de la raison?

1. *Premier discours*, p. 72.

2. *History of christianity*, vol. I, p. 290.

L'économiste Adam Smith remarquait avec justesse que les principaux objets de la Providence, comme la propagation de l'espèce et la conservation de l'individu, n'ont pas été abandonnés au caprice ou subordonnés à la réflexion, mais ont été garantis par des instincts impérieux et invincibles. La faim, la soif, la crainte de la mort, le besoin de l'union des sexes, y ont pourvu ¹. On peut ajouter qu'il n'y a point d'entreprise plus désespérée que celle de lutter contre les lois de la nature. Jusqu'ici aucun système religieux n'a pu assurer efficacement l'observation du célibat, ni aucune doctrine philosophique n'a pu populariser le mépris de la mort.

Les pratiques puériles et sans utilité quelconque sont un des caractères de la superstition. L'historien de sainte Élisabeth de Hongrie rapporte que cette princesse, pour se mieux mortifier, buvait l'eau qui avait servi à laver les plaies des malades. On raconte aussi que saint Arsène, devenu ermite et occupé à tresser des corbeilles de feuilles de palmier, ne renouvelait qu'une fois par an l'eau dans laquelle il imbibait ses feuilles, afin d'expier, par cette odeur fétide, le goût des parfums qu'il avait autrefois respirés à la cour d'Arcadius. Il serait difficile de dire lequel de ces deux hommages devait être le plus agréable à Dieu. Quant aux malades et aux corbeilles, on ne voit pas trop ce qu'ils pouvaient y gagner.

Aussi n'y a-t-il rien d'étrange que la supercherie et

1. *Theory of moral sentiments*, t. I, p. 125.

l'imposture abusent de la crédulité populaire. En 1514, le supérieur du monastère de Vallombreuse fut emprisonné au château de Saint-Ange pour divers méfaits, et mis à la question par ordre du pape Léon X. Entre autres délits, il avoua qu'il avait fait adorer un manche de rasoir pour un morceau de la vraie croix ¹.

Milman a remarqué qu'un si grand nombre d'églises possèdent ou croient posséder des morceaux de la vraie croix, que de ces fragments réunis on construirait un vaisseau de ligne de premier rang.

On peut appliquer à la plupart des traditions légendaires la prudente remarque du jésuite Mariana sur les objections au prétendu voyage de saint Jacques en Galice, et sur la découverte miraculeuse du corps de cet apôtre au neuvième siècle ². En effet, quand le résultat est satisfaisant pour la paroisse et pour les pèlerins, à quoi bon y regarder de si près?

Avec la même foi, son compatriote, Antonio de Solis, raconte sérieusement qu'on vit l'apôtre patron de l'Espagne combattre contre les Mexicains à la bataille d'Ottumba. L'historien Mézerai s'exprime avec un peu plus de réserve à propos d'une sortie de la Pucelle d'Orléans contre les Anglais: « On dit que le prince de la milice céleste fut vu de plusieurs, sur la fin de ce long combat, une épée flamboyante

1. « Ha confessato tra le altre cose haver fatto adorare uno manico di rasoio per legno di croce. » *Roscoe's Life of Leo X*, vol. I, p. 350.

2. « No entiendo sea expediente con semejantes disputas y pleitos alterar la devocione del pueblo... » *Historia de España*, lib. VII, cap. x.

à la main, renverser les ennemis... » Rien de mieux ; mais que faisait l'archange saint Michel, avec son épée flamboyante, aux journées de Crécy, de Poitiers et d'Azincourt, où son assistance aurait été si opportune ?

La superstition semble particulièrement être endémique en Italie. Le voyageur anglais Forsyth, observateur intelligent et impartial, dit, au sujet de l'amour des Romains modernes pour les jeux de hasard : « Cette passion, répandue dans tous les rangs, défraye toutes les loteries ouvertes à Rome. Plusieurs appellent la religion à l'aide de leurs calculs. Ils se rendent à San-Giovani-Decollato, église réservée aux criminels condamnés, et tâchent d'obtenir, par la prière, certaines indications de numéros heureux ¹. »

Le même écrivain cite, parmi les avantages de la population napolitaine, tels que la facilité de la vie et la douceur du climat, « une église qui promet le paradis à tout coquin pourvu de la foi. » Ce rapprochement de mots peut sembler étrange, quoiqu'il s'explique naturellement. L'expérience prouve, en effet, qu'une foi très-réelle, mais mal entendue, peut s'unir à une complète dépravation morale et justifier les plus détestables actions. Forsyth raconte également que, sur les frontières de la Toscane et des États romains, il vit un passage où, quelques mois auparavant, un voyageur avait été assassiné par « un pieux brigand, qui tenait un pistolet de la main droite

1. *An excursion in Italy*, p. 546.

et un rosaire de la main gauche ¹. » Ce brigand pensait sans doute que son rosaire et une absolution le mettraient en règle devant Dieu, et, grâce à cet expédient, sa conscience était tranquille.

Nul doute qu'une foi mal éclairée ne soit plus dangereuse qu'une incrédulité absolue. On peut citer encore sur ce sujet la prière de Louis XI à Notre-Dame de Cléry, rapportée par Brantôme : « Ah ! ma bonne dame ! ma petite maîtresse !... je te prie de supplier Dieu pour moy et estre mon advocate envers luy, qu'il me pardonne la mort de mon frère, que j'ai fait empoisonner par ce méchant abbé de Saint-Jean... Fais moy doncques pardonner, ma bonne dame, et je sais bien ce que je te donnerai. » N'est-ce pas là employer la religion à étouffer les remords et à corrompre la conscience ?

La conscience et la raison sont des attributs qui nous viennent de Dieu et que nous ne saurions abdiquer, sous prétexte de sa plus grande gloire, sans ingratitude et sans impiété. Or, le principe de soumission à l'autorité spirituelle, sans aucun examen, conduit à un tel excès. C'est ainsi que l'ordre des jésuites, qui pourrait servir de modèle aux États les plus despotiques, en fait de discipline, réduisait ses membres à un rôle purement passif, ou même à l'inertie de cadavres, selon les termes de la constitution : *Perinde ac cadaver essent* ². L'abus de cette déférence aveugle à l'autorité se révèle surtout dans la

1. *An excursion in Italy*, p. 163.

2. *Constitutiones*, VI, 1.

disposition qui prescrivait aux inférieurs, en certains cas, de commettre un péché véniel, ou même mortel, sur l'ordre du supérieur et en vertu de l'obéissance¹. L'historien Ranke dit, à propos de ce passage : « On peut à peine en croire ses yeux quand on transcrit ces lignes² ! » Avec sa candeur ordinaire, il propose un autre sens que le texte ne comporte pas.

Il est permis d'affirmer que la foi est par elle-même indifférente à la vérité. Elle ne la cherche pas, ne la discute pas, ne s'en occupe même pas : son office est de croire ; elle est la première condition que réclament tous les genres d'imposture et de charlatanisme. Elle enfante, au besoin, des enthousiastes et des séides. En religion, elle suscite des martyrs, qui, selon les latitudes, se consomment lentement dans les austérités d'un cloître, ou se font broyer sous le char d'une idole. En politique, elle se passionne tour à tour pour des conquérants qui marquent leur passage par une plus vaste destruction de la vie de leurs semblables, ou pour des tribuns qui spéculent sur la faveur populaire au profit de leur ambition. En philosophie, elle étouffe l'indépendance de l'esprit humain, et fait jurer sur la parole d'un maître. En littérature, elle admire sur parole des productions éphémères, et favorise de ses ovations des œuvres qui sont le scandale du goût.

La superstition et l'enthousiasme conduisent aisé-

1. « Nisi superior ea in nomine Domini Jesu Christi, vel in virtute obedientiae jubeat. »

2. *The History of the popes*, vol. I, p. 168.

ment au fanatisme. Cet égarement de la foi naît de la persuasion que la supériorité d'une croyance particulière est tellement manifeste, qu'on est coupable de ne pas l'admettre. C'est le fanatisme qui a fait répandre des flots de sang dans le monde, qui a excité tant de guerres d'extermination, qui a pu rendre persécuteur un aussi excellent prince que saint Louis. « Une grande part de la sainteté du bon roi saint Louis, dit Mosheim, consistait dans une haine furieuse et implacable pour les hérétiques, envers lesquels il jugeait plus expédient d'employer la violence des tortures et des gibets que le pouvoir de la raison et des arguments ¹. » Si l'esprit d'intolérance a presque disparu de l'Europe, si l'on ne parle aujourd'hui des hérétiques non plus que des sorciers, si communs au moyen âge, faut-il l'attribuer à l'influence du christianisme ou aux progrès du libre examen ?

L'historien Prescott fait la remarque suivante au sujet de l'inquisiteur Torquemada : « Son histoire prouve que, de toutes les infirmités ou de tous les vices de l'esprit humain, il n'y en a point dont les effets soient aussi funestes à la société que le fanatisme. Le principe contraire de l'athéisme, qui méconnaît les plus importantes garanties de la vertu, n'entraîne pas nécessairement chez ses adeptes l'abandon du sentiment moral ou de la faculté de distinguer entre le vrai et le faux. Mais le fanatisme est tellement subversif des principes les plus reconnus

1. *Ecclesiastical history*, vol. I, p. 345.

de la morale, que, grâce à la dangereuse maxime que, pour le triomphe de la foi, tous les moyens sont légitimes, non-seulement il excuse, mais il prescrit l'accomplissement des crimes les plus odieux, comme un devoir sacré¹. » Il faut ajouter que l'athéisme est heureusement très-rare et forme une exception minime parmi les égarements de la raison, tandis que le fanatisme a été très-commun dans tous les siècles.

Dans sa *Lettre sur la tolérance*, publiée en 1685, Locke affirme que « la religion chrétienne a produit plus de factions, de guerres et de troubles qu'aucune autre dans les sociétés civiles; » et il se demande si le remède à ces maux ne serait pas une plus grande liberté de conscience².

Les aberrations de la foi peuvent aboutir aux plus détestables doctrines. C'est ainsi que le jésuite Mariana glorifie le massacre de la Saint-Barthélemy, qu'il appelle *æternum Galliæ decus*, et fait l'apologie du régicide en terme formels³. On ne trouverait rien d'aussi révoltant dans les annales du paganisme. Les trois attentats successifs du dominicain Jacques Clément, de Jean Chatel, disciple des jésuites, et de Ravailiac, prouvent que les actes répondaient aux maximes.

Bon nombre de croyants comprennent l'esprit de

1. *History of Ferdinand and Isabella*, vol. I, p. 268.

2. *Letters of Locke*, p. 156.

3. « Jacobus Clemens, cognito a theologis, quos erat sciscitatus, tyrannum jure interimi posse, cæso rege ingens sibi nomen fecit. » *De Rege et regis institutione*.

l'Évangile à peu près comme ces hardis aventuriers espagnols, conquérants du nouveau monde, qui donnaient à leurs découvertes les noms de tous les saints et de toutes les fêtes de l'Église, et qui ne manquaient jamais de communier avant d'entreprendre quelque expédition pour dépouiller, torturer, exterminer les malheureux Indiens, et déchaîner contre eux leurs chiens de combat ¹. Le biographe Quintana cherche à disculper ses compatriotes en alléguant que leur but était de propager la vraie foi dans des contrées inconnues ²; mais assurément c'était un mauvais moyen que de dépeupler l'Amérique pour étendre le royaume de Jésus-Christ.

Il n'est que trop certain que le fanatisme a porté le ravage et la désolation dans le nouveau monde. Le célèbre voyageur Humboldt raconte qu'il a vu cinquante lieues de côtes de l'île de Cuba entièrement désertes, sur un littoral très-peuplé à l'époque du débarquement des Espagnols. On a peine à concevoir les atrocités commises par les compagnons de Christophe Colomb. Ils pendirent un jour treize Indiens, en commémoration du Sauveur et des douze apôtres ³. Cependant, comme le remarque Washington Irving, « Colomb était dévotement pieux; la religion se mêlait à tout l'ensemble de ses pensées et de ses actions; elle se manifeste dans ses moindres écrits. Chaque soir il faisait chanter le *Salve Regina* par son

1. « Perros de pelea. »

2. *Vida de Francisco Pizarro*, p. 50.

3. *Jeffrey's Miscellanies*, p. 270.

équipage... Mais sa piété était obscurcie par le fanatisme de son siècle. Il croyait évidemment que toutes les nations qui ne reconnaissaient pas la foi chrétienne étaient dépourvues de droits naturels; qu'on pouvait employer les mesures les plus rigoureuses pour leur conversion et leur infliger les châtimens les plus sévères, en cas d'obstination dans leur incrédulité. »

Le célèbre évêque Las Casas dit, dans l'introduction de son livre intitulé : *Histoire de la destruction des Indes* : « J'affirme positivement et sincèrement que, dans l'espace de quarante années, il a péri d'une mort injuste et violente, par l'oppression et la conduite diabolique des chrétiens, plus de douze millions de personnes, hommes, femmes et enfans ¹... » Où trouverait-on rien de comparable dans les annales du genre humain, aux pires époques de ténèbres et de barbarie? Combien faudra-t-il de siècles de missions pacifiques et bienfaisantes, comme celles d'aujourd'hui, pour expier une telle cruauté?

L'apologiste Campbell s'exprime ainsi au sujet des *auto-da-fé*, longtemps si populaires dans le pays le plus catholique de l'Europe : « Après un impartial examen, je ne présume pas qu'on découvre aucune espèce d'idolâtrie qui ait contribué aussi directement à bannir du cœur humain l'humanité, la gratitude, les affections naturelles, la justice, la mutuelle confiance, la bonne foi, tout sentiment aimable et gé-

1. *Relacion de la destruicion de las Indias.*

néreux, que cette grossière corruption du christianisme qui s'est établie en Espagne ¹. »

Prescott confirme ce jugement par les témoignages de l'histoire. « A dater de l'établissement de l'Inquisition en Espagne, dit-il, les plus odieuses maximes furent introduites à dessein dans le code de la morale. Il y avait quelque doute sur la question de savoir si un individu pouvait tuer son propre père, coupable d'hérésie ou d'incrédulité; mais il n'existait aucun doute sur le droit d'enlever la vie, en pareil cas, à un fils ou à un frère. Ces maximes ne restèrent pas une lettre morte. Elles exercèrent une influence décisive, comme le témoignent trop bien les archives du redoutable tribunal. Le caractère de la nation subit un déplorable changement. L'instinct de la charité ou même de la sensibilité humaine fut refoulé dans tous les cœurs. La généreuse franchise de l'ancien cavalier espagnol fit place à un sombre fanatisme monacal. Le goût du sang une fois satisfait enfanta un féroce appétit chez le peuple qui, encouragé par un clergé frénétique, sembla lutter d'émulation et d'empressement à qui dépisterait les misérables victimes de l'Inquisition ². » Si je ne me trompe, voilà un tableau qu'on peut opposer sans trop de désavantage au récit des persécutions de l'Église.

De nos jours, on a voulu expliquer ce système d'intolérance par des principes d'humanité. L'historien de Pie V, pour justifier ce souverain pontife de ses exhor-

1. *Dissertation on miracles.*

2. *History of Ferdinand and Isabella*, vol. II, p. 451.

tations à la rigueur, peu de temps avant le massacre de la Saint-Barthélemy, s'exprime ainsi : « Autrefois la société tout entière était religieuse et constituée religieusement. Elle croyait, en arrachant un homme à l'hérésie, l'arracher à un supplice éternel, et c'était tout le zèle de la charité qu'elle employait à combler l'abîme dans lequel les populations en masse pouvaient se précipiter aveuglément. *Le sang répandu* ne l'était qu'avec la plus vigilante sollicitude pour l'âme du coupable, que l'Eglise s'efforçait jusqu'au bout d'éclairer et de reconquérir ¹. » Voilà donc l'effusion du sang humain absoute par l'intervention de la charité, et le christianisme rendu complice de la violence ! Une doctrine aussi dangereuse, soutenue par un esprit aussi distingué, nous autorise, dans l'intérêt social, à montrer sur quels faibles fondements repose la foi elle-même, et combien elle est dépourvue de prétextes pour porter atteinte à la liberté de conscience.

Bolingbroke appelle quelque part le bourreau « le grand promoteur de l'unité chrétienne ². »

M. Frayssinous, dans son zèle pour le catholicisme, s'aventure beaucoup lorsqu'il demande, à propos de la Saint-Barthélemy : « Où est l'écrivain ecclésiastique qui n'ait parlé avec horreur de ce jour funeste ³ ? » L'historien Macaulay va nous fournir la réponse. Il dit au sujet d'une conspiration des catholiques anglais contre la vie de Guillaume III : « Mettre en doute la

1. *Histoire du pape Pie V*, introduction.

2. *On the study of history*, lett. VI.

3. *Défense du christianisme*, vol. III, p. 379.

légitimité de l'assassinat, dans les cas où l'assassinat peut favoriser les intérêts de l'Église, c'eût été mettre en doute l'autorité des plus illustres jésuites, de Bellarmin et de Suarez, de Molina et de Mariana. Bien plus, c'eût été s'insurger contre la chaire de saint Pierre. Un pape avait marché en procession à la tête de ses cardinaux, avait proclamé un jubilé, avait fait tirer le canon de Saint-Ange, en l'honneur de l'indigne massacre où périt Coligny. Un autre pape avait, dans une allocution solennelle, glorifié l'assassinat du roi de France Henri III, avec un langage lyrique emprunté aux prophètes, et avait élevé le meurtrier bien au-dessus de Judith ¹. » Il est permis de rappeler ces scandales sans inconvénient, aujourd'hui que l'Église catholique professe et pratique des maximes si différentes. Seulement il ne faut pas oublier que ce retour à la saine morale n'est pas l'œuvre de la foi, mais l'œuvre de la philosophie et des progrès de la raison publique.

Malheureusement la foi religieuse, qui est un bienfait pour les croyants, s'allie presque toujours à une profonde aversion pour les autres cultes et à une certaine dose de fanatisme. Le poète Dante relègue au huitième cercle de l'enfer, et représente comme exposé au plus ignoble supplice le législateur de l'islamisme, qui a délivré ses compatriotes des ténèbres de l'idolâtrie, et qui a proclamé plus nettement qu'aucun autre le principe de l'unité de Dieu ².

1. *History of England*, vol. VIII, p. 30.

2. *Inferno*, cant. XXIX, v. 23-27.

Aucune secte, aucune communion, n'est exempte de cette tendance, parce que chacune se croit exclusivement en possession de la vérité. Le protestantisme n'a aucun privilège à cet égard, malgré l'esprit évangélique dont il fait profession. L'illustre Milton, dans son *Essai sur la liberté de la presse*, recommande la tolérance envers tous les cultes, excepté envers le catholicisme dont il juge les doctrines incompatibles avec les intérêts du genre humain ¹.

Les âmes naturellement les plus bienveillantes n'échappent pas à ce tribut. C'est ainsi que M. Henri Martin ne cite guère une maxime de Luther ou de Calvin, sans l'accompagner des épithètes « exécrable » ou « infernale ². »

Il sied toujours bien de parler avec justice et avec mesure de ceux dont on combat les doctrines, d'abord parce que la modération du langage n'ôte rien à la force des raisonnements, et ensuite parce que, dans l'instabilité des opinions humaines, il n'est pas bien sûr qu'on pensera toujours de même sur les plus graves questions. Certes, il est curieux de voir l'abbé de Lamennais gourmander avec tant d'acrimonie les protestants, à propos de l'unité de l'Église, pour finir lui-même plus tard hors du sein de l'Église, et mériter ainsi le luxe d'épithètes injurieuses qu'il accumule à plaisir contre ses adversaires.

Voyez quelle haine violente éprouvent certains apologistes pour la liberté de conscience. « On n'a pas

1. *Liberty of unlicenced printing.*

2. *La vie future suivant la foi et suivant la raison*, p. 487.

adopté formellement dans la spéculation, dit Houteville, le monstrueux système de la tolérance; mais, sans y penser, et je ne sais par quels degrés insensibles, on est arrivé enfin à n'en avoir plus horreur et à le suivre dans la pratique¹. »

N'est-ce pas M. de Bonald, qui a formulé le célèbre axiome « intolérant comme la vérité. » M. de Lamennais enchérit encore sur ses devanciers, et dit au sujet de l'indifférence : « De cette fatale disposition est résulté, sous le nom de tolérance, un nouveau genre de persécution et d'épreuve, la dernière sans doute que le christianisme doit subir². » Assimiler la tolérance à une persécution est un trait caractéristique. Ailleurs, il s'écrie douloureusement : « Que la politique du siècle s'applaudisse de la paix qu'elle a su établir entre des religions ennemies : il n'y a pas lieu de s'étonner, mais de gémir³. » Gémir de la paix ! quel sentiment chrétien !

Les croyants répètent que la foi vaut mieux que toutes les richesses ; mais on ne les voit point persécuter leurs semblables pour les contraindre à recevoir une partie de leurs biens.

De ce qui précède, il est sans doute permis de conclure que la foi n'est point par elle-même un instrument pour découvrir la vérité, mais une simple aptitude à recevoir des doctrines reconnues vraies ou présumées telles. Il nous faut donc recourir à quelque

1. *La religion chrétienne prouvée par les faits. Préface.*

2. *Essai sur l'indifférence. Introduction, p. 33.*

3. *Ibid.*, vol. I, p. 89.

autre moyen d'enquête, et je n'en sais pas de meilleur que la raison. C'est ici le lieu de dire quelques mots sur les droits, la juridiction et les limites de cette faculté.

Les trois grands attributs de l'âme humaine sont la conscience, la raison et la liberté. La conscience nous dicte nos devoirs ; la raison nous éclaire sur nos intérêts ; la liberté communique à nos actions un caractère moral. Sans la conscience, nous ne saurions comment nous conduire ; sans la raison, nous ne pourrions connaître aucune vérité ; sans la liberté, nous n'aurions ni vices ni vertus.

Ceux qui attaquent la raison s'efforcent de nous persuader que c'est une faculté trompeuse, incapable d'un jugement sûr, changeant sans cesse de principes et aussi variable qu'il existe d'individus. Il y a là une exagération manifeste. Sans doute la raison est un guide moins infallible que la conscience, comme cela devait être ; mais elle reconnaît ses erreurs, elle se fortifie par ses chutes, elle s'éclaire par l'expérience, et la raison individuelle, bien dirigée, devient la raison collective du genre humain. Sujette à l'incertitude sur des questions secondaires et accessoires, sur des subtilités de casuistes, sur des rêveries métaphysiques, elle est unanime sur les notions fondamentales, nécessaires à la conservation de la société. Là elle n'a qu'une seule réponse. Elle n'a pas changé, de Socrate à Fénelon, ni d'Aristote à Leibnitz.

M. de Lamennais, dans son chapitre sur le fondement de la certitude, s'exprime ainsi : « Il faut pous-

ser l'homme jusqu'au néant pour l'épouvanter de lui-même; il faut lui faire voir qu'il ne saurait se prouver sa propre existence, comme il veut qu'on lui prouve celle de Dieu; il faut désespérer toutes ses croyances, même les plus invincibles, et placer sa raison aux abois, dans l'alternative ou de vivre de foi, ou d'expirer dans le vide ¹. » Il y a une sorte d'impudeur naïve à exposer ainsi le dessein formel de saper la raison, pour mieux édifier la foi. Afin d'atteindre son but, l'auteur ne voit rien de mieux que d'ébranler toutes les bases de la certitude et de surpasser les plus sceptiques en scepticisme.

Serait-il donc vrai, comme le prétendent quelques dogmatistes, qu'il n'y ait point de milieu entre une foi aveugle aux enseignements de l'Église et un doute universel sur tout ce qu'il nous importe le plus de savoir? Je ne le pense pas. Je crois, au contraire, qu'un esprit droit peut, sans abdiquer aucune de ses facultés et sans avoir besoin de communications surnaturelles, reconnaître par le bon emploi de la raison les vérités essentielles de toute religion positive : l'existence et les attributs de Dieu, le gouvernement de la Providence, la spiritualité et l'immortalité de l'âme, une rémunération future, la sainteté du devoir, la nécessité du culte public. Tout le reste peut être abandonné sans inconvénient aux fluctuations du libre examen et à la mobilité des disputes humaines.

Locke a dit excellemment : « La raison est une révé-

1. *Essai sur l'indifférence*, vol. II, p. 2.

lation naturelle par laquelle le père éternel de toute lumière, source de toute science, a communiqué au genre humain la portion de vérité qu'il a mise à la portée de notre intelligence. »

On peut regarder comme une règle générale que les questions qu'il n'est pas permis à la raison seule d'approfondir important peu à nos intérêts ou à notre bien-être, et que le meilleur parti pour nous est alors de nous résigner à notre ignorance. Ainsi, par exemple, sur l'essence de Dieu, sur la hiérarchie intellectuelle des êtres, sur l'étendue et la durée du monde visible, sur les rapports de l'âme avec la matière, sur la nature des peines et des récompenses dans une autre vie, et sur bien d'autres problèmes de ce genre, la philosophie ne peut que s'incliner et céder la parole à l'autorité spirituelle qui ne nous en apprend guère davantage. On peut appliquer à toutes les recherches semblables un mot de saint Jérôme : « *Deo relinquo scire quid sit in vero* ¹. »

Assurément, même dans sa sphère modeste, la raison peut se tromper; mais elle sait aussi reconnaître et corriger elle-même ses erreurs. Il y a toujours moyen d'appeler de la raison prévenue à la raison mieux éclairée. Il n'y a aucun appel possible des égarements de la foi, parce qu'elle se croit infaillible.

On a remarqué judicieusement que les efforts sans cesse renouvelés des apologistes pour éclaircir les vérités de la foi et les mettre d'accord avec les lumières naturelles sont un hommage à la raison. En effet, la

1. Hieron. *Opera*, vol. V, p. 260.

raison sans la foi est encore quelque chose de considérable; mais la foi sans raison n'est qu'une cause d'aveuglement et une sorte de torpeur intellectuelle.

Il est certain que le triomphe définitif du christianisme a mis un terme à beaucoup de controverses futiles et d'opinions extravagantes, soutenues par les anciens philosophes; mais il n'y a rien à en conclure. C'est le privilège de toute religion, vraie ou fausse, qui s'appuie sur le principe d'autorité, de restreindre les libertés et de contenir les hardiesses de l'esprit humain. Le Coran a rendu le même service plus efficacement encore à ses disciples et a si bien discipliné l'intelligence, chez les nations musulmanes, qu'il n'a pas même laissé de place aux subtilités du molinisme ou du quiétisme.

Loin que la religion positive « serve de garde-fou à la philosophie, » comme le prétendent MM. Bautain et Nicolas ¹, la proposition inverse est plus près de la vérité. La foi sans examen avait abaissé les intelligences, perverti le christianisme, confondu le temporel avec le spirituel, et suscité cette série de souverains pontifes dont le souvenir est un scandale, et l'histoire l'opprobre de l'humanité. C'est le réveil du libre examen, c'est l'esprit de la réforme, c'est l'antagonisme de la philosophie, qui ont rendu à l'Église la pureté des mœurs, le respect des bienséances, l'autorité de la discipline, le crédit et l'ascendant moral. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer la corruption du moyen âge, et

1. *Morale de l'Évangile*, p. 202. — *Études philosophiques*, t. IV, p. 445.

ce qu'on a si justement appelé « l'athéisme pratique du quinzième siècle, » avec les vertus et la régularité exemplaire du sacerdoce dans l'âge actuel.

Les dogmatistes se défient trop de la raison : au lieu d'être systématiquement hostile à la foi, elle lui sert souvent d'auxiliaire. Sans doute la raison seule ne peut découvrir les vérités du christianisme, ni lui attribuer une origine surnaturelle ; mais la raison peut comprendre l'excellence du christianisme, reconnaître sa supériorité sur les autres cultes et se réjouir de son influence bienfaisante. Or, c'est là ce qui importe surtout à la société.

Au reste, la plupart des principaux apologistes proclament eux-mêmes les droits de la raison. J'ai déjà cité l'opinion de Locke. Leibnitz répète, à peu près dans les mêmes termes, que « la raison est une révélation naturelle dont Dieu est l'auteur ; ... » et il ajoute que « vouloir proscrire la raison pour faire place à la révélation, ce serait s'arracher les yeux pour mieux voir. » Image d'une justesse frappante !

Fénelon, conformément aux principes de Descartes, s'exprime ainsi dans son *Traité de l'existence de Dieu* : « Il me semble que la seule manière d'éviter toute erreur est de douter sans exception de toutes les choses dans lesquelles je ne trouverai pas une pleine évidence ¹. »

Malebranche dit également : « Celui qui a la raison de son côté a des armes bien puissantes pour se ren-

1. Seconde partie, chap. I.

dre maître des esprits; car enfin nous sommes tous raisonnables et essentiellement raisonnables. Et de prétendre se dépouiller de sa raison, comme on se décharge d'un habit de cérémonie, c'est se rendre ridicule et tenter inutilement l'impossible ¹. »

Aux sophismes de Pascal on peut encore opposer le témoignage de l'évêque Butler : « Je m'exprime avec réserve, de peur qu'on ne croie mal à propos que je rabaisse la raison, qui est, à vrai dire, la seule faculté que nous possédions pour juger toute chose, y compris la révélation elle-même ². »

Thomas Chalmers n'est pas moins explicite. « Nous ne condamnons pas, dit-il, l'exercice de la raison dans les matières de théologie... La raison peut juger des preuves extérieures du christianisme, parce qu'elle peut apprécier la valeur du témoignage humain, et qu'elle peut apercevoir la vérité ou la fausseté de titres aussi clairs que l'opération d'un miracle, l'accomplissement d'une prophétie, ou le merveilleux accord entre le caractère de la révélation et la vérité antérieurement connue. Mais un des plus utiles emplois de la raison est de constater ses propres limites et de s'y maintenir; d'abandonner le domaine des conjectures, pour se renfermer dans le cercle précis qui forme les bornes de l'expérience humaine ³. » Nous acceptons ce programme et nous ne demandons pas autre chose.

1. *Dernier entretien sur la métaphysique.*

2. *The Analogy of religion*, p. 152.

3. *Evidences of the christian revelation*, p. 513.

Toutefois, aucun apologiste n'insiste plus sur l'accord du christianisme et de la raison, que Channing. « Le christianisme, dit-il, est une religion conforme à la raison. S'il n'en était pas ainsi, je rougirais de le professer. Il ne faut pas oublier que notre nature raisonnable est le plus grand présent de Dieu. C'est celui pour lequel nous lui devons surtout de la gratitude. C'est un don plus précieux qu'aucune protection ou aucun bienfait, et nulle doctrine qui le rabaisse ne peut venir de son auteur... Je me glorifie du christianisme, parce qu'il agrandit, fortifie et rehausse ma raison. Si je ne pouvais être chrétien sans cesser d'être raisonnable, je n'hésiterais pas dans mon choix. Je me sens obligé de sacrifier au christianisme mes biens, ma réputation, ma vie; mais je ne dois à aucune religion le sacrifice de cette raison qui m'élève au-dessus des brutes et me constitue homme. Je ne conçois pas de plus grand sacrilège que de rabaisser ou d'abdiquer la plus haute faculté que nous tenons de Dieu. En agissant ainsi, nous faisons violence à la divinité au dedans de nous-mêmes. Le christianisme ne déclare pas la guerre à la raison, mais ne fait qu'un avec elle, et lui est donné comme un auxiliaire et un ami ¹. » Voilà une profession de foi que ne désavoueraient ni la religion ni la philosophie.

Ainsi les apologistes catholiques et protestants s'accordent à reconnaître l'autorité de la raison et à la

1. *The works of Channing*, vol. II, p. 62.

prendre pour arbitre, du moins en ce qui touche les faits et les preuves historiques. Apparemment ce n'est pas à la condition tacite de voir, de penser et de conclure comme eux. En un mot, le christianisme veut être jugé selon les paroles de son fondateur. *Si ego testimonium perhibeo de me ipso, testimonium meum non est verum* ¹. Nous pouvons donc aborder avec toute sécurité la grande question qui nous occupe.

1. *Joann.*, V, 31.

CHAPITRE V

NÉCESSITÉ DE LA RÉVÉLATION.

Conditions essentielles à la recherche de la vérité. — Ordre et plan d'examen. — Désaccord de la révélation avec le système de la Providence. — Exercice légitime des facultés humaines. — Arguments des apologistes. — Insuffisance des lumières de la raison. — Pureté et uniformité du culte. — Inefficacité des doctrines philosophiques. — Sanction des préceptes de la morale. — Origine du langage. — Dissentiment des dogmatistes. — Pluralité des révélations. — Contradictions de la loi ancienne et de la loi nouvelle.

Quelles sont les dispositions morales qu'il convient d'apporter à la recherche de la vérité dans l'examen des questions religieuses? On s'accorde généralement à ranger la bonne foi, l'attention, l'impartialité parmi les plus essentielles. Dans un chapitre consacré à ce sujet, Daniel Wilson réclame, en outre, la docilité, et il invoque un précepte de l'Évangile ¹. Je ne saurais

1. « Quicumque non acceperit regnum Dei sicut puer, non intrabit in illud. » *Luc.*, XVIII, 17.

admettre que la docilité ou la soumission au principe d'autorité soit une obligation formelle en pareille matière. Il n'est point de religion fausse qui, grâce à une semblable concession, ne parvint à s'imposer à la foi. C'est par une méthode toute contraire, c'est-à-dire avec une entière indépendance d'esprit, que Descartes a renouvelé la philosophie moderne.

L'évêque Butler dit à ce propos : « S'il y a quelques personnes qui ne s'enquièrent jamais sincèrement et sérieusement du christianisme ; qui désirent secrètement qu'il ne soit pas vrai ; qui soient moins attentives aux preuves qu'aux difficultés, et plus attentives aux objections qu'aux réponses qu'on leur oppose, il n'est guère possible de considérer ces personnes comme placées dans des conditions favorables pour apercevoir la vérité de la religion, lors même qu'elle serait très-certaine et susceptible d'être pleinement démontrée ¹. » Tout cela est incontestable ; mais apparemment ce n'est pas non plus se trouver dans les meilleures conditions pour découvrir la vérité, que de croire sur parole, de souhaiter que le système qu'on adopte sans examen soit vrai, et de s'attacher uniquement aux preuves sans tenir aucun compte des objections. Cette dernière disposition peut être plus commode ; mais, à coup sûr, elle n'offre pas moins de chance d'erreur. Prenons, si l'on veut, pour devise, les uns et les autres, le mot de saint Anselme, avec une légère variante : *Fidem quærens intellectus*.

1. *Analogy of religion*, part. II, chap. VII.

La question, je le répète, n'est pas de savoir si le christianisme est une excellente institution, digne de sympathie et de gratitude, favorable au bonheur des individus et à la prospérité des États. Sur ce point, nous sommes tous d'accord. Il s'agit seulement de savoir à quoi s'en tenir sur la vérité du christianisme, ou plutôt, puisqu'il n'est pas une seule religion positive qui n'ait quelque chose de vrai, ce qu'il faut penser de ses prétentions à une origine surnaturelle et de la réalité des révélations sur lesquelles il s'appuie. Voilà tout le débat entre la raison et la foi : il n'y a pas autre chose.

Ce qui fait la force réelle des religions positives, c'est que tout s'y enchaîne si étroitement, la vérité et la fiction, l'utilité et l'abus, l'essentiel et l'accessoire, qu'il est presque impossible de dévoiler la fiction sans compromettre la vérité, de signaler l'abus sans affaiblir l'utilité, de toucher à l'accessoire sans atteindre l'essentiel. Or, comme dans la pratique la somme des avantages l'emporte de beaucoup sur celle des inconvénients, les plus fermes esprits s'abstiennent d'aborder un sujet si délicat. Il n'y a que le petit nombre de ceux en qui l'amour du vrai l'emporte sur toute autre considération, et que le sentiment de leur droiture soutient dans l'épreuve, qui osent approfondir la question.

L'évêque Watson, dans sa polémique avec l'historien Gibbon, s'exprime ainsi : « J'avoue que les inconvénients qui résulteraient de l'abolition du christianisme ne sont pas une preuve de sa vérité, et je

ne les présente point non plus comme tels ; mais ils forment une preuve concluante et décisive, sinon de sa vérité, du moins de son utilité ; et la considération de cette utilité peut être un motif d'examiner si par hasard il ne serait pas vrai, de même que ce doit être un motif, aux yeux de tout bon citoyen, de garder ses opinions pour lui, au cas où, par quelque circonstance particulière de ses études ou de son éducation, il aurait le malheur de ne pas le croire vrai¹. » Il en coûte à la raison de résister à un aussi touchant appel, et, en réservant toujours les droits de la vérité, les libres penseurs de bonne foi doivent reconnaître hautement que, parmi les religions positives, ils ne savent rien de mieux que la loi de l'Évangile.

Le christianisme peut être considéré sous deux points de vue, comme un culte public et comme un système de philosophie qui se flatte de rendre compte, mieux qu'aucun autre, de la nature de l'homme, de ses devoirs et de sa fin. Considéré comme culte public, il a droit au respect de tous les citoyens et à la protection de l'État. Comme système de philosophie, il est soumis à la controverse, que d'ailleurs il accepte volontiers et qu'il provoque lui-même. Il devient loisible de discuter la force de ses preuves, le caractère de ses doctrines et la valeur de ses explications sur les problèmes qu'il entreprend de résoudre.

Bolingbroke a dit très-sensément : « Une religion

1. *An apology for christianity*, lett. VI.

fondée sur l'autorité d'une mission divine, confirmée par des prophéties et des miracles, en appelle aux faits, et ces faits doivent être prouvés, comme tous les autres qui passent pour authentiques; car la foi raisonnable après la preuve, est absurde avant la preuve¹. »

A l'exemple de Pascal, M. Nicolas recommande à ceux qui cherchent la vérité religieuse, de commencer par la pratique, « parce que la pratique, dit-il, fait ici partie de l'examen, et que, dans ce cas, c'est philosopher que de prier². » Ce serait là préjuger la question et instituer une enquête avec un parti pris sur le résultat. Que dirait l'auteur si un uléma lui persuadait d'étudier sérieusement la vérité de l'islamisme, et lui conseillait, dès le début, d'adresser une prière au Prophète. Apparemment, pour acquérir la foi, il n'est pas nécessaire de la posséder comme condition préalable.

Voici l'ordre de discussion que proposent la plupart des apologistes, et qui paraît le plus logique. Vérifier d'abord les preuves de la vérité du christianisme, et, en cas de conclusion favorable, accepter sans réserve les dogmes et les mystères qu'il enseigne, comme la parole de Dieu même. A cela il n'y a rien à dire, pourvu qu'il reste bien entendu que si, après un examen sérieux, les preuves de la révélation sont reconnues insuffisantes; si de graves difficultés s'élèvent contre l'ensemble du système; si la force des objections dépasse de beaucoup celle des réponses, il de-

1. *Study of history*, lett. V.

2. *Études philosophiques*, vol. II, p. 284.

viendra loisible de discuter les dogmes et les mystères, et de faire voir que les uns ne s'accordent pas avec la sagesse divine, tandis que les autres sont absolument inintelligibles, ou impliquent même contradiction dans les termes. Ces conditions une fois réglées et franchement admises de part et d'autre, entrons en matière.

Malheureusement il est facile de prévoir que notre bonne intelligence avec les dogmatistes ne sera pas de longue durée. D'accord sur les principes, nous nous séparerons bientôt sur les conséquences. L'habitude, les préjugés de l'éducation, les tendances instinctives, forment entre nous d'insurmontables obstacles. Le libre examen et la foi ne voient pas des mêmes yeux, ne reçoivent pas les mêmes impressions, et ne portent pas le même jugement sur les choses. Que la modération, d'une part, et la charité, de l'autre, tempèrent du moins nos débats.

L'évêque Watson, un des plus habiles raisonneurs parmi les apologistes, s'exprime ainsi à ce sujet : « Je crois qu'il est juste aussi messéant chez les théologiens d'attribuer le scepticisme de tout déiste à une incrédulité volontaire, qu'il est messéant chez les déistes d'expliquer la foi de tout théologien par son caractère professionnel. Je n'ai pas vécu assez peu dans le monde, je n'ai pas assez fui la délicieuse liberté des conversations familières, pour ignorer qu'il y a plusieurs personnes de mœurs pures et d'un bon jugement auxquelles s'attache un scepticisme secret et même involontaire, qui ne demanderaient pas mieux

que d'être persuadées de la vérité du christianisme. Quelque sévères que soient les hommes dans leurs sentiments à l'égard les uns des autres, nous autres chrétiens, du moins, nous espérons et nous croyons que le juge suprême de tous tiendra quelque compte de la tendance des études ou des réflexions habituelles qui exercent une influence que nous ne pouvons ni comprendre, ni apprécier ¹. »

La dissidence essentielle entre la philosophie et la foi consiste en ce que la foi prétend que Dieu a parlé, qu'il a parlé à diverses reprises, tantôt directement et tantôt par des intermédiaires, tandis que la philosophie croit que Dieu n'a point parlé, qu'il a si admirablement pris ses mesures, qu'il n'en a pas eu besoin, et qu'il a pourvu l'homme, à sa naissance, de toutes les facultés morales nécessaires à son salut dans une autre vie, comme il l'a pourvu de tous les organes physiques nécessaires à sa conservation dans celle-ci. On voit dès l'abord que, dans une telle discussion, la croyance en Dieu et dans la Providence est tout à fait hors de cause, et qu'il s'agit tout simplement d'un désaccord sur l'appréciation du système le plus conforme à la sagesse divine.

La question qui se présente naturellement en première ligne dans l'examen qui nous occupe, est donc celle de la nécessité d'une ou de plusieurs révélations successives. La plupart des apologistes esquivent ce sujet trop embarrassant pour eux : quelques-uns s'en

1. *An apology for christianity*, lett. III.

tirent par un artifice oratoire. Ce n'est pas une raison pour ne pas l'approfondir avec toute l'attention qu'il mérite. En effet, si en étudiant le plan du Créateur on reconnaît que ce plan ne comporte point de révélation, qu'il s'y refuse positivement et qu'il semble même conçu tout exprès pour s'en passer, il est clair que l'édifice construit si laborieusement par les apologistes s'écroule par sa base, entraînant pêle-mêle dans sa chute l'échafaudage tout entier des preuves intrinsèques et extrinsèques sur lesquelles il repose.

L'objection principale contre la révélation consiste bien moins dans l'insuffisance des preuves à l'appui que dans la contradiction manifeste d'une telle hypothèse avec le système visible de la Providence. Il semble que Dieu n'ait voulu se communiquer à nous que par ses œuvres, et que, tout en multipliant autour de nous les témoignages de sa puissance et de sa grandeur, il se dérobe soigneusement à nos regards par une obscurité impénétrable que nous devons accepter avec une respectueuse résignation. L'auteur de la nature a d'ailleurs si bien combiné toute chose, qu'il n'avait nul besoin de recourir à un expédient pour nous instruire de nos devoirs. Dès l'origine, il a donné à l'homme la conscience et la raison pour se conduire, c'est-à-dire une révélation universelle et immédiate qui rendait inutile toute révélation particulière et traditionnelle. C'est tenir trop peu de compte de la sagesse du suprême ouvrier que de croire qu'il s'est mis dans la nécessité de revoir et de compléter après coup l'œuvre qu'il a une fois conçue. La raison révèle

Dieu ; la reconnaissance commune fait naître le culte public ; et l'intérêt social suscite , quand l'heure est venue, les fondateurs des religions positives, de même que les législateurs civils.

Le plan de la religion naturelle paraît donc plus conforme à la sagesse divine que celui de la révélation. Dieu a créé l'homme avec le libre arbitre pour choisir entre le bien et le mal, en même temps qu'il lui a donné la conscience et la raison pour éclairer son choix. Rien ne manque à cette œuvre si harmonieuse et si complète dans sa simplicité même, ni une responsabilité morale, ni une règle infaillible, ni un moniteur perpétuel. Ajouter à cela une loi écrite, c'est méconnaître la conception divine, entraver l'exercice de la liberté humaine, réduire à presque rien le rôle de nos plus précieuses facultés, enfin substituer à une soumission raisonnable une obéissance fatale, appuyée sur la sanction des châtiments.

La conscience est un guide beaucoup plus sûr que la raison, et il devait en être ainsi. La raison s'applique trop souvent à des questions de pure curiosité, à des spéculations plus ou moins oiseuses : la conscience veille à des intérêts de premier ordre, à la conduite de la vie, à l'accomplissement des devoirs. Aussi les contempteurs de la raison respectent-ils la conscience. On ne saurait trop admirer avec quelle simplicité de mécanisme Dieu arrive à ses fins ; ni de quelles complications, de quels rouages et de quels hors-d'œuvre ont besoin les inventions humaines. La conscience est un langage clair, universel et compris par-

tout : la révélation est une langue savante, mystérieuse et inconnue du plus grand nombre.

En demandant une révélation, l'homme demande tout simplement d'être dispensé du bon emploi de ses attributs distinctifs, c'est-à-dire de la raison, de la conscience et de la liberté, qui lui ont été données pour un plus noble usage. Il abdique volontairement son rôle d'être intelligent, moral et responsable. Plus que tout cela, il réclame une abrogation formelle du système primitivement établi par la Providence.

Dieu a gravé au cœur de l'homme le sentiment religieux et lui a départi la raison qui éclaire et confirme ce sentiment. L'éclatante majesté de ses œuvres et l'empreinte visible de sa bienveillance pour nous le dispensent de toute autre manifestation. Selon l'aveu de l'Écriture, « nul ne vit jamais Dieu¹, » et il y a grande apparence que, depuis la création du monde, cette règle n'a pas souffert jusqu'ici une seule exception. Toutefois, nos instincts spiritualistes et nos aspirations légitimes à une vie meilleure ne demeurent pas stériles. Partout, à l'origine ou au déclin des sociétés humaines, se rencontrent des bienfaiteurs de leurs semblables, des esprits supérieurs, qui s'attribuent la mission de fonder ou d'épurer la religion des peuples, et qui propagent une excellente morale, comme première condition de succès. La reconnaissance publique les considère comme des réformateurs, des prophètes, des envoyés de Dieu; et l'admiration de leurs

1. « Deum nemo vidit unquam. » *Joann.*, cap. I, 18.

disciples va même quelquefois plus loin. C'est ainsi que le poète Lucrèce, dans son enthousiasme pour son maître Épicure, s'écrie hautement : *Deus ille fuit*¹...

Plusieurs apologistes recommandables, particulièrement Grotius, Clarke, Butler, Paley, ont traité tour à tour de la religion naturelle et de la religion révélée. Il est impossible de ne pas être frappé de la différence de ton et de langage qui règne dans l'exécution de ce double travail. Dans la première partie de leur tâche, ils ne disent pas un mot que la raison n'approuve et qui n'obtienne d'abord l'assentiment. Dans la seconde, ils n'avancent presque pas une proposition qui n'offre quelque difficulté et ne donne prise à quelque objection. Le contraste est trop visible pour échapper aux esprits attentifs et il tient manifestement à la nature même du sujet. Autant ils paraissent convaincus, affirmatifs et, en quelque sorte, à leur aise, quand ils exposent les grands principes du théisme, autant ils s'expriment d'une manière timide, réservée et dubitative, quand ils abordent la révélation. On dirait que le sentiment des difficultés de leur œuvre et de la faiblesse de leurs arguments leur cause un embarras continuel. Et pourtant, s'ils étaient dans le vrai, c'est le contraire qui aurait lieu. L'autorité de la parole divine devrait leur inspirer une tout autre confiance que les lumières de la raison.

Clarke, d'ordinaire si ferme et si résolu, hésite et présente sa doctrine moins comme une incontestable

1. *De Naturâ rerum*, lib. V, v. 8.

vérité que comme une hypothèse digne de la sympathie et de l'approbation des libres penseurs. Voici ses paroles : « Le christianisme doit être embrassé et pratiqué par tous les déistes raisonnables et réfléchis qui veulent agir d'une manière conséquente et se conformer à leurs principes, du moins comme le meilleur plan et le meilleur système de philosophie qui ait paru jusqu'ici, et comme grandement probable, quand même il n'offrirait pas des preuves extérieures de sa céleste origine¹. » Je ne sais ; mais il me semble qu'il y a là un défaut d'assurance et un ton d'apologie qui s'accordent mal avec la conscience du bon droit.

L'évêque Butler, dans son excellent livre sur l'analogie de la religion naturelle et de la religion révélée, aborde la question capitale de la nécessité d'une révélation. Il résume ainsi son principal argument : « Nul homme sérieux et de bonne foi ne saurait penser que la loi naturelle nous suffise, s'il considère l'état de la religion dans le monde païen avant la révélation, ou son état actuel dans les contrées qui n'ont pas encore emprunté les lumières du christianisme, et surtout les incertitudes de quelques-uns des plus grands hommes sur des sujets de la plus haute importance²... » Une telle preuve ne paraîtra pas bien concluante à quiconque sait que le paganisme, religion non-seulement fausse mais entachée d'idolâtrie, était beaucoup plus explicite sur les peines et les récompenses d'une autre vie que la loi mosaïque ; et que les hésitations des plus

1. *A demonstration of the being and attributes of God*, p. 222.

2. *Butler's analogy*, part. II, chap. I.

nobles intelligences de l'antiquité sur la question de l'immortalité de l'âme et d'une rétribution future, seraient un témoignage de spiritualisme en comparaison du grossier matérialisme de la nation juive.

Contrairement à l'opinion de Butler, un autre apologiste, M. de Lamennais, consacre un chapitre de son ouvrage à prouver que jamais les anciens n'ont méconnu les vérités fondamentales de l'existence, de l'unité et de la perfection de Dieu ; de l'immortalité de l'âme, des peines et des récompenses futures, de la nécessité d'un culte public, en un mot, tout ce qui constitue la religion naturelle ¹. Seulement il attribue ces croyances générales à une révélation primitive. Cette révélation primitive ne serait-elle pas tout simplement la raison ?

Dans la philosophie du christianisme, telle que l'entendent plusieurs dogmatistes, la raison ne figure exactement que pour mémoire. Toutes les fois qu'ils rencontrent ailleurs que dans leur système quelque lueur de sagesse, quelque grande notion morale, quelque doctrine salutaire, ils ne manquent pas d'en faire honneur à je ne sais qu'elle révélation primitive dont ils ne fournissent aucune preuve. C'est là leur tactique invariable. Qu'on les étudie attentivement, et on aura sans cesse occasion de leur appliquer cette remarque. Ainsi peu s'en faut que M. de la Luzerne ne fasse remonter l'idée de Dieu à une tradition ².

Voici le début de Paley dans son apologie du chris-

1. *Essai sur l'indifférence*, vol. III, chap. XXVI.

2. *Œuvres philosophiques*, vol. II, p. 214.

tianisme : « Je ne crois pas nécessaire de prouver que le genre humain avait besoin d'une révélation, parce que je n'ai jamais rencontré une personne sérieuse qui pensât que, même sous l'empire de la révélation chrétienne, nous avons trop de lumières et une certitude trop absolue ¹. » On voit que l'habile apologiste élude ici, par une simple prétérition, une des plus graves difficultés de son sujet. Il fallait, en effet, montrer avant tout que la conscience et la raison ne suffisent pas pour nous conduire.

A quoi servirait une révélation parlée ou écrite dans l'intérêt de la morale ? Ou elle serait seulement l'écho de la conscience, et alors elle deviendrait inutile, ou elle combattrait la conscience, et alors elle serait dangereuse, parce qu'elle contredirait la voix de Dieu même en nous, et jetterait une incertitude fatale sur la règle des devoirs. La conscience est une révélation directe, plus efficace, plus étendue, plus complète que toutes les révélations traditionnelles. C'est un juge mieux informé que les tribunaux humains ; un casuiste plus infallible que les oracles de l'école ; un moniteur qui répond encore lorsque tous les autres, sans exception, gardent le silence.

A entendre les apologistes, le Créateur nous aurait donné la raison pour n'en faire aucun usage et pour la condamner à un sommeil perpétuel. Il est vrai que cette faculté nous démontre l'existence de Dieu et ses principaux attributs. Il est vrai encore qu'elle s'élève

1. *Evidences of christianity*, p. 1.

par ses seules forces à la notion de l'immortalité de l'âme et d'une rétribution future. Peut-être Dieu n'a-t-il pas voulu nous en apprendre davantage. N'importe, il nous devait quelque chose de plus, et nous ne le tenons pas quitte à moins d'une révélation spéciale. Dans le double système de la philosophie et de la foi, de quel côté est la soumission respectueuse, et de quel côté est la témérité blâmable?

Un autre argument consiste à prétendre que l'homme seul ne peut découvrir les moyens de se faire pardonner ses fautes et d'apaiser la justice divine. Cependant la raison, d'accord avec la conscience, nous informe que le repentir est un médiateur perpétuel entre Dieu et nous, et que la réparation sincère de nos fautes, autant qu'il dépend de nous, est le moyen le plus efficace de les expier. La révélation confirme sur ce point les suggestions de la conscience et de la raison, sans y rien ajouter d'essentiel.

Ne nous laissons pas d'interroger les apologistes sur ce grave sujet. Ils disent encore, et Clarke a développé cette considération, que l'homme ne peut savoir le genre de sacrifice le plus agréable à Dieu. On ne verra là qu'une question secondaire, si l'on reconnaît que l'hommage du cœur est le premier de tous. Quant aux rites et aux cérémonies extérieures, c'est à l'autorité sacerdotale d'en prescrire la forme pour la décence et la solennité du culte. Presque partout des usages traditionnels consacrent les pratiques religieuses. Les anciens sages professaient l'excellente maxime d'honorer Dieu *more patrio*. C'est donc une affaire de disci-

pline et de police, qui ne saurait nécessiter une révélation divine.

M. de la Luzerne reprend la même considération et ne réussit pas mieux que son devancier. « Que les incrédules, s'écrie-t-il, bornent leur assertion à dire que le culte intérieur est le plus nécessaire à l'homme, le plus agréable à Dieu ; que ce n'est même que pour le maintenir que le culte extérieur est établi, nous en conviendrons sans difficulté ¹. » La philosophie ne prétend pas autre chose. Elle avoue volontiers que le culte intérieur ne suffit pas à la société, et qu'un culte public est indispensable. Elle convient aussi que le soin de ce culte appartient naturellement à un corps sacerdotal, pour la convenance, le bon ordre et la fixité des rites religieux ; mais de là à reconnaître la nécessité d'une communication surnaturelle pour prescrire la forme des cérémonies, le nombre des genuflexions, le costume des officiants ou même la nature du sacrifice, la distance est infinie. Il n'y a aucune apparence que Dieu intervienne pour descendre à de pareils détails, ou qu'il attache plus d'importance à un culte uniforme qu'à une religion universelle.

Le culte est l'expression de la foi. La pompe, l'éclat, le mouvement, dominant dans la célébration du culte catholique : la simplicité et l'austérité, dans celle du culte protestant. L'un parle plus aux sens et à l'imagination : l'autre davantage à la raison et à l'intelligence. Les processions, les pèlerinages, les nom-

1. *Œuvres philosophiques*, vol. II, p. 219.

breuses fêtes des églises d'Espagne et d'Italie, conviendraient peu parmi les âpres montagnes de l'Helvétie ou de l'Écosse, et s'accommoderaient mal avec les habitudes laborieuses des habitants, de même que la morne gravité du calvinisme ne s'allierait pas avec la vivacité méridionale. Cette diversité de rites, partout appropriés à l'esprit local, atteste que le climat revendique ici comme ailleurs sa part d'influence, et que l'uniformité de culte n'est guère plus praticable que l'unité de symbole.

C'est à ce périlleux passage de la religion naturelle à la religion révélée qu'il faut attendre tous les apologistes. Pas un seul ne s'en tire avec succès. M. Frayssinous dit à son tour : « Que Dieu puisse parler à l'homme par la révélation, comme il lui parle par la raison et par la conscience ; lui découvrir par une lumière supérieure des vérités auxquelles il n'aurait pu atteindre par ses lumières naturelles, ou bien développer à ses yeux avec plus d'éclat et d'étendue des vérités déjà connues ; lui prescrire des règles de conduite plus parfaites et plus pures, un culte plus saint et plus digne de l'infinie majesté ; qu'ainsi Dieu puisse donner à sa créature une religion positive : voilà ce que dicte le bon sens ¹. » Qui ne reconnaît dans ce langage le vague et l'embarras d'une argumentation dont l'auteur sent lui-même toute la faiblesse ? Nous ne contestons pas que Dieu puisse parler à l'homme par la révélation ; nous disons seulement qu'il ne l'a point fait et qu'il n'en a nul besoin.

1. *Défense du christianisme*, vol. II, p. 115.

Ceci nous conduit à une question non moins importante. Dieu a voulu une morale universelle; mais rien n'annonce qu'il ait voulu une religion universelle, pas plus qu'une monarchie universelle, une langue universelle, ou un code de lois universel, puisque rien de tout cela ne s'est jamais vu. Ce serait apparemment une infraction à la grande loi qui régit le monde, l'unité dans la vérité. L'unité réside ici dans le sentiment religieux, naturel au cœur humain et que la raison fortifie, de même que la variété consiste dans les formes et dans les symboles divers qui expriment ce sentiment. Aussi, par un juste hommage de gratitude, les hommes ont-ils toujours compté parmi leurs bienfaiteurs, ou même parmi les envoyés de Dieu, ceux de leurs semblables qui, en instituant ou en épurant le culte public, ont satisfait à un des plus légitimes besoins de la société.

Que faut-il donc penser d'une assertion de M. Nicolas, qui affirme que le catholicisme « possède seul l'unité, l'universalité et la perpétuité ¹. » Voyons si les faits justifient cette prétention. Le catholicisme, il est vrai, possède l'unité de la foi, mais à la condition d'une déférence absolue à l'autorité spirituelle de l'Église et uniquement dans les questions résolues par le saint-siège. Il n'est pas difficile d'obtenir l'unité à ce prix, et le même privilège appartient à toutes les religions positives, fondées sur le principe d'autorité, par exemple à l'islamisme. L'universalité du catholicisme est une

1. *Études philosophiques*, vol. III, p. 182-197.

pure fiction. En réalité, il ne s'étend que sur une faible partie de la population totale du globe, si on le sépare des deux grandes communions chrétiennes, le culte grec et le protestantisme. Quant à la perpétuité, c'est le secret de l'avenir, et je souhaite qu'il prononce en sa faveur ; mais il est permis de remarquer que, jusqu'ici, le catholicisme n'égale pas encore en longévité le bouddhisme, pas plus qu'il n'en approche par le nombre de ses sectateurs. En effet, ce dernier culte, répandu dans la plus grande portion de l'Asie, subsiste depuis deux mille cinq cents ans, et compte parmi ses disciples un cinquième du genre humain. Aucun autre n'aurait donc autant de droit de se proclamer une religion catholique ou universelle.

Le caractère essentiel d'une révélation vraiment divine est qu'elle soit claire, définitive et indubitable. D'après le système des apologistes, la révélation a pour unique objet de suppléer à l'insuffisance de la loi naturelle et de venir en aide à la faiblesse de l'esprit humain. Sans doute Dieu ne sort pas de son majestueux silence, il n'interrompt pas l'ordre merveilleux de la nature, il n'emprunte pas une forme et une voix humaines pour substituer une demi-obscurité aux lumières incomplètes de la raison. Il n'est pas non plus vraisemblable qu'il ait recours à des manifestations partielles et successives, qu'il ajourne ses communications les plus importantes, ni qu'il publie son code, à diverses reprises et à titre provisoire, comme les législateurs d'ici-bas. Enfin, pour que sa parole soit indubitable, il faut qu'il n'y ait point d'intermédiaire entre

elle et nous. Il n'y a nulle apparence que le Créateur de l'univers charge un individu, une famille ou un peuple, de faire connaître ses volontés au reste du genre humain; car chaque génération nouvelle serait en droit de demander à cet individu, à cette famille ou à ce peuple, leurs lettres de créance et les preuves de leur mission.

La révélation étant destinée à servir de complément à la raison et, à ce titre, intéressant tous les hommes également, devrait être universelle pour s'accorder avec la justice de Dieu. Ce qui touche au salut du genre humain ne saurait être une pure libéralité, ainsi que le prétendent quelques apologistes. Or, la configuration de notre globe dont la surface est couverte de vastes océans, parsemée d'îles innombrables, entrecoupée de steppes ou de déserts inaccessibles, comme le centre de l'Afrique, ne se prête nullement à la transmission d'un enseignement oral. Comment concevoir, par exemple, que l'immense continent américain, qui n'a été découvert que quinze siècles après l'avènement du Messie, ait été privé un aussi long temps du bienfait des communications divines? Selon toute probabilité, il y a encore aujourd'hui des populations plus ou moins considérables qui n'ont jamais entendu parler du christianisme. L'Évangile est une loi sanctionnée par des peines plus que capitales, et à laquelle manque seulement la possibilité d'une promulgation.

Un des inconvénients les plus inévitables d'une révélation locale, partielle et temporaire, c'est qu'il est

à craindre que la marche du temps et les progrès de l'esprit humain ne la convainquent tôt ou tard d'erreurs matérielles, inconciliables avec la parole divine. En admettant, comme le remarque Jenyns, que Moïse, dans le récit de la création du monde, n'ait pu prévoir le système de Copernic, il reste étrange que le suprême ordonnateur des choses ne l'ait pas prévu pour lui, et ait exposé son prophète aux découvertes et aux objections de la science profane.

Il semble encore qu'une révélation, faite uniquement pour suppléer à l'insuffisance de la raison, n'exigerait qu'un petit nombre de préceptes clairs et formels, ou que le commentaire ne devrait pas être hors de proportion avec le texte. Cependant, l'ensemble des Écritures saintes du christianisme comprend plus de soixante ouvrages divers, qu'il devait être fort difficile de réunir avant l'invention fortuite de l'imprimerie, et dont l'étude réclame une portion notable de la vie humaine. Il résulte de là que rien n'est plus simple que de consulter la raison, ni plus embarrassant que de recourir à la révélation qui doit éclairer la raison.

Les apologistes demandent quel système de philosophie il faut suivre, en l'absence de révélation; puisque tous ces systèmes sont contradictoires. A cela il y a une réponse facile, et la règle de conduite est la même que dans le cas de dissidence entre les religions positives. Il faut admettre uniquement les points de doctrine sur lesquels s'accordent généralement les diverses écoles philosophiques et les divers symboles

religieux, comme l'existence et les attributs de Dieu, le gouvernement de la Providence, l'immortalité de l'âme, une rétribution future, la distinction du juste et de l'injuste, les préceptes de la morale communs à toutes les sectes. Il faut rejeter les dogmes particuliers à un seul système ou à un seul culte. Cette règle pratiquée avec bonne foi ne peut induire en erreur.

Si l'on veut se convaincre du peu d'utilité réelle de la révélation, qu'on la considère dans ses rapports avec les trois parties essentielles de toute religion positive, la morale, le dogme et le culte. La morale se tire des grands principes communs à toutes les croyances, et auxquels la raison seule s'est élevée dans tous les pays et dans tous les temps. Le culte se règle par des coutumes traditionnelles et réside surtout dans l'hommage du cœur. Quant aux dogmes, source de tant de controverses et de luttes opiniâtres ici-bas, on peut dire que la plupart n'influent en rien sur le bonheur ni sur l'amélioration de notre espèce. Quand même Dieu n'aurait ni ascendant ni descendant, ou ne formerait qu'une seule personne, il ne faudrait pas moins honorer son père et sa mère. Quand même il n'existerait pas de mauvais principe ou d'ennemi du genre humain, il ne faudrait pas moins combattre ses passions. Quand même il n'y aurait jamais eu de péché originel, cette vie ne serait pas moins une épreuve et une préparation à une autre vie. Quand même les peines réservées aux méchants seraient temporaires, au lieu d'être éternelles, il ne serait pas moins méritoire de remplir les obligations morales et de pratiquer la vertu. Il en est de

même de toutes les autres doctrines qui sont exclusivement l'apanage de la foi.

Les apologistes triomphent volontiers de l'impuissance de la philosophie à résoudre quelques-unes des questions qui intéressent le plus l'humanité, et ils se glorifient des avantages de la révélation à cet égard. On peut répondre que le dogmatisme sur des points que Dieu nous a seulement permis d'entrevoir, loin d'être une preuve de vérité, est un des caractères les plus infaillibles de l'erreur. En ce qui concerne l'immortalité de l'âme et la doctrine des peines et des récompenses futures, Socrate se borne à dire avec une sage réserve : « Je suis plein de confiance qu'il y a quelque chose au delà de cette vie, et que les bons seront mieux traités que les méchants ¹. » Mahomet ne doute de rien et n'hésite sur rien. Non-seulement il promet un paradis aux fidèles musulmans, mais il entre dans les plus grands détails sur les jouissances du paradis. Peut-on conclure que Mahomet soit plus près de la vérité que Socrate ?

L'avantage d'expliquer en quoi consistent les peines et les récompenses futures est un des arguments qu'on invoque en faveur de l'utilité d'une révélation. Il est vrai que la raison ne nous apprend rien à cet égard. Malheureusement il est plus facile à l'esprit humain de concevoir un enfer atroce qu'un paradis qui ne soit pas insipide. L'imagination des théologiens et des poètes, si féconde pour peindre un lieu de tourments,

1. Εὐελπίς εἰμι εἶναι τι τοῖς τετελευτημένοις, καὶ πολλὸν ἄμεινον τοῖς ἀγαθοῖς ἢ τοῖς κακοῖς. *Phædo*, cap. VIII.

devient presque stérile pour décrire un séjour de délices. La vision béatifique, offerte en perspective aux élus, ne présente aucune idée claire, distincte ou saisissable. Dès lors ne serait-il pas plus sage de respecter les voiles dont il a plu à Dieu d'environner une autre vie ?

Les apologistes ne manquent pas non plus de signaler le peu de résultats pratiques des enseignements de la philosophie sur la conduite du genre humain, en comparaison de l'influence de la religion positive. Cela est incontestable et se conçoit aisément. Les philosophes qui parlent au nom de la raison ne peuvent prétendre à un auditoire aussi nombreux que les législateurs qui se disent envoyés de Dieu. Voilà pourquoi ni Pythagore, ni Socrate, ni Platon, n'ont jamais compté autant de disciples que Zoroastre, Confucius ou Mahomet. Il n'y a rien à conclure de ce rapprochement pour ou contre la vérité des doctrines. Cela explique aussi comment les fondateurs de nouveaux cultes s'adressent toujours à la foi et s'attribuent une mission surnaturelle qu'ils se justifient sans doute à eux-mêmes par l'importance de leur objet et par la nécessité d'un semblable expédient pour accomplir une régénération sociale.

Dans leur argumentation les dogmatistes confondent sans cesse les avantages inhérents au principe d'autorité et les privilèges de la foi avec les caractères essentiels de la vérité, en sorte que leur raisonnement s'appliquerait à n'importe quelle religion positive tout aussi bien qu'au christianisme. Qu'on les lise avec

attention, et l'on reconnaîtra, presque à chaque page, des indices de cette tendance. Il est certain que le Coran, œuvre d'un esprit illettré, a propagé les préceptes de la morale et les espérances d'une autre vie plus efficacement que n'ont jamais fait les doctrines spéculatives des anciens sages. Faut-il en induire que Mahomet était un prophète ou un envoyé du ciel?

Sans doute la religion positive nous en apprend plus, à divers égards, que la religion naturelle. Ainsi la raison ne nous révèle absolument rien sur la hiérarchie céleste, comme les anges, les archanges, les vertus, les dominations, les principautés, les puissances, les trônes, les chérubins, les séraphins, toute cette milice invisible, si complaisamment énumérée par Bossuet ¹, et qui semble calquée sur les dignitaires d'un royaume temporel, ou sur l'état-major d'une armée permanente. Reste à savoir si Dieu a voulu satisfaire notre curiosité sur de telles questions.

Wilberforce fait l'aveu suivant : « Il faut reconnaître que plusieurs des excellents effets que la vraie religion produit en faveur des sociétés politiques seraient produits même par une fausse religion qui prescrirait une bonne morale et serait capable de corroborer ses préceptes par des sanctions suffisantes ². » Cette dernière condition est facile à remplir et n'embarrasse jamais les législateurs. Il suffit pour cela de la menace de châtimens terribles et sans fin. Du reste,

1. *Élévations*, quatrième semaine.

2. *A practical view*, p. 297.

cette sanction dont les apologistes font tant de bruit n'existait pas dans la loi mosaïque, étrangère, comme on le verra, à toute idée de rétribution future.

Si l'on consulte l'opportunité, sans doute une révélation spéciale serait désirable en un grand nombre de cas. Les lois civiles des différents peuples, quoique également fondées sur les principes de la justice naturelle, sont incohérentes, disparates et contradictoires. Une révélation serait très-propre à les rendre uniformes et à leur concilier, en outre, le respect commun. Il en est de même des institutions politiques si dissimilaires et si opposées, selon les degrés de latitude. Une forme de gouvernement désignée par Dieu épargnerait beaucoup d'embarras au genre humain, et préviendrait, à certaines époques, un débordement de constitutions éphémères. Cependant, il ne paraît pas que cette variété de codes et de régimes soit contraire au plan de la Providence, puisqu'elle a existé de tout temps. Peut-être en est-il de même de la diversité des religions positives.

En réalité, la révélation ne serait autre chose qu'un auxiliaire commode, un expédient facile et à la portée de tous, pour nous dispenser de l'exercice de la raison et de la fatigue de penser par nous-mêmes. Mais qui peut dire que Dieu approuve cette inertie morale, cet engourdissement de nos facultés, et que, de même qu'il nous a condamnés, dès l'origine, à gagner notre pain à la sueur de notre front, il ne nous a pas destinés à conquérir la vérité qui est l'aliment naturel de l'esprit humain, à la sueur de notre intelligence?

On fait encore valoir un argument qui appartient exclusivement aux apologistes catholiques et que les meilleurs apologistes protestants n'ont pas même soupçonné : je veux dire l'origine du langage. Selon M. de Bonald, auteur de cette découverte, l'homme n'a pu être initié à la parole sans une révélation spéciale. Après lui, MM. de Lamennais et Nicolas ont repris et développé le même système avec de légères variantes. Suivant eux, la connaissance des mots précède nécessairement la formation des idées, et il n'y aurait aucun moyen de concevoir les images sans les signes qui les représentent. Rien n'est plus faux ni plus contraire à l'expérience commune que cette théorie. Les sourds-muets, encore étrangers à la connaissance des mots et de la langue des signes, sont-ils pour cela dépourvus d'idées ? Nous assistons, chaque jour, à la création de termes nouveaux par suite de notions nouvelles, et les choses ont dû se passer ainsi de tout temps. Au lieu de recourir à une hypothèse insoutenable, n'est-il pas plus simple de dire que l'homme a reçu en naissant le don de la parole, la faculté de penser et un instinct sociable, qui expliquent suffisamment l'origine, les progrès et le perfectionnement du langage ? Le poète Lucrèce est plus dans le vrai que M. de Bonald, quand il reconnaît ici l'influence de la nécessité ¹, et ajoute avec raison que les animaux, sans le secours d'aucun maître, expriment

1. « At varios linguæ sonitus natura subegit

« Mittere, et utilitas expressit nomina rerum. »

De Naturâ rerum, lib. V, v. 1027.

par des cris différents la joie et la douleur, la menace et la plainte ¹.

Remarquons d'ailleurs que la question de l'origine du langage n'a aucun rapport avec la révélation proprement dite, et que lors même qu'on démontrerait que l'homme a eu besoin primitivement d'une initiation à la parole, il n'en résulterait nullement qu'une ou plusieurs révélations successives lui aient été indispensables pour suppléer à l'insuffisance des lumières de la raison. Quant au fond même de la question, le raisonnement des apologistes n'aurait quelque valeur que si nos premiers parents avaient eu besoin, pour communiquer entre eux, du riche et minutieux vocabulaire des idiomes modernes. Si l'homme a été créé, comme le représente l'Écriture, dans la plénitude entière de ses facultés, c'est-à-dire avec le don de penser et de sentir, de former des sons articulés, d'exprimer ses sensations, on comprend sans peine la marche progressive et graduelle du langage, depuis les cris confus, les interjections, les onomatopées, jusqu'aux phrases les plus simples et les plus élémentaires. Tout cet échafaudage si péniblement élaboré croule donc par sa base, et il faut être bien à court d'arguments pour attacher quelque importance à celui-ci.

Un critique judicieux, également versé dans la littérature et dans la philosophie, dit à ce propos : « On s'est demandé souvent comment l'homme a pu parler :

1. *De Naturâ rerum*, lib. V, v. 1055.

il eût mieux valu se faire la question opposée. En effet, si l'on ne comprend pas comment l'homme a parlé, on comprend moins encore comment il eût fait pour ne point parler. Il n'y a ici ni convention primitive, ni invention, mais puissance et nécessité... La parole est avant tout une faculté. L'homme parle comme il respire ¹. »

La justesse de cette réflexion est confirmée par le témoignage des faits. Le savant historien des États-Unis termine une dissertation sur les divers dialectes des tribus sauvages de l'Amérique du Nord par la remarque suivante : « La conscience humaine et le langage humain existent partout indissolublement unis. On n'a pas plus découvert de tribu sauvage sans dialecte organisé que sans les facultés de la vue ou de la mémoire ². »

Chose étrange ! la foi comprend à merveille et admet sans difficulté aucune que l'ânesse de Balaam ait pu parler ³, mais elle ne conçoit pas qu'e l'homme, pourvu d'organes spéciaux et doué d'une voix propre à produire des sons articulés, ait parlé sans une intervention divine.

Au reste, les plus récents défenseurs du christianisme semblent renoncer à l'argument dont il s'agit. M. Th.-Henri Martin dit à ce sujet : « Qu'il soit bien entendu que je n'admets pas que le langage soit la

1. Geruzex, *Histoire de la littérature française pendant la révolution*, p. 230.

2. Bancroft, *History of the United-States*, vol. III, p. 255.

3. *Liber Numerorum*, cap. XXII, 18.

condition première de toute pensée ¹. » Il ajoute ailleurs : « Adam et Ève avaient été créés dans l'état de développement complet du corps et de l'esprit, et doués de toute la perfection naturelle que la condition humaine comporte, en même temps que de la grâce surnaturelle. C'est l'opinion de tous les Pères de l'Église ². » Ainsi Adam et Ève avaient été créés capables de penser et d'exprimer leurs pensées. Que devient alors l'importante découverte de la révélation du langage, et que faut-il conclure de cette divergence d'opinion entre les apologistes ? Il y a de quoi hésiter. MM. de Bonald et Nicolas sont bien catholiques ; mais M. Henri Martin est bien orthodoxe.

Il reste une dernière objection plus grave qu'aucune des précédentes et qui n'a pas été suffisamment indiquée jusqu'ici.

En supposant que Dieu ait parlé autrement que par ses œuvres, il semble étrange qu'il ait fait connaître sa volonté successivement et à diverses reprises. Le christianisme admet plusieurs révélations distinctes, celle d'Adam, celle des patriarches, celle de Moïse et celle de Jésus-Christ, sans compter des révélations particulières faites aux prophètes. Qui nous garantit dès lors que Dieu ne parlera plus et que la révélation chrétienne est son dernier mot ?

On ne comprend pas mieux la pluralité des révélations que la pluralité des personnes divines. Si Dieu a voulu suppléer à l'insuffisance de la raison par une

1. *La Vie future suivant la foi*, p. 3, note.

2. *Ibid.*, p. 632, note.

communication spéciale, comme l'affirment les apologistes, il a dû le faire une seule fois pour toutes. Nous ne voyons rien de décousu, de partiel, d'incomplet dans ses œuvres. Dire que la loi mosaïque était une figure ou une préparation à la loi de l'Évangile, c'est ne rien dire. Si une communication suffisante à une époque ne convient plus à une époque ultérieure, on est en droit de conclure qu'il faudrait autant de révélations différentes qu'il y a de degrés de civilisation.

Où peut être le besoin d'une seconde révélation ? Ou celle-ci confirme simplement la première, et alors elle est inutile ; ou elle la modifie et l'abroge, à certains égards, et alors elle place le Créateur en contradiction avec lui-même, sans tenir compte des attributs de l'immutabilité et de l'infailibilité. Ce n'est pas sérieusement sans doute que Grotius affirme que « Si Dieu a donné une bonne loi par l'intermédiaire de Moïse, il ne s'ensuit point qu'il n'ait pu en donner une meilleure ¹. » La sagesse divine n'hésite pas, ne tâtonne pas, ne retouche pas son œuvre, comme un ouvrier malhabile. Qui croira que Dieu, ayant résolu de parler, n'ait pas dit ce qu'il nous importait de savoir, ou qu'il ait gardé le silence, pendant plusieurs siècles, sur des vérités nécessaires au salut éternel du genre humain ; par exemple sur les dogmes de l'immortalité de l'âme et d'une rétribution futuré ? Que sera-ce donc si l'on prouve, des textes de l'Écriture à la main, que la révélation mosaïque et celle de l'Évangile sont non-seulement différentes, mais

1. « Nec sequitur, si bona fuit lex per Mosem data, nullam dari potuisse meliorem. » *De Veritate rel. christ.*, lib. V, cap. VI.

contradictaires sur des points essentiels, en sorte que l'une donne à l'autre un démenti presque perpétuel. C'est ce que je vais montrer par un certain nombre de rapprochements de la loi ancienne et de la loi nouvelle.

La loi de Moïse autorisait la peine du talion. « *Oculum pro oculo, dentem pro dente, manum pro manu, pedem pro pede* ¹. » Cette disposition de l'*Exode* et du *Lévitique* reparait plus explicitement encore dans le *Deutéronome* ².

Jésus ne rappelle ce précepte que pour prescrire tout juste le contraire. *Si quis te percusserit in dexteram maxillam tuam, præbe illi et alteram* ³. » Est-ce là ce que les apologistes appellent compléter une loi par une autre loi ?

Le Dieu de Moïse, pour prix de l'obéissance à sa loi, promet aux Juifs de les venger de leurs ennemis. *Persequimini inimicos vestros et corrueunt coram vobis* ⁴. » Jésus condamne formellement la vengeance et ordonne d'aimer ses ennemis. « *Diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos* ⁵. » En ce qui concerne la patience et le pardon des injures, le monde loue la morale de l'Évangile et suit généralement la législation de Moïse.

La loi mosaïque autorisait le divorce, même pour

1. *Liber Exodi*, XXVI, 24. — *Levit.*, XXIV, 20.

2. *Lib. Deuter.*, XIX, 21.

3. *Matth.*, V, 39.

4. *Lib. Levit.*, XXVI, 7.

5. *Matth.*, V, 44.

des motifs assez frivoles, comme l'antipathie. *Si acceperit homo uxorem et habuerit eam, et non invenierit gratiam ante oculos ejus... dimittet eam de domo sua*¹. Jésus réprouve la répudiation, sauf le cas d'adultère. *Quicumque dimiserit uxorem suam, nisi ob fornicationem, et aliam duxerit, mœchatur*².

S'il y a une prescription plus formelle que les autres dans la loi mosaïque, c'est l'observation du sabbat, qu'on y trouve recommandée sous toutes les formes. *Dies septimus, quia sabbati requies est, vocabitur sanctus : omne opus non facietis in eo*³. Jésus l'enfreint, à diverses reprises, au risque de scandaliser les Pharisiens, et il donne une excellente raison de sa conduite : *Licet sabbatis benefacere*⁴.

Moïse ne promettait aux Juifs que des biens temporels, selon la remarque de Grotius⁵. Lisez le chapitre XXVI du *Lévitique* et le chapitre XXVIII du *Deutéronome*. Ces deux chapitres, où l'auteur entre dans les détails les plus minutieux, sont remarquables par une absence complète et caractéristique de toute arrière-pensée spiritualiste. Jésus parle sans cesse de la vie éternelle et déclare nettement que son royaume n'est pas de ce monde. *Regnum meum non est ex hoc mundo*⁶.

1. Lib. Deuter., XXIV, 1.

2. Matth., XIX, 9.

3. Lib. Levit., XXIII, 3.

4. Matth., XII, 12.

5. « Præmia lege Mosis aperte proposita, ad hanc vitam mortalem spectant omnia. » *De Ver. rel. christ.*, lib. V, cap. VI.

6. Joann., XVIII, 36.

En un mot, la loi ancienne et la loi nouvelle offrent un continuel antagonisme, quoique le Sauveur ait dit : *Non veni solvere, sed adimplere*¹.

Le concile de Trente a décidé que l'Ancien et le Nouveau Testament ont le même Dieu pour auteur. On ne s'en douterait guère en les comparant. Parmi les nombreuses contradictions qu'on y rencontre, Dieu dit à l'homme dans la *Genèse* qu'il mangera son pain à la sueur de son front. *In sudore vultus tui vesceris pane*². Jésus dans l'Évangile recommande à ses disciples de ne pas s'inquiéter de leur nourriture. *Ideo dico vobis, ne solliciti sitis, animæ vestræ quid manducetis*³. Ici c'est manifestement le Fils qui donne une leçon d'imprévoyance.

La loi ancienne était prodigue de sacrifices, et représentait Jéhovah comme épris de l'odeur de la graisse et du sang, aussi bien que les dieux d'Homère. *Sanguinem eorum fundes super altare, et adipēs adolebis in suavissimum odorem Domino*⁴. A l'occasion de la dédicace du temple, Salomon immole vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille brebis⁵. Combien les hécatombes du paganisme pâlisent devant une telle *razzia* ! Ainsi entre la première et la seconde personne de la Trinité même désaccord sur le cérémonial du culte que sur les doctrines morales.

1. *Matth.*, V, 24.

2. *Liber Genes.*, III, 19.

3. *Matth.*, VI, 25.

4. *Liber Numer.*, XXVIII, 17.

5. *Regum lib.* III, cap. VII, 63.

Parmi les contrastes du même genre, on peut remarquer que tous les miracles de l'Évangile sont empreints de bienveillance, tandis que presque tous ceux de l'Ancien Testament représentent le caractère vindicatif et implacable de la nation juive. La mer Rouge ouvre un passage et se referme pour engloutir l'armée de Pharaon¹. Josué fait arrêter le soleil et la lune pour avoir le temps de détruire ses ennemis². Dieu envoie un ange pour exterminer l'armée entière des Assyriens³. Le prophète Élie obtient par ses prières qu'il ne tombe du ciel ni pluie ni rosée pendant trois ans⁴. Le prophète Élisée, pour punir de petits enfants, qui l'avaient appelé « chauve, » fait sortir d'un bois deux ours qui en dévorent quarante-deux pour l'exemple⁵.

La loi mosaïque était belliqueuse et conquérante : l'Évangile prêche sans cesse la paix. Le Jéhovah des Juifs est « le Dieu des armées. » Il se complait dans l'effusion du sang, il respire le carnage, il aime surtout les guerres d'extermination. Moïse ordonne d'égorger indistinctement tous les Madianites, y compris les enfants à la mamelle. *Cunctos interficite quidquid est generis masculini, etiam in parvulis*⁶... Jésus dit, au contraire : *Sinite parvulos venire ad me*. Après les scènes sanglantes et les massacres continuels de

1. *Liber Exodi*, XIV, 28.

2. *Josue*, X, 13.

3. *Paralip.*, XXXII, 21.

4. *Regum lib.*, III, 1.

5. *Reg. lib.*, IV, cap. IV, 24.

6. *Liber Numer.*, XXXI, 17.

L'Ancien Testament, il semble qu'on respire enfin dans l'Évangile. C'est un fait inexplicable que ce conflit visible entre une loi venue de Dieu et une loi apportée par le Fils de Dieu. Cependant ces deux codes sont inséparables, et on ne peut accepter l'un sans l'autre. Croire, comme le répètent volontiers les apologistes, que la loi ancienne est l'ombre, la figure ou la préparation de la loi nouvelle, et que l'un de ces systèmes est le complément au lieu de la négation de l'autre, exige une bonne volonté peu commune.

Il résulte de là que l'édifice du christianisme se compose de deux parties incohérentes, maladroitement unies entre elles, et dont le désaccord irréparable saute aux yeux. Le législateur de l'Évangile, tout en protestant, dans chaque occasion, de son respect pour la loi mosaïque, la sape à sa base et lui substitue un autre esprit, une autre morale et un autre culte.

On pense bien que les apologistes gardent un silence prudent sur ces disparates et s'abstiennent de les mettre en relief. Ce n'est pas un motif pour leur en faire grâce et pour ne pas signaler un tel oubli aux méditations de leurs successeurs.

Enfin, n'est-il pas étrange que deux grandes révélations successives, destinées apparemment au genre humain tout entier, au nouveau monde comme à l'ancien monde, se soient adressées précisément au même peuple, et à peu près sur le même coin du globe?

En résumé, la révélation ne nous apprend rien d'utile ou d'essentiel que la raison ne nous ait déjà appris.

C'est la raison qui nous enseigne directement l'existence et les principaux attributs de Dieu ; c'est elle qui nous fait voir par induction la nécessité d'une autre vie et d'une rétribution future, pour satisfaire à la justice divine ; c'est elle enfin qui nous initie aux lois morales, communes à toutes les religions positives. Ce qu'une communication surnaturelle vient ajouter à ces notions fondamentales, comme certains dogmes et les mystères, ne nous est d'aucune utilité pratique et n'a de valeur qu'au point de vue de la foi. Tout nous annonce que notre bonheur éternel dépend de nous-mêmes, sans autre médiateur que la raison, sans autre offrande expiatoire que le repentir et la réparation de nos fautes. Jésus l'a dit à qui veut l'entendre : *Regnum Dei intra vos est*¹.

Ce qu'il y a de mieux à faire valoir à l'appui de la révélation, c'est qu'aucun peuple ne se contente de la religion naturelle et que tous professent une religion positive, primitivement fondée sur une révélation vraie ou supposée telle. Cela prouve seulement que les hommes ne peuvent pratiquer un culte sans l'environner de mystères et sans l'attribuer à une intervention divine ; mais il y a loin de cette croyance à la réalité même de l'origine surnaturelle d'un culte spécial. D'ailleurs, comme ces prétendues révélations s'excluent réciproquement, il en résulte que chacune a contre elle le témoignage de toutes les autres ou, en définitive, l'immense majorité du genre humain.

1. Luc, XVII, 21.

Si la révélation n'est ni nécessaire, ni vraisemblable, ni conforme au plan général de la Providence, comme je crois l'avoir suffisamment établi, il faut s'attendre que les moyens imaginés jusqu'ici pour lui servir de preuve sont défectueux, insuffisants et inefficaces. Néanmoins, puisque les apologistes prétendent qu'elle a eu lieu réellement, et même plus d'une fois, tenons les objections qui précèdent pour non avenues et discutons les arguments qu'ils produisent à l'appui de leur système, sans aucune préoccupation d'esprit, comme si cette grande question préliminaire était résolue en leur faveur.

CHAPITRE VI

ÉCRITURE SAINTE.

Conditions de l'efficacité d'une révélation. — Langue universelle. — Erreurs et désaccord des interprètes. — Révélation locale. — Peuple élu. — Caractère des Juifs. — Égoïsme. — Insociabilité. — Intolérance. — Barbarie. — Notions de la Divinité. — Théologie juive et paganisme. — Dieu israélite. — Sacrifice d'Abraham. — Endurcissement de Pharaon. — Massacre des Chananéens. — Miracle de Josué. — Anthropomorphisme biblique.

Même en supposant la nécessité de la révélation, il reste à expliquer le mode et le genre de communication choisis par la sagesse divine. Dieu a-t-il parlé à la masse du genre humain ou s'est-il servi d'intermédiaires? Comment a-t-il fait connaître sa volonté à ses interprètes? Nous ont-ils transmis sa parole textuelle ou lui ont-ils substitué leur propre langage? S'est-il manifesté à eux directement, comme on le rapporte à l'égard d'Adam, des patriarches ou de Moïse; ou par l'intervention de l'Esprit-Saint, comme on le suppose en ce qui concerne les prophètes, les évangélistes et

les apôtres ? Tous ces problèmes et bien d'autres sortent nécessairement de la simple hypothèse d'une révélation.

La communication de la parole divine par des intermédiaires est remplie de difficultés. Les traditions orales se dénaturent avec le temps, ou s'interprètent diversement par suite de l'imperfection des langues humaines. La pureté des textes écrits s'altère par la négligence des copistes, et, ce qui est plus grave, les livres apocryphes se confondent avec les livres authentiques. Dès le premier siècle du christianisme, il devenait nécessaire de choisir entre les vrais et les faux évangiles. Tout annonce que ce triage a été fait avec beaucoup de soin, d'exactitude et de discernement ; mais il n'a pas moins donné lieu à des controverses. La révélation de Dieu par ses œuvres ne comporte aucun doute, et les prescriptions de la conscience ne sont jamais suspectes d'interpolation.

S'il plaisait à Dieu de faire une révélation, elle serait sans doute courte, précise et facile à comprendre, comme les préceptes du Décalogue. Destinée à suppléer à l'insuffisance de la raison, elle serait à la portée de tous les esprits et accessible à toutes les conditions. Il n'y a aucune apparence que le genre humain soit condamné à chercher la parole divine dans un grand nombre de livres épars dont l'étude, le rapprochement et la complète intelligence exigeraient les labeurs d'une longue vie. C'est pourtant ce qu'il faut admettre, si l'on reconnaît que toutes les parties de l'Écriture sont également inspirées et dès lors ont

droit à la même créance et à la même soumission.

La question de l'origine du langage, dont quelques apologistes ont voulu tirer une preuve en faveur de leur cause, tourne contre eux et fournit au contraire un argument très-sérieux contre leur système. La diversité des idiomes humains, qui paraît presque aussi ancienne que le monde, suffirait pour opposer un obstacle insurmontable à une révélation parlée ou écrite. Il semble, en effet, que l'efficacité d'une pareille communication, destinée au genre humain tout entier, exigeait comme indispensable préliminaire l'établissement d'une langue universelle. On ne comprend pas que la parole divine soit exposée à être affaiblie, dénaturée ou travestie par des interprètes. Cette langue universelle devrait être d'une incomparable clarté pour s'adresser à toutes les intelligences. Par la même raison, elle devrait être toujours vivante, pour parler à tous de la même manière. Or, on ne connaît jusqu'ici aucune langue sacrée qui satisfasse à ces conditions.

Si le Créateur daignait annoncer, chaque jour, aux hommes sa volonté, il est probable qu'il les trouverait, chaque jour, occupés à discuter le sens de ses paroles. Telle est la conséquence inévitable de l'imperfection des langages humains.

Dieu, qui ne fait rien en vain, n'aurait pas permis que ses communications devinssent, en certains cas, obscures ou même intraduisibles dans la plupart des idiomes modernes. C'est un inconvénient qu'on remarque, par exemple, presque dès le début de l'Écriture, au vingt-troisième verset du second chapitre de

la *Genèse*, qui signifie littéralement pour nous : « Elle sera appelée femme, parce qu'elle a été prise de l'homme, » et dès lors n'offre aucun sens. La *Vulgate* esquive adroitement la difficulté aux dépens de la mère du genre humain : *Hæc vocabitur virago, quoniam de viro sumpta est* ¹. Les nombreuses divergences des traducteurs de la Bible annoncent les embarras de leur tâche, de même qu'elles exposent les fidèles à la déception d'admirer à faux, comme il arrive au sujet de la célèbre définition : « Je suis celui qui suis, » laquelle n'est pas conforme au texte original ².

Milman a remarqué que le jeu de mots du Sauveur : *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam* ³, ne se reproduit exactement qu'en français.

L'hypothèse d'une révélation locale, individuelle et privilégiée, est incompatible, non-seulement avec nos idées de la justice divine, mais avec le plan général du Créateur, tel qu'il nous apparaît. S'il y a un fait qui frappe surtout les observateurs attentifs, c'est le soin minutieux que semble avoir pris la Providence de répartir avec égalité les éléments de bonheur entre les créatures. Ce fait est attesté par le prix que tous les

1. *Liber Genesis*, II, 23. Le tour de la langue hébraïque se conserve mieux en anglais : « She shall be called woman, because she was taken out of man. » Le traducteur italien Diodati tourne ainsi la difficulté : « Costei sara chiamata femmina d' uomo, conciossiacosachè costei sia stata tolta dall' uomo. »

2. Larroque, *Examen critique des doctrines de la religion chrétienne*, vol. II, p. 13.

3. *Matth.*, XVI, 18.

êtres attachent à l'existence, les plus disgraciés de la nature comme les plus favorisés en apparence. Le moindre insecte tient à la vie et n'épargne aucun effort pour échapper à la destruction. Comment donc admettre que le même Dieu, qui a partagé si également les chances de bonheur ici-bas, distribue d'une manière partielle et capricieuse les moyens de parvenir à la félicité éternelle dans une autre vie ?

Clarke prétend que Dieu n'était pas tenu de nous accorder une révélation, et il ajoute que c'est une libéralité dont il était maître de choisir l'époque, la forme et l'intermédiaire ¹. Mais, puisque la révélation est destinée à suppléer à l'insuffisance de la raison, et que Dieu a donné la raison à tous les hommes, il semble qu'il aurait dû en être de même du complément nécessaire de cette faculté, ou que la révélation aurait dû être universelle. Clarke répond que, de même que Dieu n'était pas dans l'obligation de douer tous les hommes du même génie, de la même capacité, des mêmes talents, il n'était pas tenu davantage de leur procurer à tous le même degré de bonheur ou les mêmes occasions de l'acquérir ². Cette réponse n'est pas sérieuse. Le génie, la capacité, le talent, sont des avantages qui ne touchent en rien au salut. On ne voit pas l'utilité d'une révélation locale et traditionnelle pour servir d'auxiliaire à une faculté générale, née avec nous et venue de Dieu directement.

Eh quoi ! Platon, dont Clarke invoque si volontiers

1. *The being and attributes of God*, p. 215.

2. *Ibid.*, p. 217.

le témoignage en faveur de l'opportunité d'une révélation, aurait été privé de ce bienfait, et tant d'autres, moins dignes que lui d'une telle faveur, en auraient été gratifiés sans aucun mérite ! J'admire que les apologistes acceptent ce partage sans confusion.

Un seul fait reconnu matériellement faux dans les livres sacrés suffirait pour les rendre suspects. Telle serait, par exemple, une erreur grossière sur le mécanisme des corps célestes et sur le système planétaire. On ne peut supposer que le Créateur ignore les plus simples éléments de son œuvre, et qu'il s'expose à être démenti ou rectifié par ses créatures, dans le cours des siècles. Nous verrons bientôt combien la révélation mosaïque est défectueuse à cet égard.

Plus les apologistes représentent le monde ancien comme plongé dans les ténèbres de l'idolâtrie à l'avènement du christianisme, plus ils démontrent l'inutilité absolue, et par suite l'invraisemblance des révélations antérieures, si peu profitables au genre humain. Dieu ne fait rien d'incomplet, de provisoire, d'inefficace. Qui croira qu'il ait rompu le silence et pris la parole uniquement pour les Juifs, ou même pour deux tribus de ce peuple, « si obscur et si universellement dédaigné de ses voisins ¹, » comme le dit quelque part M. Frayssinous ? Qui reconnaîtrait là le caractère de grandeur, de fixité, et surtout d'universalité, partout si visible dans ses œuvres ? Et pourtant la révélation mosaïque sert de base à celle de l'Évangile et en est désormais inséparable.

1. *Défense du christianisme*, vol. III, p. 207.

Je pense que le christianisme serait plus fort sans son alliance avec le judaïsme. En effet, ce sont les annales juives qui fournissent le plus grand nombre d'objections et les plus graves contre l'ensemble du système révélé. C'est ce que comprenait fort bien Paley, lorsqu'il se plaignait de ce que Voltaire et ses disciples attaquent trop souvent le christianisme « à travers les défauts de la cuirasse du judaïsme ¹. » Cette tactique est malheureusement de bonne guerre, puisqu'il y a union complète et indissoluble entre les deux révélations.

Rien ne sert de dire, comme Bergier, que « le dieu des Juifs n'est pas le dieu des chrétiens ². » Le christianisme, ayant adopté toutes les croyances religieuses du peuple hébreu, devient solidaire des dogmes du culte auquel il rapporte son origine.

La théologie juive nous représente le Créateur de l'univers, le Dieu du monde visible et invisible, comme un chétif potentat qui s'entretient familièrement avec ses sujets, qui conclut un traité d'alliance avec une tribu particulière, qui prend fait et cause pour ses alliés, qui se met au service de leurs passions, et qui extermine au besoin leurs ennemis, c'est-à-dire ses propres enfants. La loi nouvelle ne tombe pas dans ces écarts et dans ces aberrations; mais, comme elle s'appuie sur la loi ancienne et lui emprunte ses traditions, elle en accepte nécessairement la responsabi-

1. *Evidences of the christianity*, p. 207.

2. *Réfutation du déisme*.

lité et n'a pas droit de se plaindre si on la confond dans les mêmes agressions.

Non contents de se regarder exclusivement comme les favoris du père commun de tous les hommes, les Juifs se flattaient d'avoir fait avec lui une ligue défensive et offensive. Ils ravalèrent ainsi le Créateur au niveau de ces divinités d'Homère, protectrices les unes des Grecs, les autres des Troyens. M. Frayssinous, après avoir exposé cette prétention singulière, ajoute gravement : « Oui, culte public, cérémonies sacrées, forme du tabernacle, vêtements des prêtres et des lévites, lois, police, règlements domestiques, tout avait pour l'Israélite un caractère sacré, tout était à ses yeux l'image de la divinité même¹. » Voilà donc Dieu travesti en maître des cérémonies et en costumier des lévites.

C'est ici le lieu d'apprécier le caractère de ce peuple que la foi nous représente comme l'unique dépositaire des titres du genre humain, et qu'elle proclame par excellence « le peuple de Dieu. »

Je ne m'étendrai pas plus longuement sur les défauts, les excès ou les crimes que le récit biblique impute aux Juifs, et qui rendent la prédilection divine en leur faveur à peu près inexplicable. Cette tâche a déjà été remplie par Bolingbroke, Voltaire, Thomas Payne et par plusieurs autres, avec une ingénieuse et malveillante industrie. Il n'est pas extraordinaire sans doute que, dans l'histoire d'une nation, se rencontrent des faits peu honorables pour cette nation, et qu'elle aurait

1. *Défense du christianisme*, v. II, p. 257.

intérêt à ensevelir dans l'oubli. Toutefois, lorsqu'il s'agit d'un peuple qui se dit élu de Dieu et qui s'arroge une mission providentielle, il est permis d'examiner ses prétentions avec plus de sévérité. On interroge minutieusement ses archives, on pénètre dans sa vie privée, on s'arme de ses propres aveux, et si l'on trouve en définitive que ce peuple ne vaut pas mieux qu'un autre, ou plutôt qu'il vaut moins que beaucoup d'autres, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même s'il prête le flanc aux attaques. Cette disposition d'esprit est aussi naturelle que légitime.

Il semble que la communication des volontés divines à un peuple choisi devrait l'élever à une hauteur incommensurable au-dessus de tous les autres, à cause du mérite spécial qui lui aurait valu un si grand privilège et par suite de l'importance même d'un tel bienfait. Maintenant que l'on compare les annales du peuple juif avec celles des nations modernes civilisées, ou même avec les annales de l'ancienne Grèce et du peuple romain avant l'avènement du christianisme, et qu'on nous dise où se trouvent le plus d'exemples de vertus publiques et privées.

La prédilection de Dieu pour les Juifs, d'après le récit mosaïque, paraît le plus inexplicable caprice de l'affection paternelle. Aucun peuple n'a poussé plus loin l'égoïsme national; aucun n'a été plus unanimement méprisé et abhorré par le reste du genre humain. Les Juifs attendaient un Messie qui ne serait un libérateur que pour eux et qui infligerait à toutes les autres nations les plus terribles calamités.

Suivant la relation de la *Genèse*, il faut croire que Dieu a distingué dans une race particulière une famille choisie, et dans cette famille des individus privilégiés, comme Isaac, malgré la supercherie par laquelle il dérobe à son frère le droit d'aînesse. Toutes ces exceptions ne s'accordent guère avec nos idées de la justice et de l'impartialité divine. Une planète élue, un peuple élu, une famille élue, que d'exclusions et de préférences chez le père commun de tous les êtres !

Les douze tribus primitives d'Israël se réduisirent plus tard à deux, par suite du schisme de Jéroboam, et c'est cette imperceptible fraction du genre humain qui, selon l'histoire juive et aux yeux des orthodoxes, représente le peuple de Dieu dans le domaine de la création !

Lorsque Grotius consacre un long chapitre à énumérer les crimes de tout genre attribués au peuple juif par l'Écriture, il ne s'aperçoit pas qu'il rend invraisemblable que Dieu ait élu un pareil peuple pour se révéler à lui et l'ait proposé comme un modèle aux autres nations¹.

Pascal dit de la Bible : « Ce livre qui déshonore les Juifs en tant de façons, ils le conservent aux dépens de leur vie². » Il y a quelque chose de plus étonnant : c'est que des hommes qui s'aperçoivent que ce livre déshonore les Juifs en tant de façons, ne les tiennent pas moins pour le peuple de Dieu et pour ses uniques favoris, pendant quatre mille ans consécutifs.

1. *De veritate religionis christianæ*, p. 227.

2. *Pensées*, chap. VIII.

La foi se montre tour à tour trop prévenue en fa-
des Juifs et trop sévère à leur égard. Ni la raison ni les
témoignages de l'histoire n'autorisent à les considérer
comme un peuple choisi ou comme une race excep-
tionnellement coupable. Quand il s'agit de la condam-
nation d'un juste, où est la nation qui ait le droit de
jeter à une autre la première pierre ?

C'est merveille de voir avec quelle irrévérence les
dogmatistes parlent quelquefois de la postérité d'A-
braham, objet de la prédilection spéciale de Dieu. « Le
peuple juif, dit M. Nicolas, peuple charnel et grossier,
si on le compare à la plupart des nations policées de
l'Asie et de la Grèce ¹... » N'est-ce pas là donner à la
fois une haute opinion du discernement divin et des
effets de la grâce divine ? Charnel et grossier ! voilà des
épithètes un peu fortes après tout ce qui précède. Sied-
il bien de traiter ainsi des gens qui ont passé la mer à
pied sec et pour qui le soleil s'est arrêté ? Les apolo-
gistes se servent d'Israël à peu près comme certains
États en usent envers leurs auxiliaires : avec toute
sorte d'égards et de ménagements, tant qu'ils en ont
besoin, et sans aucune cérémonie, dès qu'ils croient
pouvoir s'en passer.

Les sentiments des chrétiens envers la nation juive
sont assurément fort étranges. Ils avouent qu'ils lui
ont emprunté leurs traditions, leur cosmogonie, leurs
livres sacrés, en un mot, leur religion tout entière,
moins la morale évangélique. Ils excusent volontiers

1. *Études philosophiques*, vol. II, p. 385.

le penchant des Israélites à l'idolâtrie, leurs continuelles révoltes, leurs guerres d'extermination, leur caractère insociable, et ne les estiment pas moins le peuple de Dieu. La seule chose qu'ils ne leur pardonnent pas est d'avoir mal interprété leurs prophéties nationales. Pour ce seul tort, sans doute fort involontaire, ils les ont cruellement persécutés, dépouillés de leurs biens et déshérités de leurs droits civils, pendant près de dix-huit siècles.

La malveillance des chrétiens envers les Israélites est d'autant plus inexcusable qu'ils doivent à ceux-ci non-seulement la foi qui fait leur félicité ici-bas, mais leurs seules chances de bonheur éternel. En effet, il dépendait de la malice des Juifs, en laissant Jésus prêcher librement ses doctrines, de faire échouer le sacrifice de la rédemption et de mettre un obstacle invincible au salut du monde. On ne dira pas sans doute qu'ils étaient fatalement contraints d'immoler le Fils de Dieu, et que cet acte avait été résolu de toute éternité; ou il faudrait alors considérer le peuple élu comme le bouc émissaire du genre humain.

Aux yeux de l'orthodoxie, les Juifs sont à la fois un objet de sympathie et un objet de répulsion, pour avoir été tour à tour les favoris et les meurtriers de Dieu, deux imputations invraisemblables dont les absout pleinement la raison.

On ne saurait trop le redire, Dieu tel que nous le représente l'Ancien Testament n'est pas le père commun des hommes, mais le Dieu des Juifs, c'est-à-dire le protecteur spécial, le directeur spirituel et l'allié po-

litique d'une race privilégiée, à peu près imperceptible au sein de l'espèce humaine. Si c'est là ce que les théologiens appellent nous donner des notions plus hautes et plus pures de la Divinité, je ne puis partager leur sentiment. Que dirait-on d'un prince qui choisirait quelque obscur canton de ses provinces pour en faire l'unique objet de sa sollicitude et de ses faveurs? Que les Juifs conservent précieusement dans leurs archives ces titres de famille, si propres à flatter leur amour-propre national, cela se conçoit; mais que les autres peuples acceptent bénévolement le témoignage suspect des parties intéressées, voilà qui est plus difficile à comprendre.

Selon la remarque de Gibbon, les Juifs persécutés et humiliés « goûtent la secrète vengeance d'imposer leur foi à des peuples dont les symboles nouveaux excitent leur dérision¹. »

Le docteur Gregory entreprend avec beaucoup de bonne foi de réfuter une objection de Voltaire, qui demande comment Dieu a pu choisir pour favori un peuple aussi ignorant, aussi brutal et aussi grossier que les Hébreux. Il répond à cela par une longue énumération des arts et des divers genres d'industrie du peuple israélite qui savait cultiver la terre, faire paître les troupeaux, tisser des étoffes, travailler les métaux; qui avait des généraux, des écrivains, des poètes; qui, en outre, connaissait la musique et la danse². On ne conteste pas leurs talents d'agrément, et on ne voit pas

1. *History of the roman empire*, chap. L, vol. IX, p. 205.

2. *Letters on the evidences of the christian religion*, p. 218.

pourquoi les Hébreux auraient été dépourvus de génie poétique plus que les autres Orientaux ; mais il s'agit de savoir comment le créateur de tant de milliers de mondes a élu sur notre planète, pour objet de sa prédilection spéciale, un peuple insociable, inhospitalier, turbulent, ingrat, vindicatif ; ou comment, l'ayant trouvé tel, il ne l'a pas rendu meilleur et plus civilisé par son alliance et par ses fréquentes communications.

Un philosophe anglais résume ainsi son opinion sur le mérite intellectuel des Juifs : « Il est bien connu que les Hébreux n'ont jamais excellé dans les sciences mathématiques ou philosophiques, ni dans les arts libéraux, et qu'ils ne se sont jamais distingués par aucune découverte importante. Aussi Apollonius portait-il sur eux ce jugement sévère, qu'il faut les ranger parmi les barbares les plus stupides, et qu'ils sont peut-être l'unique peuple qui n'ait jamais produit une seule invention. Leurs anciennes institutions, appelées écoles des prophètes, étaient bien moins destinées à répandre l'instruction dans le domaine des sciences, comme nos écoles modernes, qu'à préparer la jeunesse pour remplir les fonctions sacerdotales et prophétiques. Aucune nation ou contrée sur la face de la terre n'a autant abondé en prophètes ou en hommes inspirés¹. »

Les Juifs n'ont pas été jugés plus favorablement, au même point de vue, par un philanthrope moderne. « Ce peuple, dit M. de Gérando, par son caractère,

1. *Th. Burnettii archaeologia philosophicæ* lib. 1, cap. VII.

ses mœurs, ses institutions, semblait être destiné à rester stationnaire. Un attachement excessif à leurs propres traditions dominait chez les Juifs tous les penchants de l'esprit; ils restaient presque étrangers aux progrès de la civilisation, au mouvement général de la société; ils étaient, en quelque sorte, moralement isolés, alors même qu'ils communiquaient avec tous les peuples et parcouraient toutes les contrées ¹. » Ainsi, sous tous les aspects, la faveur des Juifs auprès de Dieu reste inexplicable.

Le savant auteur de l'*Histoire critique de la philosophie*, Brucker, prouve que la prétention de faire dériver toute la sagesse païenne d'une origine juive ne soutient pas l'examen. Il fait remarquer que les législateurs primitifs de l'Égypte, Thoth ou Hermès, Mercure trismégiste et le philosophe chaldéen Zoroastre, étaient antérieurs au temps de Moïse et même d'Abraham. Il ajoute que, d'après le récit de l'Écriture sainte, les Égyptiens, loin de se faire les disciples des Hébreux, les traitaient avec mépris comme des esclaves; et que les descendants de Jacob étaient relégués dans une contrée distincte où ils avaient peu de rapports avec les naturels du pays. Il n'y a pas la moindre apparence qu'un peuple, dès lors fort avancé dans la civilisation, ait emprunté ses mystères sacrés à une race qu'il regardait comme très-inférieure. En réalité, les Juifs, loin d'être les précepteurs de l'ancien monde, ont été les plagiaires de tous leurs voisins ou de leurs

1. *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, vol. IV, p. 299.

conquérants : d'abord des Égyptiens, qui les réduisirent en servitude; ensuite des Grecs, par l'intermédiaire de l'école d'Alexandrie; plus tard, des Arabes, maîtres de l'Espagne et rénovateurs des études philosophiques au moyen âge.

Il est remarquable que presque tous les auteurs anciens ont parlé du peuple de Dieu avec un dédain inexprimable. Les uns lui reprochent son humeur insociable ¹; d'autres, son esprit d'intolérance ²; d'autres encore, sa crédulité sans bornes ³. Les expressions qu'emploie l'historien Tacite sont d'une énergie caractéristique ⁴. « Les Grecs et les Romains, dit Sainte-Croix, avaient tant de haine et de mépris pour le peuple juif, qu'ils affectaient de n'en pas parler dans leurs écrits ⁵. Il est impossible de ne pas être frappé de ce contraste entre les préventions humaines et la prédilection divine. On voit par ce concert de malédictions que, si un prix de vertu avait été proposé aux nations, les Juifs n'auraient pas obtenu une seule voix parmi leurs voisins, et qu'il ne serait venu à l'es-

1. « Nec monstrare vias eadem nisi sacra colenti. »

Juven., sat. XIV.

2.

« Ac veluti te

« Judæi, cogemus in hanc secedere turbam. »

Horat., lib. I, sat. IV.

3. « . . . Credat Judæus Apella, « Non ego. »

Horat., lib. I, sat. IX.

4. « Despectissima pars servientium. » *Histor.*, lib. V, cap. VIII. —

« Teterrimam gentem. » Ibid.

5. *Historiens d'Alexandre*, p. 555.

prit de personne de les choisir comme un peuple modèle.

Les écrivains les plus orthodoxes passent généralement condamnation sur le caractère des anciens Juifs. « La multitude des Hébreux, dit M. Henri Martin, était grossière et sensuelle ¹. » Où donc est leur bon côté, se demande-t-on sans cesse en lisant leurs panégyristes ?

Il est vrai qu'un philosophe israélite contemporain cherche à réhabiliter ses ancêtres par l'hommage suivant : « Le rang que tient la Grèce dans le domaine de la philosophie, de la poésie et de l'art; Rome dans celui de la législation, de la politique et de la guerre; la Judée, plus grande que toutes deux, l'occupe dans la sphère des idées morales et religieuses. Le monde civilisé a reçu d'elle les fondements de sa foi. Elle lui a appris ces deux choses que l'antiquité païenne n'a jamais connues, la sainteté et la charité... »

En glorifiant ainsi la sainteté des anciens Juifs, M. Franck oublie-t-il donc deux chapitres du *Lévitique*, relatifs à la prohibition de turpitudes ou d'obscénités dont le long catalogue aurait étonné Juvénal, et qui, apparemment, n'étaient pas sans exemple chez le peuple de Dieu ? Ne serait-il pas embarrassé, je ne dis point de traduire, mais de citer textuellement les versets de la Bible auxquels je fais allusion ? Ignore-t-il que le vice honteux, si justement reproché par saint Paul aux Romains dégénérés, tire son nom d'une ville

1. *La vie future suivant la foi et suivant la raison*, p. 46.

2. *Levit.*, cap. XVIII, 22, 23; cap. XX, 13, 15, 16.

de Palestine? Ne se souvient-il plus de l'histoire du lévite d'Éphraïm, des égarements de David, des désordres de Salomon et de tant d'autres scandales qui justifient l'énergique flétrissure de Tacite ¹?

Après le massacre des Madianites, trente-deux mille vierges furent réduites en esclavage et distribuées aux Israélites, immédiatement après le bétail, par ordre de Moïse ². Que vous semble de ce spécimen de sainteté?

Quant à la charité des anciens Juifs, on a vu ce qu'en pensaient leurs voisins. Sans nul doute ils étaient secourables les uns envers les autres. On trouve dans la loi ancienne quelques belles maximes qui n'ont rien à envier à l'Évangile, et que je me plais à rappeler ici, sur le pardon des injures, sur l'amour du prochain et même sur la sympathie pour les étrangers ³. Mais ces maximes sont contredites par des textes de loi qui autorisent la vengeance individuelle exécutée contre le meurtrier par les parents de la victime, sans aucune formalité de justice ⁴. Les bandits de la Corse professent encore la même règle. Une autre disposition de la loi prescrit de tuer sur-le-champ le frère, le fils, la fille, l'épouse chérie ou l'ami intime, qui voudraient

1. « Projectissima ad libidinem gens. » *Histor.*, lib. V, cap. V.

2. *Liber Numer.*, XXXI, 35.

3. « Non quæres ultionem, nec memor eris injuriæ civium tuorum. Diliges amicum tuum sicut te ipsum. » *Levit.*, XIX, 18. — Suivant des érudits, il faut lire *proximum*, comme dans l'Évangile.

4. *Propinquus occisi, homicidam interficiet: statim ut apprehenderit eum, interficiet.* » *Lib. Numer.*, XXXV, 19.

entraîner au culte des dieux étrangers ¹. *Statim interficies*, constitue une formule favorite et une procédure sommaire du code judaïque. On peut affirmer que si les Juifs pratiquaient aujourd'hui littéralement toutes les lois de Moïse, ils ne seraient admis chez aucun peuple civilisé.

Nulle nation ancienne ou moderne n'a exercé la guerre avec plus de férocité et de vandalisme. Ils ne faisaient grâce ni aux femmes, ni aux vieillards, ni aux enfants en bas âge, ni aux troupeaux, ni même aux édifices ². Le traitement infligé par David aux Ammonites vaincus dépasse en raffinement de barbarie les atrocités qu'on impute aux pires tribus de cannibales ³. Tout cela est raconté sans un mot de blâme ou de réprobation. Le plus beau des psaumes respire une haine farouche et se termine pas un vœu sauvage dont la seule idée fait frémir ⁴.

M. Frayssinous dit à ce sujet : « Je veux que dans leurs guerres les Juifs aient plus d'une fois violé les droits de l'humanité et déployé envers leurs ennemis un caractère féroce ; mais, pour juger sainement dans cette matière, il faut se transporter à ces temps an-

1. « Si tibi persuadere voluerit frater tuus... statim interficies. » *Deuter.*, XIII, 6-9.

2. « Interfecerunt omnia quæ erant in civitate, a viro usque ad mulierem, ab infante usque ad senem. Boves quoque et oves et asinos... » *Liber Jos.*, VI, 24.

3. « Populum quoque adducens serravit, et circumegit super eos ferrata carpenta, divisitque cultris .. » *Reg.* lib. II; cap. XII, 31.

4. « Beatus qui tenebit et allidet parvulos tuos ad petram. » *Psal.* CXXXVI.

ciens où le christianisme, par ses maximes plus pures, n'avait pas encore adouci ce que les usages de la guerre avaient de barbare ¹. » A quoi sert donc d'être le peuple de Dieu pour avoir besoin d'une pareille excuse? Ainsi l'influence d'une religion d'origine surnaturelle est subordonnée, comme toutes les institutions humaines, à l'adoucissement des mœurs publiques et aux progrès de la civilisation générale. Que disons-nous autre chose et n'est-ce point un aveu formel de l'inefficacité de la révélation?

C'est ici le lieu de remarquer en passant combien ont gagné les Juifs en philanthropie, en bienveillance, en sociabilité, depuis qu'ils ne sont plus exclusivement le peuple de Dieu. N'est-ce pas à cette puérile prétention qu'ils devaient leur intolérance, leur fanatisme, leur implacable orgueil, tout ce qui les rendait odieux à leurs voisins? Qui pourrait leur appliquer aujourd'hui, avec la moindre vérité, le mot célèbre de Tacite : *Odio generis humani convictos*?

Passons à ce que la plupart des apologistes représentent comme l'attribut distinctif du judaïsme, je veux dire des idées plus hautes et plus pures sur la Divinité. Le judicieux Campbell s'exprime ainsi : « Le contraste que nous apercevons entre les Israélites et les anciens Grecs et Romains est remarquable. Les Grecs et les Romains sur tous les sujets des sciences humaines, sur tous les arts libéraux et utiles, raisonnaient en hommes; sur le sujet de la religion,

1. *Défense du christianisme*, vol. II, p. 264.

ils balbutiaient comme des enfants. Les Israélites, au contraire, dans les sciences et les arts étaient des enfants; mais, dans leurs opinions religieuses, c'étaient des hommes : par exemple, dans leurs notions de l'unité, de l'éternité, de la toute-puissance, de l'omniscience, de l'ubiquité, de la sagesse et de la bonté de Dieu '... » Ces assertions sont-elles bien fondées? C'est ce qu'il faut voir, des textes de l'Écriture à la main.

Il est vrai que les Juifs, parmi les peuples de l'antiquité, ont eu le mérite de reconnaître nettement un seul Dieu, sans équivoque, sans mystère et surtout sans image matérielle. C'est là leur incontestable honneur. Sur tout le reste, ils ne se sont pas élevés au-dessus du polythéisme. Ils se figuraient Dieu comme un être jaloux, capricieux, irascible, vindicatif et susceptible de toutes les passions humaines.

La mythologie païenne attribuait à ses divinités des mœurs licencieuses et impures. La tradition juive prête à Jéhovah des penchants haineux et sanguinaires. La différence n'est pas assez grande pour autoriser à dire que les Juifs seuls dans l'antiquité ont eu des idées saines sur Dieu.

Le dogme de l'unité divine, non moins essentiel et non moins fondamental que celui de l'existence même de Dieu avec lequel il se lie si étroitement, a été fort bien compris par les païens ². Leur polythéisme était

1. *Dissertation on miracles.*

2. Saint Augustin dit des anciens philosophes : « De ipso uno Deo colendo nonnulla vera inveniuntur apud eos. » *De Doct. christ.*, lib. II, cap. XL.

plus apparent que réel. Ils attribuaient à Jupiter une si éclatante supériorité sur tous les autres dieux, que ceux-ci remplissaient, à son égard, le rôle de la milice céleste dans la hiérarchie chrétienne ¹. A la vérité, ils reconnaissaient à leurs divinités secondaires et à leurs demi-dieux une action spéciale et une intervention directe dans les choses d'ici-bas, à peu près comme les légendes reconnaissent aux saints une puissance propre et la prérogative des miracles ; mais, dans leurs définitions philosophiques, ils proclamaient un Dieu unique et indivisible, sans allégorie, sans figure, sans subtilité. Les paroles d'Épictète, à ce sujet, sont remarquables : « La cause des causes, le principe des principes, le Dieu des dieux ². »

L'erreur de la pluralité des dieux provient de la faiblesse de l'esprit humain qui ne conçoit pas un souverain sans un grand nombre de serviteurs et de ministres de ses volontés. Aujourd'hui encore, malgré les lumières du christianisme, la multitude n'a pas d'autre sentiment ; et, dans les pays catholiques surtout, bon nombre de fidèles attribuent à leurs saints autant d'influence qu'à Dieu même.

Samuel Clarke a justement remarqué que, parmi les anciens philosophes, nul ne parle aussi dignement que Platon de la nature et des attributs de Dieu. En effet, il est difficile de mieux définir le créateur et le

1. « Divosque mortalesque turmas

« Imperio regit unus æquo. »

Hor., lib. II, od. IV.

2. Διὶς αἰτίαν, ἀρχὴ ἀρχῶν, Θεὸς θεῶν. *Simplicius in Epicteto.*

conservateur de l'univers que ne l'a fait Platon dans un passage de son traité de la *République*¹. Saint Augustin lui rend un témoignage non moins flatteur². L'entretien d'Aristodème et de Socrate dans Xénophon est un hommage à la Providence, comparable à ce qu'on trouve de mieux dans les livres saints³. L'Écriture offre-t-elle rien de plus sublime que l'inscription qu'on lisait, à l'entrée du temple de Delphes : « Tu es ; » ou que celle gravée dans le temple de Saïs et rapportée par Plutarque⁴ ? L'invocation de Cléanthe à Jupiter est un hymne magnifique et qui soutiendrait le parallèle avec les plus beaux psaumes de David.

Les apologistes vantent sans cesse la supériorité de la théologie judaïque sur la théologie païenne ; mais cette supériorité est purement relative et ne satisfait pas mieux la raison. Le Dieu d'Israël est aussi partial, aussi capricieux, aussi passionné, aussi poétique, en un mot, que les divinités d'Homère. Les Juifs admettaient d'ailleurs l'idée d'un mauvais principe en guerre ouverte avec Dieu même, également chef d'une nombreuse hiérarchie, occupé à conspirer éternellement la perte du genre humain, et non moins capable que le Créateur d'interrompre les lois de la nature. Certes,

1. Ὁ ποιητὴς καὶ πατὴρ τοῦδε τοῦ παντός... *De Republica*, lib. X.

2. « Nunc satis sit commemorare Platonem determinasse finem boni esse secundum virtutem vivere. » *De civit. Dei*, lib. VIII, cap. VIII.

3. *Memorab.*, lib. I, cap. IV.

4. *Plut. de Is. et Osir.*

il n'y a pas lieu de s'applaudir beaucoup d'un tel système théologique.

Suivant l'assertion du docteur Gregory : « Une religion qui vient du ciel doit nous fournir des conceptions plus élevées, plus imposantes et plus glorieuses des attributs et des actes de la Divinité. C'est ce que fait la Bible ¹. »

Appliquons cette règle à quelques exemples tirés de l'Écriture.

Parmi les attributs divins les plus essentiels, il ne faut pas omettre l'infailibilité dont les théologiens ne parlent guère et pour cause. Autant ce privilège est une prétention dérisoire quand on l'attribue à l'homme, autant il devient caractéristique lorsqu'il s'agit de la Divinité. Dieu seul ne peut errer, se méprendre, se repentir, comme une intelligence finie et bornée. Chez lui point d'hésitation ni de tâtonnements. Il réalise d'abord sa pensée et atteint son but sans effort, parce qu'il sait tout et voit tout. Un système qui contredit l'infailibilité divine repose manifestement sur l'erreur.

Comment concilier un tel attribut avec ce passage de la *Genèse* : *Pœnituit eum quod hominem fecisset in terrâ, et tactus dolore cordis intrinsecus, Delebo, inquit, hominem quem creavi*²; et un peu plus loin : *Non igitur percutiam omnem animam viventem, sicut feci*³.

Le paganisme rectifie quelquefois le judaïsme. Dieu

1. *Letters on the evidences of the christian religion*, p. 193.

2. *Genes.*, VI, 6, 7.

3. *Ibid.*, VIII, 21.

ne se repent pas ou ne revient pas sur ses desseins, et le philosophe Sénèque nous en donne la raison ¹.

Quelle idée indigne de la sagesse divine que le dessein de tenter Abraham, comme si Dieu ne savait pas d'avance le résultat de cette épreuve. *Quæ postquam gesta sunt, tentavit Deus Abraham, et dixit ad eum* ²... Gregory examine si l'ordre que reçoit ici Abraham de sacrifier son fils unique n'est pas tellement dénaturé que le livre qui le rapporte semble incroyable. Il répond que ce sacrifice, tout pénible qu'il pût être pour Abraham, était bien propre à confirmer sa foi et son obéissance. Quant au mensonge du patriarche à ses serviteurs ³, le même apologiste nous apprend qu'Abraham pensait sans doute que Dieu pourrait ressusciter son fils immolé. A la bonne heure; mais il faut avouer que cette supposition diminue beaucoup le mérite du sacrifice.

Je demande quel rôle fait jouer à Dieu, dans le récit mosaïque, le piège tendu à Pharaon pour la délivrance des Israélites? *Dixitque Dominus ad Moysen: Ecce constitui te deum Pharaonis... Sed indurabo cor Pharaonis... et non audiet vos* ⁴. Où trouverait-on dans Homère ou dans les poètes du paganisme aucun exemple d'un stratagème aussi puéril et aussi indigne de la ma-

1. « Nunquam primi consilii deos pœnitet... quia non licet ab optimis errare. » *De benef.*, lib. VI, cap. XXIII.

2. *Genes.*, XXII, 1.

3. « Ego et puer... postquam adoraverimus, revertemur ad vos. » *bid.*

4. *Exod.*, VII, 1-4.

jesté suprême? Que devient la liberté humaine dans une telle combinaison? Le respect pour Dieu ne commande-t-il pas ici l'incrédulité?

On pourrait établir, sur la nature et les attributs de Dieu, un parallèle entre divers passages de l'Écriture sainte et des auteurs profanes, tout à l'avantage de ces derniers. Ainsi, tandis que le *Pentateuque* nous montre Dieu capable de repentir et tendant des pièges à l'homme, comme dans la tentation d'Abraham et l'endurcissement du roi d'Égypte, Platon le représente comme infailible, immuable et toujours vrai ¹.

Gregory se demande encore si l'extermination des Chananéens pour faire place au peuple hébreu, peut se concilier avec la miséricorde et la justice de Dieu, et si le massacre des petits enfants à la mamelle n'est pas une révoltante atrocité ². Il répond que Dieu aurait pu faire périr ces enfants tout aussi bien par une inondation, un incendie, une peste, une famine ou tout autre fléau, et que nul n'aurait pour cela inculpé sa justice. Il rappelle que deux ours ont dévoré quarante-deux petits enfants qui se moquaient du prophète Élisée. Il nous informe en passant que ce trait, aussi bien que la destruction des Chananéens, semblent tellement répugner à la bonté de Dieu, que certains incrédules rejettent comme apocryphes les livres où ces événements sont rapportés. Je ne puis me défendre de croire que de tels incrédules

1. Οὐκ ἔστιν οὗ ἕνεκα ἂν Θεὸς ψεύδοιτο... Κομίδῃ ἄρα ὁ Θεὸς ἀπλοῦν καὶ ἀληθὲς ἐν τε ἔργῳ καὶ ἐν λόγῳ. Καὶ οὔτε αὐτὸς μακίσταται, οὔτε ἄλλους ἐξαπατᾷ... *De Republica*, lib. II,

2. *Letters on the evidences of the christian religion*, p. 222.

comprennent mieux la divinité que les orthodoxes. Quant à ce qu'ajoute Gregory, que les tremblements de terre de Catane, de Lima et de Lisbonne, ont aussi englouti des femmes, des vieillards et de petits enfants, cela ne justifie pas les Israélites du massacre des Chananéens. C'est comme si on alléguait pour circonstance atténuante, en faveur d'un meurtrier, que la déviation d'une locomotive fait périr bien d'autres victimes.

Ne semble-t-il pas que Plutarque ait songé au Dieu des Juifs, lorsqu'il écrivait : « J'aimerais mieux que l'on dit de moi qu'il n'y a pas et qu'il n'y a jamais eu de Plutarque au monde, que d'entendre dire que Plutarque est inconstant, fantasque, enclin à la colère, vindicatif et ombrageux ¹. »

Le plus éclatant miracle de la Bible est celui de Josué ². Aucun autre n'a autant d'importance que celui-ci, parce que toutes les nations auraient dû en rendre témoignage, à moins d'un complot universel contre la vérité. Ne nous arrêtons pas sur les difficultés physiques de ce miracle, qui suppose qu'une perturbation complète s'est produite dans notre système planétaire, et, ce qui n'est pas moins merveilleux, que le reste du monde n'en a rien su. D'après les calculs

1. *De superstitione*, cap. X.

2. « Steteruntque sol et luna, donec ulcisceretur se gens de inimicis suis. Nonne scriptum est hoc in libro justorum? Stetitque sol in medio cœli, et non festinavit occumbere, spatio unius diei. Non fuit antea nec postea tam longa dies, obediēte Domino voci hominis... »
Josue, X, 13-14.

de l'astronome Laplace, il est impossible qu'une différence de la centième partie d'une seconde ait eu lieu dans la longueur du jour, depuis les âges les plus reculés jusqu'au temps actuel. Est-il vraisemblable que le Créateur ait interrompu une régularité aussi admirable et suspendu l'ordre de la nature, pour faciliter aux Israélites l'extermination des Amorrhéens, c'est-à-dire d'une partie de ses créatures? Ce qui n'est pas moins étrange, Dieu n'agit pas ici spontanément. Il devient l'humble vassal des Juifs, il obéit à la voix de l'homme, et se fait l'instrument d'une vengeance nationale. *Obédiente Domino voci hominis*, paroles incroyables qui partout ailleurs paraîtraient un blasphème, et dont on ne trouverait l'équivalent dans aucune fiction du polythéisme. Et que faut-il penser de cette parenthèse : « N'est-ce pas écrit dans le livre des justes? » C'est bien la réflexion d'un narrateur qui ne croit pas à ce qu'il raconte, et qui s'ingénie à justifier une légende populaire.

On peut dire que si Dieu a choisi les Juifs pour son peuple, réciproquement les Juifs se sont fait un Dieu israélite. Ils ont composé les perfections divines avec les pires imperfections de leur caractère national. Ils étaient naturellement mobiles, capricieux, jaloux, irascibles, vindicatifs : ils ont représenté Jéhovah sous les mêmes traits.

Aussi la Bible contient-elle divers passages dont le fanatisme peut aisément abuser. Lorsque la Chambre des communes, en Angleterre, provoqua la vengeance d'Élisabeth contre Marie Stuart, elle appuya son accu-

sation sur des textes et des exemples de l'Ancien Testament, qui, selon l'historien Hume, « si on les considérerait comme règle générale de conduite, entraîneraient des conséquences destructives de tout principe de morale et d'humanité ¹. »

Dans la théologie judaïque, l'imputation d'un sentiment de jalousie à Dieu, c'est-à-dire d'une passion particulièrement inhérente à notre faiblesse, est une de ces puérilités qui attestent l'enfance de l'esprit humain, et qui suffisent pour juger un symbole.

L'Évangile nous donne sur Dieu des notions beaucoup plus pures que l'Ancien Testament et tout à fait différentes. Là, plus d'infirmités humaines, plus de passions, plus de divinités d'Homère. Tout est élévation, tout est sagesse, tout est bonté.

Les meilleurs esprits ne peuvent pas toujours s'affranchir des préoccupations de la foi. Bossuet, s'inspirant des traditions de la Bible plutôt que de l'esprit de l'Évangile, dit quelque part : « Nous lisons dans les saints prophètes que Dieu et ses serviteurs se riront des damnés, qu'ils les insulteront par des reproches mêlés de dérisions et de railleries ; et que, non content de les découvrir et de les convaincre, il les immolera à la risée de tout l'univers ². » M. de Lamennais ne pouvait omettre une aggravation de pénalité si conforme à ses propres sentiments. Il s'exprime ainsi sur le sort des incrédules dans une autre vie : « Dieu aussi

1. *History of England*, vol. V, p. 201.

2. *Sermon sur le jugement dernier*.

sourira, *irridebit et subsannabit eos* ¹. » N'est-ce pas un peu trop prêter à Dieu les défauts du caractère de l'auteur? Que penserait-on d'un juge qui, à la plus terrible des sentences, ajouterait le sarcasme et la dérision?

Comment ne pas rappeler, à ce propos, les belles images bibliques de Massillon? « Dieu voit avec indignation de faibles mortels, emportés par ce cours rapide, l'insulter en passant... et tomber, au sortir de là, entre les mains de sa colère et de sa vengeance. » Le philosophe païen, Cicéron, professe ici une meilleure théologie que celle des grands orateurs chrétiens, et il se garde bien de transférer à Dieu ce péché capital qui est un des attributs de la faiblesse humaine ². Ce n'est pas la colère, c'est la justice divine qui est redoutable.

J.-J. Rousseau est parfaitement fondé à dire que « les plus grandes idées de la Divinité nous viennent de la raison. » En effet, les idées de Dieu, qui nous viennent par l'intermédiaire de la révélation, sont loin de répondre à notre attente, et le rabaissent le plus souvent au niveau de l'humanité. Si la raison est le plus beau présent du Créateur, c'est qu'elle nous apprend à le mieux connaître et à mieux apprécier ses attributs.

L'apologiste Gregory fait, à ce sujet, un aveu re-

1. *Essai sur l'indifférence*, vol. I, p. 516.

2. « Num iratum timemus Jovem? Hoc quidem commune est omnium philosophorum, nunquam nec irasci Deum, nec nocere. » *De Officiis*, lib. II, cap. XXVIII.

marquable : « Par la faiblesse de notre nature, nous ne pouvons parler de Dieu sans employer un langage figuré, pris aux objets naturels. Nous limitons son immensité à certaines dimensions particulières. Nous disons qu'il respire le parfum de l'encens, qu'il prête l'oreille à notre voix, qu'il abaisse ses regards du haut du ciel. Après l'avoir ainsi rapproché de nous en lui prêtant nos sens et nos organes, nous lui attribuons aussi nos passions et nos infirmités morales; nous le représentons comme haineux, partial, jaloux, vindicatif ¹. » Tout cela est incontestable; mais à qui la principale faute? n'est-ce pas l'Écriture elle-même qui respire un perpétuel anthropomorphisme? En vain Aristote enseigne que Dieu n'est point corporel ². La Bible nous entretient sans cesse de la bouche de Dieu, de ses pieds, de sa main droite et d'autres images du même genre que la foi trouve sublimes.

L'expression figurée de « roi du ciel » nous fait songer abusivement à une cour, à un trône, à une milice, à des ambassadeurs, à une hiérarchie, en un mot, à tout le cortège des chétives royautés de ce monde. D'autres vont plus loin, et, pour compléter l'assimilation, ajoutent quelques-uns de nos instruments ou de nos ustensiles, un marchepied, des balances, un compas, apparemment de peur que le géomètre infallible ne se trompe de quelques millimètres. Tout cela passe pour très-poétique et non pas pour très-puéril.

1. *Letters on the evidences of the christian religion*, p. 234.

2. *Θεὸν ἀσώματον ἀπείρητον*. *Diog.*, in *Vita Aristotelis*. Sénèque a dit de même : « Quid est Deus? mens universi. » *Natur. quæsti., præfatio*.

Nous faisons Dieu à notre image, et le ciel à l'image de la terre. Si nous essayons de concevoir un lieu de délices, nous lui prétons une porte, des clefs, un concierge, comme aux demeures d'ici-bas. Nous ne comprenons pas un jugement final s'il n'est annoncé par le bruit des trompettes.

Dès le début de la *Genèse*, apparaît cet anthropomorphisme qui domine dans toute la Bible, et qui mérite le reproche que Cicéron adressait à Homère ¹. M. Nicolas cite avec admiration divers traits de l'Écriture et notamment ce passage d'Isaïe, sur la puissance divine : « Qui est celui qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main, et qui, la tenant étendue, a pesé les cieux ; qui soutient de trois doigts toute la masse de la terre, qui pèse les montagnes, et qui met les collines dans la balance ². » Évidemment le prophète qui a écrit ces lignes se figurait Dieu comme un homme doué d'une taille et d'une force gigantesque ³. On pourrait ici rapprocher Isaïe d'Homère, qui représente Jupiter suspendant tous les dieux à une chaîne et les enlevant seul, sans efforts, autre image que M. Frayssinous approuve également et qu'il qualifie de sublime ⁴.

Chateaubriand, dans une des plus poétiques descriptions des *Martyrs*, nous montre Dieu le Père « porté sur un trône de nuées, un compas à la

1. « Humana ad deos transferebat. » *Tusc. quæst.*, lib. I.

2. *Études philosophiques*, vol. II, p. 392.

3. *Isaïe proph.*, XL, 12.

4. *Défense du christianisme*, vol. I, p. 123.

main ¹... » Passe encore pour le trône de nuées et pour la main ; mais de quelle utilité peut être le compas, et à quoi bon cet emprunt aux inventions de la faiblesse humaine ? Une telle fiction, quoique empruntée à la Bible et reproduite par Milton, ne choque pas moins le sens commun.

Il en est de même des attributs moraux. Certes, le Messie batailleur du *Paradis perdu* n'est pas le doux législateur de l'Évangile, qui reçoit des outrages sans se plaindre. On ne saurait faire une plus grande injure au père des hommes, que de le travestir en « dieu des armées ; » ni plus méconnaître le caractère de l'humble mère du Sauveur, que de lui ériger des autels sous l'invocation de « Notre-Dame des Victoires. »

L'anthropomorphisme conduit naturellement au culte des images. On sait que les Israélites, les musulmans et les luthériens accusent les catholiques d'idolâtrie. « Les Juifs surtout, dit l'apologiste Leslie, se scandalisent de voir le vrai Dieu peint comme un vieillard dans leurs églises, leurs livres de messe, leurs boutiques, leurs maisons, et publiquement vendu par privilège. Ils regardent cela comme une infraction à la défense formelle du *Deutéronome* ², sans compter, ajoute le même auteur, l'adoration de la vierge, des anges et des saints ³. »

Plutarque se raille quelque part des superstitieux,

1. *Martyrs*, liv. III.

2. « Ne forte decepti faciatis vobis sculptam similitudinem, aut imaginem masculi vel feminæ. » *Deuter.*, IV, 16.

3. *Short and easy method with the Jews*.

qui, croyant les dieux semblables à nous, se procurent des images qu'ils façonnent, qu'ils parent et qu'ils adorent ¹.

L'homme, non-seulement revêt la Divinité de formes humaines, mais lui prête un costume pareil au sien et variable selon les lieux ou les temps. Un des interlocuteurs de Cicéron, dans le dialogue sur la nature des dieux, remarquait que la Junon d'Argos n'était pas celle de Rome ². Il en est de même chez les modernes. Une madone des Calabres n'est pas celle du Tyrol, pas plus qu'une madone d'Andalousie ne ressemble à celle de Flandre. Le costume de la Vierge, au moyen âge, n'est pas celui du dix-neuvième siècle. On a observé que dans les tableaux religieux, la figure du Christ est italienne en Italie, française en France et espagnole en Espagne.

M. Frayssinous dit à propos de l'anthropomorphisme si visiblement empreint dans la Bible : « Voudrait-on que Moïse eût toujours parlé avec la précision rigoureuse de l'école, et qu'il n'eût fait entendre à la multitude qu'un langage inintelligible pour elle ? C'était pour lui une nécessité de proposer à des hommes charnels, sous des images sensibles, des vérités pures et intellectuelles ³. » Il serait impossible à la philosophie de formuler une objection plus grave contre le système de la révélation ; car si la révélation ne peut

1. Πάτρουσι καὶ κατασκευάζουσι καὶ προσκυνοῦσι. *De Superstitione*, cap. VI.

2. *De Naturâ deorum*, cap. XXIX.

3. *Défense du christianisme*, vol. II, p. 242.

devenir intelligible qu'à la condition de donner au genre humain de fausses idées de la nature divine, il est manifeste qu'elle ne vient pas de Dieu.

De ces observations générales sur l'ensemble des Écritures, passons aux difficultés que présente la Bible, au point de vue scientifique, et commençons par le récit de la *Genèse* qui sert de fondement au christianisme.

CHAPITRE VII

ANCIEN TESTAMENT.

Authenticité des Écritures. — Altérations du texte. — Dissidences des interprètes. — Distinction entre l'authenticité et la vérité. — Beautés de la Bible. — Cosmographie de Moïse. — Objections scientifiques. — Explications de M. Nicolas. — Création de la lumière. — Découvertes géologiques. — Antiquité du globe. — Erreurs en astronomie. — Les six jours ou époques. — Récit du déluge. — Confusion des langues. — Omission de l'immortalité de l'âme. — Aveux et contradiction des apologistes. — Difficultés de l'Ancien Testament.

Il est naturel de croire que les Juifs ont conservé avec soin les archives qui flattaient leur vanité nationale et leur attribuaient une prééminence exclusive sur tous les autres peuples. Cependant cette conservation n'était pas chose facile, si l'on considère que, tour à tour esclaves des Égyptiens, des Assyriens, des Mèdes et des Perses ; morcelés par la conquête, réduits de captivité en captivité, dispersés d'émigration en émigration, ils avaient dû oublier en partie leurs origines, avant de songer à réunir en un seul corps les

documents épars de leur histoire, en sorte que la transmission régulière et authentique de leurs livres sacrés, à travers tant de vicissitudes, serait un miracle non moins étonnant qu'aucun de ceux que racontent leurs annales.

Veut-on se former une idée des conditions requises pour l'authenticité d'un livre profane? Qu'on examine l'histoire des poèmes d'Homère. Dès l'origine, ils obtiennent dans les nombreuses colonies grecques une éclatante publicité. Les rhapsodes vont les chanter de ville en ville. Peu de temps après Homère, lorsque la mémoire de ses œuvres était encore récente, Lycurgue les recueille et les transporte à Sparte. Environ deux siècles plus tard, Solon prend des précautions minutieuses pour préserver le texte de toute erreur. Pisistrate consulte, à ce sujet, des grammairiens habiles et les encourage par des récompenses. Hipparque, son fils, ordonne que les vers d'Homère soient chantés aux panathénées. Dès lors ils font les délices de toute la Grèce. J'oserais affirmer que, chez aucun peuple, des livres sacrés n'ont été conservés avec un scrupule aussi religieux. Et pourtant qui oserait prétendre que ces poèmes n'ont éprouvé aucune altération? Qui se chargerait de garantir aujourd'hui la complète intégrité du texte original? Que serait-ce donc si les épopées dont il s'agit avaient partagé dans des courses lointaines, dans l'exil, dans la servitude même, la fortune de peuplades grossières et ignorantes?

Quand je considère les prodigieuses recherches de certains apologistes, les savants travaux de Lardner,

par exemple, pour établir l'authenticité des Écritures, j'ai peine à croire qu'une étude aussi compliquée soit nécessaire au salut de l'homme. Si Dieu n'avait pas mis à notre disposition des moyens plus expéditifs d'éclaircir nos doutes sur la nature de nos devoirs, et s'il fallait la centième partie seulement de tout ce labeur pour interroger la conscience, où en serions-nous ?

L'évêque Tillotson dit avec franchise : « Nous ne sommes pas infailliblement certains qu'aucun livre de l'Écriture soit aussi ancien qu'on le prétend, ni qu'il ait été écrit par les personnes dont il porte le nom, ni du vrai sens de tel ou tel passage qu'il renferme. Sur tout cela il peut en être autrement ¹. » Quelques apologistes catholiques ont voulu se faire une arme de cet aveu contre l'Église anglicane qui prend l'Écriture pour unique règle de sa foi, et ils n'ont pas songé qu'ils ébranlaient ainsi les fondements mêmes du christianisme.

Abbadie a remarqué que « les accidents qui sont venus altérer le texte de la Bible et défigurer, en quelque sorte les Écritures à plusieurs égards, n'auraient pu être prévenus que par un miracle perpétuel, et qu'un miracle perpétuellement subsistant n'est pas dans l'ordre de la Providence. » A la bonne heure ! mais alors que conclure d'un titre dont la validité repose uniquement sur une condition reconnue impossible à remplir ?

1. *The rule of faith.*

Bolingbroke, après une étude attentive et sérieuse de la Bible, a dit : « Les Écritures nous sont parvenues mutilées et confuses, remplies d'additions, d'altérations et de transpositions, faites nous ne savons par qui ni comment ; telles, en un mot, qu'il ne se vit jamais rien de semblable dans le texte d'aucun livre auquel on s'accorde à reconnaître de l'autorité ¹. » Il s'agit ici de l'Ancien Testament, dépositaire des origines et des titres de famille du christianisme.

A propos d'une interpolation manifeste dans le récit de la *Genèse*, Watson s'exprime ainsi : « Une légère addition à un livre ne détruit pas la vérité ni l'authenticité du livre entier ². » Non sans doute ; mais une interpolation certaine peut en faire soupçonner d'autres et compromettre l'autorité de l'ouvrage. C'est là un des inconvénients des révélations écrites. Il dit ailleurs : « Quelques versets de la *Genèse* n'ont pu être l'œuvre de Moïse, parce qu'il y est question des rois d'Israël et qu'il n'y avait pas eu de rois d'Israël au temps de Moïse ³. » Il avoue aussi que les livres attribués à Josué et à Samuel ne sont pas entièrement d'eux. Il ajoute que « le livre de Josué a été écrit par celui dont il porte le nom, pour la partie principale, et que les faits qui ont pu survenir après sa mort ont été insérés dans son livre par d'autres, afin de rendre l'histoire plus complète. » Tout cela n'annonce pas un respect bien scrupuleux dans la transmission de la

1. *Bolingbroke's Letters on the study of history*, p. 77.

2. *Apology for the Bible*, lett. III.

3. *Ibid.*, lett. IV.

parole divine. On ne pardonnerait pas aujourd'hui la même licence à l'égard du moindre historien profane.

Jenyns fait bon marché de l'authenticité des Écritures sur lesquelles il appuie toute son argumentation. « Si ces livres, dit-il, ont été écrits par les auteurs dont ils portent les noms; s'ils ont été augmentés, diminués, altérés par l'artifice ou l'ignorance des traducteurs et des copistes; si, dans la partie historique, les écrivains ont été guidés par une inspiration perpétuelle, partielle ou même quelconque; si, à l'égard des faits et des sentiments, il y a toujours le plus parfait accord entre eux, ou s'ils diffèrent quelquefois les uns des autres; si, en certains cas, ils se sont mépris ou s'ils sont toujours infaillibles, c'est ce que je ne déciderai pas ¹. » Il est difficile de pousser plus loin la bonne foi et de mettre ses adversaires mieux à leur aise.

Après cela, on ne s'étonne point que M. Nicolas, le fervent panégyriste du catholicisme, triomphe de l'inconséquence des défenseurs de la réforme. « Qui est-ce qui garantit au protestant, s'écrie-t-il, que le livre qu'on lui met dans les mains, sous le nom de *Bible*, est réellement le corps entier et exact des saintes Écritures? qu'il est canonique, qu'il est inspiré, qu'il est divin? qui lui assure que la version latine, que nous lisons sous le nom de *Vulgate*, est une version pure et conforme au texte de l'original ²? » Ce n'est pas la phi-

1. *A view of the internal evidences of the christian religion*, p. 15.

2. *Études philosophiques*, vol. III, p. 224.

losophie qui soulève ces questions : c'est la foi. Il est juste d'entendre les excellentes raisons que donnent les protestants pour combattre l'autorité de l'Église romaine, et il n'est pas moins juste de tenir compte des arguments sérieux que produisent les catholiques pour atténuer l'importance des Écritures.

Un autre écrivain catholique fait la remarque suivante : « Tout le monde sait parfaitement la différence qu'il y a entre les auteurs sacrés et ceux qui les ont traduits ; on sait que les premiers étaient inspirés, et que les autres ne l'étaient pas ¹. » Il faut conclure de là que Dieu, qui n'ignorait pas les défauts inévitables des traductions, aurait choisi tout autre moyen que la parole écrite pour nous transmettre sa volonté ; ou bien, comme je l'ai dit ailleurs, qu'il aurait commencé par instituer une langue universelle. Rejeter les inexactitudes, comme le fait le même écrivain, sur « les inadvertances des copistes, » fortifie encore l'objection ; car l'inadvertance des copistes était aussi facile à prévoir que les bévues des traducteurs.

Après tout, cette question de l'authenticité des Écritures, qui a donné lieu à tant de controverses, n'est encore que la moindre difficulté du sujet. Un livre peut être entièrement authentique, et les faits qu'il rapporte entièrement inexacts. Lors même qu'on démontrerait que le *Zend-Avesta* ou « la parole vivante » remonte à Zoroastre, et que le *Coran* est bien l'œuvre de Mahomet, on ne prouverait rien quant à l'origine

1. Constant de la Molette, *Essai sur l'Écriture sainte*, chap. III.

surnaturelle de ces codes religieux ou à la vérité des doctrines qu'ils exposent.

Les livres sacrés sur lesquels repose le bouddhisme ont une authenticité incontestable. « On sait, dit un savant orientaliste, les moindres détails de la vie du Bouddha. On possède toutes les écritures canoniques qui gardent le dépôt de sa doctrine recueillie et fixée par trois conciles successifs. Ces livres, composés primitivement en sanscrit, ont été traduits dans les idiomes de tous les peuples chez lesquels la foi bouddhique s'est répandue ¹. » On voit que l'analogie est complète et qu'il n'y manque rien d'essentiel.

Daniel Wilson touche du doigt le point précis de la question dans la remarque suivante : « C'est ainsi que, nous autres chrétiens, nous raisonnons à l'égard du *Coran* de Mahomet. Nous n'en contestons nullement l'authenticité; mais nous prétendons que l'ouvrage, quoique la production bien réelle de l'auteur présumé, ne fournit point de preuve suffisante qu'il soit une révélation divine ². » Voilà l'objection nettement formulée, et il serait difficile de mieux dire en adoptant une légère variante. Pour peu qu'il s'agisse des autres cultes, les apologistes sont remplis de discernement et de sagacité.

Il est impossible que les livres sacrés de n'importe quelle religion positive ne se recommandent point par une morale pure et par des principes irréprochables :

1. Barthélemy Saint-Hilaire, *Le Bouddha et sa religion*, introduction.

2. *The evidences of christianity*, lect. III.

autrement ils manqueraient leur but. Le célèbre William Jones dit dans sa préface des *Institutes* de Menou : « Un esprit de piété sublime, de bienveillance envers le genre humain et d'aimable sympathie pour toutes les créatures sensibles, respire dans l'ouvrage entier. Le style a une certaine majesté austère qui rappelle le langage des lois et commande une déférence respectueuse. Des sentiments d'indépendance à l'égard de tous les êtres, excepté Dieu, et des avertissements sévères même pour les rois, y sont empreints d'une véritable noblesse. » Malgré de tels éloges, nul homme sensé ne s'avisera de chercher dans ce code religieux une révélation.

Lady Montagu raconte dans sa correspondance que les effendis musulmans, et surtout un des plus doctes parmi eux, lui avaient assuré que le *Coran* présente « la plus pure morale dans le plus beau langage ¹. »

Le prédicateur anabaptiste Foster parle avec beaucoup de dédain du poëme de *Ramayana* que des millions d'Indiens considèrent comme une œuvre divine. « Le peu de mérite, dit-il, qu'on peut reconnaître dans cet ouvrage est purement du genre secondaire que possèdent tous les vieux monuments de littérature, qui, bien que dépourvus de valeur en fait de sagesse ou de génie, nous procurent des renseignements sur l'état des esprits, des idées et des mœurs chez des peuples anciens et éloignés ². » Il est probable que les brahmines

1. Andrinople, avril 1717.

2. *Foster's critical essays*, vol. 1, p. 411.

de Bénarès ne parlent guère en d'autres termes des Écritures de l'Occident. Chaque nation juge ses livres sacrés avec sa foi et ceux des autres cultes avec sa raison, deux instruments d'appréciation très-différents.

La Bible, même considérée comme une œuvre purement humaine, est un livre singulièrement curieux par sa haute antiquité, par ses rapports avec l'histoire des autres peuples, par un mélange de simplicité et de grandeur, par une peinture attachante des mœurs primitives et par une foule de passages empreints d'un caractère moral ou d'une poésie sublime. Nul ne serait tenté de renouveler aujourd'hui contre ce vénérable monument les sarcasmes de quelques incrédules du dix-huitième siècle. Un philosophe moderne, M. Larroque, a repris récemment l'œuvre de Voltaire et de Thomas Payne, avec les armes de la critique et de l'érudition ¹. Il n'a pas eu de peine à montrer que l'Ancien Testament fourmille d'erreurs chronologiques, d'invraisemblances choquantes et de contradictions palpables, toutes choses qui excluent l'inspiration divine. On pourrait lui reprocher d'avoir quelquefois trop complètement raison et d'insister minutieusement sur des défauts qu'il aurait suffi d'indiquer. Cependant il rend pleine justice aux gracieux tableaux de la vie patriarcale et aux beautés nombreuses du récit biblique. Il recommande particulièrement l'accueil hospitalier d'Abraham aux trois anges, la rencontre d'Isaac et de Rébecca, la première entrevue de Jacob

1. *Examen critique des Doctrines de la religion chrétienne.*

et de Rachel, et surtout la reconnaissance de Joseph et de ses frères. Il admire aussi beaucoup le poème de Job, et il appelle le livre de Tobie « une des plus intéressantes légendes de la Bible. » Le docteur Gregory cite encore, comme des modèles en leur genre, l'histoire du fils de la Sunamite et celle de Noémi et de Ruth.

D'une autre part, l'enfance de l'esprit humain se décèle visiblement dans l'exposition de la cosmogonie mosaïque. Tout y repose sur l'idée que l'univers entier a été fait à l'occasion et pour le besoin de la terre. Dieu y est représenté comme un ouvrier inhabile qui distribue mal sa tâche; qui intervertit l'ordre naturel de ses opérations; qui créé par inadvertance la lumière avant les astres, et la terre avant le soleil, son centre d'attraction; qui ne saurait agir sans se parler préalablement; qui se réjouit à la vue de son œuvre, comme d'un succès imprévu, et qui a besoin de repos après un certain nombre de jours de travail. On y voit que l'homme est fait à l'image de Dieu; et réciproquement.

C'est à peine si nous pouvons hasarder quelques conjectures sur la formation de notre planète. Que savons-nous et quel besoin avons-nous de savoir davantage sur le système du monde? Il n'y a aucune apparence que Dieu ait voulu nous révéler les mystères de la création, non-seulement parce que cette question n'importe en rien à notre bonheur, mais parce qu'elle touche de toutes parts à l'infini qui est au-dessus de notre intelligence. Une telle explication présente d'ailleurs un obstacle insurmontable même pour la

suprême sagesse. Ou Dieu se conformerait aux notions vulgaires, appropriées à la faiblesse de notre esprit, comme dans la cosmogonie de la *Genèse*, et alors il s'exposerait à mettre sa parole en contradiction avec les progrès ultérieurs de la science. Il courrait le risque, par exemple, de faire démentir Moïse par Copernic, et Josué par Galilée. Ou bien il devancerait les découvertes scientifiques d'un autre âge, et alors il ne serait plus compris des générations auxquelles il s'adresserait. En un mot, la même révélation ne convient pas à une époque d'ignorance ou à une époque éclairée, et il faudrait autant d'initiations successives qu'il y a d'étapes dans la marche ascendante de l'esprit humain. Peut-être n'est-ce pas sans une secrète intention de la Providence que la voix des cieux, qui nous raconte les merveilles de la grandeur et de la puissance divine, peut aussi nous prémunir contre les supercheries et les déceptions de l'imposture. Dieu nous a préparé, dans deux livres toujours ouverts, le spectacle des phénomènes de l'astronomie et le tableau des révolutions du globe, une perpétuelle réfutation des cosmogonies d'origine humaine.

Buffon, quoique infiniment plus instruit que Moïse, n'a trouvé sur la création du globe que des hypothèses plus ou moins ingénieuses et, à plusieurs égards, inadmissibles. Dans le but de concilier son système avec la narration de la *Genèse*, il fait remarquer que le législateur hébreu a dû parler pour le vulgaire, sous peine de n'être pas compris. Il ajoute : « Le peuple a toujours cru que les étoiles sont attachées comme des

clous à la voûte du ciel, qu'elles sont plus petites que la lune et infiniment plus petites que le soleil. Il ne distingue pas même les planètes des étoiles fixes, et c'est par cette raison qu'il n'est fait aucune mention des planètes dans tout le récit de la création. C'est par la même raison que la lune y est regardée comme le second astre, quoique ce ne soit, en effet, que le plus petit de tous les corps célestes ¹... » Cette explication justifie la *Genèse* aux dépens du principe de la révélation. Est-il présumable que la source de toute vérité ait accredité ainsi une ignorance grossière, ait exposé son interprète aux démentis de la science, et ait compromis par un mélange d'erreurs physiques l'autorité de ses communications sur des matières bien autrement importantes?

Le docteur Buckland réfute ainsi l'objection précédente : « Nous pouvons sérieusement demander à ceux qui croient les sciences physiques un sujet convenable de révélation, à quel point précis, à moins d'une communication de l'omniscience divine, ils pensent que devrait s'arrêter une révélation semblable, sans offrir des réticences et des omissions de moindre degré, quoique de même nature que celles qu'on impute au récit de Moïse ? Une simple révélation de toute l'astronomie connue de Copernic aurait semblé imparfaite après les découvertes de Newton, et une révélation de la science de Newton aurait paru défectueuse à Laplace... Dans le cercle entier des sciences, il n'en

1. *Époques de la nature.*

est pas une seule à laquelle cet argument ne soit applicable, et nous serions ainsi conduits à réclamer de la révélation une théorie complète de toutes les influences mystérieuses qui maintiennent le mécanisme du monde matériel ¹. » Ce raisonnement est spécieux, mais il est facile à rétorquer contre l'auteur; car on est en droit d'en conclure qu'une révélation vraiment divine devrait s'interdire toute excursion dans le domaine scientifique, sous peine d'être inintelligible pour les contemporains ou de devenir insuffisante pour la postérité.

Il ne faut donc pas chercher dans l'Ancien Testament le dernier mot sur toute chose, ni vouloir en faire la limite de l'esprit humain. Bacon nous met sagement en garde contre cette tendance ². La prétention qu'a eue récemment M. Nicolas de concilier la cosmogonie de Moïse avec les progrès des sciences modernes ou même de voir dans la *Genèse* une sorte d'encyclopédie, me parait imprudente. Il se sert des plus minces analogies, des rapprochements les plus futiles, des inductions les plus forcées, pour soutenir ses paradoxes, et il relègue dans l'ombre tout ce qui l'embarrasse. Malgré l'industrie de ses recherches et la dextérité de son triage, mérite que je reconnais volontiers, il ne réussit à établir l'accord qu'il promettait

1. *Buckland's Bridgewater treatise*.

2. « Huic autem vanitati nonnulli ex modernis summa cum levitate ita indulserunt ut, in primo capitulo *Geneseos* et aliis Scripturæ locis, philosophiam naturalem fundare conati sint, inter mortua quærentes viva. » *Novum organum*, sect. LXV.

que sur des points accessoires, secondaires ou accidentels ; et il ne laisse pas moins subsister dans toute leur force des difficultés invincibles et des objections insolubles qu'aucune réticence ne saurait atténuer ou supprimer. Mieux aurait valu se borner à l'imposante collection d'hommages scientifiques au génie de Moïse, qu'il a su réunir et grouper avec un art spécieux. Ce qu'il y ajoute de son propre fonds est plus propre à compromettre sa cause qu'à la servir. Néanmoins, comme on l'a félicité de l'exécution de cette partie de sa tâche, il est bon de savoir au juste à quoi s'en tenir sur la valeur de sa tentative. Entrons dans quelques détails, et suivons-le dans ce qu'il appelle « son enquête. »

M. Nicolas est saisi d'admiration dès le début de la *Genèse* : *In principio Deus creavit cælum et terram*¹. L'auteur de ce récit a évidemment considéré la terre comme une portion fort considérable du système céleste, et non comme un point presque imperceptible dans l'univers. Que dirait M. Nicolas s'il lisait dans un fragment de cosmogonie d'une planète voisine de la nôtre : « Au commencement Dieu créa le ciel et Mercure ? » Continuerait-il d'admirer ou bien serait-il tenté de sourire ? Et pourtant l'analogie n'est-elle pas complète et incontestable ?

Dans le second verset qui est singulièrement vague et obscur, M. Nicolas découvre une indication nette et précise des révolutions du globe, telles que les expose

1. *Lib. Genes.*, I, 1.

le savant Cuvier, et il s'écrie : « Quelle concordance ! » Quant à moi, ce qui me frappe surtout, c'est le peu de concordance du texte et du commentaire de M. Nicolas.

A propos du troisième verset, *dixitque Deus, fiat lux et lux facta est* ¹, M. Nicolas disserte longuement sur la théorie scientifique des vibrations du fluide lumineux. Il affirme que « chaque molécule de la matière possède une certaine quantité de lumière, de chaleur et d'électricité, qui lui est propre, et qui est tout à fait indépendante des rayons solaires ². » Mais évidemment dans le passage de la *Genèse* il s'agit d'une lumière visible et non d'une lumière latente. D'après cette belle explication, Dieu dit : « Que la lumière soit » et l'obscurité fut.

A propos de la tentative d'expliquer l'apparition de la lumière avant la création du soleil, M. Larroque dit judicieusement : « Au point de vue même de la physique moderne, qui, rejetant le système de l'émission de la lumière du soleil et des autres astres, admet celui des ondulations d'un fluide subtil que les astres mettraient en mouvement, l'existence des grands corps appelés lumineux est une condition préalable de la production de la lumière ³. »

Quant au mot de la *Genèse*, quoique souvent cité comme un exemple du sublime, il ne satisfait pas la raison. Dieu n'a pas même besoin de la parole pour

1. *Lib. Gen.*, I, 3.

2. *Études philosophiques*, vol. I, p. 354.

3. *Examen critique des Doctrines chrétiennes*, vol. I, p. 353.

accomplir sa volonté. D'ailleurs, les orthodoxes ne sont nullement d'accord à ce sujet. On sait que Boileau a soutenu une longue discussion contre les savants Huet et Leclerc, qui ne voient dans le passage dont il s'agit qu'une formule ordinaire et usuelle du langage biblique ¹.

La méthode adoptée par M. Nicolas dans son exégèse de la cosmogonie mosaïque est commode. Il saute à pieds joints sur les alinéa qui ne lui promettent aucune satisfaction, comme les quatrième et cinquième versets dont s'accommoderait fort mal sa théorie sur la lumière, et passe au onzième verset. A ce propos, il expose un véritable cours de géologie qui aurait probablement fort étonné et non moins instruit l'historien de la *Genèse*. Assurément il ne fallait, ni une inspiration surnaturelle, ni même un génie transcendant, pour deviner que le règne végétal a dû précéder le règne animal, qu'il est destiné à nourrir, et que tous deux ont dû précéder l'homme, auquel ils fournissent un aliment. Aristote, guidé par le simple bon sens, est parvenu à la même conclusion ². C'est pourtant cette merveilleuse découverte qui arrache à M. Nicolas l'exclamation : « Comment l'auteur de ce livre a-t-il pu deviner si juste et si vrai? »

Tandis que M. Nicolas assure hardiment que les progrès de la géologie moderne confirment la cosmo-

1. *Réflexions sur Longin*, n° x.

2. *ἵσταν ὁμοίως δῆλον ὅτι καὶ γενομένοις οἰητίον, τὰ τε φυτὰ τῶν ζώων ἔνεκεν εἶναι, καὶ τὰ ἄλλα ζῶα τῶν ἀνθρώπων χάριν. Politic., lib. I, cap. III.*

gonie de Moïse, Thomas Chalmers, mieux versé dans cette matière, dont il avait fait une étude spéciale, se montre plus modeste et conclut tout autrement. « Il ne faut pas oublier, dit-il, que les géologues sont à peu près unanimes sur un point, l'antiquité du globe, très-supérieure à la date généralement reçue et puisée dans les écrits de Moïse... Dans un chapitre de notre théologie naturelle, nous avons admis cette antiquité du globe, et nous avons expliqué sur quelle base nous la croyons compatible avec le texte littéral de la *Genèse*¹. » Il y a loin de là au diithyrambe de M. Nicolas.

En effet, suivant un habile géologue, la formation des dépôts sédimentaires a duré des millions d'années². De son côté, le célèbre astronome Herschel affirme que la lumière de certaines nébuleuses a dû mettre près de deux millions d'années, avant d'arriver jusqu'à nous³. Comment concilier tout cela avec les six mille ans que la cosmogonie mosaïque assigne au temps écoulé depuis la naissance du monde?

La création des végétaux avant celle du soleil qui les chauffe et les vivifie, peut paraître une autre difficulté dans le récit de la *Genèse*. Bossuet l'explique ainsi : « L'Écriture nous fait voir la terre revêtue d'herbes et de toute sorte de plantes avant que le soleil ait été créé, afin que nous concevions que tout

1. *Evidences of the christian revelation*, p. 188.

2. *Recherches sur la partie théorique de la géologie*, chap. XVIII.

3. *Philosophical Transactions for the year 1802*.

dépend de Dieu seul ¹. » Accepte qui voudra cette solution.

Naturellement M. Nicolas ne dit rien de la distinction du soir et du matin, ni de la succession des jours, avant l'existence du soleil, autre anomalie qui a fort embarrassé les théologiens. Il faut voir dans quel dédale de subtilités s'égare saint Augustin pour éclaircir le texte précis de la *Genèse* : *Et factum est vespere et mane* ². Origène, un des enfants terribles de l'Eglise, déclare brutalement qu'on ne saurait croire un mot de tout cela, à moins d'avoir perdu le sens commun ³.

M. Nicolas franchit les huit versets suivants, dont le seizième surtout se concilierait difficilement avec les résultats de la science astronomique. *Fecitque Deus duo luminaria magna; luminare majus ut præesset diei, et luminare minus ut præesset nocti; et stellas* ⁴. On voit que l'inventeur de ce système planétaire suppose la lune un peu moins grande seulement que le soleil, et ne cite que pour mémoire les étoiles, c'est-à-dire les milliers de soleils qui peuplent les cieux.

Toutes les cosmogonies connues jusqu'ici partent de l'erreur fondamentale que la terre est le centre du monde, et que le reste de l'univers n'est qu'un acces-

1. *Discours sur l'Histoire universelle*, part. II, chap. I.

2. *De Genesi contra Manichæos*, lib. I, chap. XIV.

3. Τίς νοῦν ἔχων εἰρήσεται πρώτην καὶ δευτέραν καὶ τρίτην ἡμέραν, ἵσπείραν τε καὶ πρώτην χωρὶς ἡλίου γεγενῆσθαι, καὶ σελήνης καὶ ἀστέρων; (Περὶ ἀρχῶν.)

4. *Genes.*, I, 16.

soire créé pour son usage. L'importance du rôle qu'on lui attribue dans l'ordre moral forme un étrange contraste avec l'exiguité de la place qui lui appartient dans l'ordre matériel.

M. Henri Martin, qui est un véritable savant, ne triomphe pas des inadvertances cosmographiques de la *Genèse*. Il se contente de remarquer modestement, après saint Augustin, que l'Écriture n'a pas pour but de nous enseigner l'astronomie, mais la religion. Cela est vrai ; mais l'Écriture ne doit pas non plus autoriser des erreurs grossières. Le même apologiste avoue à regret la conception malheureuse de quelques Pères de l'Église, d'après laquelle « le monde serait comme une maison qui aurait l'enfer pour caveau, la surface de la terre pour rez-de-chaussée, et le ciel, séjour de Dieu et des bienheureux, pour premier étage ¹. » Cette croyance est encore aujourd'hui fort populaire parmi un grand nombre de fidèles.

Pour le remarquer en passant, les Juifs ne paraissent pas avoir fait le moindre progrès en astronomie, ni profité des recherches scientifiques de leurs voisins, durant les deux mille années environ qui séparent Moïse du Messie. Leur ignorance, à cet égard, éclate dans le Nouveau comme dans l'Ancien Testament. Ils créent de nouveaux astres, au besoin, comme l'étoile mystérieuse des Mages, sans s'inquiéter de produire une perturbation dans le système céleste. L'homme-Dieu, qui pouvait suspendre les lois de la nature, et

1. *La vie future suivant la foi et suivant la religion*, p. 600.

qui, dès lors, devait les connaître, se conforme aux préjugés de ses compatriotes. Dans le récit de la tentation communiqué par lui aux évangélistes, il se dit transporté sur une montagne d'où l'on découvre tous les royaumes de la terre ¹, feignant ainsi de prendre notre globe pour une surface plane, six siècles après que le philosophe Pythagore avait signalé les antipodes et pressenti le système de Copernic.

Les vingtième et vingt et unième versets du premier chapitre de la *Genèse* fournissent à M. Nicolas une nouvelle occasion de s'ébahir de l'accord du récit de Moïse et de certaines observations zoologiques. Tout se borne à constater que la formation des reptiles, des poissons et des oiseaux a dû précéder celle des quadrupèdes, dont quelques-uns se rapprochent davantage de l'homme par leur organisation. Il ne fallait pas pour cela une intuition supérieure.

Il n'y a non plus rien d'étonnant que Moïse termine son récit par la création de l'homme. Aucun inventeur de cosmogonie n'y a manqué, pas plus Ovide que les autres ², tant l'idée de la prééminence de la race humaine sur la terre se présente naturellement à l'esprit. On pourrait remarquer, au sujet des mots *faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram* ³, qu'ils renferment le germe de cet anthropo-

1. « Iterum eum assumpsit diabolus in montem excelsum valde, et ostendit ei omnia regna mundi... » *Matth.*, IV, 1-11.

2. « Sanctius his animal, mentisque capacius altæ,
« Deerat adhuc..... » *Metam.*, lib. I, v. 76.

3. *Genes.*, 1, 26.

morphisme qui ne sortira plus de l'Écriture, et qui transportera à Dieu les passions humaines, les organes humains et même les inventions d'ici-bas.

A propos de la création de l'homme, le savant Bunsen fait la remarque suivante : « S'il y a un point sur lequel les archéologues de tout genre soient à peu près unanimes, c'est l'opinion que l'Écriture se renferme dans des limites trop étroites ¹. » D'après ce principe, il recule d'environ vingt mille ans l'origine des sociétés humaines. Ainsi donc le récit mosaïque ne se concilie pas mieux avec la chronologie qu'avec l'astronomie.

Les géologues dont M. Nicolas invoque le témoignage ne sont pas toujours favorables à son système. M. Marcel de Serres dit dans sa *Cosmogonie de Moïse* : « On ne peut se dispenser de reconnaître dans le législateur hébreu ou une révélation venue d'en haut, ou du moins le coup d'œil du génie qui devine les mystères de la nature. » M. Nicolas le tance vertement sur son peu d'orthodoxie. M. Eusèbe de Salles s'expose au même reproche et paraît aussi manquer de foi, lorsqu'il affirme que « l'on ne peut contester à Moïse l'inspiration divine qu'en lui concédant une merveilleuse sagacité ². » Quant à Cuvier, il ne se prononce ni pour ni contre la *Genèse*. Ainsi les savants sur lesquels s'appuie l'apologiste; et auxquels il emprunte ses principaux arguments, ne voient pas dans l'Écriture tout ce qu'il y découvre.

1. *Biblical researches*.

2. *L'éléments de philosophie ethnographique*.

Pour obvier à une objection qui se présente naturellement, M. Nicolas, à l'exemple de quelques-uns de ses devanciers, interprète les six jours de la création par six époques d'une longueur indéterminée, quoique cette explication ne s'accorde guère avec les mots précis *factum est vespere et mane*, répétés tant de fois. Les partisans du sens littéral remarquent avec assez de raison qu'il semble étrange qu'il soit alternativement question, dans le même chapitre, de jours de vingt-quatre heures et de jours de plusieurs milliers d'années. Au reste, quelque interprétation qu'on adopte, l'embarras reste à peu près le même. En effet, la plus grave difficulté consiste dans l'inégale et bizarre distribution du travail des six jours ou des six époques : un jour, la production des végétaux sur la terre, et, un autre jour, les étoiles ou l'univers entier. On dira peut-être qu'il n'en coûte pas plus à la puissance divine de créer le monde qu'un brin d'herbe. Oui, sans doute; mais alors pourquoi cette répartition capricieuse qui suppose que le suprême ouvrier n'a pas la moindre idée de l'ensemble de sa tâche ni des proportions de son œuvre?

Selon Bossuet, « Moïse nous a enseigné que ce puissant architecte, à qui les choses coûtent si peu, a voulu les faire à plusieurs reprises, et créer l'univers en six jours, pour montrer qu'il n'agit pas avec une nécessité ou par une impétuosité aveugle, comme se le sont imaginé quelques philosophes ¹. » En vérité, pour un

1. *Discours sur l'histoire universelle*, part. II, chap. I.

aussi grand esprit, voilà une pensée bien puérile. On croirait, à entendre Bossuet, que Dieu, en créant le monde, se préoccupait singulièrement de l'opinion de l'homme qui n'était pas encore né et du jugement des futurs philosophes.

Sans s'expliquer aucunement, M. Nicolas néglige plusieurs chapitres intermédiaires et passe tout à coup au déluge. Il prouve par une longue énumération de témoignages que cet événement n'est pas uniquement attesté par Moïse, et qu'on en retrouve la trace dans les traditions de la plupart des peuples. Nul n'en doute aujourd'hui; et on ne compte guère de contradicteur que Voltaire, qui n'est considéré par personne comme une autorité scientifique. L'industrie de M. Nicolas consiste, selon son usage, à choisir, entre les opinions des savants, celles qui sont favorables au texte de la *Genèse*, et à supprimer entièrement les autres. Ainsi il se garde bien de citer cette assertion de M. Reboul : « Aucun des effets attribués au cataclysme des géologues ne correspond à ceux énoncés dans le récit de Moïse ¹... » Même chez les géologues dont il emprunte le secours, il a soin de trier ce qui lui convient et qui s'accorde le mieux avec sa thèse. Il ne parle point, par exemple, de cette objection de M. Marcel de Serres sur la description du déluge : « Comment Moïse pouvait-il dire que les eaux s'élevèrent de quinze coudées au-dessus de toutes les montagnes, lorsque, de son temps, on ne connaissait guère qu'une petite portion de la

1. *Géologie de la période quaternaire*, chap. XXVII.

terre, et qu'il ne pouvait pas parler des montagnes qui ne lui étaient pas même connues ¹ ? » En effet, il faudrait excepter au moins le Chimborazo dont Moïse n'avait pas le moindre soupçon, et qui n'a été découvert que plus de trente siècles après lui.

On peut dire que si les découvertes astronomiques ont ébranlé la foi dans la cosmogonie de Moïse, les progrès de la géologie lui ont donné le coup de grâce. « Nos traités élémentaires de l'époque actuelle, dit un philosophe, en même temps qu'ils enseignent à l'enfant que la terre se meut, lui assurent qu'elle a un peu moins de six mille ans d'existence, et qu'elle a été créée en six jours. Or, les géologues de toutes les nuances de symbole religieux s'accordent à reconnaître que la terre existe depuis une énorme série d'années, qui se comptent par millions plutôt que par milliers ². »

D'ailleurs les objections scientifiques ne sont ici que secondaires, et la principale difficulté consiste dans les causes que Moïse assigne au cataclysmes, spécialement dans deux versets de l'Écriture : *Pœnituit eum quod hominem fecisset in terrâ... pœnitet enim me fecisse eos* ³. Dans cet aveu d'imprévoyance, dans cette proscription des animaux innocents de la faute de l'homme, dans ce démenti formel au témoignage de satisfaction, *vidit quod esset bonum* ⁴, il est impossible de reconnaître la bonté, la sagesse et la justice du Créateur.

1. *De la cosmogonie de Moïse comparée aux faits géologiques*, p. 199.

2. *On the Mosaic cosmogony*, by Godwin.

3. *Genes.*, VI, 6, 7.

4. *Ibid.*, I, 25.

Voilà une de ces contradictions que les théologiens n'expliqueront jamais complètement. L'embarras s'aggrave encore par la réflexion naïve qu'on rencontre un peu plus loin : *Non igitur ultra percutiam omnem animam viventem, sicut feci*¹. Il est difficile de se condamner en termes plus explicites ou de s'avouer plus nettement coupable de précipitation. Qui donc a entendu tous ces monologues?

Je suis toujours émerveillé du peu de sollicitude que montrent les dogmatistes pour la sagesse de Dieu. Dans leur hypothèse, il prend mal ses mesures, manque son but, se ravise, corrige son œuvre, échoue encore et change de plan sans mieux réussir. Que d'ambages et de complications pour éclaircir imparfaitement les mystères de la nature humaine! Un panégyriste qui représenterait de la sorte un simple mortel paraîtrait bien maladroit ou bien peu soucieux de la gloire de son héros. Ainsi ne procède pas la philosophie. Elle se figure Dieu comme immuable, comme infaillible, comme ayant produit la création d'un seul jet, sans hésitation, sans retouche, sans repentir. A ses yeux, l'homme est tel aujourd'hui qu'il est sorti de la pensée divine, faible et borné, mais libre et intelligent, sous la double tutelle de la conscience et de la raison pour lui servir de guides. Lequel de ces deux systèmes est plus simple, plus intelligible et surtout plus respectueux envers la Providence?

Un savant moderne dit à propos des tentatives dé-

1. *Genes.*, VIII, -21.

sespérées des apologistes pour débrouiller le chaos de la cosmogonie mosaïque : « Le spectacle d'écrivains habiles et sans nul doute consciencieux, engagés dans une tâche impossible, est douloureux et humiliant. On sent qu'ils ne respirent pas à l'aise dans leur œuvre, mais qu'ils chancellent et trébuchent parmi les obstacles, d'une manière déplorable. Ils cessent d'être eux-mêmes, jusqu'à ce qu'ils reviennent au pur et libre domaine de la science ¹. »

Par une nouvelle excursion, M. Nicolas se transporte à la tour de Babel et à la confusion des langues. Il ne nous dit pas comment le Dieu de la *Genèse*, doué d'une moins longue vue que le Dieu d'Homère, a besoin de descendre de son séjour pour savoir ce qui se passe ici-bas. Il ne hasarde non plus aucune réflexion sur l'inquiétude au moins étrange qu'éprouve le Seigneur de voir les fils d'Adam élever leur tour jusqu'au ciel ², ni sur le singulier expédient qu'il emploie pour les faire échouer dans leur œuvre, au lieu de les laisser à l'aise perdre leur temps et leurs briques. Assurément la diversité des langues s'explique à merveille sans cette légende, par la dispersion des hommes sur la surface de la terre et par les altérations successives de l'idiome primitif.

Le même apologiste conclut son examen par un résumé emphatique, où il affirme que « la parole de Moïse se trouve être *le terme et le dernier mot de*

1. *On the Mosaic cosmogony, by Godwin.*

2. « Nec desistent a cogitationibus suis, donec eas opere compleant. » *Genes.*, XI, 6.

toutes les branches de la science moderne, à son plus haut développement ¹. » Quoi ! sans même excepter l'astronomie et la géologie ? Cela n'empêche point M. Nicolas de s'écrier ailleurs : « Le mosaïsme, qui lui-même proclame n'avoir jamais été qu'une religion provisoire et figurative du christianisme ; qui, *dans ce qu'il a eu de vrai*, était le christianisme en marche vers son but... ². » Que pensez-vous de cette restriction ? Voilà tout à coup le mosaïsme bien déchu. N'est-ce pas là changer de dossier un peu trop brusquement pour le besoin d'une nouvelle cause ?

Il est bien entendu que les considérations que je viens d'exposer n'ont point pour but de rabaisser le génie de Moïse, fondateur d'un culte plus pur que la plupart des autres cultes de l'antiquité, et auteur d'un code civil et politique parfaitement adapté au caractère du peuple israélite, comme l'atteste l'expérience. Un philosophe contemporain, déjà cité, juge ainsi le législateur hébreu : « Nous ne devons point douter de sa parfaite bonne foi, ni lui attribuer des inexactitudes volontaires ou le parti pris d'affirmer ce qu'il savait n'être point vrai. Il avait saisi une grande vérité, à l'égard de laquelle il a été le précurseur de la plus haute révélation de la science moderne, je veux dire de l'unité de dessein dans l'œuvre divine, et sa subordination à un seul régulateur. Quant aux détails, l'observation lui faisait défaut. Il connaissait peu de chose de la surface du globe, de sa

1. *Études philosophiques*, vol. I, p. 417.

2. *Ibid.*, vol. II, p. 256.

forme et de sa place dans l'univers; les infinies variétés d'existence organique dont il est peuplé, la faune et la flore des divers continents, lui étaient inconnues. Mais il voyait que tout ce qui s'offrait à ses regards avait été formé pour le service et l'avantage de l'homme, et la bonté du Créateur envers ses créatures était la pensée prédominante dans son esprit..... Ce simple aperçu de l'origine du monde a suffi, pendant des siècles, aux besoins de l'espèce humaine, et a fourni une base suffisante à l'enseignement théologique. Si des recherches récentes prouvent qu'il n'est plus soutenable aujourd'hui, notre respect pour le récit qui a joué un rôle si important dans l'éducation de notre race ne doit aucunement en être affaibli¹. » Il est difficile de méconnaître la justesse de ces observations.

Si M. Nicolas était parvenu à découvrir dans les institutions de Moïse une indication quelconque de l'immortalité de l'âme et d'une autre vie, ou seulement la moindre trace des vœux, des aspirations et des espérances de la philosophie païenne à ce sujet, il aurait mieux justifié la mission divine du législateur hébreu qu'il ne l'a fait par sa laborieuse enquête scientifique.

Cette remarque nous conduit à la plus grave des objections contre l'autorité de l'Ancien Testament. Le *Pentateuque* garde un silence complet et absolu sur l'immortalité de l'âme. Il semble qu'une vérité aussi

1. *On the Mosaic cosmogony, by Godwin.*

importante aurait dû être inscrite, en caractères majuscules, en tête des tables de la loi. L'étonnement redouble quand on voit de combien de détails relativement futiles s'occupe la législation mosaïque. On peut dire que le principal motif, l'objet essentiel de la révélation, est la croyance dans une autre vie et dans une rémunération future. Hors de là, l'Évangile même n'a introduit aucune lumière nouvelle dans le monde. L'amour du prochain, le pardon des injures, le mépris des richesses, tout cela était connu et pratiqué par les anciens sages, de temps immémorial. Dès lors, on comprend les efforts désespérés des apologistes pour découvrir dans le code religieux de Moïse la promesse ou du moins la mention d'une autre vie. Ils sentent fort bien que l'omission de ce seul dogme compromet d'une manière irréparable l'édifice entier du christianisme, qui repose entièrement sur le judaïsme. Que serait une révélation qui aurait oublié sa raison d'être ? Quelle idée se font de la sagesse divine nos adversaires, s'ils supposent que Dieu a parlé, et que ses premières paroles n'ont pas été une éclatante manifestation de la doctrine d'une autre vie et des peines ou des récompenses réservées au vice ou à la vertu ?

Les apologistes s'épuisent en efforts inutiles pour expliquer ou du moins pour atténuer cette grande et capitale omission. Des conjectures vagues, des distinctions subtiles, des inductions forcées, sont leur unique refuge. Tout échoue à l'œuvre, l'industrie et la dextérité, le talent et l'érudition. Leur embarras est vi-

sible, et la question en vaut bien la peine ; mais il n'est pas moins curieux, ni moins instructif de comparer les divers expédients de l'orthodoxie aux abois.

Saint Jean Chrysostome affirme que les Juifs, avant Jésus-Christ, ne connaissaient pas même de nom l'enfer et la résurrection, et qu'ils n'avaient jamais entendu parler du royaume des cieux, mais seulement de prospérités terrestres ¹.

Saint Augustin reconnaît aussi que les promesses de l'Ancien Testament, contenues dans le *Pentateuque*, sont exclusivement temporelles ².

Saint Thomas d'Aquin déclare que le *Pentateuque* ne renferme que des promesses relatives à la vie présente ³.

Grotius fait le même aveu, et il énumère les avantages matériels offerts en perspective aux Israélites pour prix de leur obéissance ⁴. « La mission de Jésus-Christ, dit Bossuet, est relevée infiniment au-dessus de celle de Moïse. Moïse était envoyé pour réveiller par des récompenses temporelles les hommes sensuels et abrutis... ⁵. » Il semble, d'après cela, que la législation mosaïque n'avait d'autre but que de retenir les Juifs dans leur sensualité et leur abrutissement. On

1. Henri Martin, *De la vie future suivant la foi et suivant la raison*, p. 37.

2. Ibid., p. 528.

3. Ibid., p. 40.

4. Nihil Moses promissit supra hujus vitæ bona, terram uberam, penum copiosam, victoriam de hostibus, longam et valentem senectam... » *De Ver. rel. christ.*, lib. II, cap. IX.

5. *Discours sur l'histoire universelle*, chap. XX.

peut dire que les hommes n'ont nul besoin d'une révélation spéciale pour être réveillés par des récompenses temporelles, et que la promulgation de l'Évangile n'a pas beaucoup changé leur nature à cet égard.

L'évêque Warburton, savant entre tous, a fait un livre exprès pour prouver que la mission de Moïse vient certainement de Dieu, parce que son système est le seul qui n'enseigne pas un état futur de peines et de récompenses ¹.

Ainsi cette sanction de la morale, dont on fait tant de bruit et qu'on ne cesse d'opposer aux partisans de la religion naturelle, manque à la révélation mosaïque.

Frappés d'une aussi grave objection, quelques apologistes modernes ont entrepris de montrer que le dogme de l'immortalité de l'âme est renfermé, au moins implicitement et sous une forme voilée, dans le *Pentateuque*.

M. de la Luzerne prétend que si Moïse ne parle pas de la vie future dans ses lois, il y fait allusion dans son récit. Les exemples qu'il indique à l'appui de cette distinction ; et que tous ses successeurs lui ont empruntés, ne prouvent absolument rien. Lui-même semble s'en apercevoir, et il s'en tire par un hardi sophisme : « Si Moïse établissait formellement ce dogme, on objecterait que c'est lui qui l'a ap-

1. *The divine legation of Moses, demonstrated from the omission of the doctrine of a future state of rewards and punishments.*

pris à son peuple; s'il cherchait à le prouver, on ne manquerait pas d'en conclure que les Israélites n'y croyaient pas¹. »

M. Frayssinous aborde la même question et s'exprime ainsi : « Il est vrai que vous ne trouverez pas dans Moïse les promesses et les menaces de la vie future aussi nettement exprimées, aussi développées qu'elles le sont dans les livres de la loi évangélique...². » A quoi bon tant d'artifices oratoires pour dire qu'on n'en trouve pas la moindre trace ? Plus loin, il s'écrie intrépidement : « Si Moïse insiste moins sur cette vérité, n'en soyons pas étonnés : c'est qu'elle était familière aux Hébreux, qu'elle était répandue chez eux comme chez tous les peuples de la terre, sans exception³. » A ce compte, le silence le plus complet devient une preuve irrécusable et un meilleur argument que des textes précis.

M. Nicolas se rapproche beaucoup du sentiment de Warburton. « Il y a cette différence remarquable, dit-il, entre tous les autres peuples de la terre et le peuple juif dans l'antiquité, que ceux-là professent hautement le dogme de l'immortalité de l'âme, et que celui-ci s'abstient, à ce sujet, de toute manifestation éclatante, et renferme au dedans de lui-même, comme dans son germe, l'espérance d'un état futur⁴. » Le tour est ingénieux, « s'abstiennent de toute manifes-

1. *Dissertation sur la loi naturelle*, art. 24.

2. *Défense du christianisme*, vol. II, p. 248.

3. *Ibid.*, vol. II, p. 250.

4. *Études philosophiques*, vol. II, p. 414.

tation éclatante, » pour insinuer qu'ils n'en disent mot. Après quoi l'auteur lève les mains au ciel et rend grâce à Dieu de ce que les Juifs ont ignoré ou soigneusement « renfermé au dedans d'eux-mêmes » ce dogme pernicieux de la vie future, d'où vient tout le mal, et qui a été la source de l'idolâtrie dans le paganisme.

M. Henri Martin, le plus complet des apologistes sur la question dont il s'agit, entreprend deux tâches fort épineuses et presque contradictoires, l'une de montrer qu'il y avait des raisons excellentes pour que la révélation mosaïque ne fît aucune mention de l'immortalité de l'âme, l'autre de prouver que ce dogme est contenu au moins implicitement dans le *Pentateuque*. On ne saurait dire dans laquelle de ces deux tâches il échoue le plus irréparablement. Pour la première, il ne trouve pas un seul raisonnement, je ne dis point solide, mais seulement spécieux. Pour la seconde, il ne produit que quelques textes vagues, déjà cités par M. de la Luzerne, et auxquels il ajoute des interprétations conjecturales ou des inductions inadmissibles. Qu'on juge de son embarras par le passage suivant : « Quand on s'adresse à des esprits non prévenus, il suffit de prouver qu'il n'est pas démontré que le langage non explicite du *Pentateuque* sur la vie future soit inconciliable avec l'origine divine de ce livre ¹. » Qui ne s'aperçoit que le philosophe chrétien est ici sur des charbons ardents ? Toutes les ambages, toutes les circonlocutions et tous les euphémismes du monde, ne feront pas trouver dans la Bible ce qui n'y est pas.

1. De la vie future suivant la foi et suivant la raison, p. 533.

Voici le principal argument que propose M. Henri Martin pour expliquer, non pas le « demi-silence », comme il répète bénévolement, mais le silence absolu du *Pentateuque* sur ce sujet. « Que serait-il arrivé si Moïse avait présenté à la multitude ignorante des Hébreux Abraham, Isaac et Jacob, comme leurs protecteurs toujours vivants près du Dieu invisible et ineffable ? Le culte de Jéhovah n'aurait-il pas risqué d'être relégué dans l'ombre et d'être remplacé par un autre culte national, par le culte d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Moïse lui-même ? » Ce n'est pas sans quelque surprise que je transcris littéralement ces lignes étranges. Eh quoi ! Moïse n'aurait pu prévenir une semblable erreur, et les Juifs n'auraient pu comprendre la distinction si simple, que les saints et les élus ne sont pas des dieux ! Fallait-il, pour une crainte chimérique, priver tant de générations d'une promesse consolante et de l'influence morale du dogme de la rémunération future ? A qui persuadera-t-on que près de quarante siècles étaient nécessaires pour préparer suffisamment le genre humain à recevoir une vérité qui est la première que le catéchisme enseigne aujourd'hui aux petits enfants ?

J'engage les lecteurs à examiner attentivement, et sans en passer un seul mot, la sixième note du même apologiste sur l'omission du dogme de la vie future dans le *Pentateuque* ². Si je ne me trompe, ils y re-

1. *La vie future suivant la foi et suivant la raison*, p. 66.

2. *Ibid.*, p. 527.

connaîtront, à chaque ligne, les perplexités et les tergiversations d'un excellent esprit, égaré dans la solution d'un problème insoluble. Du reste, M. Henri Martin en convient ailleurs avec franchise : « Nous avouerons volontiers que la doctrine philosophique de la simplicité et de l'immortalité de l'âme ne se trouve nulle part dans la Bible ¹. »

Cet aveu est confirmé par celui de M. Salvador, qui reconnaît expressément que Moïse ne professait pas l'immortalité de l'âme, et qui en fait un mérite à ce législateur. Il ne l'est pas moins par le témoignage de M. Frank, dont voici les paroles : « C'est vainement qu'on chercherait, dans toute l'étendue du *Pentateuque*, le dogme de l'immortalité... On n'y rencontre jamais l'idée des récompenses et des châtimens d'un monde supérieur à celui où nous vivons ². » Ce langage si net et si décisif contraste avec le ton vague et embarrassé des apologistes, qui soutiennent le contraire, et qui prétendent mieux comprendre les institutions juives que les plus savants Israélites.

En comparant le spiritualisme élevé de Platon, par exemple le discours de Diotime dans le *Banquet*, avec le grossier matérialisme de la doctrine mosaïque sur le même sujet, il est impossible de ne pas reconnaître la supériorité de la raison pure, abandonnée à elle-même, sur une révélation stérile, insuffisante et muette en ce qui touche la question la plus vitale pour le genre humain.

1. *De la vie future suivant la foi et suivant la raison*, p. 52.

2. *Études orientales*.

Il reste donc acquis aux débats que Moïse n'a pas dit un mot de l'immortalité de l'âme. La tentative infructueuse de tant de savants hommes, versés dans la connaissance de l'Écriture, et bien convaincus de l'importance d'un tel dogme, me paraît la meilleure preuve qu'ils défendent une thèse insoutenable. Je ne suivrai pas les apologistes dans leurs citations du livre de Job, de l'Ecclésiaste, du Psalmiste et des prophètes, où apparaît, toujours sous le voile des figures, une faible lueur de spiritualisme. Il n'y a aucune raison de sortir du *Pentateuque*, où est contenue la révélation mosaïque tout entière. Nul ne conteste que, dans des temps postérieurs, les Juifs, profitant des lumières du paganisme, n'aient acquis, soit pendant, soit après leur captivité, quelques notions de l'existence future. Cependant, ils ont toujours eu si peu de sympathie pour cette doctrine, que la secte des Saducéens, fidèlement attachée aux anciennes traditions, a fourni plusieurs grands prêtres, qui ne croyaient pas à une autre vie, ni peut-être même à l'action de la Providence.

Selon la remarque de l'historien Milman, « la croyance à une autre vie, dépourvue de sanction dans la loi ancienne, commence à poindre dans les écrits des prophètes¹. » Il paraît que les Juifs puisèrent surtout ce dogme chez les Perses, et parmi les disciples de Zoroastre, dont la religion passait pour supérieure aux autres cultes de l'Orient². Le livre de la *Sagesse*,

1. *History of christianity*, vol. I, p. 13,

2. « In Asiâ Persarum religionem cæteris esse nobiliorem. » *Mosheim*.

dont on ne possède point le texte en hébreu et que saint Jérôme attribue au philosophe juif Philon, est celui où l'on trouve le plus nettement exprimée, dans quelques passages, la notion de l'immortalité de l'âme¹; mais Philon, formé à l'école de Platon, est postérieur à Moïse d'environ seize siècles. Vers l'époque de la venue du Messie, la doctrine de l'immortalité de l'âme, quoique rejetée par les Saducéens, était répandue en Judée. Tacite en rend témoignage à l'égard des Juifs de son temps².

Il est remarquable que la plupart des apologistes protestants se sont abstenus de prendre part à cette controverse, et qu'ils en ont laissé le fardeau tout entier aux apologistes catholiques, d'ordinaire moins circonspects et plus fertiles en expédients.

Après de l'objection précédente, les autres difficultés que présente l'Ancien Testament ne sont que secondaires. Il est impossible d'indiquer quels devraient être les caractères distinctifs d'une révélation divine. Toutefois, parmi ces caractères, il semble qu'une austère gravité, une dignité soutenue, une bienséance inaltérable, devraient figurer en première ligne, comme dans nos codes législatifs. Nous n'attendons pas moins de la suprême sagesse que de la sagesse humaine. On ne conçoit pas l'Esprit-Saint

1. « Justorum animæ in manu Dei sunt, et non tanget illos tormentum mortis... Justi in perpetuum vivent et apud Dominum est merces eorum. » *Lib. Sapient.*, lib. III, 1-v, 16.

2. « Animas prælio et suppliciis peremptorum æternas putant. » *Histor.* lib. V, cap. VII.

dictant à ses interprètes des trivialités, des bouffonneries, quelquefois même des obscénités. Or, tout cela se rencontre malheureusement dans l'Écriture. L'inégalité surtout, ce cachet inévitable de notre faiblesse, y domine presque à chaque page. Cependant, les orthodoxes n'excluent pas même du privilège de l'inspiration le *Cantique des cantiques*.

Le docteur Gregory discute cette question avec plus de zèle et de bonne foi que d'habileté. « On prétend, dit-il, que l'Écriture contient tant d'incohérences, de contradictions et d'absurdités, qu'il est difficile de la croire authentique et bien moins encore inspirée. » En fait d'incohérence et de contradiction, il cite les deux généalogies distinctes de saint Matthieu et de saint Luc, et propose, pour concilier les évangélistes, une explication plausible, quoique tout à fait différente de celle de l'évêque Watson. En fait d'absurdité, il cite comme capitale l'histoire de Jonas et de la baleine, et réfute d'abord l'objection que les baleines sont inconnues dans la Méditerranée, outre que leur gosier est trop étroit pour avaler un homme. A cela il répond que « le même Dieu qui a conservé le prophète vivant a bien pu élargir le gosier du poisson, de manière à le rendre capable de recevoir un homme ¹. » Après quelques autres détails sur les diverses familles de cétacés, il conjecture que la baleine pourrait bien être un requin, et conclut victorieusement : « Ces extraits suffisent pour montrer que l'histoire de Jonas et de la baleine n'est pas aussi remplie de puérilité que

1. *Letters on the evidences of the christian religion*, p. 227.

voudraient le faire croire quelques-uns de ceux qui se moquent là où ils devraient admirer ¹. » Quant aux moyens d'existence du prophète, pendant sa réclusion de trois jours, on pense bien qu'il n'en dit pas un mot.

Parmi les invraisemblances du récit biblique on peut ranger le recensement du peuple israélite, exécuté sous le roi David, et qui, après tant de guerres d'extermination, constate la présence de *treize cent mille* guerriers sous les armes ². Qui croira que la chétive Judée, toute remplie de perclus, de cacochymes et d'invalides, selon le témoignage de l'Évangile, ait alors compté plus de combattants que ne pourrait en armer aujourd'hui l'empire le plus peuplé du globe? Comment l'Esprit-Saint se concilie-t-il avec de pareilles exagérations?

L'historien Gibbon, auquel on peut reprocher une ironie trop prolongée dans un sujet grave, en exposant les opinions des gnostiques, résume ainsi ses propres pensées sur les défauts de la Bible. « Ces hérétiques, étrangers pour la plupart aux plaisirs sensuels, se plaignaient avec amertume de la polygamie des patriarches, des dérèglements de David et du sérail de Salomon. Ils ne savaient comment réconcilier avec les notions communes de la justice et de l'humanité la conquête de la terre de Chanaan, suivie de l'extermi-

1. *Letters on the Evidences of the christian religion*, p. 232.

2. « Inventa sunt de Israel octingenta millia virorum fortium qui educerent gladium, et de Juda quingenta millia pugnatorum. » *Regum lib. II, xxiv, 9*.

nation des habitants sans défiance... Ils affirmaient qu'il était impossible qu'une religion qui consistait uniquement en sacrifices sanguinaires et en cérémonies futiles, dont les récompenses, ainsi que les punitions, étaient toutes d'une nature charnelle et transitoire, pût inspirer l'amour de la vertu ou contenir la violence des passions. Le récit mosaïque de la création du monde et de la chute de l'homme était traité avec une dérision profane par les gnostiques. Ils ne supportaient pas le repos de Dieu après six jours de labeur, la côte d'Adam, le jardin d'Éden, les arbres de vie et de science, le serpent doué de la parole, le fruit défendu et la condamnation prononcée contre le genre humain pour l'offense vénielle de ses premiers pères. Ils représentaient avec impiété le Dieu d'Israël comme un être susceptible d'erreur et de passion, capricieux dans sa faveur, implacable dans son ressentiment, jaloux jusqu'à la faiblesse de son culte superstitieux, et bornant sa providence partielle à un seul peuple et à cette vie passagère. Dans un pareil portrait, ils ne pouvaient reconnaître aucun des traits du sage et tout-puissant auteur de l'univers ¹. »

Watson remarque assez finement que si telles étaient, en effet, les opinions des gnostiques, les incrédules modernes, comme Morgan, Tindal, Bolingbroke et Voltaire, se sont bornés à les copier, sans rien ajouter de leur propre fonds. Il est vrai que les objections dont il s'agit ne sont pas neuves. Une ré-

1. *History of the decline and fall of the roman empire*, chap. XV.

ponse catégorique à ces objections aurait, au contraire, le mérite de la nouveauté.

Je m'explique sans peine l'influence de l'Évangile sur le monde actuel. Même en retranchant de ce livre la partie légendaire, il y reste d'admirables enseignements, de profondes observations sur la nature humaine et surtout une excellente morale. J'ai plus de peine à comprendre le succès des Écritures juives ou comment la race israélite a pu imposer à des peuples éclairés son histoire particulière, si remplie de préjugés nationaux, si visiblement empreinte du doigt de l'homme et si pleine d'in vraisemblance. Je persiste à croire que le christianisme serait beaucoup plus fort sans la solidarité compromettante qu'il revendique et qui le rend vulnérable sur tant de points.

A la vérité, il faut se résoudre à ne rien savoir sur la création de l'univers, ou bien accepter les traditions juives, malgré leur incohérence, leur bizarrerie et quelquefois leur puérilité. Or, ne rien savoir sur un tel sujet répugne à la curiosité de l'esprit des hommes. La plupart ignorent l'origine de leur propre famille; mais nul n'ignore l'origine de la grande famille humaine. En voilà plus qu'il ne faut pour expliquer l'adoption générale du récit biblique. Ce qui est plus difficile à concevoir, c'est que ceux qui ont une foi entière dans ce récit ne vénèrent pas les Juifs comme des bienfaiteurs ou même qu'ils aient eu la folie sacrilège de les persécuter.

Au reste, je ne dois pas dissimuler que la plupart des apologistes ont parfaitement connu toutes les ob-

jections qui précèdent, et qu'ils n'en ont pas été ébranlés. Ce courage de la foi éclate dans un passage de la réponse de l'évêque Watson à Thomas Paine : « L'histoire du Vieux Testament, malgré les difficultés qui s'y rencontrent, malgré les railleries et les sarcasmes des incrédules, me paraît marquée d'un tel caractère intrinsèque de vérité, tellement corroborée par les plus anciennes annales profanes, tellement confirmée par l'état actuel du monde, que, si je n'étais pas chrétien, je voudrais devenir juif. Vous envisagez ce récit comme un amas de mensonges, de contradictions et de blasphèmes : je le regarde comme la plus antique, la plus vraie, la plus complète et la plus importante histoire de l'univers. Selon moi, il fournit des preuves plus satisfaisantes de l'existence et des attributs de Dieu, de l'origine et de la fin du genre humain, que toutes celles qui furent jamais produites par les plus profondes recherches des philosophes les plus éclairés ¹. »

Je n'omettrai pas non plus, pour ne supprimer aucun élément d'un débat contradictoire, le témoignage encore plus formel et plus explicite de Daniel Wilson. « Qu'y-a-t-il au fond de plus frivole que de mesquines chicanes ou des objections scientifiques sur les dimensions de l'arche, sur de légers désaccords de géologie, sur des points minutieux de l'ordre chronologique, sur les circonstances de la vie des patriarches, sur des citations de l'Ancien Testament dans le

1. *Apology for the Bible*, letter V.

Nouveau, sur les divergences de récit des quatre évangiles, sur les variantes des manuscrits, sur de prétendues contradictions entre les théories cosmographiques et l'exposé de la création dans Moïse, sur les jugements de Dieu infligés à des nations coupables par l'intermédiaire du peuple juif? Des milliers de difficultés telles que celles-là, qu'est-ce autre chose que des atomes chétifs, imperceptibles et microscopiques, flottant aux rayons du soleil, si on les compare avec la masse énorme de preuves intrinsèques et extrinsèques sur lesquelles s'appuie le christianisme¹. »

Voilà un exemple frappant de la diversité des points de vue de la philosophie et de la foi. C'est au lecteur impartial de décider si les objections qu'on oppose à la vérité de l'Écriture sont aussi futiles que le prétend Daniel Wilson, et si les preuves intrinsèques ou extrinsèques sur lesquelles se fonde cet apologiste sont effectivement sans réplique.

1. *The evidences of christianity*, vol. II, p. 231.

CHAPITRE VIII

PÉCHÉ ORIGINEL ET RÉDEMPTION.

Origine du mal physique et moral. — Doctrine de l'épreuve. — Hypothèse d'une chute primitive. — Corruption de la nature humaine. — Transmission du péché originel. — Notion d'un mauvais principe. — Dogme de la rédemption. — Inefficacité du sacrifice divin. — Pluralité probable des mondes. — Incarnation. — Double nature du Messie. — Prédilection commune pour les médiateurs. — Mystère de la Trinité. — Sens littéral et sens figuré.

En admettant la vérité de la mission de Moïse, et en complétant la loi ancienne par la loi nouvelle, examinons ce que ces deux révélations réunies nous apprennent d'utile sur la nature humaine, sur notre existence ici-bas et sur notre destinée future¹. Et d'abord pourquoi ne sommes-nous point parfaitement bons et parfaitement heureux dans ce monde? Tel est le grand problème que la philosophie du christianisme entreprend de résoudre, et dont elle se

1. « Quid sumus et quidnam victuri gignimur...? » *Pers.*, sat. III, v. 67.

flatte de fournir seule une explication satisfaisante par le dogme du péché originel.

J'ai eu occasion de le remarquer ailleurs, l'idée que nous donnent de Dieu les dogmatistes ne répond pas toujours à notre attente et n'égale pas ce que la raison seule nous révèle. M. de Lamennais dit à propos de la création : « L'être souverainement parfait, *s'aimant d'un amour infini*, jouissait dans son immense repos d'une félicité sans bornes. Lorsqu'il résolut de créer, ne devant rien qu'à lui, puisqu'il n'existait que lui, il ne put se proposer qu'une *fin relative à lui-même*, c'est-à-dire sa gloire ou la manifestation de ses perfections infinies ¹. » Je ne sais si l'Église approuve tout cela; mais j'avoue que cette félicité d'inertie et cette béatitude égoïste ne me satisfont nullement. J'aime mieux la conjecture de quelques anciens philosophes, de Sénèque, par exemple, qui attribue la création du monde à la bonté de la Providence et au désir de faire un plus grand nombre d'heureux ². C'est là un motif plus digne de la divinité que le calcul tout personnel que lui prête ici l'apologiste ou que le besoin d'être glorifié par les hommes.

« Le dogme du péché originel, dit Wilberforce, est un sujet de discussion pénible et humiliant pour l'orgueil de la nature humaine, une question dont l'esprit s'occupe malaisément ou même avec dépit et

1. *Essai sur l'indifférence*, vol. I, p. 514.

2. « Quæ Deo mundum faciendi causa fuit? Bonus est... fecit itaque quam optimum potuit. » *Epist. LXV.*

répugnance¹. » Il n'en est rien. Nous pouvons parler à l'aise du péché originel. Aucun de nous n'y a pris part et nous n'en sommes point complices. Le sentiment religieux est tout à fait désintéressé dans une semblable controverse. Il n'y a certes pas plus de piété à prétendre que Dieu a manqué son but et réformé son œuvre, qu'à croire que l'homme est identiquement tel aujourd'hui qu'il est sorti de la pensée du Créateur : un, malgré ses contradictions ; capable de se suffire, malgré sa faiblesse ; complet, malgré ses imperfections ; en un mot, merveilleusement adapté à sa fin dans cette vie passagère.

La difficulté de concilier le mal physique et moral dans le monde avec la bonté divine a donné lieu à diverses hypothèses. Les anciens pythagoriciens pensaient que nous expions dans cette vie les fautes d'une vie antérieure. Cette doctrine, toute paradoxale qu'elle semble, n'est pas plus déraisonnable que le système qui suppose que les générations actuelles sont punies d'une transgression commise plus de soixante siècles avant leur naissance. Au reste, le plan de la Providence peut s'expliquer plus simplement.

La saine philosophie, d'accord avec la religion, nous représente cette vie comme un acheminement et une transition à un état futur. La doctrine de l'épreuve est à l'ordre moral ce que le principe de la gravitation est à l'ordre physique. Elle aplanit toutes les difficultés, rend compte de toutes les anomalies, et résout tous les pro-

1. *A practical view*, p. 21.

blèmes que suggère le spectacle du monde actuel. Si l'on suppose que Dieu nous prépare à une autre existence, et nous réserve une rétribution conforme au libre exercice de notre volonté ici-bas, les désordres apparents de la destinée humaine s'expliquent et disparaissent. Le christianisme admet la doctrine de l'épreuve; mais il n'en fait aucun usage, et il la remplace par le mystère inconcevable du péché originel et de la rédemption.

L'évêque Joseph Butler, celui de tous les métaphysiciens modernes qui a vu le plus loin dans le gouvernement temporel de la Providence, fait remarquer avec justesse que la bonté n'est pas le seul attribut de Dieu, qu'il faut tenir compte aussi de sa justice, et qu'il ne nous doit pas le bonheur gratuitement¹. Rien de plus vrai. Le système de l'épreuve et de la rémunération, cet ensemble complet et harmonieux, paraît avoir été conçu dans la pensée divine avant la création des mondes, et dispense de recourir à la supposition d'une chute primitive ou d'un état de déchéance, qui répugne à la raison non moins qu'à toutes nos idées morales.

« La nature corrompue dans laquelle nous naissons, dit M. Nicolas, doit prendre sa source dans une souillure originelle, parce qu'il est contradictoire avec l'idée de la Divinité et le langage de toute la nature que l'homme soit ainsi sorti des mains de Dieu : il a dû être

1. *The Analogy of religion natural and revealed*, part. I, chap. III.

créé heureux et bon ¹. » C'est là une pure hypothèse. Il n'entrait pas apparemment dans les desseins de la Providence de rendre l'homme heureux ici-bas, indépendamment de toute épreuve et de tout mérite, comme le supposent les partisans du péché originel. Dès cette vie, nous pouvons, par le bon emploi de nos facultés et par l'exercice de la vertu, acquérir une félicité relative, bornée et incomplète sans doute, mais qui n'est qu'une préparation et un passage à un bonheur plus grand dans une autre vie. Cette explication n'est-elle pas plus claire, plus simple et plus rationnelle que le système de la foi?

Le même apologiste est-il fondé à conclure que « pour bien sentir le prix de l'explication du péché originel, il faut se représenter l'embarras de l'esprit humain avant qu'elle lui fût donnée ². » J'ose dire que cet embarras est plus grand depuis le mot de l'énigme qu'auparavant. Dans l'hypothèse de nos adversaires, il nous est impossible de concevoir quel aurait été l'état de l'homme exempt du péché, de la souffrance et de la mort. Que seraient devenues ces innombrables générations contemporaines et pourtant étrangères les unes aux autres? Comment la terre aurait-elle pu contenir et nourrir à la fois tant d'habitants? Quel moyen aurait eu de se manifester la justice distributive de Dieu? Telles sont quelques-unes des questions graves et imprévues que soulève le dogme du péché originel.

1. *Études philosophiques*, vol. II, p. 16.

2. *Ibid.*, p. 25.

Déjà nous avons bien de la peine à comprendre la longévité exceptionnelle des patriarches, qui paraît contraire à la constitution physique et morale de l'homme. Non-seulement elle suppose une organisation différente, une enfance et une décrépitude prolongées ; mais elle est en désaccord avec l'économie actuelle de la vie humaine. Au bout de quelques siècles, un patriarche ne pouvait manquer de devenir indifférent à sa nombreuse postérité. Les sentiments et les affections qui font le charme de la famille devaient s'éteindre peu à peu en lui, et son isolement devait lui rendre la mort désirable.

M. Aimé Martin dit judicieusement à ce sujet : « L'homme n'est pas, comme le prétend Bossuet, un édifice en ruines, qui conserve encore quelque chose de la beauté et de la grandeur de son premier plan. Il est aujourd'hui ce qu'il était au commencement du monde, un être complet dans ses perfections comme dans ses imperfections, faible et fort, grand et misérable, pouvant succomber à la tentation, suivant qu'il se laisse dominer par l'esprit ou par la matière. Il résulte de là que l'homme n'a jamais pu être immortel ici-bas : les lois imposées à la matière s'opposent à son éternité terrestre ¹. » En effet, il est manifeste que le dogme du péché originel ne s'accorde ni avec l'observation des phénomènes physiologiques, ni avec la saine philosophie.

Le suprême arbitre sait mieux ce qu'il fait que ne

1. *Éducation des mères de famille*, p. 361.

le supposent nos systèmes théologiques. Les instincts naturels et les passions qu'une fausse sagesse nous représente comme les marques d'une chute primitive, comme les stigmates d'un péché originel, sont les moyens dont il se sert pour perpétuer son œuvre et pour l'animer d'un souffle de vie. Sans la concupiscence dont se plaignent les moralistes chrétiens, il y a des époques où la société aurait péri par le célibat. En même temps que Dieu nous a créés avec des passions, il nous a donné la conscience pour les reconnaître, la raison pour les combattre et la liberté pour les vaincre. Il nous a d'avance armés pour la lutte, comme il nous avait sciemment exposés au péril.

Il est impossible de conjecturer ce que serait devenue notre race, affranchie de la nécessité du travail, sans l'heureuse faute de nos premiers pères et sans la malédiction, je veux dire sans la bénédiction divine : *In sudore vultus tui vesceris pane...*¹. Adam et sa postérité, condamnés à vivre éternellement, auraient sans doute regretté plus d'une fois de ne pouvoir mourir, au milieu du désœuvrement perpétuel et des délices du paradis. Combien le plan de la Providence est préférable en réalité aux utopies de la sagesse humaine !

Il entre dans le rôle des apologistes d'exagérer la corruption de notre nature pour justifier le dogme du péché originel. « Nous apprenons par le christianisme, dit Wilberforce, que l'homme est un apostat,

1. *Liber Genes.*, III, 19.

déchu de son rang primitif, dégradé dans sa nature, et dépravé dans ses facultés ; indifférent au bien et disposé au mal ; enclin au vice, qui lui est naturel et facile ; ennemi de la vertu, qui lui est pénible et laborieuse ; qu'il est corrompu par le péché, non pas légèrement et superficiellement, mais radicalement et jusqu'à la moelle des os ¹. » J'ose affirmer que c'est là de la mauvaise philosophie au service d'une théologie erronée. Ne craint-on pas de décourager ainsi notre faiblesse et de fournir au vice des excuses ? J.-J. Rousseau est plus dans le vrai quand il réhabilite éloquemment le cœur humain.

Thomas Chalmers insiste aussi sur notre perversité naturelle depuis la chute du premier homme, et il en tire un argument en faveur de la supériorité du christianisme, qui seul nous fournit l'explication de ce mystère. Cependant, il oublie ailleurs son hypothèse favorite, et, pour aggraver le tort de notre ingratitude envers Dieu, il rehausse les tendances instinctives du cœur humain. « Après tout, dit-il, que sont nos vertus ? Qui nous a communiqué l'organisation morale dont elles sont une partie et un ornement ? Qui est cause que le poulx de l'honnête homme bat dans le juste orgueil de son intégrité ? Qui a distribué le lait de l'humaine bienveillance dans toute l'économie de nos affections ? Qui a préparé notre cœur aux sympathies multiples dont il est ému ? Qui a mis en jeu les délicieuses sensibilités de notre nature, et qui a répandu

1. *A practical view*, p. 21.

autour de nous la charité pour bénir et charmer les relations sociales? Quel est l'auteur de ce bienfaisant mécanisme, et quelle main a imprimé à notre espèce un aussi aimable aspect¹? » A la bonne heure! nous voilà bien loin du péché originel et bien près de la vérité.

Le dogme dont nous nous occupons se concilie-t-il mieux avec la justice qu'avec la sagesse divine? Pas davantage. D'après le système des apologistes, le péché originel est né presque en même temps que le monde. Nos premiers pères commençaient à peine à jouir de la vie, et leur complète inexpérience les exposait à enfreindre une prohibition dont ils ne pouvaient comprendre la portée. Leur faiblesse et leur crédulité les livraient sans défense au piège du tentateur. Un tribunal humain les acquitterait comme ayant agi sans discernement. Quelle proportion est-il possible de découvrir entre une faute aussi vénielle, aussi excusable, entourée de tant de circonstances atténuantes, et les conséquences fatales de cette faute pour le genre humain, qui en est tout à fait innocent?

Bossuet, sans doute un peu embarrassé des conséquences du péché originel, malgré son orthodoxie, dit à ce sujet: « N'examinons point ici ces règles terribles de la justice divine par lesquelles la race humaine est maudite dans son origine...². » Au con-

1. *Evidences of the christian revelation*, p. 308.

2. *Discours sur l'histoire universelle*, p. 125

traire, examinons-les avec soin : la question en vaut bien la peine. Le principe sur lequel repose la jurisprudence dont il s'agit est réprouvé par la conscience dans tous les pays et dans tous les temps. Lorsque Moïse écrivait dans le *Deutéronome* : *Non occidentur patres pro filiis, nec filii pro patribus, sed unusquisque pro peccato suo morietur*¹, il proclamait que les fautes sont personnelles. Comme législateur, il se mettait en contradiction avec le Dieu de la *Genèse*.

Dans le dialogue de Cicéron sur la nature des dieux, un des interlocuteurs fait une remarque parfaitement applicable au péché originel².

Chez l'historien Salluste, lorsque le consul Lépidus veut adresser le plus sanglant reproche à Sylla, qui avait interdit l'accès de toutes les fonctions publiques aux fils des proscrits, il emploie des paroles non moins énergiques pour flétrir l'injustice et la cruauté du dictateur³.

Qu'on explique littéralement ou allégoriquement le dogme du péché originel, je ne sais rien de plus injurieux à la sagesse divine qu'une hypothèse d'après laquelle l'homme, à peine formé par le Créateur et en

1 *Liber Deuteronomii*, XXIV, 16. Il en est de même de ce passage du prophète Ézéchiel : « Filius non portabit iniquitatem patris... » XVIII, 20.

2. « O miram æquitatem deorum ! Ferretne ulla civitas latorem istius modi legis, ut condemnaretur filius aut nepos, si pater aut avus deliquisset ? » *De Nat. deor.*, lib. III, cap. XXXVIII.

3. « Solus omnium, post memoriam hominum, supplicia in post futuros composuit, quis prius injuria quam vita certa esset. » *Sall. Fragmenta*, lib. I.

possession des avantages qui lui étaient destinés, aurait tout perdu à jamais, sans avoir eu le temps de jouir de rien. Il résulte de là que Dieu aurait si mal conçu son plan que, contre son gré, sans doute, le mal physique et le mal moral seraient réellement contemporains de l'origine du monde. La philosophie païenne à laquelle il faut si souvent recourir pour éclairer la foi, nous enseigne, avec un admirable bon sens, que « l'homme n'est pas une œuvre irréfléchie ou hâtive ¹. »

Le dogme chrétien représente l'Être suprême comme aussi imprévoyant et aussi malhabile dans la conception de l'homme que dans celle des anges. « Dieu, dit Bossuet, avait fait au commencement ses anges, esprits purs et séparés de toute matière... une partie se laissa séduire à l'amour-propre... ces esprits lumineux devinrent esprits de ténèbres; ils n'eurent plus de lumières qui ne se tournassent en ruses malicieuses... leur félicité fut changée en la triste consolation de se faire des compagnons dans leur misère; et leurs bienheureux exercices, au misérable emploi de tenter les hommes ². » Il semble que Dieu ayant eu la main aussi malheureuse en formant les anges, aurait dû se tenir sur ses gardes pour former un être beaucoup plus imparfait que les anges, et qu'un premier échec aurait pu le prémunir contre un second plus probable encore. D'après le récit biblique, rien ne lui réussit,

1. « Non est homo tumultuarium nec incogitatum opus. » *Senec. de Beneficiis*, lib. VI.

2. *Discours sur l'histoire universelle*, p. 122.

ni la création des anges, ni celle de l'homme, ni l'adoption d'un peuple élu.

Ici s'élève une nouvelle difficulté. L'Écriture impute la chute primitive à l'influence d'un tentateur, d'un ange déchu, d'un esprit de ténèbres, enfin, d'un mauvais principe, de quelque nom qu'on le nomme. Or, la notion d'un mauvais principe, doué de raison, de prescience, d'ubiquité, presque d'omnipotence, en un mot, Dieu, moins la bonté, répugne à l'économie générale de l'univers et au gouvernement temporel de la Providence. Avec un tel adversaire, le genre humain aurait depuis longtemps cessé d'exister, ou le monde serait devenu inhabitable. Un semblable système porte d'ailleurs atteinte à la liberté de l'homme, et par suite à sa responsabilité morale. « Dieu, disait George Fox, n'a point fait le diable ; car tout ce que Dieu a créé est bon. » Néanmoins, cette croyance traditionnelle, qu'il ne faut pas confondre avec celle d'une rétribution future, défraye, de temps immémorial, les fictions des poètes et les légendes des théologiens.

Un philosophe moderne, M. Jules Simon, dit à ce sujet : « Un grand nombre de sectes religieuses ont, en quelque sorte, *divinisé le mal*, en lui donnant pour cause un principe vivant, toujours en lutte contre le principe du bien. Leur malheur est de renoncer à la raison ¹. » Cela est parfaitement juste. En effet, l'hypothèse d'un mauvais principe, véritable manichéisme, par quelque nom qu'on la désigne, est attentatoire à la

1. *Religion naturelle*, p. 166.

puissance divine, quoiqu'elle se lie intimement au dogme du péché originel.

Samuel Clarke reconnaît au diable et aux mauvais esprits le don de faire des miracles. « Si le diable, dit-il, a le pouvoir naturel de faire quelque chose au monde, autant que le moindre des hommes, et s'il n'est pas empêché par Dieu d'exercer ce pouvoir naturel, il est évident qu'il est capable, à raison de son invisibilité, de faire des miracles vrais et réels ¹. » On voit, par ses explications, qu'il aurait cru aux miracles des magiciens de Pharaon, si Moïse n'eût été là pour le détromper. Il ne refuse au diable que le privilège de ressusciter les morts ². Cependant, quoi de plus puéril que de supposer un antagoniste perpétuel du Créateur, sans cesse occupé à détruire son œuvre, capable d'opérer des miracles contre Dieu même, et d'abuser ainsi les fidèles par un faux titre, au point de les réduire à faire usage de leur raison pour sortir de perplexité?

Le pieux enthousiaste Vilberforce exprime ainsi ses regrets sur l'abandon presque général de la croyance à un tentateur ou au diable : « L'existence et l'action d'un mauvais esprit, quoique affirmées distinctement et à diverses reprises dans l'Écriture, sont presque unanimement bafouées dans un pays qui fait profession d'admettre l'autorité des livres saints. Quelques autres dogmes de la révélation dont on atténue communément le sens et la portée, en grande partie, sont

1. *A discourse concerning the being and attributes of God*, p. 306.

2. *Ibid.*, p. 305.

encore accordés en termes généraux; mais celui-ci paraît sur le point d'être universellement délaissé, comme un poste désormais incapable de défense. On le regarde comme un préjugé à son déclin dont l'aveu décréditerait aujourd'hui un homme de sens. Comme les esprits, les sorcières et autres fantômes, qui peuplaient les ténèbres de la superstition, ce dogme ne peut soutenir l'épreuve d'un sérieux examen, dans ces temps plus éclairés ¹. » Tout cela est vrai, et il faut bien en prendre son parti. Du reste, la foi n'a pas à s'en plaindre. On ne croit plus au diable par respect pour Dieu.

Je le répète, si, comme l'admettent les dogmatistes, le mauvais principe a le don d'opérer des miracles, et peut non-seulement usurper avec impunité cette prérogative, mais la déléguer à des agents subalternes, le plan de la Providence et l'économie morale de ce monde sont une énigme. L'homme, déjà aux prises avec ses passions, en butte aux pièges d'un pouvoir invisible, exposé sans défense à un ennemi redoutable, sans cesse en quête de sa proie, doit succomber inévitablement dans une lutte inégale. Il a en partage une volonté faible, des tentations presque irrésistibles et des peines éternelles, en cas de chute. Un tel système est un démenti à la sagesse et à la justice divine.

On pense bien que le dogme du péché originel est un des plus rudes écueils des apologistes dans leur tâche laborieuse. La plupart allèguent la difficulté

1. *A practical view*, p. 33.

d'expliquer autrement la présence du mal physique et moral dans le monde. Leur embarras perce visiblement dans leur langage. « Il n'y a rien, dit Pascal, qui choque plus notre raison, que de dire que le péché du premier homme ait rendu coupables ceux qui, étant si éloignés de cette source, semblent incapables d'y participer ¹. » Il ajoute un peu plus loin : « Cependant, sans ce mystère le plus incompréhensible de tous, nous sommes incompréhensibles à nous-mêmes. » Ainsi la foi ne voit d'autre moyen de dissiper une simple obscurité que d'épaissir et de redoubler les ténèbres. Ne vaut-il pas mieux s'en tenir à l'explication philosophique et religieuse à la fois, que l'homme n'est ni parfait ni heureux ici-bas, parce que Dieu a voulu en faire un agent libre dont les actes auront ailleurs une rémunération ?

Au moment d'aborder le même problème, M. Nicolas, d'ordinaire si résolu, est saisi d'une sorte de découragement facile à comprendre. « La première impression, dit-il, qu'on éprouve à la lecture de l'antique histoire d'Éden, c'est la difficulté de l'adapter à nos jugements superficiels et la tentation de critiquer, tant les choses y sont dénuées de ménagements et d'explications, et y sont jetées comme une énigme à l'esprit humain ². » Voilà de la bonne foi, sans doute ; mais alors il faut se montrer indulgent envers ceux qui ne devinent pas l'énigme. M. Nicolas se remet peu à peu de son trouble et il reprend ainsi : « Quoi qu'il

1. *Pensées*, chap. II.

2. *Études philosophiques*, vol. I, p. 427.

en soit, qu'on le comprenne ou qu'on ne le comprenne pas, cela est; et il faudrait affronter de bien plus grands mystères et dévorer de plus insolubles difficultés, si on voulait le rejeter ¹. » C'est là précisément la question. En définitive, il ne présente d'autre argument, en faveur du péché originel, que la véracité de Moïse, argument qu'il reproduit et retourne sous toutes les formes.

L'évêque Sumner s'exprime avec réserve et modestie sur ce sujet. « Plusieurs sont enclins à conclure que Dieu n'aurait point placé le genre humain dans une situation où il pouvait prévoir sa chute, si cette chute devait avoir des conséquences aussi fatalement sérieuses. Il n'aurait pas créé une race dont une portion aussi considérable devait périr éternellement ². » Voilà l'objection dans toute sa force et sa gravité, sans réticence et sans atténuation. Il répond immédiatement : « Nous touchons ici à une grande difficulté que, dans l'état actuel de nos connaissances ou plutôt de notre ignorance, il nous est impossible d'éclaircir. L'objection serait plus sérieuse encore si c'était la seule anomalie dans le monde visible, qui se dérobat à nos recherches ou contredit notre attente...; le livre de la nature est au moins aussi mystérieux que le livre de la révélation ³. » D'accord, nous sommes environnés de mystères; mais à quoi bon les multiplier à plaisir? Assurément, ni dans le livre de la

1. *Études philosophiques*, p. 428.

2. *Evidences of christianity*, p. 202.

3. *Ibid.*, p. 208.

nature, ni dans l'ordre moral, il n'y a aucune anomalie aussi inexplicable que le dogme du péché originel.

Je sais que le judicieux Joseph Butler a entrepris de justifier ce dogme par la conformité du témoignage biblique avec l'expérience commune. Il fait remarquer que si, d'après le récit de la *Genèse*, la faute d'Adam a entraîné la déchéance et le malheur de sa postérité, nous voyons d'innombrables exemples de faits analogues dans les familles qui nous environnent¹. Il n'est pas rare, ajoute-t-il, que l'inconduite ou les crimes des parents attirent la ruine ou le déshonneur sur leur race. Il est vrai que les fautes des pères sont quelquefois punies sur les enfants, durant un petit nombre de générations; mais il n'y a rien dans cette dispensation de la Providence qui ait un caractère perpétuel, fatal et irrévocable.

D'ailleurs, il s'en faut bien que le dogme du péché originel suffise à résoudre toutes les difficultés dont il devrait rendre compte. L'homme n'est pas le seul qui souffre ici-bas. Le règne animal tout entier est soumis à la douleur, aux infirmités et à la mort, sans participation possible à une chute primitive, et sans perspective de compensation dans une autre vie. Malebranche éludait par une plaisanterie une objection fort grave sur les souffrances des animaux, en répondant : « Peut-être ont-ils mangé du foin défendu. » Il est évident, en effet, que les autres créatures sont assujetties aux accidents, aux maladies et à la douleur, tout aussi bien que nous. Elles sont souvent les vic-

1. *Analogy of religion*, part. II, chap. V.

times innocentes des divertissements, de la cruauté ou des expériences scientifiques de l'homme. Il y a là une question morale qui n'a pas même été effleurée par la théologie. Assurément un tel état de choses ne répugne pas moins à la bonté de la Providence que les maux prévus et les épreuves inévitables de l'humanité. Prétendra-t-on que la déchéance de l'homme a entraîné celle de toutes les créatures dans ce monde et les a exposées au même châtement? Mais alors pourquoi n'ont-elles aucune part au bienfait de la rédemption? Il est donc permis de conclure que l'hypothèse du péché originel multiplie les difficultés au lieu de les éclaircir, et compromet gratuitement la justice divine.

Il faut nous résigner à ignorer beaucoup de choses, et la raison, pas plus que la foi, ne se charge de résoudre tous les problèmes qui éveillent notre curiosité. Certes, il ne nous est pas facile de comprendre pourquoi une partie de la création subsiste aux dépens de l'autre, ni comment un Dieu bienveillant a formé les animaux de proie, les reptiles venimeux, les plantes malfaisantes, de même qu'il déchaîne quelquefois les tempêtes, les tremblements de terre, les contagions et les autres fléaux de la nature. Sur tout cela les dogmatistes gardent le silence comme les philosophes. L'explication la plus simple est de dire que nous n'entrevoyons ici-bas qu'une faible portion du plan de la Providence, et qu'elle ne nous dévoile pas tous ses secrets; mais que ce qu'il nous est permis d'en apercevoir nous révèle tant de sagesse et de bonté, que

nous devons avoir une pleine confiance et une entière sécurité pour ce qui échappe à notre intelligence. Après tout, et malgré les exceptions qui nous étonnent, le but du Créateur est atteint. La somme de félicité générale dépasse de beaucoup celle des afflictions, et rien ne l'atteste mieux que l'attachement universel des créatures à l'existence.

Whewell, qui, dans son beau *Traité d'astronomie et de physique générale*, a exposé éloquemment le mécanisme et les principales lois de l'univers, s'exprime ainsi : « Nous croyons reconnaître dans ces phénomènes l'empreinte d'un Dieu qui, en produisant une partie de son œuvre, n'a pas été oublieux ou insouciant à l'égard de l'autre partie ; qui n'a pas jeté ses créatures vivantes sur ce globe pour y prospérer ou y périr, selon qu'elles se trouveraient bien ou mal ; mais qui a su assortir, avec l'art le plus délicat, le monde et la constitution de ses habitants, les façonnant de telle sorte que la lumière et l'obscurité, le soleil et l'air, la sécheresse et l'humidité, deviendraient les agents infatigables et infaillibles de leur bien-être ¹. »

Les mystères appellent les mystères, et, une fois engagé dans cette voie, on ne sait plus où s'arrêter. Voyez, par exemple, combien d'embarras et de complications naissent d'un seul dogme, celui du péché originel. La chute du premier homme, expiée par des générations étrangères à sa faute, suppose l'existence

1. *Astronomy and general physics*, p. 17.

d'un mauvais principe en lutte avec le Créateur, et amène à sa suite la rédemption ou le sacrifice d'un innocent. Celle-ci suppose à son tour la Trinité ou la pluralité de la personne divine, et exige l'incarnation, c'est-à-dire la double nature, la mort et la résurrection d'un Dieu. De plus, la rédemption partielle, ou limitée à un petit nombre d'élus, entraîne, comme corollaires, la grâce et la prédestination, deux nouveaux abîmes. Tout cela pour mal expliquer ce que la doctrine de l'épreuve explique si simplement, savoir, que l'homme est imparfait ici-bas, et que tout ne s'achève pas avec cette vie.

Dieu simplifie tout, parce qu'il embrasse tout à première vue. Dans l'ordre moral aussi bien que dans l'ordre physique, un petit nombre de lois générales suffisent à ses plans, et le reste marche de soi-même. Dans les conceptions humaines tout devient écueil, tout fait obstacle. La complication des ressorts trahit l'inexpérience de l'ouvrier et la multiplicité des rouages nuit au jeu du mécanisme. Le péché originel rend nécessaire la rédemption du genre humain. Le rédempteur doit justifier sa mission par des prophéties, par des miracles, par le témoignage des martyrs. Pour attester les actes de leur maître, les apôtres ont besoin de faire, à leur tour, des miracles. Mais qui garantit le pouvoir surnaturel des apôtres, et où sont les titres de créance de leurs témoins? Là s'arrête l'engrenage si péniblement combiné, et on rentre dans la catégorie des faits ordinaires dont il eût été plus sage de ne point sortir.

Le mystère de la rédemption n'est pas une moindre source d'embarras pour les apologistes que le péché originel auquel il se rattache. Jenyns dit avec sa franchise ordinaire : « On a élevé des objections contre l'autorité divine du christianisme, d'après l'impossibilité de croire certains de ses dogmes, particulièrement ceux de la Trinité et de l'expiation du péché originel par les souffrances et la mort du Christ : l'un contredisant tous les principes de la raison humaine, et l'autre toutes nos idées de justice divine. » Sur le second point, celui de la rédemption, il fait une réponse que quelques-uns de ses successeurs ont reproduite. « Il est remarquable que, malgré toutes les absurdités apparentes de ce dogme, il y a une circonstance qui plaide beaucoup en sa faveur : c'est qu'il a été universellement adopté dans tous les âges, aussi loin que peut remonter l'histoire dans la recherche des temps primitifs; en quoi nous voyons toutes les nations civilisées ou barbares, malgré la diversité de leurs autres opinions religieuses, s'accorder en un seul point, la convenance d'apaiser leurs dieux irrités par des sacrifices, c'est-à-dire par les souffrances expiatoires d'hommes ou d'animaux. Cette idée ne saurait être déduite de la raison, puisqu'elle la contredit directement; ni de l'ignorance, parce qu'elle n'aurait pu imaginer un expédient aussi inconcevable... elle doit donc provenir de l'instinct naturel ou d'une révélation surnaturelle, et tous deux sont également l'œuvre de la puissance divine ¹. » Je laisse aux lecteurs l'appré-

1. *A view of the evidences of the christian religion.*

ciation du raisonnement de Jenyns, que je rapporte littéralement pour ne point l'affaiblir. Je remarque toutefois que, chez les anciens, le sacrifice n'avait pas le même caractère que dans le christianisme, et qu'il était propitiatoire plutôt qu'expiatoire.

Chateaubriand s'exprime à peu près dans les mêmes termes que Jenyns : « Nous hasarderons quelques mots sur la rédemption, pour montrer que la théorie du christianisme n'est pas aussi absurde qu'on affecte de le penser ¹. » Il est difficile de reconnaître là son ton d'assurance habituel.

Sumner fait l'aveu suivant : « Que Dieu ait envoyé son fils dans le monde souffrir la mort par une condamnation judiciaire, pour expier les fautes du genre humain, est une idée si étonnante que nous la recevons avec difficulté ². » Il cite aussi cette pensée du théologien Jowett : « Dans la doctrine du sacrifice ou de l'expiation des fautes des hommes par Jésus-Christ, la saine critique semble découvrir quelque chose d'irréconciliable avec la vérité et la sainteté de Dieu ³. »

Le sacrifice du Rédempteur inspire à M. Nicolas des réflexions analogues. *Au premier abord*, cette substitution paraît injuste. Tous les jours nous disons : « Il n'est pas juste que l'innocent paye pour le coupable ⁴. » En effet, voilà le cri de la conscience. M. Nicolas répond par des arguments subtils et so-

1. *Génie du christianisme*, vol. I, p. 23.

2. *Evidences of christianity*, p. 83.

3. *Ibid.*, p. 190.

4. *Études philosophiques*, vol. II, p. 72.

phistiques. Il dit, par exemple : « Sans doute, *sous un point de vue de détail*, les fautes et les mérites sont personnels. » On pense bien qu'il ne s'arrête pas à ces menues considérations ni à ces points de vue de détail. Tout cela est bon pour la justice vulgaire. Il tranche la question par un syllogisme en forme. « L'homme ne pouvait se réhabiliter qu'en rachetant sa faute par l'expiation. Mais, pour que l'expiation eût l'efficacité suffisante pour racheter la faute, il fallait qu'elle l'égalât. Or, la faute elle-même était égale à la justice qu'elle avait violée; et, comme cette justice était infinie, *la faute était infinie*, et l'expiation devait l'être aussi ¹. » Comment un être fini peut commettre une faute infinie, c'est ce qu'il n'est pas facile de comprendre; mais M. Nicolas n'est pas embarrassé pour si peu.

Sans aller aussi loin, Thomas Chalmers exagère aussi l'importance du péché originel, pour justifier le dogme de la rédemption. « Par la félonie de notre race, dit-il, les principes de la jurisprudence divine étaient soumis à une épreuve des plus délicates; car il semble qu'il n'y avait d'autre alternative, sinon que l'homme pérît dans une vengeance éclatante, ou que Dieu demeurât un souverain avili. C'était annuler le gouvernement moral du monde que de retirer toute force et toute autorité à ses sanctions; et, d'une autre part, c'était un problème curieux, même pour les anges, que de savoir comment pourrait être réparée l'offense

1. *Études philosophiques*, p. 69.

produite par la rébellion de l'homme, sans que l'honneur du souverain des cieux fût entaché par un compromis ¹. » Voilà un langage bien pompeux et tout à fait hors de proportion avec la nature et la gravité du délit imputé au premier homme. En réalité, la désobéissance d'Adam telle qu'elle est racontée dans la *Genèse* ressemble bien plutôt à une surprise ou à une imprudence qu'à un acte de félonie, à une rébellion formelle ou même à une atteinte contre l'honneur de Dieu.

M. Frayssinous a recours à une hypothèse pour éclaircir la question. « Je suppose un monarque offensé par des sujets rebelles; il a le droit d'en tirer une vengeance éclatante et de ne pas agréer les satisfactions offertes par les coupables. Eh bien! je suppose, en même temps, que son fils unique s'offre pour médiateur, qu'au nom des sujets criminels il se présente devant son père, et que sa médiation soit acceptée : où serait l'injustice ²? » D'accord; mais si le roi laissait couper la tête à son fils unique, pour prix de cette officieuse médiation, où serait sa justice envers l'innocent et sa clémence envers les coupables? Si, même après le sacrifice accompli, les sujets ne rentraient pas entièrement en grâce, où serait sa magnanimité? M. Frayssinous a quelque raison d'ajouter avec modestie : « Certes, je n'entends pas faire disparaître tous les nuages qui couvrent le mystère; car alors ce ne serait plus un mystère. » S'il en est ainsi, il vaudrait

1. *Adaptation of external nature*, p. 436.

2. *Défense du christianisme*, vol. III, p. 129.

mieux ne pas entreprendre d'expliquer ce qui restera toujours inexplicable.

Il semble que la rédemption ne pouvait avoir d'autre objet que de replacer l'homme dans l'état primitif d'innocence, tel qu'il était avant sa chute. Autrement, la grandeur du sacrifice est tout à fait hors de proportion avec l'exiguité du résultat. Cependant, l'homme subit encore aujourd'hui les conséquences du péché originel, et il n'est racheté par la mort d'un Dieu qu'à la condition de se sauver en outre lui-même. Voulez-vous savoir combien recueillent le fruit d'une semblable expiation? Interrogez un grand prédicateur chrétien. Le beau mouvement oratoire de Massillon sur le petit nombre des élus vous fournira la réponse. Comment croire que sur un nombre considérable de fidèles, réunis pour rendre hommage à Dieu dans un des temples du christianisme, il ne soit pas certain qu'il y en ait seulement cinq de sauvés, y compris le ministre de la parole divine? Qu'est-ce qu'une rédemption qui ne rachète rien et qui ne délivre qu'un nombre imperceptible des fils d'Adam des peines éternelles? Peut-on attribuer un pareil expédient à la suprême sagesse qui, partout ailleurs, combine si admirablement la fin et les moyens?

Le pieux et docte Baxter, qui avait soutenu la pluralité des mondes longtemps avant Fontenelle, se consolait un peu du grand nombre des damnés en songeant que la terre ne forme, après tout, qu'une partie minime de la création, et que les habitants de notre planète sont peu de chose auprès de la population

totale de l'univers. Voici comment il s'exprime à ce sujet : « Je sais que c'est une chose incertaine et qui ne nous est pas révélée, si tous ces globes sont peuplés ou non. Mais si l'on considère qu'il y a à peine sur la terre, dans l'eau ou dans l'air, un lieu qui ne soit pas habité ; que les hommes, les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, les insectes ou les reptiles, remplissent presque tout l'espace ; on pensera qu'il y a une probabilité équivalente à une certitude presque incontestable, que des parties de la création, plus vastes et plus importantes, sont également peuplées ; qu'elles ont des habitants analogues à leur grandeur et à leur majesté, comme les palais ont d'autres habitants que les chaumières... Quelque nom qu'on donne à ces habitants, je ne fais aucun doute que notre nombre, comparé au leur, ne soit pas un contre un million ¹. » Ainsi Baxter suppose que, non-seulement les planètes sont habitées, mais qu'il existe une sorte de hiérarchie entre elles. J'ignore comment il pouvait concilier cette opinion avec la prépondérance que la cosmogonie mosaïque attribue à notre planète dans le système de la création. En effet, le premier verset de la *Genèse* place exactement sur la même ligne la terre et le reste du monde.

Le docteur Gregory, poursuivant le même ordre d'idées, s'adresse à lui-même une objection très-grave à l'égard du mystère de la rédemption, et l'expose avec beaucoup de franchise. La science nous

1. *Reasons of christian religion*, 1667.

apprend que l'espace infini est rempli de mondes semblables au nôtre, et l'analogie nous porte à croire que ces mondes sont également peuplés de créatures libres et raisonnables. Des êtres inférieurs à Dieu en perfection sont nécessairement faillibles par leur nature, et ont dû être exposés à une chute ou à un péché originel. Dieu a-t-il partout envoyé son fils unique pour le salut et le rachat de leurs âmes, comme semble l'exiger sa justice et sa miséricorde ? Le docteur Gregory répond que Jésus-Christ n'a sacrifié sa vie qu'une seule fois pour les hommes, et que ce sacrifice a suffi à leur rédemption, mais que ce ne serait pas porter atteinte à la majesté et à la bienveillance infinie qu'on attribue au fils de Dieu, que de supposer qu'il a pu s'immoler un million de fois tout aussi bien qu'une seule ¹. Cette solution paraît plus plausible que celle de M. Henri Martin, qui conjecture que les autres globes ont pu profiter du sacrifice accompli sur le nôtre. On ne voit pas, en effet, pourquoi Jupiter, Saturne, Uranus, n'auraient pas droit à une rédemption spéciale aussi bien que notre planète.

Thomas Chalmers, dans ses discours théologiques sur l'astronomie, aborde la même question et se montre aussi partisan de la pluralité des mondes. Il se fonde avec raison sur l'analogie, et fait remarquer que les autres planètes ont leur mouvement de rotation sur leur axe, leurs révolutions périodiques autour du so-

1. *Letters on the evidences of the christian religion*, p. 223.

leil, leurs changements de saisons, et que plusieurs sont pourvues de lunes ou de satellites pour obvier à l'obscurité des nuits. « Nous pouvons, dit-il, voir de l'une d'elles que sa surface est entrecoupée d'inégalités, se gonfle en montagnes et se creuse en vallées; d'une autre, qu'elle est environnée d'une atmosphère capable de suffire à la respiration des animaux; d'une troisième, qu'il se forme au-dessus d'elle des nuages suspendus, susceptibles d'entretenir la fraîcheur et l'exubérance de la végétation; d'une quatrième enfin, qu'une couleur blanchâtre s'étend sur ses régions septentrionales à mesure que son hiver fait des progrès, et que cette blancheur se dissipe à l'approche de son été... ce qui permet de présumer que les autres globes ressemblent au nôtre, dans leur cercle annuel de bien-faisantes vicissitudes ¹. » Tout cela est judicieux et concluant.

Le même théologien passe de là à l'objection que suggèrent les découvertes astronomiques, et la formule ainsi : « Y a-t-il apparence, dit l'incrédule, que Dieu ait envoyé son fils éternel mourir ici-bas pour les chétifs habitants d'une parcelle aussi insignifiante du vaste empire de la création? Sommes-nous dignes d'une intervention si grande et si éclatante? L'étendue même du domaine que l'astronomie ouvre aux spéculations de la science moderne répand des doutes sur la vérité du récit évangélique. En effet, comment concilier l'importance du merveilleux événement qui s'est

1. *A series of discourses on the christian revelation viewed in connexion with the modern astronomy.*

opéré dans le ciel, pour la rédemption de l'homme déchu, avec l'abjection et l'obscurité comparative de notre espèce? Une si humble portion de l'univers n'aurait jamais pu être l'objet de préoccupations aussi hautes que celles dont nous flatte le christianisme¹. » A cela il répond que rien ne nous donne le droit de supposer que la médiation du messie s'applique exclusivement à la race humaine dans la création. Il ajoute : « Comment les incrédules savent-ils que le christianisme n'est établi que pour le seul avantage de la terre et de ses habitants? Qui les autorise à dire que si l'on parcourt d'autres planètes, le nom et la religion de Jésus-Christ y sont inconnus? Nous les défions de fournir la preuve d'une assertion semblable. » Il est permis de répliquer que rien non plus dans l'Écriture ne justifie son opinion personnelle. Assurément l'humble fondateur du christisme, qui croyait la terre une surface plane, était loin de soupçonner l'importance de sa mission dans tant de mondes invisibles. De plus, une telle hypothèse en amène une autre tout aussi hardie, et soulève une difficulté nouvelle non moins embarrassante. Si la médiation du Sauveur est devenue nécessaire ailleurs, il faut en conclure que le péché originel a également pénétré dans les autres planètes, et que le Créateur a si mal pris ses mesures, qu'il a rencontré partout la désobéissance et l'ingratitude. Chalmers ne recule pas devant cette conséquence. « D'autant que je sache, dit-il, le

1. *A series of discourses on the christian revelation.*

péché s'est ouvert un passage dans d'autres globes, et leurs habitants se sont séparés de la communion avec Dieu. D'autant que je sache, plus d'une visite a été faite à chacun de ces mondes par des messagers partis du trône de l'Éternel. » Il n'y a aucune raison pour s'arrêter en si beau chemin, ni pour refuser aux habitants des diverses planètes une cosmogonie distincte, des révélations, des miracles, et tout le cortège des religions positives ici-bas.

On peut ranger encore l'apologiste Paley parmi les partisans de la pluralité des mondes. Il dit à propos des obscurités de la révélation : « S'il y a quelque chose d'in vraisemblable, c'est que l'espèce humaine forme l'ordre le plus distingué des êtres dans l'univers, et que la nature animée s'élève du plus humble reptile jusqu'à nous pour s'arrêter là brusquement. S'il y a au-dessus de nous des classes de créatures raisonnables, il est possible que des manifestations plus complètes leur soient réservées, et que ce privilège nous appartienne un jour ¹. » Voilà une haute pensée; mais je m'étonne qu'elle se rencontre dans le même esprit avec la foi au récit de la *Genèse*, qui repose sur un principe diamétralement opposé, celui de la prééminence de l'homme dans la création. En effet, qu'est-ce que la terre dans la cosmogonie de Moïse? Tout ou à peu près tout. Qu'est-ce que la terre dans le vrai système du monde? un point imperceptible.

Voyez-vous là-bas, au moyen d'un fort télescope,

1. *Evidences of christianity*, p. 217.

une planète de faible dimension qui roule dans l'espace? Malgré son exiguité, ce petit globe se croit le centre de la création et, suivant une cosmogonie qui lui est propre, il serait né avant le soleil même qui l'éclaire. Sur un point imperceptible de sa surface, il y a une chétive tribu qui se prétend favorisée du ciel, et qui raconte dans ses annales des choses merveilleuses, inconnues partout ailleurs. Chez d'autres habitants de cette planète presque invisible, on trouve des traditions encore plus étranges. Ils affirment que Dieu a un fils, et que, par suite d'une faute irréparable de leurs aïeux, ce fils unique s'est immolé pour leur salut qui ne pouvait s'obtenir à un moindre prix. Tout cela choque tellement au premier abord qu'on ne saurait l'admettre sans le sacrifice de la raison.

D'après les indices énumérés plus haut par Chalmers, la pluralité des mondes est plus que probable. Aussi la plupart des grands astronomes, Galilée, Tycho-Brahé, Képler, Huyghens, Newton, Euler, Herschell, de Laplace, Arago, ont-ils cru les planètes habitées. Le langage de Galilée est surtout bien expressif. « Sans cela, dit-il, les planètes seraient un immense et malheureux désert, dénué d'animaux, de plantes, d'hommes, de villes, d'édifices, et rempli d'un morne silence ¹. » Toutefois, les analogies physiques sont ici peu de chose encore auprès des inductions morales. Comment supposer que Dieu, dont la providence éclate

1. « Un immenso deserto infelice ; vuoto di animali, di piante, di uomini, di città, di fabbriche ; pieno di silenzio e di ozio. » *Lettera al Gallanzoni*.

de toute part, n'ait pas formé ces grands corps pour appeler à la vie et faire participer au bonheur un plus grand nombre de créatures ? Ainsi ont pensé plusieurs philosophes, comme Leibnitz, Addison, Fontenelle, Sturm, Buffon, avant les découvertes récentes de l'astronomie. Il est impossible qu'une telle théorie ne modifie pas profondément les systèmes religieux.

Le mystère de la rédemption, déjà si obscur par lui-même, entraîne à sa suite le dogme de l'Incarnation. Ce dogme, quoique très-ancien dans le monde et répandu dans le paganisme comme dans la plupart des religions de l'Orient, n'est pas moins inintelligible. Comment concevoir le mélange, en une même personne, de deux natures diamétralement opposées ; l'une infinie, l'autre finie ; l'une parfaite, l'autre imparfaite ; l'une toute-puissante, l'autre sujette à nos besoins et à nos infirmités ? Que sont les épreuves humaines pour un être capable de suspendre à son gré la douleur et même la mort, ou comment ces épreuves deviendraient-elles méritoires ? Jésus peut interrompre les lois de l'univers ; il commande à la milice céleste, et il est à la merci du tentateur qui tremblerait devant un archange. Il sait les mystères de l'éternité, et il ne connaît pas même la forme de la terre. Il ressuscite publiquement Lazare, et se ressuscite lui-même à huis clos, de manière à produire l'incrédulité chez les Juifs et la défiance chez ses propres disciples. Quoique toujours prêt à son grand sacrifice, plus d'une fois il se dérobe par la fuite à ses adversaires, et il ne tombe entre leurs mains que par surprise. Aucune de ces con-

traditions manifestes n'embarrasse les apologistes, et n'obtient de leur part un seul mot d'éclaircissement.

La divinité et l'humanité s'excluent mutuellement, et il est tout à fait impossible à l'esprit de concevoir leur union. Dieu ne peut se dépouiller de son essence immortelle, ou alors il ne serait plus la cause première, l'être des êtres, le principe de toute chose. Il faut donc supposer que, durant sa mission terrestre, le Rédempteur était tour à tour Dieu et homme, tour à tour maître et jouet des démons, tour à tour doué du don des miracles et soumis à toutes les faiblesses d'ici-bas. Qu'on appelle cela mystère ou autrement, la difficulté reste la même.

M. Nicolas consacre plus de quatre-vingts pages à la rédemption sans parvenir à débrouiller ce dogme ou à l'expliquer d'une manière plausible. Il dit, par exemple : « Chargée de toutes les infirmités de notre nature comme homme, investie d'ailleurs de tous les attributs de Dieu comme son Fils et son égal, la grande victime marche au sacrifice...¹. » Voilà précisément l'énigme. Comment admettre dans le même être l'alliance du fini et de l'infini, de la mortalité et de l'éternité, de l'imperfection et de la perfection, sans que l'élément supérieur domine et absorbe l'autre ? Si les apologistes comprennent ce mélange ou plutôt cet antagonisme de deux natures incompatibles, à coup sûr ils n'ont pas le privilège de le rendre intelligible aux autres.

L'esprit humain a beau faire : même avec le secours

1. *Études philosophiques*, vol. III, p. 41.

de la foi il ne se saurait former une idée quelconque d'un Dieu enfant. Ce contraste de l'infinie grandeur et de la faiblesse infinie où l'art catholique a puisé tant d'images gracieuses déconcerte la raison. Il semble que les perfections divines ne comportent ni progrès, ni accroissements, ni maturité. On croit dire quelque chose de clair en parlant de l'Homme-Dieu ; mais on n'ose pas dire l'Enfant-Dieu, ce qui ne devrait pas choquer davantage l'orthodoxie.

Le dogme de l'Incarnation paraît une sorte d'intermédiaire ou de transaction entre l'anthropomorphisme du vulgaire et le spiritualisme philosophique. L'évêque Sumner nous fournit une excellente explication de l'efficacité de ce dogme, dans le passage suivant : « Les pensées de l'homme se troublent devant la contemplation de la grandeur de Dieu. Nous trouvons difficile de concevoir l'idée de celui que nul n'a vu en aucun temps. Il y a quelque satisfaction à savoir un être auquel nous puissions nous adresser plus aisément, qui soit plus proche de nous et d'un abord moins redoutable. De là probablement le penchant du genre humain pour des représentations visibles de la divinité et pour des médiateurs sans mission. Nous éprouvons le besoin de quelque chose à quoi nos âmes se puissent prendre plus familièrement. Ce vœu, si impraticable en apparence, trouve son accomplissement dans la doctrine chrétienne d'un Dieu incarné, d'un Dieu avec nous, d'un Dieu manifeste aux sens. Elle écarte le voile qui séparait l'homme de la divinité¹. » Tout cela est vrai et rend parfaitement

1. *Evidence of christianity*, p. 217.

compte de la popularité d'un si grand nombre de traditions analogues.

En effet, il y a grande apparence que c'est l'impossibilité absolue de faire comprendre et surtout de faire aimer à la multitude un pur esprit, un Dieu abstrait, tel que celui de la philosophie, qui a conduit au dogme de l'Incarnation ou à l'hypothèse d'une double nature, destinée à servir d'intermédiaire entre la grandeur infinie et notre faiblesse.

L'historien Milman confirme ainsi cette explication : « Parmi les causes qui ont contribué à la propagation du christianisme et au maintien de son influence sur l'esprit humain, il faut compter le singulier bonheur avec lequel sa belle théorie de l'union de la nature divine et de notre nature, conservant l'une et l'autre leurs attributs distincts, permet à l'intelligence, d'une part, de conserver intacte la pure notion de la divinité et, de l'autre, de la rapprocher, en quelque sorte, des sympathies et des intérêts de l'humanité. Mais ce résultat s'opère plutôt par un sentiment instinctif que par un raisonnement logique et rigoureux ¹. »

Cette dernière remarque est fort juste. La doctrine dont il s'agit n'est satisfaisante qu'à la condition de ne pas trop l'approfondir. Pour peu qu'on cherche à s'en rendre compte, on s'égare dans un dédale et on tombe dans l'arianisme ou dans quelque autre hérésie condamnable. Selon l'image profonde d'un auteur ecclé-

1. *History of christianity*, vol. II, p. 65.

siastique, les controverses des théologiens sur l'union des personnes divines ressemblent à un combat dans les ténèbres ¹.

Du reste, la croyance à l'incarnation est répandue dans toute l'Asie, de temps immémorial. Bouddha, le réformateur du brahmanisme, et Fo, le législateur des Chinois, passaient tous deux pour fils d'une vierge. Il y a là une question de priorité difficile à éclaircir, et aucun culte ne peut se prévaloir d'avoir servi de type aux autres. Il est certain que les Juifs, durant leur captivité, ont beaucoup emprunté aux Orientaux.

Dieu est si haut qu'il reste inaccessible à l'intelligence la plus élevée, et nous apparaît comme une pure abstraction. Il faut donc un intermédiaire entre lui et le cœur humain. Cet intermédiaire se personifie pour les chrétiens dans le Rédempteur, dont la double nature nous rapproche de lui et nous permet de l'aimer.

Channing, en justifiant le symbole unitaire, a fort bien indiqué l'inconvénient d'égaliser le Fils à Dieu dans le système du christianisme. « Que le Christ, si on l'exalte à la divinité infinie, deviendra plus intéressant que le Père, c'est précisément ce qu'on doit attendre de l'histoire et des principes de la nature humaine. Les hommes ont besoin d'un objet d'adoration semblable à eux, et le grand secret de l'idolâtrie consiste dans ce penchant. Un Dieu revêtu de notre forme,

1. Νουτομαχίας ἐν δὲν ἀνείχε τὰ γινόμενα. *Socrat. Histor.*, cap. XXIII.

soumis à nos besoins et à nos peines, parle à notre faible nature plus vivement qu'un père dans le ciel, un esprit invisible et inaccessible, sinon pour une âme pure et pour la réflexion ¹. »

Un historien moderne dit à ce sujet : « Remarquez que, pendant quinze siècles, Dieu le Père, Dieu le Créateur, n'a pas eu un temple et pas un autel. Son image jusqu'au douzième siècle est absolument absente. Au treizième, il se hasarde à paraître à côté de son Fils ; mais il reste toujours inférieur ². »

En effet, c'est au médiateur surtout que les orthodoxes réservent leur prédilection. Je lis dans les Mémoires d'une académie départementale : « Le nom de Jésus et de Sauveur, selon Jean d'Avila, surnommé l'apôtre de l'Andalousie, est plus élevé que celui de Dieu ou de Créateur, puisque le bienfait de la rédemption est plus grand que celui de la création ; et l'on sait que, dans l'Église catholique, on rend de plus grands honneurs au nom de Jésus qu'à celui de Dieu. On incline la tête avec respect et l'on fait une génuflexion en prononçant le nom de Jésus, pendant les offices divins, ce que l'on ne pratique pas en proférant le nom de Dieu ³. » Je présume que tout cela est une hérésie aux yeux de la foi : c'est bien pire aux yeux de la raison.

Il n'est pas moins remarquable que la plupart des fidèles s'adressent plus volontiers au Rédempteur

1. *Select works*, p. 248.

2. Michelet, *Renaissance*, p. XLVI.

3. *Mémoires pour l'année 1853-1854*, p. 39 et 339.

qu'à Dieu même, et plus volontiers encore à l'intercession de la vierge Marie, de quelque saint ou de leur patron spécial, qu'au rédempteur. Ainsi, avec ce grand nombre d'intermédiaires, le christianisme dégénère presque en polythéisme. On sait que la foi attribue aux saints plusieurs des prérogatives divines, comme l'ubiquité, la connaissance des affaires humaines, le pouvoir sur la nature, le don des miracles.

Suivant l'observation du spirituel d'Israëli, « l'hommage rendu à la vierge Marie par les catholiques, en Espagne et en Italie, surpasse celui qu'on y rend au Fils et au Père. Lorsqu'ils prient la Vierge, leur imagination se représente une belle femme pour qui ils éprouvent une passion réelle. Jésus est seulement regardé comme un *bambino*, et le Père est à peine cité; mais c'est autre chose de la *Madona*, la *Señora*, la *Maria santa* ¹. »

Le grave historien Hallam dit du moyen âge : « Ce fut alors que le culte rendu à la Vierge s'éleva à une idolâtrie presque exclusive ². »

Par un enchaînement fatal et une gradation continue de difficultés, les dogmes du péché originel et de la Rédemption rendent nécessaire celui de la Trinité, nouvelle pierre d'achoppement plus redoutable qu'aucune autre pour les apologistes. M. Nicolas en fait ainsi l'aveu : « Le mystère de la Trinité n'était essentiel à connaître que pour l'exposition du dogme de la Ré-

1. *Curiosities of literature*, vol. I, p. 117.

2. *Europe during the middle ages*, vol. III, p. 348.

demption. En lui-même il était sans utilité morale ¹. » Rien de plus vrai. Ce dogme, qui n'a rendu aucun service au genre humain, trouble inutilement l'intelligence et choque gratuitement la raison. Il est aussi impossible de comprendre un père et un fils coéternels que de concevoir un cercle carré. Paternité suppose nécessairement génération, et, dès lors, antériorité, à moins que les mots *père* et *fils* n'expriment ici un autre rapport que dans le langage usuel.

Un premier sujet d'étonnement est qu'on ne trouve dans la loi ancienne aucun texte relatif à la Trinité. Quelle apparence que Dieu, qui n'avait point de secret pour Moïse, au point de l'initier à la création du monde sans l'ombre de nécessité et au risque de tant de démentis scientifiques, ne lui ait pas dit un seul mot de la famille divine, et l'ait laissé dans une ignorance absolue sur le fondement même du christianisme? Le silence complet du *Pentateuque* sur ce mystère est pour le moins aussi inexplicable que l'omission du dogme de l'immortalité de l'âme et d'une rétribution future, qui est la raison d'être et le point de départ de toute révélation.

Quelques dogmatistes, pour pallier une réticence aussi grave, citent comme allusions à la Trinité, comme figures ou comme symboles, un petit nombre de passages de l'Ancien Testament où se rencontre, par hasard, le mot *trois*. On peut recourir à ces passages et en vérifier l'extrême insignifiance ².

1. *Études philosophiques*, vol. III, p. 94.

2. *Genes.*, XVIII, 2. — *Exod.*, III, 6, 15, 16.

M. Henri Martin prétend que Moïse ne fait mention nulle part du dogme de la Trinité, « parce qu'il aurait mis en danger, chez les Hébreux, le dogme de l'unité de Dieu ¹. » Le péril est-il moindre aujourd'hui, et le peuple élu était-il inférieur en intelligence aux tribus sauvages, catéchisées par nos missionnaires?

M. Nicolas reconnaît aussi que « dans l'Ancien Testament, il n'est pas dit un seul mot qui suppose la connaissance du dogme de la Trinité ². » Il essaye de combattre cette objection. Les rapprochements, les hypothèses, les inductions qu'il multiplie ne valent pas le moindre petit texte, et l'Écriture lui fait défaut. En désespoir de cause, il se réfugie dans le Nouveau Testament.

Il est vrai que l'évangéliste Matthieu parle du Père, du Fils et du Saint-Esprit ³; mais il n'exprime point l'idée d'un seul Dieu en trois personnes. Tout repose donc sur cet unique verset de la première épttre de saint Jean : *Quoniam tres sunt qui testimonium dant in cælo, Pater, Verbum et Spiritus Sanctus; et hi tres unum sunt* ⁴. » Ce passage, fort suspect d'interpolation, est omis dans plusieurs des anciens manuscrits. On remarque aussi que l'apologiste Lactance, un des oracles du christianisme, ne cite dans ses *Institutions divines* que le Père et le Fils, et ne fait aucune mention du Saint-Esprit ni de la Trinité.

1. *De la vie future*, p. 71.

2. *Études philosophiques*, vol. III, p. 112.

3. *Matth.*, XXVIII, 19.

4. *Joann.*, Epist. I, V, 7.

Maclaine, le savant traducteur anglais de Mosheim, dit que Théophile d'Antioche, écrivain du second siècle, fut le premier qui se servit du mot *trinité* pour exprimer la distinction par laquelle les théologiens désignent les trois personnes de Dieu. Il ajoute : « L'Église chrétienne lui est très-peu redevable pour son invention. L'emploi de ce terme et d'autres inconnus de l'Écriture, auxquels les hommes n'attachent point d'idées ou en attachent de fausses, a nui à la charité et à la paix, sans profiter à la vérité et à la science ¹. »

En effet, le dogme de la Trinité, ce mystère des mystères, cet éternel désespoir de la raison, a fourvoyé tous ceux qui ont entrepris de l'éclaircir, depuis les premiers siècles du christianisme jusqu'à nos jours. Tous ont donné prise au soupçon d'hérésie, malgré leurs efforts pour échapper au triple écueil du polythéisme, du sabellianisme et de l'arianisme. Aussi ne saurait-on jouer un plus méchant tour aux orthodoxes que de les mettre sur le chapitre de la Trinité. Là ils déraisonnent à l'envi, s'embrouillent et tombent infailliblement dans un galimatias multiple. L'aveu naïf de saint Augustin aurait dû les avertir que ce qu'il y a de mieux à faire sur un tel sujet est de garder le silence ².

Dans les *Récits mérovingiens*, le juif Priscus répond aux arguments du roi Hilpéric sur la Trinité et la Rédemption : « Dieu n'a pas besoin d'épouse, il se passe

1. *Chronological tables*, century II.

2. « Dictum est tamen tres personæ, non ut aliquid diceretur, sed ne aceretur. » *De Trinitate*, lib. V, cap. VIII, IX.

de postérité et ne souffre aucun partage de son pouvoir. » Socrate n'aurait pas mieux dit. Le vénérable Grégoire de Tours essaye de réfuter Priscus par une réplique inintelligible, après quoi il s'étonne de n'avoir pas converti son adversaire ¹.

Le dogme de la Trinité est une source d'embarras inextricables pour les apologistes qui ne se bornent pas à l'énoncer sans aucune explication. Fleury s'exprime ainsi dans son *Catéchisme historique* : « Quand je dis qu'il y a un seul Dieu, père, fils et saint-esprit, je crois distinctement que chacun de ces trois n'est point l'autre, et que tous trois sont le même Dieu. Je ne comprends pas comment cela est, mais je sais certainement que cela est, et c'est assez pour la foi. » J'avoue que je ne comprends pas davantage, et que je ne diffère que par la conclusion. Fleury ajoute un peu plus loin avec franchise : « Après que vous vous êtes bien fatigué à faire répéter cent et cent fois à des enfants ou à des paysans qu'il y a en Dieu trois personnes en une nature, et en Jésus-Christ deux natures en une personne, toutes les fois que vous les interrogerez, vous les mettez au hasard de se tromper ². » Je le crois bien et je les tiens pour fort excusables ; car, si une des personnes de la Trinité a pour sa part une double nature, il est difficile qu'il n'y ait pas deux natures dans la Trinité.

L'éloquent Channing s'écrie, à propos des distinctions subtiles et sophistiques des théologiens : « Quel

1. « Hæc et alia nobis dicentibus, nunquam compunctus est miser ad credendum. » *Récits mérovingiens*, vol. II, p. 197, note.

2. *Catéchisme historique*, p. 458.

est le dogme qu'on cite le plus fréquemment pour accuser le christianisme d'incompatibilité avec la raison ? C'est la Trinité. Les incrédules le considèrent comme une grossière insulte au sens commun. Il nous enseigne qu'il n'y a qu'un Dieu, et pourtant qu'il y a trois personnes divines. Selon le dogme dont il s'agit, ces trois personnes remplissent divers offices, et ont l'une avec l'autre diverses relations. L'une est le Père, l'autre est son Fils. Ils s'aiment réciproquement, conversent ensemble, font alliance, et néanmoins, malgré toutes ces distinctions, ils ne forment pas des êtres différents, mais un seul et même Dieu. Est-ce là une doctrine raisonnable ? ont souvent demandé les adversaires du christianisme. Je réponds négativement... Ce dogme est un des plus grands obstacles à la propagation de l'Évangile. Les Juifs ne veulent pas entendre parler de la Trinité. Les Mahométans, lorsqu'ils entendent cette explication de la bouche des missionnaires chrétiens, répètent le premier article de leur symbole, « il n'y a qu'un Dieu, » et regardent avec pitié ou mépris les contradicteurs de la plus simple et de la plus sublime vérité religieuse. Les Indiens mêmes du désert, qui adorent le Grand Esprit, accusent d'absurdité l'instituteur qui leur enseigne la Trinité. Combien, dans les pays chrétiens, repoussent la religion tout entière pour cette seule erreur ¹ ! »

Le grand orateur évangélique revient ailleurs sur le même sujet avec non moins de verve et d'éclat. « Nous vivons au milieu d'un glorieux univers, destiné à être

1. *Christianity a rational religion, works of Channing, vol. II, p. 75.*

le témoin et l'interprète de la Divinité. Il est permis de penser qu'une révélation divine doit être en harmonie avec ce système et partager avec lui le ministère d'élever l'âme à Dieu. Or, la croyance en un seul Dieu est d'accord avec la nature. Elle nous révèle un père ; il en est de même de la création à mesure qu'on l'étudie mieux. La philosophie, à proportion qu'elle étend sa vue sur l'univers, y voit de plus en plus une belle et sublime unité et d'innombrables preuves que tout est sorti d'une seule intelligence, d'un seul pouvoir, d'un seul amour. Toute la création proclame à l'unitaire la vérité où il se complait. Il en est de même de son âme. Mais ni la nature ni l'âme ne portent aucune trace de trois personnes divines. La nature n'est pas trinitaire. Elle ne nous offre aucun aperçu, aucune empreinte d'un triple auteur. Le dogme de la Trinité est un système étroit, relégué dans quelques textes et dans quelques passages où plusieurs des esprits les plus judicieux ne peuvent le découvrir. Il n'est pas inscrit sur les cieux, ni sur la terre ; il n'a ni écho ni retentissement dans l'univers. Le soleil et les étoiles ne nous disent rien d'un Dieu en trois personnes : ils nous parlent tous du seul Père que nous adorons ¹. »

A ce mélange de raison, de dialectique et d'éloquence, opposons les arguties, les contradictions et les paradoxes des défenseurs du dogme de la Trinité. On peut choisir entre les explications de MM. de Lamennais, Frayssinous, Bautain, Nicolas ², et hésiter sur la

1. *Select works*, p. 346.

2. De Lamennais, *De la religion*, liv. II, chap. VII. — Frayssi-

question de savoir à qui appartient la palme de l'obscurité et de l'incohérence.

M. Bautain avoue que « les plus grands philosophes eux-mêmes ne comprennent pas le dogme de la Trinité¹. » Dès lors pourquoi entreprend-il de l'expliquer et pourquoi réussit-il si mal ?

M. Nicolas, tout en gourmandant ceux qui veulent approfondir le dogme de la Trinité, aborde lui-même cette tâche gigantesque et échoue aussi complètement qu'aucun de ses prédécesseurs. Le chapitre qu'il consacre à son élucidation doit être un sujet d'embarras pour les orthodoxes et de triomphe pour leurs adversaires. On ne saurait trop relire ce curieux morceau, comme exemple de lutte soutenue contre le sens commun. « Le dogme de la Rédemption, s'écrie-t-il, le plus familier de tous les dogmes, serait plus inconcevable sans le mystère de la Trinité, que ce mystère lui-même n'est inconcevable². » Ne voilà-t-il pas une preuve bien convaincante ? et de ce qu'un dogme, obscur par lui-même, serait incompréhensible sans un autre dogme encore plus obscur, s'ensuit-il que le premier devienne plus clair ? Comme les hyperboles ne lui coûtent rien, il ne craint pas d'affirmer que « la nécessité du mystère catholique de la Trinité est *mathématiquement établie*³. » Ne serait-il pas plus sage de reconnaître que le mystère

nous, *Défense du christianisme*, t. III, p. 111, 119. — Bautain, *Morale de l'Évangile*, p. 349, 350. — Nicolas, *Études philosophiques*, vol. III, p. 99.

1. *Morale de l'Évangile*, p. 357.

2. *Études philosophiques*, t. III, p. 90.

3. *Ibid.*, p. 130.

de la Trinité est une énigme et d'en appeler à la foi qui du moins ne fait jamais d'objection ?

On pourrait dire aux apologistes : « Que pensez-vous décidément du dogme de la Trinité ? Est-ce une figure, un mythe, une personnification ? Faut-il y voir, comme plusieurs le font entendre, l'accord de la puissance divine, de la sagesse divine et de l'amour divin ? Alors l'allégorie est dangereuse, parce que beaucoup s'en tiennent au sens propre. Faut-il, au contraire, l'admettre littéralement ? Alors il est tout à fait inintelligible. La distinction entre les personnes et l'essence n'éclaircit rien. Autant vaudrait dire que tous les hommes ensemble ne forment qu'un seul individu, parce qu'ils ont tous la même essence, quoiqu'ils soient autant de personnes distinctes.

D'après les explications un peu vagues de Chateaubriand, on entrevoit qu'il considère le dogme de la Trinité comme un symbole représentant la puissance, la raison ou l'intelligence et l'amour divin ¹.

M. de Lamennais dit à peu près de même : « Dans son unité fondamentale et substantielle, Dieu est puissance, intelligence, amour... les noms de père, de fils, et d'esprit n'ont pas pour nous d'autre signification ². » On peut rapprocher ces diverses définitions d'une pensée du philosophe Sénèque ³.

Un pasteur protestant, M. Coquerel, explique autre-

1. *Génie du christianisme*, vol. I, p. 16-19.

2. *De la religion*, liv. II, chap. VII.

3. « Quisquis formator universi fuit, sive ille Deus est potens omnium, sive incorporalis ratio ingentium operum artifex, sive divinus spiritus per omnia diffusus. » *Consol. ad Helviam*, cap. VIII.

ment le symbole. « Dieu se manifeste comme Père dans la création, comme Fils dans la rédemption, comme Saint-Esprit dans l'œuvre de notre sanctification ; et la Trinité n'est donc qu'un seul Dieu qui crée, qui sauve et qui sanctifie ¹. » A la bonne heure ! mais il n'y a plus là trois personnes : il y a seulement trois points de vue différents. Il serait facile de justifier ainsi le polythéisme des anciens, en représentant les diverses divinités de la fable comme autant d'attributs ou de propriétés du Dieu suprême, seul père des dieux et des hommes selon la formule consacrée.

Presque tous les poètes et les philosophes anciens ont reconnu l'unité divine au milieu des manifestations multiples de la force créatrice. L'orateur Thémiste dit excellemment à ce sujet : « Dieu se distingue par trois attributs, une vie immortelle, une puissance infinie, une bienfaisance continue envers les hommes ². » Voilà du moins une trinité intelligible.

On a signalé des rapports frappants entre le *Zend-Avesta* de Zoroastre et quelques dogmes du christianisme. On y trouve également Dieu décomposé en trois éléments ou attributs, la pensée, la parole et l'action, ainsi que la doctrine du rédempteur et du sacrifice. Faut-il croire avec M. Lajard ³ que les Perses ont emprunté ces dogmes aux Chaldéens émigrés en Asie, ou bien avec certains érudits que ces croyances primitives remontent

1. *L'Orthodoxie moderne.*

2. « Τριῶν ὄντων οἷς ὁ Θεὸς διαφέρειν ἔστιν αἰδιότῃ βουλῇ, παντοκράτει, τῷ μὴ διαλείπειν εὖ ποιεῖν ἀνθρώπους. » *Orat.*, VI.

3. *Lettre à M. Nicolas, Études philosophiques*, vol. II, p. 500.

à des peuples encore plus anciens dans l'Orient? Une telle question, qui se perd dans l'obscurité des temps, est désormais insoluble. Du reste, cette analyse de la nature divine, calquée sur celle de la nature humaine, peut s'expliquer aisément sans recourir à l'hypothèse d'une révélation.

On vient de voir que le dogme du péché originel, entraînant à sa suite la médiation, la double nature du Rédempteur et le mystère de la Trinité, donne prise à une foule d'objections sérieuses. Resterait une dernière difficulté non moins grave que toutes les autres, je veux dire le long ajournement de la rédemption. Il semble que Dieu ayant résolu dans sa miséricorde et dans sa justice de sauver le genre humain, il n'aurait pas dû attendre quarante siècles après le péché originel, au préjudice d'un si grand nombre de générations, irréparablement privées d'un tel bienfait. Cette importante question trouvera sa place ailleurs.

CHAPITRE IX

PREUVES HISTORIQUES. — PROPHÉTIES

Ordre et division des preuves. — Incompatibilité des prophéties et de la liberté humaine. — Vague et obscurité des prophéties. — Désaccord des rabbins et des apologistes. — Triage arbitraire des prophéties. — Défaut d'authenticité. — Oracles païens. — Prédiction fortuites. — Isaïe et Platon. — Daniel. — Prédiction de la ruine du temple et de la fin du monde. — Prophétie sur la résurrection. — Divergences des interprètes. — Faux prophètes chez les Juifs.

On a souvent cité cette pensée de La Bruyère : « Si ma religion était fausse, voilà le piège le mieux dressé qu'il soit possible d'imaginer. Il était inévitable de ne pas donner tout au travers, et de n'y être pas pris... Dieu même pouvait-il jamais rencontrer mieux pour me séduire ¹ ? » Ce langage n'est pas sérieux : Dieu ne tend de piège à personne et ne séduit personne. Toutefois, examinons de sang-froid et sans prévention la valeur des arguments qui ont frappé La Bruyère et

1. *Caractères*, chap. XVI.

voyons s'il était réellement inévitable ou même difficile de ne pas donner tout au travers.

Daniel Wilson dit judicieusement : « Le christianisme ne promet pas de convaincre la perversité et l'obstination, d'offrir des arguments irrésistibles au libertinage et à l'incrédulité, de triompher d'un orgueilleux scepticisme et de produire des preuves auxquelles ne puissent se soustraire l'insouciance et la présomption. Ce serait anéantir la responsabilité humaine. Tout ce que promet le christianisme, c'est de présenter des preuves capables de satisfaire l'investigateur humble, modeste et de bonne foi ¹. » Nous n'en demandons pas davantage. Assurément il serait déraisonnable d'exiger, en pareille matière, des démonstrations d'une rigueur mathématique. Nous nous contenterions volontiers de preuves équivalentes à celles qui nous assurent des grandes vérités de la religion naturelle. Malheureusement, nous sommes loin de compte.

Le même apologiste dit ailleurs : « Le christianisme est si excellent en lui-même que la plus légère preuve intrinsèque suffit pour nous obliger d'y croire ². » D'accord ; mais il faut au moins que cette légère preuve intrinsèque existe. Autrement, nous accepterions le christianisme comme une hypothèse plus satisfaisante que les autres, et non comme un système définitif.

Rien n'empêche d'adopter le plan suivi par la plu-

1. *The Evidences of christianity*, vol. I, p. 34.

2. *Ibid.*, vol. II, p. 369.

part des apologistes sur ce sujet, et qui consiste à examiner d'abord les preuves historiques ou extrinsèques de la révélation, comme les prophéties, les miracles, le témoignage des martyrs, la propagation du christianisme; et ensuite les preuves intrinsèques, telles que la morale évangélique, le caractère de Jésus-Christ, les résultats pratiques de la foi, pourvu qu'il soit bien convenu qu'il est permis de discuter les unes et les autres avec une entière liberté de jugement. Sans doute si l'on était convaincu que Dieu a parlé, il ne resterait plus qu'à se soumettre et à faire taire les scrupules de la raison; car nul ne peut songer à « se constituer juge de la sagesse divine ¹; » mais tant que cette conviction n'est pas acquise, le droit d'examen demeure dans toute sa plénitude.

Daniel Wilson fait ici remarquer que la philosophie elle-même ne procède pas autrement en ce qui touche les fondements de la religion naturelle. Elle reconnaît d'abord l'existence et les attributs de Dieu, à la beauté, à la grandeur et à l'harmonie du système général de la création; et elle conclut ensuite par induction que les parties de l'œuvre divine dont elle ne comprend pas l'utilité ont le même caractère que le reste, parce qu'elles proviennent de la même source ².

Wilberforce avec l'accent de conviction qui le distingue habituellement s'exprime ainsi : « Jaloux, dans ma faible mesure, de contribuer au soutien de cette

1. « To sit in judgment on the Almighty. » Ibid., vol. II, p. 2.

2. Ibid., vol. II, p. 4.

grande cause, m'est-il permis de formuler un argument qui frappe mon esprit avec une force particulière? C'est la grande variété des preuves qui ont été fournies à l'appui du christianisme, et la confirmation qui en résulte en faveur de sa vérité : preuve par les prophéties, preuve par les miracles, preuve par le caractère de Jésus-Christ, preuve par la mission des apôtres, preuve par la nature des doctrines du christianisme, preuve par l'excellence de ses préceptes pratiques, etc.¹. » La considération qui précède serait d'un grand poids si chacune de ces preuves était solide et fortifiait l'ensemble de la démonstration; mais si chacune d'elles est peu concluante séparément et concourt à la faiblesse générale du système, il n'y a pas à se prévaloir de leur enchaînement.

Les apologistes ne s'aperçoivent pas que la multiplicité des preuves extrinsèques ou intrinsèques, historiques ou morales, qu'ils accumulent, affaiblit leur défense au lieu de la corroborer. Ils n'auraient pas besoin de recourir aux miracles, si les prophéties étaient claires; ni d'attester le témoignage des martyrs, si les miracles étaient évidents, ni d'invoquer l'excellence de l'Évangile, si les prophéties, les miracles et les martyrs, prouvaient quelque chose. Une seule preuve décisive suffirait à Dieu pour opérer la conviction, comme le spectacle de ses œuvres démontre invinciblement son existence.

S'il y a un trait plus frappant que tout le reste

1. *A practical view*, p. 270.

dans le gouvernement de l'univers, c'est la suprême sagesse avec laquelle Dieu adapte les moyens à la fin qu'il a en vue. Ce caractère distinctif éclate dans ses moindres œuvres : c'est le cachet de son infaillibilité. Comment donc s'imaginer que celui qui fait si bien ce qu'il veut, qui d'ordinaire assortit si merveilleusement ses voies au but qu'il se propose, ait précisément choisi pour confirmer sa révélation des preuves aussi équivoques, aussi insuffisantes, aussi contestables, que des prophéties, des miracles, des témoignages humains, dont les livres saints eux-mêmes signalent sans cesse l'impuissance et l'inefficacité ?

Parmi les preuves extrinsèques ou historiques, les miracles sont le moyen le plus défectueux pour justifier une mission divine, excepté les prophéties. Outre l'incertitude commune à ces deux genres de faits surnaturels, les prophéties seraient une dérogation à une des plus sages lois de la Providence, je veux dire l'obscurité complète de l'avenir, si indispensable au repos du genre humain, selon la remarque d'un grand poète de l'antiquité ¹. On peut juger d'après l'inquiétude générale produite, au moyen âge, par l'attente de la fin prochaine du monde, prédite dans l'Évangile, combien de semblables prophéties sont incompatibles avec le plan du Créateur.

Il est presque impossible d'admettre une infraction quelconque aux lois connues de la nature sans tomber

1. « *Prudens futuri temporis exitum*

« *Caliginosâ nocte premit Deus.* »

Horat. carm., lib. III, ode xxix.

aussitôt dans des embarras inextricables. Le moindre inconvénient des prophéties est de porter atteinte à cette disposition si prévoyante par laquelle nous vivons dans l'ignorance de l'avenir et même du lendemain. Il y a une autre difficulté insoluble dont les apologistes ne disent mot. Si la prescience divine peut se concilier avec la liberté humaine quand on considère Dieu comme simple spectateur de déterminations et d'actes sur lesquels il n'exerce aucune influence, il n'en est plus de même quand on le considère comme auteur ou comme inspirateur de prophéties. Puisque la parole divine est infaillible, et qu'il ne dépend pas de l'homme d'en prévenir les effets, sa liberté subit alors une contrainte irrésistible, et il n'est plus responsable de sa conduite.

M. Frayssinous, cherchant à concilier le libre arbitre et la prescience divine, s'exprime ainsi : « La science qu'a Dieu des événements futurs ne change pas leur nature ; il connaît comme libre ce qui doit être libre, et comme nécessaire ce qui doit être nécessaire ¹. » Il est vrai que la prévision d'un événement n'en change pas la nature ; mais la prédiction de cet événement par Dieu ou par une inspiration divine lui imprime un caractère de fatalité absolument inconciliable avec le libre arbitre.

Lorsque le Seigneur annonçait par la bouche d'Isaïe que le rédempteur serait une pierre de scandale pour Israël, et deviendrait une cause de perdition pour les

1. *Défense du christianisme*, vol. I, p. 374.

habitants de Jérusalem ¹, que pouvaient faire les Juifs, sinon d'accomplir nécessairement la prophétie ou de donner un démenti à l'oracle de Dieu même? N'est-ce pas le cas d'appliquer ici le mot si juste de Cicéron sur l'inutilité de connaître l'avenir sans avoir aucun moyen de l'éviter². »

M. Henri Martin dit de la prophétie du Sauveur, conforme à celle de Daniel, sur la destruction du temple de Jérusalem : « Les deux prophéties se sont accomplies, parce qu'elles venaient de celui dont l'omniscience est éternelle ³. » S'il en est ainsi, la ruine du temple, les événements qui l'ont préparée, les divisions et les fautes du peuple juif, tout cela était inévitable. Comment concilier ce fatalisme avec le libre arbitre? Celui dont l'omniscience est éternelle ne dit rien de ce qu'il sait et garde son secret, parce qu'il respecte la liberté humaine.

Notre dissidence avec nos adversaires tient le plus souvent à la différence de nos points de vue sur la sagesse divine. Il n'est pas à croire que le Créateur, toujours immuable dans ses desseins, se soit écarté d'une de ses plus grandes lois, non-seulement en prophétisant lui-même, mais en déléguant le don de prophétie à de nombreux messagers ou interprètes. Une

1. « Erit in lapidem autem offensionis et in pefram scandali duabus domibus Israel; in laqueum et in ruinam habitantibus Jerusalem. » *Isaïe prophet.*, VIII, 14.

2. « Quid juvat aut quid affert ad cavendum scire aliquid futurum, cum id certe futurum sit? » *De Natur. deor.*, lib. III, cap. VI.

3. *De la vie future*, p. 560, note 14.

telle prérogative n'aurait dû s'exercer, d'ailleurs, que dans des circonstances rares et importantes. Quelle apparence, par exemple, que Dieu ait levé le voile de l'avenir, uniquement pour annoncer à la nation juive que « le sceptre ne sortirait pas de Juda, » fait qui ne concerne en rien les autres peuples, et qui n'intéresse pas même aujourd'hui le peuple élu?

Quand on cherche à étudier les prophéties de l'Ancien Testament indiquées par les apologistes, on trouve un si grand vague dans les textes originaux, des formules tellement générales, un langage si allégorique et si figuré, qu'on y découvre à peu près tout ce qu'on veut, avec un peu de complaisance. On reconnaît, en outre, que, parmi les prédictions de tout genre contenues dans cet immense répertoire, depuis la *Genèse* jusqu'à l'*Apocalypse*, le nombre de celles qui peuvent être considérées comme accomplies est infiniment minime en comparaison de celles dont aucune industrie n'est encore parvenue à découvrir l'explication. L'historien Gibbon a remarqué que les Juifs, par esprit de prévoyance, avaient des prophéties prêtes pour tous leurs conquérants, pour Cyrus, pour Alexandre, pour Titus et même pour le calife Omar.

Si Dieu avait attaché à certaines prédictions le salut du genre humain, il aurait commencé apparemment par établir une langue universelle et toujours vivante, comme je l'ai dit au sujet de la révélation. Il n'aurait pas exposé ses oracles aux chances presque inévitables de l'infidélité des traductions ou aux disputes des philologues. Dès la première prophétie que cite M. Nicolas,

il confesse un désaccord entre le texte hébreu et la version des Septante. Il en est à peu près de même de toutes les autres ¹. Si l'on apprenait aux apologistes qu'il existe des prophéties authentiques et de la plus haute importance en sanscrit ou en chinois, prendraient-ils la peine d'étudier ces langues pour vérifier l'assertion?

Les prophéties juives sont éparses dans les divers livres de la Bible et embrassent un intervalle d'environ quatre mille années, depuis le premier homme ². Il n'est nullement probable que Dieu ait voulu imposer au genre humain le prodigieux travail d'interroger tant de textes et de les rapprocher de l'événement. Une seule prophétie nette, précise et surtout authentique, aurait mieux valu pour atteindre le but, de même qu'un seul miracle notoire aurait produit plus d'effet que des milliers de miracles contestés.

Par un savant triage dans le vaste arsenal des prophéties et des psaumes, joint à un habile système d'élimination, quelques apologistes ont groupé avec beaucoup d'art et de dextérité tous les passages susceptibles de s'appliquer à la venue du Messie. On ne saurait refuser un tel mérite à Daniel Wilson particulièrement. Toutefois cette masse de recherches et cette accumulation d'extraits de la Bible vont contre le dessein de l'auteur; car il est manifeste que Dieu n'a pas voulu soumettre tous les hommes à un labeur aussi considé-

1. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 199-226, notes.

2. « Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius. » *Lib. Genes.*, III, 15.

nable pour les instruire de ce qui importe à leur salut. La plupart, loin d'avoir le loisir d'étudier à fond l'histoire entière du genre humain, connaissent à peine celle de leur pays.

Le plus grave argument contre la valeur des prophéties dont s'autorisent les apologistes sera toujours l'incrédulité des rabbins juifs qui, à l'époque de l'accomplissement, n'y ont rien vu de ce qu'y découvrent les docteurs chrétiens, et ne le voient pas davantage aujourd'hui. On comprend l'erreur, le défaut d'intelligence, l'opiniâtreté, sous l'influence de passions temporaires; mais, quand une protestation se continue pendant près de dix-neuf siècles, et souvent au prix de la sécurité, de la fortune et de la vie, il faut bien y reconnaître une conviction sincère et profonde ou renoncer à se prévaloir du témoignage des martyrs.

De même que les miracles ne prouvent que pour ceux qui les ont vus, les prédictions n'ont d'efficacité que pour ceux qui les ont entendues et qui ont été témoins de l'accomplissement. C'est une forte présomption contre l'authenticité ou la clarté des prophéties, qu'elles n'aient pas été comprises par les Juifs, quoiqu'elles aient été faites spécialement pour eux, qu'elles se lient à toute leur histoire, et qu'elles aient été rédigées primitivement dans leur langue. Il semble étrange que d'autres aient la prétention de les mieux interpréter. Les Juifs ont fermé l'oreille aux prophéties, comme les yeux aux miracles. C'est donc une double manifestation surnaturelle qui a complètement échoué, selon le système des apologistes. A les en croire, Dieu

manquerait son but dans tout ce qu'il entreprend.

Les apologistes déduisent un argument spécieux de la coïncidence de divers passages de l'Ancien Testament avec les principales circonstances de la vie, des actes et de la mort de Jésus-Christ. Sans nul doute, dans le long catalogue des prophéties bibliques, ils ont choisi très-industrieusement tout ce qui cadre avec leur plan, et ils ont laissé dans l'ombre tout ce qui s'en écarte ou le contraire. L'objection principale est que, pour faire un tel rapprochement, il ne faut pas moins que les recherches incessantes d'une vie laborieuse, et qu'on ne reconnaît pas dans un système aussi compliqué la simplicité des moyens que Dieu emploie d'ordinaire pour arriver à ses fins.

« Un esprit singulièrement amoureux de l'étude des prophéties, dit Thomas Chalmers, y trouverait un aliment inépuisable, même à la fin d'une vie consacrée à des investigations actives sur ce sujet ¹. » Il assimile ailleurs la science des prophéties à celle des hiéroglyphes dont il suffit de posséder une fois la clef ². Ne voilà-t-il pas un genre de preuve bien choisi et d'une vérification commode? Heureusement la conscience et la raison, qui nous viennent de Dieu en droite ligne, offrent une méthode plus expéditive d'éclaircir nos doutes.

M. Nicolas s'écrie, avec une générosité sans égale : « Pour simplifier la difficulté, nous consentons à nous priver de toute prophétie dont les apparences seraient

1. *Evidences of christian revelation*, p. 218.

2. *Ibid.*, p. 221.

douteuses, alors même qu'une interprétation approfondie nous conduirait infailliblement à un sens favorable... Nous en faisons le sacrifice pour nous en tenir à celles qui brillent d'elles-mêmes, et que nous n'avons besoin que de citer, que de laisser parler ¹. » La vérité est qu'il n'en laisse parler aucune, qu'il se substitue à leur place, et qu'il les paraphrase dans un commentaire interminable. Si, pour simplifier ses preuves, il choisit les prophéties les plus lumineuses, que faut-il donc penser de celles qu'il désespère de pouvoir éclaircir?

Plusieurs des prophéties de l'Ancien Testament sont de vagues allusions à des circonstances locales où l'on trouve tout ce qu'on veut, et d'autres sont des énigmes où l'on ne trouve absolument rien, et sur lesquelles on garde le silence. Avec un triage arbitraire, en négligeant certains détails, en tenant compte de quelques autres, et surtout en pliant la chronologie aux besoins de la cause, on déduit un sens clair pour la foi et parfaitement obscur pour la raison. C'est ce qui arrive à l'égard de la célèbre prophétie de Daniel, sur l'interprétation de laquelle les apologistes chrétiens ne sont d'accord ni avec les savants israélites, ni avec l'érudition moderne.

Il en est des prophéties à peu près comme des songes. On cite uniquement celles qui semblent

1. *Études philosophiques*, t. IV, p. 193. Qui ne croirait entendre Hector déduisant son actif :

« Nous ne vous donnons pas de ces effets véreux,
« Cela sent comme baume..... »

vérifiées, et on ne parle pas de celles dont l'accomplissement se fait encore attendre, par exemple, de la fin prochaine du monde, annoncée si clairement dans l'Évangile. Le docteur Gregory essaye de répondre à l'objection tirée du grand nombre de prophéties de l'Écriture qui ne sont pas encore accomplies, et il dit à ce sujet : « Il peut arriver assez naturellement que le vrai sens d'une prophétie soit déguisé, afin que les capricieuses volontés des hommes ne cherchent pas à en prévenir l'effet; mais ce n'est pas une raison pour la rejeter ¹. » C'est assurément une idée fort bizarre que de croire qu'il dépendrait du caprice des hommes d'empêcher l'accomplissement d'une prophétie vraiment émanée de Dieu.

Pour la validité de ce genre de preuve, il faudrait d'abord la solennité d'un enregistrement authentique, afin de constater la date et la teneur des prophéties; ensuite, l'institution d'une magistrature indépendante, pour en conserver intact le dépôt; enfin, la vérification de l'accomplissement par un tribunal éclairé et impartial. A-t-on jamais pris une seule de ces précautions? Toutes les prophéties de l'Ancien Testament sont antérieures de plus de vingt siècles à la découverte de l'imprimerie, qui en aurait facilité singulièrement la publicité et la propagation.

Les prédictions à longue échéance, comme la plupart de celles de la Bible, sont les moins concluantes de toutes; car il n'est pas réservé aux mêmes généra-

1. *Letters on the evidences of the christian religion*, p. 138.

tions de les entendre annoncer et de les voir s'accomplir. Ceux qui sont témoins de la promulgation ne peuvent que suspendre leur jugement et s'en référer à la postérité. Ceux qui assistent à la vérification ne sont pas certains de l'authenticité. En définitive, les prophéties laissent toujours subsister beaucoup de doutes. Ajoutons que c'est l'arme familière de l'imposture, comme l'attestent les anciens oracles, si longtemps en honneur dans le paganisme.

Il y a des prophéties de l'Écriture qui, à l'heure qu'il est, ne sont pas encore accomplies. Ce sont des preuves de la vérité du christianisme qui profiteront on ne saurait dire à quelle génération.

On peut trouver des règles de saine critique chez les apologistes eux-mêmes. C'est ainsi que Grotius, dans un chapitre sur les prophéties païennes, a très-nettement indiqué les fraudes, les fourberies et les artifices pratiqués d'ordinaire en pareil cas. Il fait remarquer le vague et l'ambiguïté de certains oracles ¹. Il ajoute que quelques autres pouvaient s'expliquer d'une manière naturelle et comme un effet de simple sagacité humaine. Il conclut que si des prédictions réelles ont eu lieu chez les païens, c'est que Dieu s'est servi de leurs oracles pour ses desseins particuliers, et il cite la quatrième églogue du poète Virgile qui a prophétisé, sans le savoir, l'avènement du Messie.

A propos des prophéties juives, Daniel Wilson discute

1. « Verba oraculorum ferme ambigua et quæ facile interpretationem ex qualicunque eventu acciperent. » *De Veritate rel. christ.*, p. 174,

aussi avec autant de perspicacité que de raison la valeur des anciens oracles dont l'unique objet, selon lui, était l'accroissement de richesse, d'autorité ou de réputation de ceux qui les débitaient. Il fait observer également que « leurs réponses étaient formulées en termes vagues et ambigus ; qu'elles se vérifiaient rarement ; ou que, si elles semblaient vérifiées, c'était grâce à quelque indigne subterfuge. » Il ajoute que les oracles « n'étaient guère autre chose que des conjectures de charlatans et de diseurs de bonne aventure¹. » Par ces judicieuses remarques, Daniel Wilson nous met en garde contre les prédictions en général et contre la crédulité de l'esprit humain dans tous les temps.

On a eu tort d'attribuer à l'établissement du christianisme la cessation des oracles païens. Le savant Thomas Browne a montré qu'ils avaient beaucoup perdu de leur autorité avant cette époque, et qu'ils n'ont pas entièrement disparu depuis. De son temps, Cicéron se plaignait déjà du discrédit des oracles et il en cherchait l'explication. La cause n'était autre sans doute que les progrès de la raison publique.

Il y a des prédictions très-faciles, même pour les faiseurs d'almanachs : celle, par exemple, de la chute d'un empire, à une époque plus ou moins éloignée ; celle de la mort plus ou moins prochaine d'un potentat ; celle de la guerre ou d'un fléau quelconque, plus ou moins imminent ; ou bien encore celle de la naissance d'un grand personnage. Il est difficile de dire jusqu'où

1. *The evidences of christianity*, lect. VIII.

peut aller en ce genre la prescience de quelques individus, par suite d'une sagacité naturelle ou d'une longue expérience. L'orateur Burke n'était pas prophète, et il a pourtant annoncé, dès l'origine, tous les excès de la révolution française. Le ministre Pitt ne lisait pas dans l'avenir. Néanmoins, il a prédit, plusieurs années avant l'événement et contre toute vraisemblance, que l'Espagne deviendrait l'écueil de la puissance de Napoléon ¹.

L'histoire est pour nous un livre prophétique, toujours ouvert et presque infaillible. Daniel Wilson se prévaut beaucoup de l'accomplissement des prédictions relatives à la ruine de Tyr, de Ninive et de Babylone. Mais il y a dans le monde tant d'autres cités déchues, et dont la décadence n'a pas été annoncée dans l'Écriture, qu'il est permis de prédire sans trop s'aventurer que les grandes capitales de l'Europe, aujourd'hui si florissantes, auront leur tour dans un avenir plus ou moins reculé. L'évêque Watson avoue avec franchise qu'on ne devrait pas regarder comme prophète quiconque affirmerait maintenant que Londres et Paris offriront aux âges futurs un spectacle aussi affligeant que celui que nous contemplons à regret dans les ruines d'Agrippe ou de Palmyre ².

Isaïe a prédit fort nettement que Damas deviendrait un monceau de ruines ³. Or, Damas est encore aujour-

1. Toreno, *Historia del levantamiento; guerra y revolucion de España*, appendix, vol. 1.

2. *An apology for christianity*, lett. IV.

3. « Ecce Damascus desinet esse civitas, et erit sicut acervus lapidum in ruina. » *Isaïæ prophet.*, XVII, 4,

d'hui une ville importante, de plus de cent mille âmes, avec un grand nombre de palais, de belles mosquées et de riches bazars. Le docteur Nelson ne s'embarrasse pas pour si peu. Il répond qu'on y voit beaucoup de vieilles masures¹. A ce compte, Paris serait aussi un monceau de ruines. C'est le cas d'appliquer une maxime salutaire de M. Nicolas : « Tout tourne à évidence, jusqu'aux obscurités, pour qui sait voir les choses et y pénétrer². »

Le même apologiste nous apprend que « chez les prophètes, le prétérit s'emploie quelquefois pour le futur, » et il ajoute avec non moins de foi que « c'est là le caractère inimitable de la véritable inspiration³. » Ainsi, dans la célèbre vision d'Isaïe, par ces mots « un petit enfant nous est né, » il faut entendre « un petit enfant nous naîtra. » Une pareille latitude se prête à tout ce qu'on veut.

En fait de preuves, il n'y a rien de moins concluant que les prophéties, puisque le hasard ou le cours ordinaire des choses peuvent en amener l'accomplissement. Les prédictions de Nostradamus ne sont probablement pas d'une origine surnaturelle, et pourtant il y a encore aujourd'hui des hommes d'étude et de loisir qui en recherchent le sens et qui les appliquent aux événements contemporains, d'une manière plus ou moins précieuse.

Comme Grotius, l'apologiste Leslie voit très-clai-

1. *Incredulity*, p. 22.

2. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 247.

3. *Ibid.*, vol. IV, p. 226.

rement une prédiction de l'avènement du Messie dans la quatrième églogue de Virgile. Il fait ressortir la concordance de plusieurs vers de ce poëme avec divers passages d'Isaïe ¹. Il résulte de là que Virgile a fait une prophétie à son insu, et que cette prophétie accidentelle ne le cède en clarté, en précision ni en mérite de l'accomplissement, à presque aucune de celles des prophètes juifs.

Combien triompheraient les apologistes s'ils pouvaient rencontrer dans la Bible une prophétie aussi explicite et aussi curieuse que le passage de Sénèque le tragique, souvent appliqué à la découverte du nouveau monde ²!

Il en est d'ailleurs des prophéties comme des miracles. Le progrès des recherches scientifiques rend très-difficile de distinguer entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel. Il y a eu un temps où le calcul d'une éclipse ou du retour d'une comète aurait passé pour une prédiction merveilleuse.

Daniel Wilson, afin de corroborer notre foi et de ne laisser aucun prétexte à l'incrédulité, nous informe que les Juifs avaient des lévites destinés aux fonctions prophétiques. « Le manteau du maître, dit-il, passait à son successeur ³. » Il ajoute un peu plus loin : « Les

1. *Truth of christianity demonstrated*, p. 9.

2. « Venient annis

« *Secula seris, quibus Oceanus*

« *Vincula rerum laxet, et ingens*

« *Pateat tellus, Tiphisque novos*

« *Detegat orbés.... » Medea, act. II, v. 314.*

3. *The evidences of christianity*, lect. VIII.

mêmes individus qui faisaient des prédictions opéraient aussi des miracles. « Voilà donc une école préparatoire pour les prophéties et les miracles, comme nous en avons aujourd'hui pour certaines professions spéciales. On comprend dès lors comment les faits surnaturels étaient chose si commune chez les Juifs, que la constance des lois de la nature et l'ignorance de l'avenir formaient pour eux l'exception. Ce trait caractérise leur crédulité nationale mieux qu'aucun témoignage de l'antiquité.

Il paraît que quelque chose d'analogue se pratique encore en Italie. Le spirituel voyageur Forsyth dit, à propos d'une prédiction faite devant lui par une religieuse d'un monastère de Florence : « Des enthousiastes hasardent des prophéties. Quelques-unes se vérifient, sont enregistrées dans les annales du couvent et publiées au dehors, tandis que des milliers qui échouent s'oublient comme des paroles sans conséquence. Chaque prophétie réalisée passe pour un miracle. Trois miracles bien attestés suffisent pour béatifier, et neuf de première classe pour canoniser. De là cette multitude de *venerabili*, de *beati* et de *santi* dans la rubrique italienne ¹. »

Sur les prophéties de l'Écriture, qui attendent jusqu'ici leur accomplissement, Daniel Wilson donne un sage conseil : « Mettons-nous en garde contre les interprétations particulières, contre le penchant à examiner, avec une curiosité profane, les prédictions non encore accomplies, contre les abus de la fantaisie et les con-

1. *An excursion in Italy*, p. 607.

jectures..... Il n'est rien de plus propre à discréditer ce magnifique sujet, si quelque chose pouvait le discréditer, que l'impertinence de l'humaine présomption, surtout si elle s'unit à l'ignorance et au dogmatisme pour prononcer sur les prophéties non vérifiées¹. » Du moins on ne reprochera pas aux philosophes l'intempérance de curiosité dont se plaint ici Wilson.

Parmi les nombreuses prophéties de la Bible, il y en a trois plus importantes que les autres et sur lesquelles insistent plus volontiers les apologistes. Je veux dire celles d'Isaïe et de Daniel sur la mort du Sauveur, et celle de Jésus-Christ sur la ruine de Jérusalem. Toutes trois méritent donc une mention spéciale.

Paley, le plus judicieux et le plus circonspect des apologistes, passe légèrement sur les prophéties, qu'il range parmi « les preuves subsidiaires du christianisme. » Il n'en produit que deux, dont la première est celle d'Isaïe. A ce propos, il cite le mot d'un savant, qui affirme que cette prédiction « est la torture des rabbins². » Cependant les rabbins sortent sains et saufs du massacre et appliquent les paroles du prophète au peuple juif tout entier et non à un seul personnage. On voit quelle est l'élasticité du texte. En effet, cette prédiction, conçue en termes vagues et généraux, convient à tout innocent persécuté, depuis Socrate jusqu'à Louis XVI, tout aussi bien qu'à Jésus-Christ. On sait d'ailleurs qu'elle est un sujet

1. *The evidences of christianity*, lect. VIII.

2. « Vaticinium hoc Isaïæ est carnificina rabbinorum. » *Evidences of christianity*, p. 153.

de controverse entre les érudits, et que plusieurs la rejettent comme apocryphe ¹.

Les recherches récentes de Bunsen et de quelques autres hébraïsants ont mis hors de doute que la prophétie célèbre de Jérémie, si souvent invoquée par les apologistes, se rapporte au prophète lui-même, et qu'il n'y est nullement question du Messie. Jérémie y compare le peuple israélite à une brebis égarée, et se représente comme une victime conduite au sacrifice ².

Si l'on compare cette prophétie au célèbre portrait du juste opprimé dans Platon, il est impossible de ne pas remarquer que les détails où entre le philosophe sont beaucoup plus frappants et plus précis, et que tous, hormis un seul, s'appliquent admirablement à la passion ³. Le genre de supplice y est surtout plus nettement caractérisé. Platon résume en quelques mots les traits épars en douze versets dans le chapitre d'Isaïe ⁴, et, en outre, sa description se rapporte à l'avenir et non au passé. Il est donc permis de croire que si ce passage de la *République* se rencontrait dans l'Écriture, aucune prophétie de l'Ancien Testament ne serait plus souvent citée.

Cette coïncidence fortuite a singulièrement embar-

1. Henri Martin, *De la vie future*, p. 115-117.

2. *Biblical researches* by Rowland Williams, professor of hebrew, p. 65.

3. Ὁ δίκαιος μαστιγώσεται, στρεβλώσεται, δόξεται, ἐκκυθήσεται τῷ ὀφθαλμῷ. Τελευτῶν, πάντα κακὰ παθὼν ἀνασκινδυλευθήσεται. *De republica*, lib. II.

4. *Isaïæ prophet.*, cap. LIII.

rasse les apologistes. Robert Hall pense que Platon a pu être inspiré ici par l'Esprit-Saint ¹. M. Bautain ne paraît pas s'éloigner beaucoup de ce sentiment ².

Quant à la prophétie de Daniel, Pascal s'exprime ainsi : « Les soixante et dix semaines de Daniel sont équivoques pour le commencement, à cause des termes de la prophétie, et, pour la fin, à cause des diversités des chronologistes. Mais toute cette différence ne va qu'à deux cents ans ³. » Ainsi, une divergence de deux siècles, en pareille matière, semble peu de chose à Pascal.

A propos de cette prophétie, M. Nicolas s'écrie d'un ton triomphant : « Il ne faut pas ici de raisonnements compliqués, ni d'investigations profondes; il ne faut que des yeux, et il suffit de les ouvrir ⁴. » Cela ne l'empêche pas de consacrer douze pages à débrouiller cette prophétie si claire par elle-même. Comme tous les autres apologistes, il convertit d'abord les semaines de jours en semaines d'années, et il entre ensuite dans des calculs minutieux et plausibles, sauf les erreurs de date. Il s'étonne que la dissidence des chronologistes dans la supputation de quatre cent quatre-vingt-dix années ne monte qu'à sept ou neuf ans. Est-ce donc là la précision qu'il nous promettait, et devant laquelle il devait suffire « d'ouvrir les yeux ? » Ce qu'il y a de plus positif, c'est que cette prophétie, absolu-

1. *Miscellaneous works*, p. 519.

2. *Morale de l'Evangile*, p. 285.

3. *Pensées*, vol. II, p. 272.

4. *Etudes philosophiques*, vol. IV, p. 252.

ment inintelligible pour les autres peuples qui ne comptent point par semaines d'années, n'a pas été comprise par les Juifs, qui seuls pouvaient la comprendre.

Porphyre attaquait la prophétie de Daniel et prétendait qu'elle avait été composée après le temps d'Antiochus Épiphane. Paley reconnaît que les objections de ce philosophe sont fort subtiles ¹.

D'après des preuves intrinsèques non équivoques, Bunsen fait de Daniel un contemporain d'Antiochus Épiphane, et assigne à son livre la date précise de cent soixante-neuf ans avant Jésus-Christ. Ainsi tombent les calculs compliqués et les explications contradictoires des apologistes. « Il est temps pour les théologiens, dit Rowland à ce propos, de reconnaître ces faits, puisque l'erreur vulgaire est pour eux une source de discrédit ². »

Enfin, le passage dont il s'agit donne prise plus qu'aucun autre à l'objection spécifiée plus haut, puisque la prédiction formelle et à jour fixe de l'exécution du Messie n'aurait laissé aux Juifs aucune liberté d'action, et en aurait fait les instruments aveugles d'une fatalité invincible ³.

Reste la prophétie de Jésus sur la destruction du temple. Ici encore se présente une grave difficulté, celle de savoir si les Évangiles n'ont pas été publiés

1. *Evidences of christianity*, p. 140.

2. *Biblical researches*, p. 69.

3. « Post hebdomades sexaginta duas occidetur Christus. » *Daniel's prophet.*, IX, 26.

après la chute de Jérusalem, et si cette prophétie n'est point postérieure à l'événement. Paley s'efforce d'établir le contraire au moyen d'arguments très-faibles, et il n'arrive qu'à une simple probabilité. Néanmoins, il montre une critique sévère sur l'authenticité des oracles du paganisme, et il incline à croire que les livres sibyllins, par exemple, ne sont autre chose que « de simples transcriptions de l'histoire, formulées sous une forme prophétique ¹. »

Daniel Wilson insiste aussi beaucoup sur la prédiction relative à la ruine du temple de Jérusalem, et il voit là une preuve de prescience divine. Cependant, il n'était pas besoin d'une pénétration surnaturelle pour prévoir que le caractère turbulent des Juifs et leur esprit d'indépendance amèneraient bientôt une collision avec les Romains; que l'issue de la lutte ne pourrait être douteuse; et que, dans l'éventualité d'un siège, le temple converti en citadelle serait démoli par les vainqueurs. L'historien Milman avoue que les plus sages et les plus prévoyants parmi les Israélites redoutaient une rupture avec Rome, et qu'ils n'échouèrent dans leurs tentatives de conciliation que par le fanatisme de la populace ².

D'ailleurs, la prédiction dont il s'agit se lie étroitement à la mention du jugement dernier et de la fin prochaine du monde. S'il y a dans l'Écriture une prophétie plus explicite qu'aucune autre, c'est celle par laquelle Jésus proclame son retour et le règne de Dieu

1. *Evidences of christianity*, p. 158.

2. *History of christianity*, vol. I, p. 158.

sur la terre. Selon saint Matthieu, il s'exprime ainsi : *Amen dico vobis, quia non præteribit generatio hæc, donec omnia hæc fiant* ¹. Quoi de plus précis et de plus formel que ces paroles, répétées littéralement par saint Marc et saint Luc? Eh bien! cette prédiction qui a tenu l'Église dans l'attente pendant plus de quatre siècles est tombée désormais dans l'oubli, et ne figure nulle part parmi les preuves historiques du christianisme. Sied-il de scinder ainsi, pour le besoin de la cause, deux propositions inséparables? Concluons, au sujet de cette prophétie célèbre, que la partie qui s'est vérifiée, ou la ruine du temple, n'était pas au-dessus de la prévoyance humaine; et que la partie vraiment surnaturelle, ou l'annonce de la fin prochaine du monde, a été suivie, heureusement pour nous, d'un sursis de plus de dix-huit cents ans. Quand on songe à la perturbation profonde que la seule perspective d'un tel événement a produite, à diverses reprises, dans la société chrétienne, on comprend davantage tout ce que la révélation de l'avenir aurait de contraire à la sagesse divine.

Tout est matière et aliment à la foi : l'absurdité, l'in vraisemblance, l'impossibilité même. Le but des prophéties étant d'établir la vérité de la religion chrétienne et de convaincre les incrédules, à quoi servirait une prédiction de la fin du monde, et à qui profiterait-elle? Ceux qui en verraient l'accomplissement ne seraient plus à même d'en tirer une induction fa-

1. *Matth.*, XXVI, 28.

vorable ou défavorable. Cela n'empêche pas Daniel Wilson de voir là une preuve irréfragable d'inspiration divine et de demander fièrement quelle autre religion que la vraie aurait pu ajourner ainsi la foi de ses disciples à la consommation des choses et au jugement final ¹.

M. Henri Martin prétend que « dans ses prédictions de la ruine de Jérusalem et de la fin du monde, Jésus-Christ passe sans transition de l'un de ces deux événements à l'autre, parce que le premier est la figure du second ². » Toujours des figures, des allégories, des symboles ! Ce système est commode et fournit réponse à tout.

C'est ainsi que l'apologiste Leslie énumère les personnages de la Bible qu'il considère comme des types ou des figures du Messie, et il n'en compte pas moins de quinze, savoir : 1° Adam, 2° Énoch, 3° Élisée, 4° Noé, 5° Melchisédech, 6° Abraham, 7° Isaac, 8° Jacob, 9° Joseph, 10° Moïse, 11° Josué, 12° Samson, 13° David, 14° Salomon, 15° Jonas ³. Avec une pareille aptitude à saisir des analogies inaperçues, on ne voit pas pourquoi il s'arrête en chemin, et nul ne sait s'il n'oublie pas plus de la moitié de sa liste.

Pascal va encore plus loin, quand il affirme que « David n'avait qu'à dire qu'il était le Messie, s'il eût eu de la vanité, car les prophéties sont plus claires de lui que de Jésus-Christ ⁴. » Dès lors où est le crime

1. *The evidences of christianity*, lect. IX.

2. *De la vie future*, p. 574.

3. *Truth of christianity demonstrated*.

4. *Pensées*, vol. II, p. 273.

des Juifs qui attendaient un Messie conquérant et victorieux? Leur illusion était bien naturelle, puisqu'ils étaient asservis et opprimés par les Romains. Ils n'avaient nul besoin de leçons de patience et d'humilité : ils avaient besoin d'un libérateur.

Après tout, on n'est pas plus en droit de reprocher aux Juifs qu'aux apôtres eux-mêmes leur incrédulité envers le Messie. En effet, Jésus avait prédit à ses disciples, à divers reprises, les principales circonstances de sa mort et particulièrement sa résurrection. *Exinde cœpit Jesus ostendere discipulis suis quia oporteret eum... occidi et tertiâ die resurgere* ¹. Ici, point de figure ni de parabole. Quoi de plus simple et de plus intelligible que ce langage? Quoi de plus précis que les détails sur les souffrances et le supplice du Sauveur? Les disciples, qui entendaient cette prédiction, devaient en voir bientôt l'accomplissement, et les circonstances déjà vérifiées devaient les préparer au reste. Cependant, l'Évangile avoue qu'ils ne comprirent absolument rien. *Et ipsi nihil horum intellexerunt... et non intelligebant quæ dicebantur* ². Je ne crois pas qu'il soit possible de citer un exemple plus frappant de l'inutilité des prophéties.

Afin de justifier apparemment les incrédules anciens et modernes, M. Nicolas fait la remarque suivante : « Des prophéties claires et décisives, comme plusieurs de celles que nous avons citées, sont mêlées avec des prophéties obscures et douteuses, qui leur font tort, et

1. *Matth.*, XVI, 21. — *Marc*, VIII, 31. — *Luc*, IX, 22.

2. *Luc*, XVIII, 34.

qu'on dirait avoir été ménagées pour servir de prétexte à l'incrédulité et d'exercice à la vraie foi ¹. » C'est là de l'enfantillage. M. Nicolas croit-il que Dieu se joue ainsi de la faiblesse de ses créatures et tende des pièges à ceux qui cherchent sincèrement la vérité? Jamais la philosophie et la foi ne pourront s'entendre sur la sagesse divine.

L'apologiste Gilbert West, après avoir exposé en détail les prophéties relatives à l'avènement du Messie, ajoute : « Ces prophéties, du moins quelques-unes, étaient non-seulement à l'époque de leur promulgation, mais même à celle de leur accomplissement, très-vagues et très-obscurcs ; mais leur obscurité provenait, non pas tant des termes dans lesquels elles étaient exprimées, que des choses prédites qui semblaient tellement contradictoires en apparence, qu'aucune sagesse humaine ne pouvait les concilier ². » Nous ne disons pas le contraire ; mais à quoi donc servaient des prophéties également inintelligibles à l'époque de leur promulgation et à celle de leur accomplissement? N'avaient-elles d'autre objet que d'exercer une vaine curiosité et de fournir matière à la sagacité des futurs apologistes?

Il y a beaucoup de rapport entre la fortune des miracles et celle des prophéties. Les miracles n'ont pas été crus par les témoins oculaires, et ont réussi auprès de ceux qui ne les avaient point vus. Les prophéties n'ont pas été comprises par ceux pour qui elles avaient

1. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 248.

2. *West's observations on the resurrection*, p. 58.

été faites, et sont aujourd'hui parfaitement claires pour ceux à qui elles ne s'adressaient pas.

L'interprétation des prophéties forme un éternel sujet de controverse non-seulement entre les Juifs et les chrétiens, mais entre les diverses communions chrétiennes, entre les catholiques et les protestants. L'évêque Watson, dans sa réponse à l'historien Gibbon, dit à propos d'un passage de la seconde épître de saint Paul aux habitants de Thessalonique ¹ : « Sous cette révélation de l'homme de péché, sous ce mystère d'iniquité qui doit être consumé par le souffle de la bouche du Seigneur et anéanti par la splendeur de son avènement, il y a tout lieu de croire qu'il faut entendre les abominations passées et présentes de l'Église de Rome ². » A coup sûr, on ne comprend pas cette prophétie de la même manière dans la métropole du catholicisme, et on y reconnaît tout aussi clairement les abominations passées et présentes de la réforme.

Daniel Wilson voit aussi très-nettement annoncées dans la célèbre vision de Daniel, dans les *Épîtres* de saint Paul et dans l'*Apocalypse* de saint Jean, les usurpations spirituelles de l'Église romaine, ou ce qu'il appelle « la grande apostasie de l'Occident. » Tout cela lui paraît prédit avec une précision géographique et chronologique, propre à exclure le moindre doute. Il insiste particulièrement sur les passages relatifs au célibat et à l'abstinence, et sur plusieurs traits tout à

1. *Epist. Pauli ad Thessalonicos secunda*, II, 3-8.

2. *Apology for christianity*, lett. II.

fait caractéristiques, selon lui, dans l'*Apocalypse*¹. Voilà un spécimen de l'ingénieuse sagacité et de l'industrie infatigable des interprètes de prophéties².

L'auteur de l'*Histoire de l'Enthousiame* fait la remarque suivante : « C'est un fait matériel qu'aucune espèce de mysticisme ne conduit ses victimes plus près de la démente que celle qui prend sa source dans l'interprétation des prophéties³. » Une telle réflexion est certainement peu rassurante pour les amateurs de ce genre d'investigations.

Daniel Wilson ajoute par forme d'encouragement : « Il est remarquable que les prophètes eux-mêmes ne comprenaient pas suffisamment leurs oracles sacrés... ils parlaient comme ils étaient mus par le Saint-Esprit... Que cela nous enseigne l'humilité et excite notre application à la science du ciel⁴. »

Ce qui complique encore la question si difficile des prophéties, c'est que l'Écriture elle-même nous met en garde contre cet ordre de faits surnaturels. Moïse, dans le *Deutéronome*⁵, et Jésus dans l'Évangile⁶ avertissent également de se défier des faux prophètes. Il y a donc des prédictions vérifiées et des miracles éclatants dont il ne faut tenir aucun compte. Que doit-on penser de ces précautions minutieuses contre l'abus

1. « Mulier erat circumdata purpurâ... septem capita, septem montes sunt super quos mulier sedet... » *Apocal.*, XVII, 4-9.

2. *The evidences of christianity*, lect. IX.

3. Chalmers, *Evidences of the christian revelation*, p. 225, note.

4. *The evidences of christianity*, lect. VIII.

5. *Deuter.*, XIII, 1-3.

6. *Math.*, XXIV, 24.

possible de moyens auxquels on a soi-même recours, et n'est-ce pas décréditer le choix de ces moyens comme garantie d'une mission divine ?

L'évêque Watson dit à ce sujet : « Il y avait de faux prophètes en abondance parmi les Juifs... il en est parlé avec horreur dans plusieurs passages de l'Écriture ¹. « Ainsi la foi, qui admet des magiciens, reconnaît aussi de faux prophètes, en sorte qu'il existe bien des chances possibles de confondre l'erreur et la vérité. C'est toujours le même cercle vicieux qui consiste à juger les doctrines par les miracles et les prophéties, et à vérifier ensuite les miracles et les prophéties par les doctrines.

Voyons maintenant si les miracles nous fournissent une preuve plus convaincante et plus décisive de la vérité du christianisme que les prophéties.

1. *Apology for the Bible*, lett. VI.

CHAPITRE X

MIRACLES DU NOUVEAU TESTAMENT.

Inefficacité des miracles. — Insuffisance de garantie. — Difficulté d'appréciation. — Valeur des témoignages humains. — Expérience commune. — Faits naturels et surnaturels. — Règles de critique. — Motifs de certitude. — Caractère des apôtres. — Leur intelligence. — Leur véracité. — Leur discernement. — Récits des évangélistes. — Histoire de Socrate et de César. — Phénomènes physiques. — Croyance à la magie. — Fraudes pieuses. — Cessation des miracles. — Désaccord des Pères de l'Église. — Puissance des démons. — Profusion des miracles de l'Évangile.

Est-il donc impossible que des hommes également amis de la vérité, qui croient ensemble à l'existence de Dieu, aux attributs divins, à l'immortalité de l'Âme, à une rémunération future, en un mot à tous les grands principes qu'on regarde comme les fondements de la morale, ne s'anathématisent pas réciproquement pour comprendre d'une manière différente le gouvernement de la Providence et le plan du Créateur ?

Serait-ce, ainsi que le prétend Sherlock ¹, assimiler Dieu aux divinités épicuriennes, que d'admettre qu'il régit le monde par des lois générales, si admirablement combinées et où tout est si bien prévu, qu'il n'a jamais besoin de les modifier, de les suspendre ou d'en interrompre le cours, en sorte que le vrai miracle de son œuvre est qu'elle se passe de miracles? Un tel système ne s'accorde-t-il pas mieux avec la suprême sagesse que celui qui suppose que Dieu intervient, à tout propos, dans les affaires humaines, et qu'il emploie sans cesse des expédients, des palliatifs, des mesures de circonstance, pour maintenir l'ordre, comme ferait un législateur inhabile, contraint par imprévoyance de recourir fréquemment à des lois d'exception? C'est pourtant à cela que se réduit le débat entre les philosophes et les apologistes. Nous ne disons pas à ceux-ci de changer d'opinion : nous nous bornons à leur dire pourquoi nous ne pouvons partager la leur, tout en restant d'accord avec eux sur beaucoup de points et en aboutissant à des conclusions à peu près semblables.

Paley, le plus modéré de nos adversaires, parce qu'il est le mieux assuré de la trempe de ses armes, expose ainsi les règles à suivre dans une controverse franche et loyale : « Des arguments sérieux sont admissibles des deux parts. Le christianisme se défend mal en refusant la parole ou la tolérance aux objections des incrédules. Mais, en même temps que nous réclamons

1. *The sequel of the trial of the witnesses.*

une liberté d'examen contenue par les seules lois de la bienséance, nous avons droit de demander, en faveur d'une religion qui présente au genre humain des garanties d'immortalité, que son crédit ne soit pas combattu par d'autres armes que celle d'une discussion grave et d'une argumentation rigoureuse; que la vérité ou la fausseté du christianisme ne deviennent jamais un texte de raillerie, une matière pour l'exercice de l'éloquence ou du bel esprit, un sujet de contention pour la renommée et la vogue littéraire; en un mot, que la cause soit jugée sur ses propres mérites ¹... » Pour mon compte, je ne puis que souscrire à de telles conditions et accepter le débat dans ces limites, en passant d'avance condamnation si je les enfrens par inadvertance ou par les préoccupations involontaires de la polémique.

Le même apologiste appuie sa démonstration du christianisme presque exclusivement sur les miracles; et s'exprime ainsi à ce sujet : « Il ne sert à rien de dire qu'un état futur avait été déjà découvert avant l'Évangile. Il avait été découvert comme l'avait été le système de Copernic : c'était une hypothèse parmi beaucoup d'autres. Celui-là seul découvre qui fournit la preuve, et nul ne peut prouver un tel dogme sinon le maître qui atteste par des miracles que sa doctrine vient de Dieu ². » Examinons donc, avec l'attention qu'elle mérite, cette catégorie de faits surnaturels qui forme la plus importante des preuves historiques.

1. *Moral and political philosophy*, vol. II, p. 98.

2. *Ibid.*, p. 107.

Nul ne conteste à Dieu le privilège de faire des miracles. Sans doute le grand artiste qui a réglé les lois primordiales de l'univers peut les interrompre, en suspendre l'action et les modifier partiellement, sans détruire l'harmonie de son ouvrage. Nous affirmons seulement que tout annonce qu'il ne l'a pas fait. Les miracles sont des exceptions dans le gouvernement du monde, et la sagesse infaillible peut s'en passer. Dieu a si habilement pris ses mesures dès l'origine, qu'il ne lui a fallu d'autre révélation que celle de ses œuvres, et qu'il n'a eu besoin ni d'intermédiaires, ni de prophéties, ni de miracles, ni de tout cet appareil si maladroitement imaginé par la faiblesse humaine.

On ne voit pas d'ailleurs comment cette prérogative pourrait s'exercer d'une manière utile. D'après la doctrine des apologistes, un miracle est une suspension des lois de la nature, destinée à faire connaître la volonté divine. Il semble dès lors que cette suspension qui intéresse tout le genre humain devrait avoir une éclatante publicité. Malheureusement, la plupart des miracles jusqu'ici invoqués à l'appui des divers systèmes religieux ont un caractère essentiellement local, restreint et presque individuel. Si l'on tient compte de la grandeur de la terre, on peut dire qu'ils ont eu lieu à huis clos. La configuration de notre planète n'est pas favorable à une manifestation surnaturelle. On ne saurait imaginer un seul miracle visible partout à la fois. Paley cite un incrédule qui prétendait que si Dieu avait voulu faire une révélation, il l'aurait écrite sur la voûte du ciel en caractères étincelants. Même

avec cette précaution, le décret divin ne serait pas lisible en même temps pour tous les habitants de notre globe.

Dieu n'opère point de miracles en cachette. Il n'y a aucune apparence qu'il maintienne l'ordre de l'univers aux yeux de tout le genre humain, et qu'il interrompe cet ordre en secret pour quelques individus seulement. Des témoignages isolés et toujours suspects ne prouvent rien contre une loi constante et immuable. Sans doute si le miracle de Josué était possible, si le passage de la mer Rouge était attesté par les annales égyptiennes, si les ténèbres de la Passion avaient été aperçues quelque part, ce seraient de véritables prodiges. En quoi un citoyen de l'empire romain était-il tenu de savoir ce qui se passait dans la bourgade obscure de Capharnaüm ou près du lac de Tibériade? Si l'on annonçait à quelqu'un de nos orthodoxes que sa destinée éternelle se décide actuellement aux antipodes, ou qu'une mission surnaturelle s'accomplit dans un coin de l'Australie, prendrait-il la peine de s'en assurer?

Notre connaissance incomplète des phénomènes de la nature nous rend extrêmement difficile, pour ne pas dire impossible, l'appréciation d'un miracle. Ce qui passerait pour miracle dans un temps n'en serait plus un à une époque ultérieure plus éclairée. Il résulte de là que le choix d'un procédé aussi équivoque, aussi exposé aux contrefaçons et d'un succès aussi douteux, ne paraît pas conforme à la sagesse divine, qui d'ordinaire assortit les moyens à ses fins avec un art merveilleux. Je sais que les apologistes répondent qu'il ne

nous appartient pas de juger les voies de Dieu. Non sans doute ; mais ils devraient comprendre que les chétifs expédients dont nous nous servirions nous-mêmes, faute de mieux, ne sont propres qu'à compromettre la suprême intelligence.

L'appréciation d'un miracle dépend, en grande partie, du degré de lumières et de la portée d'intelligence des spectateurs. Lorsque Christophe Colomb prédit une éclipse aux insulaires du nouveau monde et que sa prédiction fut vérifiée par l'événement, il put être considéré, avec toute apparence de raison, comme investi d'une faculté surnaturelle. Il est donc légitime de ne tenir aucun compte des prodiges accomplis devant une multitude simple, grossière et ignorante.

Si un miracle contemporain m'était attesté par une commission choisie au sein des Académies des sciences de Paris, de Londres et de Berlin, c'est-à-dire des sociétés de l'Europe les plus compétentes sur une semblable question, j'hésiterais encore à croire ; car, enfin, cette commission scientifique pourrait être induite en erreur par une ignorance au moins relative. Il n'y a pas plus d'un siècle que les aérostats, le galvanisme, les effets de la vapeur, la photographie, la télégraphie électrique, auraient passé pour des phénomènes surnaturels auprès de bon nombre de savants. Prenons maintenant une hypothèse différente et d'une analogie plus directe avec les faits historiques. Si ce même miracle contemporain m'était certifié par une douzaine de villageois et d'artisans de la Galice ou des Calabres, population moins crédule que celle de l'ancienne Judée,

je ne m'arrêtera pas à les entendre, bien convaincu que la constance des lois de la nature est plus infallible que des milliers de pareils témoignages.

L'idée d'un message divin, communiqué par quelqu'un de nos semblables, est une conception si étrange, si extraordinaire, si improbable, que si nous n'étions pas familiarisé de bonne heure avec une telle tradition, nous ne prendrions pas la peine de l'examiner sérieusement. Nous sentons que Dieu n'a pas besoin d'intermédiaire pour nous faire connaître sa volonté, comme les monarques d'ici-bas. Il est même impossible de savoir de quels titres ou de quelles lettres de créance devraient être munis ses envoyés pour obtenir notre confiance. L'offre d'opérer devant nous des prodiges ou des faits surnaturels nous serait immédiatement suspecte, et deviendrait, à nos yeux, une forte présomption de supercherie. Par un instinct naturel, au lieu de porter notre attention sur le message, nous la réserverions pour l'auteur des miracles et nous chercherions à le prendre en défaut, en lui demandant sans cesse de nouveaux signes. C'est précisément ce qui est arrivé, d'après le récit de l'Évangile.

La discussion de la validité des témoignages doit précéder celle de la réalité des miracles. Sur ce sujet, les apologistes ont presque tous recours à une équivoque. Ils affirment que, d'après l'expérience commune et dans la pratique de la vie, nous nous conduisons habituellement en vertu de la foi aux témoignages humains. Cela est vrai, tant qu'il s'agit de faits natu-

rels et ordinaires; mais non plus lorsqu'il s'agit de faits surnaturels et invraisemblables, ce qui change beaucoup l'état de la question. Ceux-ci exigent, pour avoir droit à notre adhésion, des témoignages plus nombreux, plus éclairés et surtout plus désintéressés.

Nous raisonnons à l'égard des miracles conformément aux règles de l'expérience générale, et comme procèdent la justice humaine ou tout individu de bon sens, à propos d'un événement quelconque. Ainsi la probabilité d'un fait, la date récente qu'on lui assigne, la proximité du lieu où il s'est passé, l'affirmation directe de témoins oculaires, non suspects d'intelligence, forment autant de garanties qui autorisent notre confiance. De même encore, le caractère invraisemblable d'un fait, l'éloignement de l'époque à laquelle il remonte, la distance des lieux où il s'est accompli, le nombre plus ou moins considérable de générations qui nous en séparent, et la possibilité de connivence des témoins primitifs, sont autant de considérations qui éveillent nos doutes et justifient notre incrédulité. Il n'y a rien là que de parfaitement légitime, et ceux qui prétendent le contraire ne se dirigent point par d'autres principes dans leur conduite habituelle.

L'erreur des apologistes est de croire que les mêmes règles de critique sont applicables à l'appréciation des témoignages humains, soit qu'il s'agisse de faits ordinaires et naturels, soit qu'il s'agisse de faits extraordinaires et surnaturels. Cependant, la différence est capitale et saute aux yeux. Les événements vraisemblables sont généralement reçus sans difficulté : on est libre

d'ailleurs de les croire ou de ne pas les croire. Au contraire, les événements invraisemblables et merveilleux sont d'abord suspects. On exige, pour les admettre, un concours de témoignages plus nombreux, plus authentiques, plus dignes de foi. La défiance redouble si les faits merveilleux ont pour objet de recommander une doctrine, d'accrediter une mission, de prescrire une règle de conduite. Alors ce n'est pas trop de la vue ou de la connaissance directe des faits eux-mêmes sans aucun intermédiaire. Tout cela est fort logique. Les apologistes ne raisonneraient pas autrement si on voulait leur imposer une religion nouvelle, avec un cortège de preuves historiques, de prophéties, de miracles. Assurément ils discuteraient tout avec la dernière rigueur, et ne se rendraient qu'à l'évidence. Qu'ils ne blâment donc pas chez les autres la méthode qu'ils suivraient eux-mêmes, en pareil cas.

Il entrait dans le plan de M. de Lamennais d'exagérer l'importance du témoignage dont il fait l'unique base de la certitude; mais, en réalité, c'est le moyen de conviction le moins infallible; car, indépendamment des erreurs auxquelles sont exposés les sens extérieurs, le sentiment, le raisonnement, la mémoire, il est très-difficile de s'assurer de la bonne foi et de la rectitude de jugement des témoins.

La Bruyère peut être considéré comme un apologiste. Cet excellent moraliste a consacré le dernier chapitre de ses *Caractères* à une réfutation des esprits forts, et il a trouvé, comme toujours, des considérations élevées et originales, quoique plus applicables à

la religion naturelle qu'à la révélation. Il va nous apprendre la valeur des témoignages humains dont M. de Lamennais veut faire l'unique fondement de la certitude. « L'homme est né menteur... Une chose arrive aujourd'hui et presque sous nos yeux. Cent personnes qui l'ont vue la racontent en cent façons différentes... Quelle créance donc pourrais-je donner à des faits qui sont anciens et éloignés de nous par plusieurs siècles ¹ ? » Que les dogmatistes, qui reprochent volontiers aux philosophes leurs contradictions, se mettent donc eux-mêmes d'accord. En voici un qui ruine d'avance tout l'édifice que doit élever un de ses successeurs.

Le principal argument de David Hume contre les miracles peut se résumer ainsi : « Les miracles ne se manifestent à nous que par les sens extérieurs, et ils offrent alors le plus haut degré de certitude. Le témoignage des spectateurs ne vaut pas le témoignage direct de nos sens. D'une autre part, plus les faits s'éloignent de nous, et plus la preuve testimoniale s'affaiblit. En effet, les chances d'erreur ou de fraude se multiplient, en raison directe du nombre des intermédiaires entre nous et les événements eux-mêmes ². » Je ne vois pas ce qu'on peut répondre à ce raisonnement. L'admission d'un miracle, pour quiconque l'a vu, est un hommage à l'évidence : pour celui qui ne l'a pas vu, c'est un acte de foi.

Le docteur Campbell, qui a entrepris de réfuter

1. *Caractères*, chap. XVI.

2. *Of miracles*, vol. II, p. 115.

Hume, énumère avec beaucoup de franchise les écueils de la certitude fondée sur le témoignage. « Il est incontestable que la certitude du témoignage est inférieure à celle des sens. Les sens extérieurs forment la source première de la certitude, recueillie d'abord dans la mémoire de l'individu, comme dans un réservoir général, et de là transmise aux autres par l'intermédiaire du témoignage. Il est hors de doute que la certitude originelle n'a jamais rien à gagner, et qu'elle a quelque chose à perdre par la transmission. Ce qui a été perçu nettement peut être mal retenu ; ce qui a été exactement retenu peut, par suite d'incapacité ou de mauvaise intention, être mal rapporté ; et ce qui a été fidèlement rapporté peut être mal compris. Ainsi donc, par une de ces quatre causes, par défaut de mémoire, de clarté ou de véracité chez le narrateur, ou bien par méprise de l'auditeur, il y a chance pour que la vérité reçue par le ministère des sens puisse être mal présentée ou mal comprise. Or, chacune de ces chances occasionne une diminution réelle de certitude ¹. » En appliquant ces remarques au témoignage des apôtres, combien la certitude tirée de ce témoignage a dû décroître progressivement pour nous, depuis le jour où leur collègue saint Thomas refusait de s'en rapporter à eux sur le plus important miracle de l'Évangile !

Le savant mathématicien Craig, se fondant sur le principe que la valeur des témoignages humains diminue d'une manière continue avec le progrès du temps,

1. *Dissertation on miracles*, part. I, sect. I.

déterminait l'époque précise où les preuves actuelles du christianisme deviendraient absolument nulles, si elles n'étaient pas renouvelées ¹.

Quelques apologistes contestent la justesse de ce calcul. « L'Église considérée au premier siècle et au dix-huitième, dit Wilson, diffère seulement comme un homme de soixante et dix ans diffère de ce qu'il était à vingt. Sa conscience, sa mémoire de certains faits remarquables, et son témoignage, demeurent aussi valides et aussi décisifs qu'à vingt ans ². » Sans insister sur la distinction d'un individu et d'un assemblage de générations successives, il suffit d'observer qu'un vieillard a toutes les raisons possibles de se défier de sa mémoire, et c'est ce que ses auditeurs savent en général aussi bien que lui.

En définitive, tout l'édifice du christianisme repose sur le récit des apôtres, et les apôtres ne nous sont connus que par leur propre témoignage. Dans la moindre affaire sérieuse, étrangère au salut, et où il s'agirait seulement d'exposer une partie de sa fortune, un croyant se contenterait-il d'une semblable garantie? S'en rapporterait-il exclusivement à la déclaration des parties intéressées, et s'il ne pouvait obtenir ailleurs aucun renseignement positif, ne jugerait-il pas à propos de s'abstenir de tout engagement et de toute solidarité?

Ainsi que je l'ai remarqué, les apologistes feignent de croire que la preuve des faits surnaturels est exac-

1. *Theologiæ christianæ principia mathematica*, 1699.

2. *The evidences of christianity*, lect. VII.

tement la même que celle des faits naturels, et ils ne manquent pas d'assimiler les miracles de l'Écriture à n'importe quels événements historiques, admis par la croyance unanime du genre humain. Cette théorie est insoutenable et contraire aux plus simples notions du bon sens. Le témoignage relatif aux faits naturels n'exige que des facultés saines, un jugement ordinaire, une probité commune. Le témoignage, en ce qui concerne les faits surnaturels, exige plusieurs autres conditions : 1° Des lumières suffisantes pour distinguer la suspension réelle des lois de la nature de phénomènes physiques susceptibles d'explication. 2° Un discernement convenable pour démêler le merveilleux des supercheries possibles. 3° Un désintéressement complet dans les questions auxquelles se rattachent les miracles, afin de rester à l'abri de tout soupçon de connivence. 4° Enfin une vérité généralement reconnue et confirmée par de nombreux témoignages. Qu'on applique ces règles aux apôtres, et on verra qu'ils ne remplissent pas une seule des conditions requises. 1° Au lieu de posséder des lumières suffisantes, ils étaient d'une ignorance grossière, de l'aveu des apologistes. 2° Au lieu d'avoir un discernement remarquable, ils se recommandaient par une simplicité exceptionnelle, toujours selon le même aveu ¹. 3° Loin d'être désintéressés dans le récit des miracles, ils en tiraient la preuve de leur mission. 4° Leur vérité n'est garantie que par eux-mêmes, sans le moindre concours de témoignages étrangers.

1. « La finesse n'était pas leur fort, » dit Paley. *Evidences of christianity*, p. 157.

L'apologiste West, cherchant à excuser les apôtres de n'avoir point compris la quintuple prophétie du Sauveur sur la Résurrection, prophétie plus claire, plus intelligible et plus littérale qu'aucune autre du Nouveau Testament, les dépeint ainsi : « La plupart des apôtres et des disciples de Jésus, sinon tous, du moins ceux qui le suivaient ouvertement et franchement, étaient des hommes de basse naissance, d'une humble profession, illettrés, peu accoutumés aux réflexions profondes et aux raisonnements abstraits ; des hommes d'un esprit vulgaire, d'idées étroites, fortement imbus des préjugés égoïstes, charnels et nationaux de la religion juive, telle qu'elle était enseignée alors par les scribes et les pharisiens¹. » West ne s'aperçoit pas que dans cette apologie collective il vient de tracer le portrait d'individus qui semblent triés à dessein pour servir de dupes, et dont le témoignage ne saurait, dès lors, inspirer aucune confiance. A quoi bon choisir les plus crédules d'une nation proverbiallement crédule pour en faire les garants des miracles ?

Hume résume ainsi les règles de critique relatives au jugement des faits surnaturels : « On ne rencontrerait pas dans toute l'histoire un seul miracle attesté par un nombre suffisant de témoins ; d'hommes doués d'un bon sens, d'une éducation, d'un savoir assez incontestables, pour les garantir eux-mêmes de toute chance de déception ; d'une intégrité assez notoire

1. *Observations on resurrection.*

pour les mettre au-dessus de tout dessein de tromper les autres; jouissant d'assez de crédit et de considération, aux yeux de leurs semblables, pour avoir quelque chose à perdre, en cas de flagrant délit d'imposture; et, en même temps, attestant des faits accomplis d'une manière assez publique, et dans un lieu du monde assez éclairé, pour rendre la découverte d'une supercherie inévitable. Or, toutes ces conditions sont nécessaires pour nous inspirer pleine confiance dans le témoignage humain ¹. » Il me semble que le meilleur moyen de réfuter Hume serait de prendre une à une toutes les conditions énumérées ci-dessus, et de prouver qu'elles ont été remplies, en ce qui concerne une certaine catégorie de miracles.

Thomas Chalmers, mécontent avec raison de la réponse de Campbell à l'argument de Hume sur le peu de certitude que présentent les témoignages humains, en comparaison de celle qui s'appuie sur la permanence des lois de la nature, essaye une autre espèce de réfutation et distingue des témoignages de différente valeur. « Parce que ce philosophe, dit-il, peut opposer avec succès la constance de la nature à la faiblesse et à l'incertitude qui appartient à une certaine classe de témoignages, il croit pouvoir invoquer le même argument contre une classe de témoignages aussi infaillibles que l'ordre de la nature, aussi constants et aussi immuables qu'aucune de ses lois ². » Un peu plus loin il indique nettement la déclaration des apôtres, et il

1. *Of miracles*, vol. II, p. 122.

2. *Evidences of christian revelation*, p. 57.

ajoute que les miracles de l'Évangile nous sont transmis par une sorte de témoignages qui ne nous ont jamais trompés ¹. Cette assertion semble un peu irréflichte. Apparemment il n'existera jamais une autorité morale plus haute que celle du prince des apôtres, du successeur de Jésus. Or, après le triple reniement de saint Pierre, si formel et si explicite, il est facile d'apprécier la valeur des témoignages humains, comparés à la constance des lois de l'univers.

Le même apologiste entreprend de prouver ailleurs qu'un seul témoignage véridique suffit pour accréditer un événement invraisemblable, et il conclut que plusieurs témoignages dignes de foi, quand on les réunit, ont une valeur qu'il élève à un million de chances contre une ². L'apôtre saint Thomas n'était pas aussi fort que le mathématicien Chalmers sur le calcul des probabilités ; mais il ne voulut pas croire à la déposition de ses collègues dont il connaissait mieux que personne la véracité, et il ne fut point blâmé par son maître.

L'évangéliste saint Jean résume en deux mots la condition de toute foi raisonnable dans les faits d'un ordre surnaturel : *Vidit et credidit* ³. Saint Thomas tient à peu près le même langage : *Nisi video, non credam* ⁴. Le Sauveur ne lui adresse aucun reproche ; et

1. *Evidences of christian revelation*, p. 63.

2. *Ibid.*, p. 78.

3. *Joann.*, XX, 8.

4. *Ibid.*, 25.

il se borne à féliciter ceux qui ont cru sans rien voir¹. Qui donc aurait le droit de condamner les philosophes quand un apôtre leur donne l'exemple du scepticisme, malgré le témoignage unanime de ses collègues sur un fait qui n'était pas plus merveilleux que d'autres dont il avait été lui même spectateur? Combien de circonstances atténuantes en faveur des incrédules d'aujourd'hui, qui n'ont pas vu un seul miracle, ou qui n'en connaissent aucun directement par des témoins oculaires!

L'historien Fleury dit, avec sa franchise ordinaire, au sujet des miracles : « Il faut en examiner les preuves et d'autant plus exactement que ces faits sont plus incroyables et plus importants. Car, assurer un faux miracle, ce n'est rien moins, selon saint Paul, que porter un faux témoignage contre Dieu². Loin que la piété engage à les croire légèrement, elle oblige à en examiner les preuves à la rigueur. Il en est de même des révélations, des apparitions d'esprits, des opérations du démon, soit par le ministère des sorciers ou autrement, en un mot de tous les faits surnaturels. Quiconque a du bon sens et de la religion doit être très-réservé à les croire³. » S'il en est ainsi, que de faux témoignages rendus contre Dieu depuis l'origine du christianisme! On voit que la philosophie et la foi s'accordent sur

1. « Quia vidisti... credidisti; beati qui non viderunt et crediderunt. » *Joann.*, XX, 29.

2. « Invenimur enim et falsi testes Dei... » *Ad Corinth. epist. prima*, XX, 15.

3. *Troisième discours*, p. 118.

cette question. Il est seulement regrettable que Fleury, dans ce passage où il prémunit ses lecteurs contre la crédulité, en donne lui-même l'exemple en admettant l'influence de la sorcellerie.

Les apologistes se plaignent qu'on n'ajoute pas foi à tous les récits de l'Évangile, comme on s'en rapporte aux témoignages historiques dont l'authenticité est reconnue, et dont les auteurs sont irréprochables. C'est une erreur. Il n'y a pas deux poids et deux mesures dans les jugements de la critique raisonnable. On admet les faits naturels et vraisemblables de l'Évangile : on ne conteste que les faits surnaturels et invraisemblables, exactement comme cela se pratique à l'égard des historiens les plus autorisés, d'Hérodote, de Tite-Live, de Tacite, par exemple. Dans les deux cas, on se conduit en vertu du même principe. On aime mieux croire que les historiens dont il s'agit se sont trompés ou ont été induits en erreur, ce qui se voit chaque jour, que de supposer que les lois de la nature ont été suspendues, ce qui ne se voit jamais. Voilà, si je ne m'abuse, une distinction claire et parfaitement facile à comprendre.

M. de la Luzerne fait la réflexion suivante : « L'examen d'une doctrine exige des raisonnements, des discussions dont la plus grande partie des hommes n'est pas capable. Le miracle tranche toutes les difficultés, abrège toutes les disputes. Il ne faut que des yeux pour s'assurer du fait ¹... » N'en déplaise au docte

1. *Œuvres philosophiques*, vol. I, p. 294.

prélat, ce moyen de conviction n'est pas aussi expéditif qu'il le prétend, et il faut encore autre chose pour s'assurer d'un fait, par exemple, du jugement, de la sagacité, de l'esprit d'observation. Est-il donc si aisé de savoir si une maladie est fictive ou réelle, si une cure est temporaire ou définitive? Était-il si facile d'apprécier un cas de possession qui embarrasserait aujourd'hui nos plus habiles praticiens et qui dérouterait toute la science médicale?

On a remarqué, au sujet des possédés du démon, si fréquents à l'époque de l'Évangile et dans les premiers siècles du christianisme, que la maladie était ici un plus grand miracle que la guérison. Certes, aucune infirmité ne devait être aussi commode à feindre, ni par suite à guérir. Je ne sais si M. Nicolas entend bien les intérêts de sa cause quand il affirme, à propos de l'expulsion miraculeuse des démons, que « parmi tous les moyens de propagation de l'Évangile, celui-ci a été, pendant plus de deux siècles, le plus décisif et le plus patent¹. » Jugez par là de la valeur des autres moyens analogues. Quant à ce qu'il ajoute fièrement sur le témoignage des évangélistes : « Joignez à cela le silence de leurs adversaires qui ne les démentent pas², » cela veut dire seulement que nous ne possédons rien des écrits de leurs adversaires.

La réalité d'un fait qu'on prétend avoir eu plusieurs milliers de témoins, et qui n'est attesté que par quelques-uns, ne repose, en définitive, que sur un petit

1. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 322.

2. *Ibid.*, vol. IV, p. 326.

nombre de témoignages. Or, c'est précisément le cas des miracles de l'Évangile. Ils ne sont rapportés que par les quatre évangélistes, qui se copient, se répètent, se transcrivent presque littéralement, et sont d'ailleurs intéressés dans les événements qu'ils racontent. Voilà ce que M. Nicolas proclame quelque part « un fait attesté par tout ce qu'il peut y avoir de garanties dans les hommes et dans les choses. » Après quoi il conclut : « C'est de l'*histoire* ou il n'en existera jamais ¹. »

La Bruyère établit un rapprochement entre les faits de César et ceux de l'Évangile, et il demande quels sont les plus dignes de foi ². M. Frayssinous, répondant à une objection de Rousseau, s'écrie de même : « Comment Jean-Jacques connaissait-il l'existence de César, ses conquêtes, sa fin tragique, sinon par le témoignage des générations intermédiaires, depuis dix-huit siècles ? Entre ces événements et lui, voilà bien des hommes : se croyait-il pour cela dispensé d'y croire ³ ? » L'inconséquence de ce parallèle saute aux yeux. 1° Les faits de César, y compris sa fin tragique, sont naturels et parfaitement conformes au cours des événements ordinaires. 2° L'existence et les conquêtes de César nous sont attestées, non pas par ses amis ou ses affidés seulement, mais par ses adversaires et par le témoignage des nations les plus diverses de toutes les parties de l'ancien monde. 3° Enfin, malgré leur vraisemblance,

1. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 368.

2. *Caractères*, chap. XVI.

3. *Défense du christianisme*, vol. II, p. 379.

on est libre de croire ou de ne pas croire les faits de César, sans compromettre aucunement son salut. Il serait donc difficile d'imaginer un exemple plus mal choisi ou un contraste plus complet. Néanmoins, cet argument, qui n'est pas même spécieux, a été répété par presque tous les apologistes depuis La Bruyère.

Le docteur Gregory, au sujet de l'affaiblissement successif de la valeur des témoignages humains, demande à son tour si l'on croit moins aujourd'hui aux faits d'Alexandre, d'Annibal ou de César, qu'on n'y croyait il y a deux siècles ¹. C'est toujours le même système d'assimilation d'événements ordinaires et de faits surnaturels entre lesquels il n'y a aucune analogie. Nous croyons aux conquêtes d'Alexandre, parce qu'elles nous sont confirmées par les traditions et les monuments de plusieurs contrées différentes. Nous croyons aux exploits d'Annibal, parce qu'ils nous sont racontés par ses plus implacables ennemis, au préjudice de leur amour-propre national. Nous croyons aux campagnes de César, parce que nous retrouvons l'empreinte de son passage dans les Gaules, dans la Grande-Bretagne, dans l'Helvétie, en Espagne, en Égypte, partout où l'ont conduit son génie et sa fortune. Qu'y a-t-il de commun entre tout cela et le récit des évangélistes, qui, malgré une invraisemblance perpétuelle, n'est attesté que par eux-mêmes, sans le moindre appui de témoignages étrangers? Si l'on produisait des aveux de Juifs non convertis, des citations de païens

1. *Letters on the evidences of the christian religion*, lett. VII.

éclairés, des passages d'auteurs contemporains de diverse origine, relatifs aux principaux miracles de l'Évangile, à ceux qui ont dû remplir le monde, comme les ténèbres universelles de la passion, cette preuve aurait une tout autre importance que la déclaration de témoins, parties intéressées dans la cause, et auteurs eux-mêmes de miracles.

Je sais que J.-J. Rousseau, dans un entraînement oratoire, a commis la même inadvertance, et a dit un peu inconsidérément : « Les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont moins attestés que ceux de Jésus-Christ. » Les faits de Socrate sont naturels et vraisemblables ; ils sont garantis par des hommes connus de la Grèce entière ; et néanmoins il est loisible à tout venant d'y croire ou de ne pas y croire. Si on voulait en faire des articles de foi, obligatoires pour le genre humain, il faudrait un surcroît de preuves et de certitude.

Daniel Wilson discute les conditions ordinaires de crédibilité, et choisit pour exemple trois ouvrages célèbres : l'*Histoire des guerres civiles de France*, par Davila, l'*Histoire de la grande rébellion*, par lord Clarendon, et l'*Histoire du concile de Trente*, par Sarpi¹. Il conclut que les évangélistes ont précisément les mêmes droits à la confiance des lecteurs que ces trois historiens. Qui n'aperçoit d'abord des différences essentielles entre ces deux catégories de narrations ? Davila, Clarendon et Sarpi ont écrit en Italie et en An-

1. *The evidences of christianity*, lett. VI.

gleterre, chez des nations éclairées; au dix-septième siècle, après l'invention de l'imprimerie, et quand il aurait été facile de les démentir au besoin. Tous trois nous sont connus autrement que par leur propre témoignage ou par celui de leurs collaborateurs. Tous trois racontent des faits probables, confirmés par de nombreux documents nationaux ou étrangers, tandis que les évangélistes racontent des faits surnaturels, omis par les auteurs contemporains. Il n'y a donc ici aucune comparaison possible. D'où vient que la foi ne suppose pas toujours la bonne foi?

M. Frayssinous demande sérieusement si nous doutons de l'existence de Constantinople, quoique peut-être nous n'ayons point vu cette ville¹. Non, sans doute; mais il est permis de ne découvrir aucun rapport entre un fait aussi naturel, aussi vraisemblable, aussi incontesté que l'existence de Constantinople, et les faits surnaturels de l'Évangile, tels que la résurrection de Lazare. L'apologiste Sherlock dit avec beaucoup de bon sens, à propos de la validité du témoignage : « Si un homme me dit qu'il a été en France, je dois donner mes raisons pour ne pas le croire; mais s'il me dit qu'il revient du tombeau, quelle raison peut-il me donner pour que j'ajoute foi à ses paroles ? »

Locke raconte qu'un roi de Siam accusa de mensonge un ambassadeur hollandais qui lui affirmait que, dans son pays, la mer se durcit quelque-

1. *Défense du christianisme*, vol. II, p. 84.

2. *Trial of the witnesses of the resurrection*.

fois au point qu'on peut alors se promener à sa surface, et qu'elle devient même capable de porter un éléphant¹. Quelques apologistes citent ce trait comme une preuve qu'il ne faut pas s'en rapporter exclusivement à son expérience personnelle dans l'appréciation des miracles. Sans doute le roi de Siam avait tort de ne pas tenir compte de la différence de climat; mais cette erreur scientifique n'était pas moralement répréhensible, et si on eût voulu lui prescrire de croire le phénomène dont il s'agit comme un article de foi, il aurait été en droit de refuser son adhésion, jusqu'à ce que le fait lui eût été confirmé par le témoignage de ses sens. Voilà précisément ce que nous disons des miracles. La croyance, à cet égard, est facultative et nullement obligatoire. Le roi raisonnait exactement comme saint Thomas. *Nisi videro, non credam*.

Qu'on se persuade bien qu'il n'y a pas la moindre impiété à ne pas croire aux miracles. Entre Dieu qui nous enseigne, chaque jour de notre vie, que les lois de la nature sont immuables, et quelques narrateurs inconnus qui affirment le contraire sans aucune preuve, mon choix est fait. Je m'en rapporte à Dieu, qui est infallible, plutôt qu'aux hommes qui se trompent et nous trompent continuellement.

Pour montrer l'inconvénient de révoquer en doute les témoignages humains sur des choses invraisemblables, Watson rappelle aussi l'anecdote du roi de Siam, et il cite en outre le magnétisme qui contredit,

1. *Essay on human understanding*, liv. IX, chap. XV, sect. 5.

en certains cas, une des lois les plus générales de la nature, celle de la gravitation. « C'est un fait bien constaté, dit-il, qu'un morceau de fer peut s'élever de terre graduellement, traverser l'air avec une rapidité croissante, s'attacher à quelque autre morceau de fer ou à une espèce particulière de minéral, et y rester suspendu, contrairement aux lois de la pesanteur; mais les premiers qui ont observé ce fait et en ont rendu compte, devaient s'attendre à rencontrer des incroyables ¹. » Il est manifeste que ces deux exemples, tous deux empruntés à Campbell ², n'ont aucun rapport avec les miracles de l'Évangile. Les phénomènes de la congélation des liquides et du magnétisme sont des faits constants, uniformes, et dont chacun peut s'assurer à des conditions faciles. Il n'est donc pas exact de les assimiler à une suspension des lois de la nature que personne ne peut vérifier. Ces phénomènes sont d'ailleurs purement physiques, sans lien quelconque avec l'ordre moral et religieux. On peut les croire ou ne pas les croire, sans conséquence pour le salut, sans inconvénient pour la société. Il n'en est pas de même de faits surnaturels, destinés à soutenir une doctrine particulière, à influencer sur la volonté humaine, à constater une mission divine. Ceux-ci provoquent nécessairement la défiance et exigent un surcroît d'authenticité.

Si l'on veut, à toute force, des analogies, il y en a une beaucoup plus frappante entre les miracles de

1. *Apology for christianity*, lett. III.

2. *Dissertation on miracles*.

l'Écriture et les prétendus faits de magie, les enchantements, les sortilèges, si fort accrédités dans toute l'Europe, il y a environ deux siècles. Ces faits ne manquaient assurément ni de témoins, ni de preuves, ni même de sentences judiciaires, et pourtant personne n'est assez simple pour les admettre aujourd'hui.

On a remarqué que les âges qui croient aux miracles sont aussi ceux qui croient à la sorcellerie, aux maléfices, à la divination, en sorte qu'une forte dose de crédulité se mêle à leur foi et diminue d'autant l'autorité de leur témoignage. Ainsi les sages de Pharaon exécutent les mêmes prodiges que Moïse. Les miracles de l'Évangile coïncident avec ceux de Simon le Magicien et d'Apollonius de Tyane. Si Mesmer avait eu pour juges les apôtres, au lieu d'une commission de l'Académie des sciences, il est fort probable que le magnétisme animal aurait eu gain de cause.

Le penchant au merveilleux, qui semble naturel à l'homme, lui a sans doute été donné dans son intérêt, comme auxiliaire du sentiment religieux et pour ramener quelquefois sa pensée au monde invisible ; mais cet instinct, de même que tous les autres, doit être sous le contrôle de la raison. L'esprit humain, dans sa marche progressive, se dépouille peu à peu des superstitions de son enfance et de son penchant à la crédulité. Il rejette un jour les obsessions et les exorcismes ; un autre jour, l'astrologie judiciaire et l'alchimie ; tantôt les revenants et les apparitions, tantôt l'influence de la sorcellerie, toutes croyances délaissées aujourd'hui, mais qui, pendant des siècles,

ont fait des dupes et des victimes. Sa dernière conquête sera vraisemblablement la négation des faits surnaturels et le retour à l'uniformité invariable des lois de l'univers.

Campbell s'exprime ainsi au sujet des miracles : « C'est un fait hors de doute que de petites fraudes pieuses ont été fréquemment pratiquées par d'ignorants fanatiques, pour le soutien d'une cause qu'ils croyaient fermement être vraie et sainte; mais, dans tous les cas de ce genre, la vérité et la sainteté de la cause sont indépendantes de ces artifices ¹. » A la bonne heure; mais n'y a-t-il pas là une raison légitime de défiance contre tout ce qui semble suspect de fraude pieuse?

Le savant Middleton affirmait, dans un curieux paradoxe, que « la fausseté des miracles relatés par les Pères de l'Église n'est pas une preuve de la fausseté des miracles rapportés dans l'Écriture, mais forme plutôt une présomption favorable à ceux-ci ². » Cependant, où reconnaître la limite qui sépare les uns et les autres? N'est-il pas étrange que ceux qui font si bon marché de la probité des Pères se rendent garants de celle des apôtres, leurs prédécesseurs immédiats? Campbell dit, à ce propos : « Les miracles authentiques doivent, pour un certain temps, donner cours à de faux miracles; mais, à mesure que les premiers deviennent moins fréquents, les seconds deviennent plus suspects, jusqu'à ce qu'enfin ils soient

1. *Dissertation on miracles.*

2. *Middleton's Prefatory discourse to his letter from Rome.*

traités avec un mépris général et disparaissent tout à fait. Le danger est alors que les hommes, toujours enclins aux extrêmes, ne deviennent aussi follement incrédules qu'ils étaient crédules auparavant¹. » Ceci donne lieu à une remarque fort naturelle sur l'efficacité de ce genre de preuve. Dieu est plus sage que nous, et ses moindres œuvres portent une empreinte reconnaissable à première vue. Je présume que s'il voulait accréditer ici-bas un messenger quelconque, il se garderait de lui choisir un passe-port aussi sujet à la fraude que les miracles, et qu'il saurait bien lui délivrer un titre dont aucune habileté humaine ne pourrait contrefaire la signature.

M. Nicolas se pose à lui-même une question peut-être indiscreète. « Les faux miracles qui, dans le moyen âge, ont si facilement trouvé créance et rencontré si peu de critique, ne nous donnent-ils pas la mesure de l'état qu'il faut faire des miracles en général, et n'élèvent-ils pas une forte raison de croire que les miracles évangéliques n'ont sur ceux-ci que l'abri de leur ancienneté et le prestige de leur éloignement ? » Cette fois, l'objection est vive et nettement formulée. Pour y répondre d'une manière victorieuse, il faudrait pouvoir affirmer qu'il y avait plus d'esprit de critique et de discernement chez les Juifs, à l'époque du Messie, que chez les chrétiens au moyen âge. Or, malgré la ferveur de la foi au temps des croisades, il sera tou-

1. *Dissertation on miracles.*

2. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 286.

jours difficile de contester aux Israélites la prééminence en fait de crédulité.

Le même apologiste s'adresse une autre objection : « S'il y a eu vraiment des miracles à l'origine du christianisme, d'où vient qu'ils ont été en diminuant depuis lors ? Et pourquoi n'y en a-t-il, *pour ainsi dire*, plus¹ ? » Cette réserve est pleine de modestie : la vérité est qu'il se fait encore, de temps en temps, des miracles sur notre territoire, et qu'il faut être un croyant de peu de foi pour en douter.

Il serait impossible de dire à quelle époque précise ont cessé les miracles. Les légendes populaires en attribuent une foule à saint François-Xavier, à saint Ignace de Loyola et à plusieurs autres saints. Le jésuite Ribadeneira, le compagnon et le biographe d'Ignace, a omis un certain nombre de miracles de son héros par prudence ou par une saine critique. Son confrère Sacchini le gourmande vivement à ce sujet².

Les annalistes espagnols, crédules entre tous les écrivains modernes, prétendent que le miracle de Josué s'est renouvelé en faveur du cardinal Ximenès, et que le soleil s'est couché plusieurs heures plus tard que de coutume, le 18 mai 1509, pour faciliter à ce prélat la conquête d'Oran. « Il n'y a point de miracle, dit Prescott, mieux garanti que celui-là dans tout le budget catholique romain. » Il est rapporté par quatre témoins oculaires, hommes de savoir et de bonne réputation ;

1. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 286.

2. « Nescio quæ mens iniecit Ribadeniræ ut multa ejus generis miracula præteriret. » *Ranke's History of the popes*, vol. III, p. 332.

il est attesté, en outre, par une nuée de témoins qui déclarent l'avoir appris, les uns par tradition, les autres par communication directe avec leurs ancêtres présents sur les lieux, et qui s'accordent à dire que ce fait était de notoriété publique à l'époque de l'événement. « Il semble étrange, ajoute le même historien, qu'un tel miracle ait pu échapper à l'observation de toute l'Europe, où il a dû être aussi visible qu'à Oran¹. » Pour moi, si j'étais apologiste et si j'avais à justifier ce prodige contre les incrédules, je hasarderais la conjecture que la prolongation du jour dont il s'agit a été apparemment locale et circonscrite au territoire où elle pouvait être utile.

Chaque génération se persuade que s'il n'y a plus de miracles, il y en a eû à des époques antérieures, parce qu'ils étaient alors nécessaires, et on se console de ne rien voir par la réflexion que d'autres ont été plus heureux. Saint Augustin confirme cette explication dans un passage célèbre². Mais il y a toujours de la témérité à engager l'avenir. Le savant docteur ne pouvait prévoir les nombreux miracles de saint François-Xavier, d'Ignace de Loyola, du cardinal Ximenès et de tant d'autres.

Est-ce la foi qui produit les miracles ou les miracles qui produisent la foi? Question difficile et délicate.

1. *History of Ferdinand and Isabella*, vol. III, p. 307, note.

2. « Quum enim Ecclesia catholica per totum urbem diffusa atque fundata sit, nec miracula illa in nostra tempora durare permissa sunt, ne animus semper visibilia quæreret, et eorum consuetudine frigesceret genus humanum, quorum novitate flagravît. » *De vera religione*. cap. XLVII.

Milman raconte que saint Ambroise accréditait à Milan les miracles opérés par les reliques de saint Gervais et de saint Protas, dans le même temps où saint Chrysostome décréditait les miracles à Constantinople. L'impartial historien du christianisme ajoute à ce propos : « Tandis qu'Ambroise profitait de la crédulité religieuse lui-même, s'il ne l'encourageait, Chrysostome, en partie sans doute par un bon sens naturel, en partie par égard pour l'esprit plus calme et plus investigateur de son auditoire, non-seulement rejetait formellement toute prétention à un pouvoir miraculeux pour son propre compte, mais affirmait que les miracles avaient cessé depuis longtemps ¹. » Lequel croire des deux illustres Pères de l'Église ? Il y a de quoi hésiter.

Mosheim remarque sensément que « c'est une maxime invariable, universellement adoptée par les esprits judicieux, de ne regarder comme miraculeux aucun événement qu'on peut raisonnablement attribuer à des causes naturelles, et qui peut s'expliquer par les lois ordinaires de la Providence ². » Il applique cette règle au miracle de la « légion fulminante, » aujourd'hui généralement rejeté. En effet, quoi de plus simple et de plus fréquent qu'une pluie d'orage à la suite d'une longue sécheresse ?

Le même historien relègue parmi les faits douteux l'apparition d'une croix dans le ciel à l'empereur Constantin. Il repousse aussi les actes surnaturels de

1. *History of christianity*, vol. II, p. 226.

2. *Ecclesiastical history*, vol. I, p. 48.

Pierre l'Ermite et de saint Martin, évêque de Tours, et il accueille, dit-il, « ces prétendus prodiges avec le mépris qu'ils méritent. » Il attribue le miracle de la sainte ampoule à une fraude pieuse, et suppose que saint Remi avait dressé un pigeon à porter une fiole pleine d'huile ¹. Il conclut par cette maxime pleine de sens : « Il arrive d'ordinaire dans la vie humaine que, lorsque la découverte et la profession de la vérité sont accompagnées de péril, les habiles se taisent, la multitude croit, et les imposteurs triomphent ². »

« Les sages, dit le philosophe Hume, ne prêtent qu'une foi académique à tous les récits qui flattent la passion du narrateur, soit qu'il glorifie son pays, sa famille ou lui-même. » L'apologiste Campbell ajoute avec franchise : « Le même zèle religieux qui donne à l'esprit d'un chrétien du penchant à la foi dans un miracle en faveur du christianisme, lui inspire de la répugnance à croire un miracle favorable au mahométisme. Le même principe qui le porte à se contenter d'une garantie moins que suffisante, dans le premier cas, l'engage à exiger une garantie plus que suffisante dans le second ³. » Tout cela est d'une justesse incontestable.

Les nouveaux miracles auxquels ne croient pas les fidèles éclairés compromettent les anciens miracles auxquels ils croient sans réserve. Les uns et les autres offrent les mêmes garanties de certitude,

1. *Ecclesiastical history*, vol. 1, p. 117.

2. *Ibid.*, vol. 1, p. 118.

3. *Dissertation on miracles*, part. 1, sect. IV.

s'appuient également sur des témoignages humains et peuvent devenir également une source d'édification. Quelques-uns des plus récents ont même sur les autres l'avantage d'avoir été l'objet d'une enquête spéciale. Bon nombre de catholiques ferventes admettent le miracle de la Salette sans plus de scrupule que ceux de l'Évangile, et, dans les deux cas, attachent à leur foi le même genre de mérite.

Après plusieurs années de réflexion, l'évêque de Tarbes a décidé naguère, par un mandement, que « l'immaculée Marie, mère de Dieu, a *réellement* apparu à Bernadette Soubirous, le 11 février 1858, et jours suivants, *au nombre de dix-huit fois*, dans la grotte de Massavielle, près de la ville de Lourdes; que cette apparition revêt tous les caractères de la vérité, et que *les fidèles sont fondés à la croire certaine.* » Il serait curieux de savoir si les orthodoxes, dans toute l'étendue de la chrétienté, sont tenus d'admettre ce fait surnaturel dont on ne parle déjà plus. Comment arrive-t-il que les apparitions de la Vierge soient si fréquentes dans le midi de la France, et s'adressent invariablement à de jeunes garçons ou à de jeunes filles? Paley remarquait avec malice qu'il ne se fait point de miracles catholiques dans les pays protestants. On peut ajouter que, même dans les pays catholiques, les miracles choisissent leurs témoins.

D'après la curieuse théorie exposée dans le mandement du prélat, il paraîtrait que la jeune Bernadette Soubirous, qui prétend avoir vu l'immaculée Conception en personne, est seule digne de foi, et que les

nombreux spectateurs qui, à côté d'elle, n'ont absolument rien vu, sont en réalité des visionnaires.

Au point de vue de la critique, le miracle de Lourdes semble mieux établi que celui de la résurrection du Sauveur, qui est le fondement du christianisme. 1° Il porte une date certaine, le 11 février 1858 et jours suivants; 2° il a donné lieu à une enquête minutieuse de la part de l'autorité compétente; 3° le nombre des apparitions de la Vierge est fixé avec précision, *dix-huit fois*, pas une de plus, pas une de moins, tandis que le nombre des apparitions de Jésus est un sujet de désaccord entre les évangélistes; 4° enfin, le miracle de Lourdes ne paraît pas avoir trouvé de dissident parmi le clergé du diocèse de Tarbes, tandis que le miracle de la Résurrection n'a rencontré d'abord que des incrédules parmi les apôtres. Qu'on pèse toutes ces circonstances, et qu'on nous dise de quel côté sont les chances de probabilité.

Le docteur Gregory dit quelque part : « Les miracles rapportés dans l'Écriture, surtout ceux de Moïse, de Jésus-Christ et des apôtres, sont accompagnés de preuves dont les prétendus miracles de l'islamisme et ceux de l'Église catholique sont entièrement dépourvus¹. » Cependant, ces miracles de l'islamisme et du catholicisme, dont Gregory parle si dédaigneusement, ont eu aussi des témoins oculaires, des historiens et quelquefois même des martyrs. En un mot, les miracles auxquels il ne croit pas offrent les mêmes

1. *Letters on the evidences of the christian religion*, p. 138.

garanties de crédibilité que ceux qu'il admet sans conteste.

Il en est des miracles à peu près comme des phénomènes du magnétisme animal, du somnambulisme et des tables parlantes, lesquels ne réussissent jamais en présence de ceux qui n'y croient pas préalablement. L'évangéliste dit avec naïveté des prodiges du Sauveur dans son pays natal : « Il ne fit pas là beaucoup de miracles, à cause de leur incrédulité ¹. » La contre-partie de cet aveu serait : « Il fit là bon nombre de miracles, à cause de leur crédulité. » Il semble cependant que les miracles soient destinés à convertir ceux qui n'ont pas la foi. Il résulte aussi de là que les incrédules d'aujourd'hui sont moins coupables que les concitoyens du Messie, qui voyaient ses actes et qui en étaient mal à propos « scandalisés ². »

Grotius cherche à réfuter l'objection qui naît nécessairement de la cessation des miracles, et il répond, comme on l'a fait après lui, que Dieu n'a dû permettre l'interruption des lois de la nature que pour des circonstances exceptionnelles, comme l'établissement du christianisme ³. Depuis lors, il s'est pourtant présenté de graves événements, qui ont mis en péril le christianisme et la foi, comme l'invasion de l'islamisme, le schisme d'Orient, l'introduction de la réforme. Les libres penseurs se sont multipliés et sont devenus plus

1. « Non fecit ibi multas virtutes, propter incredulitatem eorum. » *Matth.*, XIII, 58.

2. « Scandalizabantur in eo. » *Ibid.*, XIII, 57.

3. *De Veritate rel. christ.*, lib. 1, cap. XVIII.

redoutables qu'au temps de l'Église primitive. Il semble que, si l'on considère la question d'opportunité, le dix-huitième siècle, époque d'incrédulité, de scepticisme et d'irréligion presque générale, aurait dû être par excellence le siècle des miracles. Autant ils avaient été superflus avec la foi des premiers chrétiens, autant ils devenaient alors nécessaires. Comment se fait-il qu'on ne cite pas un seul miracle avéré, pas une prophétie authentique, depuis l'invention de l'imprimerie, c'est-à-dire depuis l'époque où il aurait été facile de contrôler les miracles ou les prophéties et de leur donner une éclatante publicité?

D'après le système des apologistes, l'histoire de l'humanité se partage en deux grandes périodes, l'une d'environ quatre mille ans, toute remplie de révélations, de prophéties, de miracles; l'autre de moins de deux mille ans, presque dépourvue de faits surnaturels. Or, le spectacle régulier du monde moral et physique, l'uniformité constante des lois de la nature, l'ordre invariable établi par le Créateur, ne se concilient nullement avec de telles disparates. On peut ajouter que, dans tous les temps et chez toutes les nations, le nombre des faits surnaturels est en raison directe de la crédulité commune et en raison inverse des progrès de l'esprit humain.

Il est vrai de dire que la question des miracles est pour les dogmatistes un perpétuel écueil et une source d'embarras inépuisable. S'ils attribuaient à Dieu seul le don des miracles, ainsi que le veut la raison; il serait facile de reconnaître ces manifestations de la vo-

lonté divine ; mais, conformément au texte de l'Écriture, ils étendent la même prérogative à des imposteurs, comme les magiciens de Pharaon, ou à des esprits malfaisants, comme les démons de l'Évangile. Dès lors, que peut-on conclure d'un fait surnaturel pour ou contre la vérité d'une doctrine ? Chalmers répond que si les miracles viennent à l'appui d'une morale pure et d'une révélation bienfaisante, il faut sans hésitation les attribuer à Dieu ¹. Voilà bien le cercle vicieux que signalait J.-J. Rousseau avec tant de justesse.

Il est impossible de concilier la notion de l'efficacité des miracles avec celle de l'omnipotence d'un mauvais principe. En effet, si l'on reconnaît que le diable peut opérer des prodiges aussi importants que celui, par exemple, de tenter le fils de Dieu, il faut en inférer que les miracles par eux-mêmes ne prouvent rien en faveur de la divinité de l'agent ou de l'excellence d'une doctrine. Ainsi, même en admettant l'authenticité d'un miracle, il reste à en constater, en quelque sorte, la légitimité, problème insoluble et qu'on n'expliquera jamais d'une manière satisfaisante.

Ce n'est pas tout. Les miracles de l'Écriture justifient quelquefois de mauvaises actions, comme de voler les Égyptiens ou d'exterminer les légitimes possesseurs du pays de Chanaan. Nouvelle occasion de perplexité. Sur cela, l'évêque Butler expose la distinction suivante : « S'il était ordonné d'agir dans un esprit de

1. *Evidences of the christian revelation*, p. 230.

trahison, d'ingratitude ou de cruauté, le commandement ne changerait rien à la nature du fait. Mais il en est tout autrement de préceptes qui exigent seulement un acte extérieur, par exemple, d'enlever la vie ou la propriété de quelqu'un. Les hommes n'ont d'autre droit à la vie ou à la propriété que celui qui dérive d'un don de Dieu. Quand ce don est révoqué, ils cessent d'avoir droit à l'un ou à l'autre; et quand la révocation est proclamée, comme sûrement elle peut l'être, il n'y a plus d'injustice à les en priver¹. » Je crains que cette métaphysique ne soit trop subtile et ne laisse le discernement des bons miracles une opération fort délicate.

Sumner présente une considération spécieuse. « Un argument doit être faux si, une fois admis, il rend impossible à Dieu de faire connaître sa volonté au genre humain. Or, si l'on a raison de prétendre qu'aucun témoignage ne peut garantir notre foi aux miracles, il est évident qu'on ne laisse à Dieu aucune méthode certaine de garantir une révélation. Il serait sans doute téméraire d'affirmer d'une manière absolue qu'il n'y ait point d'autre méthode, et pourtant il est difficile de concevoir par quelle autre voie un messager céleste pourrait établir l'autorité de sa mission². » Sumner touche ici à une difficulté singulièrement grave. En effet, dans l'état présent des choses, il nous est impossible de dire quels seraient les moyens efficaces d'ac-

1. *Analogy of religion*, part. II, chap. III.

2. *Evidences of christianity*, p. 246.

créditer une révélation. Nous comprenons bien que les prophéties, les miracles, les témoignages humains, sont de mauvais expédients; mais nous sommes incapables d'imaginer rien de mieux.

C'est la rareté même qui fait les miracles et les distingue des lois générales de la nature. Or, lisez le dernier verset des évangiles, et si ce verset ne renferme pas une puérile hyperbole, indigne de l'Esprit-Saint, vous serez en droit de conclure que le Sauveur, dans l'accomplissement d'une mission fort courte, a tellement multiplié les faits surnaturels que, durant trois années consécutives, les miracles étaient devenus la règle et que l'ordre commun était devenu l'exception. Voici ce curieux passage dont tous les apologistes ont oublié, je ne sais comment, de se prévaloir dans l'énumération de leurs preuves, en sorte qu'il semble opportun de réparer une telle omission :

« Sunt autem et alia multa quæ fecit Jesus : quæ si scribantur per singula, *nec ipsum arbitror mundum capere posse eos qui scribendi sunt libros*¹. »

L'évangéliste saint Jean ne s'aperçoit point qu'il dépasse ici le but et qu'une pareille profusion de faits surnaturels rend encore plus inexplicable le nombre minime des disciples, à l'époque de la mort de Jésus. Si les miracles du Sauveur ont été tellement multipliés que « le monde entier ne pourrait contenir les livres

1. *Joann.*, XXI, 25. Il s'agit ici de miracles, ainsi que l'atteste un autre verset du chapitre précédent : « Multa quidem et alia signa fecit Jesus in conspectu discipulorum suorum, quæ non sunt scripta in libro hoc. » *Ibid.*, XX, 30.

destinés à en rendre compte, » il devient plus étonnant que les Juifs ne les aient pas crus et que les païens n'en aient pas entendu parler. Il paraît étrange qu'une assertion si dépourvue de toute vraisemblance n'ouvre pas les yeux des plus crédules.

On a fait une autre objection très-grave contre l'efficacité des miracles, considérés comme moyen de conviction, quand on a remarqué que des phénomènes extérieurs ne sauraient prévaloir sur le sentiment intime qui est d'un ordre infiniment plus élevé. En effet, à quoi serviraient des milliers de miracles même authentiques, en faveur d'une doctrine manifestement contraire à la conscience? Le mérite intrinsèque de la morale évangélique est une meilleure recommandation que tous les prodiges vaguement indiqués dans le passage précédent.

De ces considérations sur l'autorité des miracles en général, passons à l'examen de quelques miracles particuliers de l'Évangile et du plus important de tous, je veux dire celui de la résurrection.

CHAPITRE XI

MÊME SUJET. MIRACLE DE LA RÉSURRECTION.

Mélange de l'histoire et des fictions. — Légendes populaires. — Esprit critique des apologistes. — Prodiges du paganisme. — Cure attribuée à Vespasien. — Cure de Saragosse. — Tombeau du diacre Pâris. — Caractères distinctifs des vrais miracles. — Faits surnaturels de l'Évangile. — Défaut de publicité. — Silence des auteurs juifs et païens. — Scepticisme des contemporains. — Incredulité des disciples. — État sanitaire de la Judée. — Possédés des démons. — Miracles des apôtres. — Contradictions des évangélistes sur la résurrection.

Il n'est pas moins difficile aux apologistes de démontrer l'utilité des miracles que d'établir la nécessité d'une révélation. L'esprit n'aperçoit aucun rapport entre la vérité d'une doctrine et l'accomplissement d'un ou de plusieurs prodiges à l'appui. La première impression produite par la vue d'un fait surnaturel est de soupçonner l'auteur de supercherie : la seconde est de chercher quel intérêt il peut avoir à surprendre notre confiance. Le spectateur se tient doublement en garde contre la réalité du miracle et contre l'intention

de celui qui l'opère. J'ajouterai qu'un moyen de persuasion si matériel, je dirais presque si brutal, fait une sorte de violence au libre arbitre, en même temps que l'idée d'un pareil expédient semble peu conforme à la simplicité ordinaire des plans de la suprême sagesse. Il ne faut pas à Dieu tant de signes et tant de prestiges pour faire sortir, quand il lui plaît, la certitude de l'évidence.

A quoi bon l'appareil des prophéties et le cortège des miracles, non pour introduire des vérités nouvelles et inaccessibles à la raison, mais pour appuyer des préceptes de morale, déjà connus et pratiqués par les sages de tous les pays et de tous les temps? Il semble que des maximes telles que celles de l'amour du prochain, du pardon des injures, de l'abstention des mauvaises pensées, du repentir des fautes, du mépris des richesses, des devoirs de la charité, et d'autres non moins salutaires, se recommandent assez d'elles-mêmes et, n'ont aucun besoin du passe-port de miracles qui n'ajoutent rien à leur valeur intrinsèque.

L'apologiste Jenyns, après avoir établi que l'Écriture n'est pas la révélation même, mais l'histoire de la révélation et par conséquent l'œuvre des hommes sujets à erreur, s'exprime ainsi : « Supposons que les récits de la tentation du Christ dans le désert ou de la transmigration des diables dans une troupe de porc-éaux, ainsi que plusieurs autres narrations du Nouveau Testament, souvent ridiculisés par les incrédules, n'aient été que des contes accommodés à l'ignorance et à la superstition des temps et des pays où ils ont été

publiés, ou bien des fraudes pieuses, destinées à inspirer aux esprits vulgaires un respect plus profond de la puissance et de la sainteté du Christ, cela suffit-il pour infirmer, le moins du monde, l'excellence de sa religion ou l'autorité du fondateur ? » Cette hypothèse formulée avec une entière franchise, et d'ailleurs fort plausible, nous met à l'aise pour répondre que la morale évangélique est sublime par elle-même et indépendamment des fictions dont on l'a entourée; mais que si les évangélistes se sont permis, par de bons motifs, d'ajouter quelques ornements aux faits historiques, ils ont bien pu, toujours par des motifs analogues, supposer aussi quelques faits miraculeux. Au moyen de ces concessions mutuelles, nous voilà bien près de nous entendre.

Dans toute religion positive, il y a nécessairement une partie légendaire qui se forme graduellement et qui repose sur l'amour du merveilleux, sur de vagues rumeurs ou sur des traditions orales. Or, cette partie accessoire, qui choque les savants et les philosophes, est précisément celle qui a le plus de prise sur les croyances populaires. Quel est l'ordre monastique, le couvent, la confrérie, dont le patron n'ait pas fait des miracles inconnus partout ailleurs? Ne voit-on pas des dynasties nouvelles, grandies à des époques d'indifférence ou de scepticisme, et qui ont pourtant leur légende?

La sage réflexion de Tite-Live sur les prétendus prodiges qui avaient entouré le berceau de Rome est

1. *Internal evidences of the christian religion.*

applicable à l'établissement de toutes les religions jusqu'ici connues ¹.

Le savanthistorien du christianisme, Milman, oppose une réponse judicieuse à l'objection dirigée contre les récits légendaires de l'Évangile, que certains érudits interprètent comme des mythes ou des symboles. « Quelques écrivains, dit-il, vont jusqu'à prétendre qu'il est impossible à un âge philosophique et raisonneur d'accepter ces faits surnaturels comme des vérités historiques. Mais, si l'on jette un coup d'œil en arrière, on trouve que précisément ces mêmes portions du récit évangélique étaient les plus chères aux croyants d'un siècle plus susceptible d'enthousiasme, et qu'elles sont encore, pour la masse générale des chrétiens, l'objet d'une ardente foi qui refuse de renoncer à sa vieille alliance avec l'imagination. C'est par cette même interposition surnaturelle, si je puis parler ainsi, que les doctrines, les sentiments, l'influence dogmatique et religieuse du christianisme, ont pris possession des esprits; et l'impression de respect ainsi produite a puissamment contribué à maintenir l'efficacité du culte, pendant au moins dix-sept siècles. Ce qui paraît désormais incroyable aux yeux de plusieurs non-seulement commandait la foi, mais faisait admettre l'élément moral et spirituel auquel bien peu de ces écrivains refusent aujourd'hui leur assentiment ². »

1. « Ea nec affirmare nec refellere in animo est. Datur hæc venia antiquitati, ut, *miscendo humana divinis*, primordia urbium augustiora faciat. » T. Livii *præfatio*.

2. *History of christianity*, lib. I, appendix 3.

Tout cela semble d'une justesse incontestable. En effet, ce sont les miracles de l'Évangile qui produisent le plus d'impression sur les masses, et c'est la morale de l'Évangile qui captive le plus les libres penseurs. Tandis que la partie surnaturelle du Nouveau Testament n'inspire à ceux-ci que de la défiance, la beauté des préceptes les émeut et les séduit presque à la foi.

Aux traditions légendaires des évangélistes, la crédulité des âges suivants a encore ajouté des fictions. C'est ainsi que le massacre des innocents, raconté par saint Matthieu, a servi de prétexte à la canonisation de quatorze mille victimes, malgré l'in vraisemblance qu'il y aurait à supposer un nombre aussi considérable d'enfants nouveau-nés dans le chétif bourg de Bethléem ou sur son territoire.

Autant les apologistes se montrent coulants et faciles à contenter à l'égard des miracles du christianisme, autant ils deviennent méticuleux, défiants et incrédules à l'endroit des miracles de tout autre culte. Ils retrouvent alors leur esprit de critique et leur sagacité. « Quelques-uns des prétendus miracles du paganisme, dit Grotius, ont eu lieu dans l'ombre, nuitamment, devant un ou deux témoins¹... » Oui, sans doute. Voudriez-vous que des miracles se fissent au milieu d'une grande capitale, en plein jour, devant des milliers de spectateurs, au lieu d'apparaître sur quelque point obscur, dans une solitude ou dans une grotte, en présence de jeunes bergers ou d'une petite fille ?

1. « Contigerunt in recessu, nocte, coram uno aut altero. » *De veritate rel. christ.*, lib. IV.

S'il est contraint de reconnaître quelques miracles du paganisme pour authentiques, le même apologiste se tire d'embarras en les attribuant à de mauvais esprits¹. Il nous apprend encore qu'on peut les imputer aux supercheries des prêtres païens².

Channing juge aussi fort sévèrement les miracles de la religion païenne : « Je maintiens, dit-il, que rien que l'ignorance ne peut confondre les miracles chrétiens avec les prodiges du paganisme. Le contraste entre eux est assez fort pour nous interdire de les rapporter à une commune origine. Les miracles de la superstition portent avec eux le cachet de l'imposture et se réfutent par les circonstances dans lesquelles ils ont été imposés à la multitude. L'objet pour lequel on dit qu'ils ont été opérés était tel qu'il n'exigeait ni ne justifiait une intervention divine. Plusieurs de ces prodiges sont absurdes, puérils, extravagants, et décèlent une intelligence affaiblie ou un esprit malade. D'autres peuvent s'expliquer par des causes toutes naturelles³... » Je demanderai seulement à Channing si le miracle évangélique des démons envoyés dans deux mille pourceaux lui paraît bien justifier une intervention divine, et si on peut lui appliquer le précepte d'Horace :

Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus.

Paley, qui accepte sans difficulté les miracles de

1. *De veritate rel. christ.*, liv. IV, cap. VIII.

2. « Per astus sacerdotum facile imponi potuit. » Ibid.

3. *The works of Channing*, vol. II, p. 44.

l'Évangile, manifeste son jugement ordinaire et sa pénétration à propos de miracles plus récents. Ainsi il ne croit pas un mot des faits surnaturels d'Ignace de Loyola et de saint François-Xavier, quoique attestés par un acte authentique de canonisation. A ces prodiges suspects il oppose les miracles du Rédempteur « opérés au milieu d'ennemis ; en face d'un gouvernement, d'un clergé et d'une magistrature décidément hostiles¹. » Tout cela est vrai ; mais il faut ajouter que ni ce gouvernement, ni ce clergé, ni cette magistrature hostiles, n'ont cru aux miracles dont il s'agit. Une seule attestation des prêtres juifs, des scribes et des pharisiens aurait plus de valeur que le témoignage collectif des évangélistes.

Le philosophe Hume cite quelques miracles analogues à ceux du Messie et que les croyants refusent d'admettre. Paley discute ces miracles en libre penseur, les examine à la loupe et en fait ressortir l'in-vraisemblance avec une merveilleuse dextérité. Le premier est celui de l'empereur Vespasien qui, dans la ville d'Alexandrie, en présence de tout le peuple, rendit la vue à un aveugle et l'usage de la main à un infirme, selon le témoignage de Tacite et de Suétone. Le texte de ces historiens est formel et rien n'y manque². La cécité de l'aveugle était notoire : *Oculorum tabe notus*. La cure s'opérait en public, dans une

1. *Evidences of christianity*, p. 148.

2. Statim conversa ad usum manus, ac cæco relaxit dies. Utrumque qui interfuere nunc quoque memorant, postquam nullum mendacio pretium. » *Tacit. Histor.*, lib. IV, cap. LXXXI.

grande ville, devant une nombreuse multitude; *adstabat multitudo*; et le miracle était encore attesté par des témoins oculaires, quand la dynastie flavienne avait disparu. Il n'y avait donc plus rien à gagner pour l'adulation. Cependant Paley n'est pas satisfait. Il soupçonne que les organes de la vision n'étaient pas détruits chez l'aveugle et que l'infirmité de l'autre malade résidait seulement dans les articulations. Il insinue qu'il pourrait y avoir dans cette affaire une imposture préméditée entre les patients, les médecins et l'empereur. Je n'ai rien à dire sur ce trait de lumière. Peut-être Paley nous fournit-il ici la meilleure explication de quelques autres prodiges du même genre.

Campbell, de même que Paley, discute le miracle de Vespasien et le met en pièces. « L'empereur Vespasien, dit-il, était curieux de visions, de présages et d'augures¹. » Tacite n'a pas été témoin du miracle. Non, sans doute : en revanche, il y était fort désintéressé. Les spectateurs formaient une multitude ignorante. N'est-il pas convenu qu'il suffit d'avoir des yeux pour juger un miracle? Campbell ajoute que les deux maladies n'étaient pas incurables. Il signale un désaccord entre les deux historiens. Tacite dit : *manum æger*; Suétone, *debili crure*. Pascal s'écrierait, en pareil cas : « Cela prouve qu'il n'y a pas connivence. »

Le second miracle cité par Hume est celui que le cardinal de Retz raconte dans ses Mémoires. Il est bon de l'entendre lui-même : « On me montra dans l'église

1. *Dissertation on miracles.*

de Notre-Dame del Pilar, à Saragosse, un homme qui servait à allumer les lampes, et l'on me dit qu'on l'avait vu sept ans, à la porte de cette église, avec une seule jambe. Je l'y vis avec deux. Le doyen et tous les chanoines m'assurèrent que toute la ville l'avait vu comme eux et que si je voulais attendre encore deux jours, je parlerais à plus de vingt mille hommes du dehors, qui l'avaient vu comme ceux de la ville. Il avait recouvré la jambe, à ce qu'il disait, en se frottant de l'huile de ces lampes. L'on célèbre, tous les ans, la fête de ce prétendu miracle, avec un concours incroyable¹. » Encore un fait surnaturel avéré s'il en fut jamais. Un miracle continué pendant sept ans, vingt mille témoins, une fête annuelle et commémorative, le récit *de visu* d'un prince de l'Église pour garantie. Paley trouve encore moyen d'épiloguer. Il conjecture qu'il s'agit tout simplement d'une jambe artificielle. Une telle hypothèse n'est guère admissible avec un juge aussi fin et aussi expérimenté que le cardinal de Retz. Il ajoute que les ecclésiastiques du lieu favorisaient la propagation de cette histoire pour l'honneur de leur madone et dans l'intérêt de leur église. On voit qu'il est impossible de pousser plus loin le scepticisme. Enfin, il soupçonne que le cardinal ne croyait pas un mot du miracle, et je suis tout juste de son avis.

Le troisième exemple invoqué par Hume est celui des miracles accomplis sur la tombe du diacre Pâris. Le philosophe écossais fait, à ce propos, la remarque

1. *Mémoires du cardinal de Retz*, vol. II, p. 299.

suivante : « Plusieurs des miracles de l'abbé Pâris furent constatés immédiatement par témoins, devant l'officialité ou la juridiction épiscopale de Paris, sous les yeux du cardinal de Noailles dont la réputation d'intégrité et de capacité n'a jamais été mise en doute, même par ses ennemis ¹. » Néanmoins, ici encore Paley multiplie les chicanes et les objections. Il ne reconnaît sur le nombre total que neuf guérisons dûment constatées. Combien donc en faut-il pour convaincre cet incrédule incorrigible ? Il prétend que les maladies alléguées tenaient pour la plupart à des obstructions et consistaient en hydropisies, engorgements et paralysies. Il me semble que la cure d'un paralytique peut compter, à bon droit, pour un miracle. Enfin, il assure que, parmi les guérisons, plusieurs furent incomplètes et d'autres temporaires. Je pense que c'est le cas d'un certain nombre de miracles du même genre et qu'il ne faut pas y regarder de trop près. Où en serions-nous si l'on appliquait cet esprit de défiance et d'investigation minutieuse à tous les faits merveilleux et surnaturels ?

Pour le remarquer en passant, les miracles du diacre Pâris, dont on ne parle plus aujourd'hui chez nous, ont eu un grand retentissement en Angleterre, au dernier siècle. Hume, Lyttleton, Paley et surtout Campbell, en ont fait l'objet d'un sérieux examen. Hume dit sur cette question : « Le parti moliniste était réduit à un fâcheux dilemme. Il n'osait pas affirmer l'insuffisance absolue des témoignages humains pour établir

1. *Of miracles*, vol. II, p. 481.

les miracles. Il était obligé de dire que ceux-ci étaient l'œuvre du diable et de la magie. On leur répondait que les anciens Juifs avaient eu recours au même subterfuge ¹. »

La principale objection contre l'autorité des miracles consiste dans l'extrême difficulté de discerner les vrais des faux, et de reconnaître les uns ou les autres à des signes certains et indépendamment de la doctrine qu'ils appuient.

L'apologiste Leslie propose quatre indices ou caractères infaillibles par lesquels on peut s'assurer des vrais miracles : 1° Que les faits soient tels qu'ils frappent les sens extérieurs, comme les yeux et les oreilles des témoins; 2° qu'ils soient accomplis publiquement et à la face du monde; 3° que non-seulement on en conserve des monuments authentiques, mais qu'ils soient consacrés par quelque cérémonie commémorative; 4° que ces monuments et actes commémoratifs soient institués et commencent dès l'époque où les faits ont eu lieu ². Il cite quelques miracles qui lui paraissent remplir ces diverses conditions; mais il y en a d'autres, et en plus grand nombre, qui ne les remplissent nullement, par exemple, celui de la tentation dans le désert, qui ne put avoir de témoins, en sorte qu'on ignore comment il est parvenu à la connaissance de l'évangéliste saint Luc.

1. *Of miracles.* Bolingbroke, réfugié alors à Paris, écrivait à ce propos : « Si le premier ministre avait été janséniste, le saint serait encore un saint. Toute la France observerait sa fête... » *Study of history*, lett. IV.

2. *Short and easy method with the deists.*

Ce récit de la tentation dans le désert est un des épisodes qui ont le plus partagé les commentateurs et les apologistes. En effet, on a peine à comprendre que le diable pousse l'audace jusqu'à s'emparer de la personne du fils de Dieu, qu'il devait bien connaître. Les uns expliquent le fait comme une vision : d'autres, parmi lesquels se range Schleiermacher, l'entendent comme une parabole et une allégorie. D'après ce système, la tentation figurerait la lutte morale du Sauveur avec le principe du mal moral sur la terre. Milman, qui adopte littéralement la narration de l'Évangile, dit à ce sujet : « Je me garderai bien de faire d'une de ces interprétations un article de foi, ou de prononcer avec une assurance dogmatique sur un passage aussi embarrassant ¹. »

Par compensation, il y a des miracles qui réunissent toutes les conditions prévues par Leslie, et dont il n'aurait pas sans doute garanti l'authenticité, par exemple, celui de Saragosse, raconté par le cardinal de Retz. Le fait était sensible, de notoriété publique, honoré d'une fête commémorative, instituée lors de l'événement. Campbell répond : « Le pays où ce prétendu miracle a eu lieu est l'Espagne ; ceux qui en ont propagé la croyance, les membres du clergé... Qu'attendre d'une contrée plongée dans la plus opiniâtre superstition qui ait déshonoré l'espèce humaine ² ? » C'est à peu près le langage que les Romains tenaient sur les Juifs.

1. *History of christianity*, vol. I, p. 82.

2. *Dissertation on miracles*.

Tel est encore le miracle de saint Janvier. Ce miracle, consacré aussi par une fête commémorative, s'opère dans une des capitales les plus peuplées de l'Europe, devant la foule des fidèles. Chaque année, comme nous l'apprend un philosophe moderne, « selon de graves autorités, le sang du saint se liquéfie et entre en ébullition ¹. » Il semble qu'aucun miracle de l'Ancien et du Nouveau Testament ne soit aussi bien constaté que celui-là, puisqu'il se renouvelle périodiquement et que chacun peut le vérifier. Cependant, Leslie l'aurait probablement rangé au nombre des fraudes pieuses qu'il attribue si volontiers aux catholiques, et il n'aurait voulu en croire ni le témoignage d'autrui, ni celui de ses propres sens. Après cela, que faut-il penser des quatre moyens infallibles qu'il nous propose ?

L'Évangile nous transporte dans un monde dont nous n'avons aucune idée et où les faits surnaturels sont, en quelque sorte, la règle commune. Le merveilleux y domine presque à chaque pas, et des exceptions à l'ordre général, comme des maladies miraculeuses, y deviennent l'occasion de nouveaux miracles. Il nous est impossible de savoir ce que nous aurions éprouvé en présence de cette perturbation continue des lois de la nature. Tout ce que nous pouvons dire, c'est que ce n'est pas là l'humanité telle que l'expérience nous la fait connaître, et telle que Dieu nous la présente aujourd'hui.

1. *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, article SAINT JANVIER.

L'historien Milman dit avec franchise : « Il ne faut point perdre de vue que la vie entière du Christ s'est écoulée dans un âge et chez un peuple que la superstition avait rendu si familier avec ce qu'on suppose des événements surnaturels, que les prodiges n'éveillaient plus en lui aucune émotion, ou faisaient bientôt place à quelque nouvel aliment pour sa crédulité insatiable ¹. » Cette réflexion explique l'indifférence avec laquelle la multitude contemplait les miracles de l'Évangile et en demandait sans cesse de nouveaux, ainsi que le peu d'impression qu'ils produisaient, en définitive, sur la masse des Israélites.

Parmi les nombreux contrastes de l'Ancien et du Nouveau Testament, on a remarqué que les miracles de Moïse ont un tout autre cachet de grandeur et de majesté que ceux de Jésus, et que le prophète hébreu éclipse complètement le fils de Dieu. Entre ces deux séries de prodiges, la loi de progression n'est nullement observée. Certes, le passage de la mer Rouge, la colonne de feu, le sommet enflammé du Sinaï, le lit du Jourdain desséché, la pluie de manne, les sources jaillissant du rocher à un coup de baguette, étaient de nature à frapper autrement les esprits et à laisser un souvenir plus durable chez les spectateurs que les cures accomplies dans quelques bourgs obscurs de la Palestine. Ainsi les témoignages de la mission divine des deux législateurs diffèrent autant que le caractère des deux révélations.

1. *History of christianity*, vol. I, p. 40.

Les miracles étant destinés à servir de garanties ou de lettres de créance à un agent surnaturel, on est en droit de conclure qu'ils exigent la plus grande notoriété possible et surtout qu'ils ne doivent jamais avoir lieu en secret, sous peine de manquer leur but et d'exciter la défiance. Il semble qu'un prophète, chargé d'une mission de la plus haute importance pour le genre humain, devrait s'établir dans la cité la plus populeuse de son temps, au centre même des lumières, pour y publier ses communications. A quoi servirait le don des miracles et des prophéties pour l'ensevelir dans un désert et en réserver les effets aux plus ignorants des hommes? Cependant, nous voyons par l'Évangile que Jésus s'abstenait de paraître dans les villes et cherchait de préférence les solitudes¹. Ses propres frères lui donnaient l'excellent conseil de « se manifester au monde². »

M. Nicolas se fâche contre cette assertion de J.-J. Rousseau : « La nature n'obéit pas aux imposteurs; leurs miracles se font dans les carrefours, dans les déserts, dans les chambres, et c'est là qu'ils ont bon marché d'un petit nombre de spectateurs disposés à tout croire³. » C'est pourtant l'exacte vérité. On ne cite pas jusqu'ici un seul miracle qui ait eu pour témoin la cent-millième partie des habitants du globe, quoique, dans le système des apologistes, un miracle

1. « Sed foris in desertis locis esset..... » *Marc.*, I, 45.

2. « ... Si hæc facis, manifesta te ipsum mundo. » *Joann.*, VII, 4.

3: *Études philosophiques*, vol. IV, p. 348.

soit destiné à convaincre le monde entier ou n'ait aucune raison d'être.

Daniel Wilson dit à ce sujet : « Les miracles ont été opérés notoirement par Jésus ou par ses apôtres et ont été accompagnés d'une publicité franche et sans réserve, ce qui aurait permis de découvrir l'imposture, s'il y en avait eu ¹. » Cela ne peut s'affirmer de tous. Dans le miracle de la résurrection de la fille de Jair, Jésus écarte les témoins ². De même encore saint Pierre voulant ressusciter Thabitha commence par faire sortir tous les spectateurs ³. Le miracle de la Transfiguration ne fut vu que par trois apôtres qui n'en dirent mot à personne ⁴. Saint Pierre confesse que la résurrection n'a eu d'autre témoin que des disciples choisis par Dieu ⁵. Dans tout cela où est la publicité franche et sans réserve dont parle Wilson ?

Dans une énumération des probabilités en faveur de la vérité du christianisme, Thomas Chalmers comprend « le témoignage de toute une nation d'ennemis, manifesté de la manière la plus expressive, c'est-à-dire par leur silence à l'égard des miracles chrétiens et par un semblable silence, également significatif sur le même sujet, parmi des légions encore plus nombreuses de

1. *The evidences of christianity*, lect. VII.

2. « Et cum ejecta esset turba... » *Matth.*, IX, 25.

3. « Ejectis autem omnibus foras. » *Actus apost.*, IX, 40.

4. « Nemini dixerunt in illis diebus... » *Luc.*, IX, 36.

5. « Hunc Deus suscitavit tertiâ die, et dedit eum manifestum fieri, non omni populo, sed testibus præordinatis a Deo, nobis. » *Act. apost.*, X, 40.

gentils irrités et persécuteurs¹. » Cet exposé est complètement inexact. Les Juifs ont protesté contre les miracles chrétiens en refusant de les croire; et les gentils ne les ont pas niés, parce qu'ils ne les ont pas connus. C'est précisément comme si on invoquait à l'appui des miracles du paganisme le silence des auteurs juifs ou chrétiens.

Le docteur Gregory affirme que Celse ne niait pas les miracles du Sauveur, et il demande si les incrédules modernes sont en meilleure position qu'un contemporain malveillant pour contester l'existence de ces miracles. D'abord, Celse ne pouvait être un témoin oculaire, puisqu'il vivait plus d'un siècle après Jésus-Christ. Ensuite, le témoignage de Celse ne nous est connu que par la réfutation d'Origène et dès lors par une autorité suspecte. Que diraient nos adversaires, si on leur opposait des passages des anciens apologistes, extraits des écrits de Celse, de Porphyre ou de Julien? Ne seraient-ils pas en droit d'en méconnaître l'authenticité?

Campbell, comme ses devanciers et ses successeurs, prétend que les miracles de l'Évangile n'ont pas été contredits². Cela revient à dire que les témoignages contradictoires ne nous sont point parvenus, et il serait étrange qu'il en fût autrement après le triomphe définitif du nouveau culte. D'ailleurs, quelle plus formelle contradiction que l'incrédulité persévérante des Juifs, témoins de ces miracles; et, en ce qui concerne le plus

1. *Evidences of christian revelation*, p. 81.

2. *Dissertation on miracles*, part. II, sect. II.

éclatant, celui de la résurrection, le reproche adressé aux disciples par les chefs des prêtres, d'avoir soustrait le corps du Sauveur?

Nous ne connaissons les ouvrages de Celse, de Porphyre, d'Hérocène, que par les Pères de l'Église qui les ont réfutés. Il est naturel de croire que les Pères n'ont pas choisi les objections les plus sérieuses et qu'ils ont supprimé, autant que possible, les livres de leurs adversaires.

L'incrédulité des libres penseurs de notre temps se fonde sur celle des contemporains de l'avènement du christianisme. Les hommes, il y a dix-huit cents ans, étaient mieux à même qu'aujourd'hui d'apprécier l'accomplissement des prophéties et la réalité des miracles. Or, l'immense majorité ne crut ni aux prophéties ni aux miracles, puisque, plusieurs jours après la mort du Sauveur, il n'y avait encore que cent vingt chrétiens, selon les *Actes des apôtres*¹. On peut donc dire que la question des prophéties et des miracles était dès lors jugée : le reste est l'œuvre posthume de la foi.

Le plus grand miracle de l'Évangile est que tant de témoins oculaires n'aient pas cru aux miracles de Jésus-Christ. De nos jours, si les plus opiniâtres incrédules voyaient un homme marcher sur la mer, guérir des aveugles de naissance et ressusciter des morts, ils pourraient ne pas le considérer comme un Dieu; mais, à coup sûr, ils se garderaient bien de l'offenser et de s'exposer aux effets de son ressentiment.

1. « Erat autem turba hominum simul, fere centum viginti. » *Act. apost.*, I, 15.

Le principal argument des apologistes peut se résumer ainsi : « L'authenticité des livres du Nouveau Testament est incontestable. Or, cette authenticité entraîne la véracité des narrateurs. Comment supposer, en effet, que les évangélistes auraient raconté des miracles inconnus des contemporains et se seraient mis dans le cas d'encourir d'éclatants démentis ? » Nous ne pouvons savoir maintenant s'ils ont reçu des démentis, mais aucune protestation n'aurait égalé en efficacité le refus presque général de croire aux miracles, qui est constaté par le récit évangélique.

M. Nicolas s'adresse à lui-même cette objection : « Après tout, les faits de l'Évangile ne s'appuient que sur des témoignages chrétiens et pas un seul auteur profane ne les confirme par ses écrits. » Il confesse la force de cette objection et s'en montre d'abord fort ému ; mais il se rassure par une remarque bien simple et dont nul apologiste ne s'était avisé avant lui. « C'est, dit-il, que les témoignages que je considérais comme chrétiens sont des témoignages païens, et *à la plus haute puissance*. Les chrétiens, à cette époque, étaient tous des Juifs ou des païens convertis ¹. » La réflexion est admirable et il est étonnant qu'elle ait échappé à des hommes tels que Grotius, Clarke et Paley. En effet, nul n'avait songé avant M. Nicolas que saint Mathieu, saint Marc, saint Luc, saint Jean, saint Pierre et saint Paul, étaient des Juifs convertis. La découverte lui appartient en propre et lui fait plus d'honneur que son

1. *Études philosophiques*, vol. IV, p. 145.

explication de la cosmogonie mosaïque. Cependant un seul témoignage franchement païen ne gâterait rien à son argumentation.

Grotius avait déjà entrepris de réfuter l'objection très-grave qui résulte du silence des écrivains profanes sur quelques-uns des principaux miracles de l'Évangile, tels que l'étoile des mages, le tremblement de terre et l'obscurcissement total du soleil; mais il ne produit que des autorités suspectes ou insignifiantes, comme celle de Phlégon cité par Eusèbe, et celle de Chalcidius le platonicien¹. Gibbon remarquait avec beaucoup de raison que la célèbre éclipse qui, sous le règne de Tibère, couvrit de ténèbres surnaturelles toute la face de la terre, selon les uns, et une province de l'empire, suivant les autres, n'a été connue ni de Pline l'Ancien ni de Sénèque, deux investigateurs curieux des grands phénomènes de la nature².

Paley cite, comme une preuve de la probabilité du récit évangélique, le miracle relatif à Lazare qui, après sa résurrection, fut visité par une foule de ses concitoyens, et inspira tant d'inquiétude aux prêtres juifs qu'ils songèrent à le tuer³. J'ose dire que, sous le rapport de la vraisemblance, l'exemple est on ne peut plus mal choisi. Si une ville entière avait été témoin de la résurrection d'un mort, ne verrait-on pas cet homme ressuscité avec une crainte religieuse, et ne

1. *De veritate relig. christ.*, lib. III, cap. XV.

2. *History of the decline and fall of the roman empire*, chap. XV.

3. *Cogitaverunt autem principes sacerdotum ut et Lazarum interficerent...* » *Joann.*, XII, 10.

s'empresserait-on pas de l'interroger sur les secrets de l'autre vie, bien loin d'attenter à ses jours? D'ailleurs, les prêtres juifs ne devaient-ils pas réfléchir qu'il était facile au Sauveur de ressusciter Lazare une seconde fois, et que leur crime serait aussi odieux qu'inutile?

Les disciples ne sont pas plus heureux que leur maître dans l'exercice de leur mission. C'est immédiatement après la guérison publique d'un boiteux de naissance, et sous l'impression récente de ce miracle, que les chefs des prêtres et les magistrats font appréhender au corps saint Pierre et saint Jean, sur le seuil même du temple, et les envoient en prison sans le moindre souci ou la moindre crainte de leur pouvoir surnaturel ¹.

Un des plus merveilleux miracles de l'Évangile, celui du don des langues aux apôtres, au lieu de convertir leurs auditeurs, fait dire dédaigneusement à quelques-uns d'entre eux : « Ils ont trop pris de vin nouveau ². » Ainsi ces incrédules endurcis feignent de prendre pour la volubilité de l'ivresse une manifestation visible de l'Esprit-Saint.

Le Nouveau Testament offre un témoignage perpétuel du scepticisme, non-seulement des Juifs, mais des disciples eux-mêmes. Jésus dit à ces derniers : « Il y en a parmi vous qui ne croient pas en moi ³. » Plu-

1. *Act. apost.*, IV, 1-3.

2. « Alii autem irridentes dicebant : quia musto pleni sunt isti. » *Act. apost.*, II, 13.

3. « Sunt quidam ex vobis qui non credunt. » *Joann.*, VI, 5. »

sieurs se séparent de lui complètement. Ses propres frères n'ajoutent pas foi à ses paroles ¹. Comment donc blâmer les incrédules d'aujourd'hui qui n'ont rien vu et qui ne savent rien que par de vagues et lointaines traditions ?

La conduite des apôtres est surtout inexplicable. Eux qui viennent d'assister au miracle de la multiplication des pains, en faveur de la multitude, s'alarment à la pensée de n'avoir qu'un seul pain dans leur nacelle, et s'attirent une juste réprimande sur leur peu de foi ². Quel autre, à leur place, aurait eu la moindre inquiétude, après ce qui s'était passé naguère sous leurs yeux ?

La perfidie de Judas, qui trahit son maître, après avoir été témoin de tous ses miracles, annonce qu'il ne lui attribuait aucun pouvoir surnaturel. Autrement il aurait jugé son crime périlleux et ne se serait pas déshonoré pour une modique somme d'argent. Il ne lui vient pas même à l'esprit que Jésus pourrait échapper à ses bourreaux et le punir de sa trahison.

Parmi les indifférents aux miracles, il faut ranger en première ligne saint Paul, qui avait été, de son propre aveu, un pharisien fanatique et un persécuteur impitoyable des chrétiens. Lord Lyttleton, pour mieux rehausser la conversion de cet apôtre, fait remarquer que, bien différent des autres Juifs, il n'était nullement enclin à la crédulité; qu'il n'avait tenu aucun compte des faits surnaturels de Jésus-Christ; qu'il

1. « Neque enim fratres ejus credebant in eum. » *Joann.*, VII, 5.

2. *Marc.*, VIII, 14-21.

n'avait pas cru davantage à la résurrection; qu'il ne s'était pas ému de la cure opérée par saint Pierre et saint Jean, ni de leur délivrance mystérieuse; en un mot, qu'il avait résisté à des épreuves auxquelles n'a été exposé aucun philosophe moderne, et qu'il n'avait cédé qu'à une révélation personnelle ¹. On peut ajouter que bon nombre d'incrédules se convertiraient à moins, et se contenteraient du rôle de spectateurs bénévoles du moindre miracle.

La centième partie des merveilles dont les apôtres avaient été témoins aurait dû les rendre inébranlables dans leur foi et prévenir leur défection collective à l'heure du péril. Qu'on songe à la fidélité d'Ali, si prompt à se sacrifier pour le prophète qui n'avait pas fait un seul miracle. De nos jours, qu'on se rappelle quel dévouement a obtenu de ses anciens compagnons d'armes un grand capitaine, sans autres prodiges que son génie et les faveurs de la fortune.

On comprend dès lors le profond découragement où tomba le Sauveur en présence de tant d'ingratitude et d'aveuglement. Daniel Wilson, après avoir dit que « la vie de Jésus-Christ fut une vie de miracles, » ajoute un peu plus loin : « Vers la fin de son ministère, il fit peu d'œuvres surnaturelles, à cause de l'incrédulité du peuple ². » Il semble pourtant que le contraire aurait dû avoir lieu, puisque les miracles ont pour but de convaincre les incrédules et sont inutiles pour la foi.

1. *On the conversion of St Paul.*

2. *The evidences of christianity*, lect. VII.

On peut dire que l'Écriture offre un témoignage continu de l'impuissance des miracles. Dans l'Ancien Testament, Dieu se plaint déjà de l'inefficacité de ce moyen de conviction¹. Dans l'Évangile, Jésus gourmande, à son tour, l'incrédulité de la génération contemporaine². Il est difficile de mieux reconnaître l'inutilité des œuvres surnaturelles, comme preuves d'une révélation, que ne le fait saint Jean dans ce passage : « Quoiqu'il eût fait devant eux d'aussi grands prodiges, ils ne croyaient pas en lui³. »

Paley s'efforce d'expliquer l'incrédulité opiniâtre des Juifs, en présence des prophéties et des miracles, et il indique deux causes, leur attente d'un Messie libérateur et leur persuasion de l'influence des démons et de la magie⁴. La possibilité seule d'un pareil soupçon est encore un argument contre l'efficacité des miracles. D'ailleurs, l'explication de Paley n'explique rien. Les Juifs n'avaient pas attribué aux démons les miracles de Moïse et des prophètes. Pourquoi donc leur défiance envers ceux de l'Évangile? Concluons que le christianisme a échoué avec les miracles et a réussi sans les miracles par ce qui fait sa force réelle, son excellente morale.

Le même apologiste, qui n'omet aucune tenta-

1. « Quousque non credent mihi, in omnibus signis quæ feci coram eis? » *Lib. Numer.*, XIV, II.

2. « Cui ergo similes dicam generationis hujus? » *Luc.*, VII, 31.

3. « Quum autem tanta signa fecisset coram eis, non credebant in eum. » *Joann.*, XII, 37.

4. *Evidences of christianity*, p. 200.

tive pour donner du crédit aux miracles de l'Évangile, fait la supposition suivante. « Si Socrate avait prétendu opérer des miracles publics dans Athènes ; si ses amis, Phédon, Cébès, Criton et Simmias, d'accord avec Platon et plusieurs autres de ses disciples, se fondant sur l'appui que ces miracles prêteraient à sa mission, avaient, au péril de leur vie, et avec le sacrifice certain de leur repos et de leur sécurité, parcouru la Grèce, après sa mort, pour publier et propager ses doctrines... et si tous ces faits nous avaient été communiqués dans des écrits reçus sans contestation comme leur œuvre, depuis leur temps jusqu'à l'époque actuelle, je croirais leur témoignage¹. » Pour moi, comme je n'ai pas deux poids et deux mesures, je déclare que, dans l'hypothèse dont il s'agit, je ne croirais pas aux miracles de Socrate, attestés par des narrations distinctes et concordantes de Phédon et de Cébès, de Criton et de Simmias, le tout corroboré des actes philosophiques de Platon. J'aimerais mieux croire que Socrate, malgré la droiture de son caractère et dans la pureté de ses intentions, aurait eu recours à cette fiction, comme à celle de son démon familier, pour assurer à ses préceptes de morale et à ses leçons de sagesse plus d'autorité auprès du vulgaire.

Campbell se demande pourquoi Mahomet n'a pas appuyé sa mission sur des miracles. En cela le fondateur de l'islamisme a montré son bon sens. Assuré de la foi complète de ses disciples et dès lors pouvant faire des miracles tout aussi bien qu'un autre, il s'est abs-

1. *Evidences of christianity*, p. 145.

tenu de ce genre de témoignage comme tout à fait décrédité. Il n'avait nul besoin de ce moyen suspect de persuasion. Il se souvenait que la religion de Jésus a triomphé, non pas à cause des miracles, mais malgré les miracles. Campbell reconnaît un peu plus loin que « le christianisme a eu *cinquante fois plus de succès* parmi les idolâtres que parmi les Juifs¹. » Or, les Juifs seuls avaient été témoins des miracles, et les gentils n'avaient rien vu.

Les chrétiens affirment que les Juifs en conservant les prophéties de la Bible publient eux-mêmes leur propre condamnation. Les Juifs prétendent que le christianisme a enregistré dans le Nouveau Testament leur protestation contre les miracles du Messie. Ainsi les uns et les autres se rendent mutuellement service et se doivent une bienveillance réciproque.

Passons à quelques remarques sur le caractère dominant des miracles évangéliques. La plupart consistent dans des cures merveilleuses. Or, de tous les miracles, ceux-ci sont les plus difficiles à vérifier et ceux qui se prêtent le mieux aux supercheries. Il faut faire le discernement de l'habileté scientifique et de la prérogative surnaturelle, de la guérison réelle ou simplement apparente. Les cures opérées sur le tombeau du diacre Pâris et celles du prince de Hohenlohe prouvent combien il est aisé de faire des dupes. Parmi les guérisons miraculeuses des temps modernes, on peut citer celle des écrouelles, si longtemps le privilège des rois

1. *Dissertation on miracles*, part. II, sect. II.

de France et d'Angleterre. Des médecins ont déclaré que ces cures étaient si nombreuses et si rapides qu'il semblait difficile de les attribuer à des causes naturelles. Les cas d'échec étaient imputés au peu de foi des malades. Guillaume III, trop honnête homme pour dire à voix basse comme le légat romain, distribuant sa bénédiction au peuple, *qui vult decipi decipiatur*, répondit à un patient : « Dieu vous donne une meilleure santé et plus de bon sens ¹. »

D'après le récit des évangélistes, les habitants de la Judée, vers le temps de Jésus-Christ, formaient une population toute spéciale, composée presque exclusivement d'aveugles, de boiteux, de sourds, de muets, d'épileptiques, de paralytiques, de lépreux et surtout de possédés du démon. Cette dernière infirmité, devenue en quelque sorte endémique, affligeait également les deux sexes. On ne trouverait pas ailleurs, dans un aussi petit espace, un pareil catalogue des infirmités humaines. Un tel état de choses et un pays aussi insalubre fournissaient naturellement l'occasion d'une foule de cures merveilleuses ². C'est là sans doute la meilleure explication de l'avènement du Sauveur, à cette époque précise plutôt qu'à aucune autre, et non la prétendue corruption de la société romaine, qui n'a d'ailleurs atteint son maximum que longtemps

1. *Macaulay's History of England*, vol. V, p. 144.

2. « Et accesserunt ad eum turbæ multæ, habentes secum mutos, cæcos, claudos, debiles et alios multos... » *Matth.*, XX, 30. — « Occurrebant ei decem viri leprosi qui steterunt a longe. » *Luc.*, XVII, 12. — « Occurrerunt ei duo habentes dæmonia. » *Matth.*, VIII, 28.

après Jésus-Christ, sous les Domitien, les Commode et les Héliogabale.

L'apologiste Wilson, après avoir peint sous les couleurs les plus sombres la dépravation du monde romain vers le temps de la venue du Messie, ajoute comme dernier trait au tableau que « les possessions démoniaques infestaient prodigieusement la terre de Judée ¹. » Le fait n'est malheureusement que trop certain. Cette affliction d'un genre mystérieux, et dont la science ne peut nous donner aujourd'hui aucune idée, était alors si commune chez le peuple élu, que, selon le témoignage uniforme des évangélistes, il semble qu'on ne pouvait faire un pas sans rencontrer un ou plusieurs individus en proie aux esprits immondes.

Comme les démoniaques pullulent à chaque page de l'Évangile, il n'y a point de miracles du Sauveur plus fréquents que les exorcismes. Paley convient que la possession était vraisemblablement une maladie imaginaire; mais il ajoute que c'était une croyance populaire chez les Juifs, et que les évangélistes se conformaient aux opinions et au langage de leur temps. A quoi sert donc l'inspiration, si elle ne préserve pas même des erreurs les plus grossières?

Le savant Milman conjecture que les obsessions de démoniaques, si communes dans l'Évangile, n'étaient autre chose que des variétés d'aliénation mentale ². Fort bien; mais alors comment expliquer les cris, les

1. *The evidences of christianity*, lect. III.

2. *History of christianity*, vol. I, p. 124.

protestations et les menaces des démons expulsés? Si c'est encore là un langage figuré, où s'arrête l'allégorie? Les cas d'exorcisme sont d'ailleurs si nombreux dans le Nouveau Testament qu'il semble, d'après ce système, que la Judée entière serait devenue un vaste hôpital de fous.

Certains miracles de l'Évangile reposent visiblement sur des erreurs populaires ou des superstitions locales, en sorte qu'on peut dire qu'ils se réfutent d'eux-mêmes. Tel est celui du malade guéri par le Sauveur, à la piscine de Bethesda¹. Il faut d'abord admettre qu'il existait à Jérusalem une piscine privilégiée qui remédiait à toutes les infirmités imaginables, et qu'un ange venait à point pour mettre l'eau en mouvement. C'est là un fait beaucoup plus merveilleux que la cure dont parle l'évangéliste. Comment concilier l'existence de cette piscine d'un accès si facile et d'une efficacité si complète avec la foule innombrable d'infirmes, de perclus, de boiteux, de paralytiques et de lépreux, qui abondaient à cette époque, selon le récit évangélique?

Il importe de tenir compte des circonstances, de l'objet et, en quelque sorte, de la moralité des miracles. Il répugne de croire que la divinité intervienne et suspende les lois de la nature dans des occasions frivoles, par pur caprice et hors de propos, comme font les dieux d'Homère. Si le miracle du figuier maudit et frappé de stérilité, parce qu'il ne portait point de fruits

1. Joann., V, 2-9.

hors de la saison des fruits¹, était attribué à Mahomet et non pas à Jésus-Christ, nous trouverions Mahomet déraisonnable; et un exercice aussi intempestif du pouvoir surnaturel nous étonnerait, au lieu de nous édifier. Jésus paraît s'écarter ici de son caractère habituel de douceur, de patience et de résignation, pour céder à un dépit puéril.

Il en est de même de la légion d'esprits immondes envoyés dans deux mille pourceaux qui vont se jeter à la mer et sont immédiatement noyés. Milman convient que la destruction fort inutile de ces deux mille pourceaux est le seul acte de la vie entière de Jésus, qui semble ne pas s'accorder avec son humanité ordinaire². L'évangéliste ajoute naïvement que les témoins de ce miracle « commencèrent à prier le Sauveur de s'éloigner de leurs frontières³. » Je le crois bien. Ils ne devaient éprouver aucune curiosité de voir une pareille *razzia* se renouveler à leurs dépens et ils se résignaient sans doute de préférence à conserver leurs démons.

Il faut toujours distinguer dans l'Évangile une partie historique et une partie manifestement légendaire. J'ai parlé ailleurs de la tentation dans le désert. Un jeûne de quarante jours serait impossible pour un homme et insignifiant pour un Dieu. Saint Luc raconte que le diable transporta Jésus sur une haute montagne d'où l'on découvrirait tous les royaumes de la terre, comme

1. *Matth.*, XXI, 19.

2. *History of christianity*, vol. I, p. 126.

3. « ... Et rogare eœperunt eum ut discederet de finibus eorum. » *Marc.*, V, 17.

si la terre était une vaste surface plane qu'on pût embrasser d'un seul coup d'œil ¹. Dans le dialogue rapporté ensuite, le diable cite des textes de l'Écriture, tout aussi bien que le Sauveur. Tout ce récit offre les caractères d'une légende où l'on ne sait ce qu'on doit admirer davantage, l'ignorance géographique de l'évangéliste, l'érudition biblique du tentateur ou la patience du Fils de Dieu.

Aux faits surnaturels du même genre il faut ajouter la conversion de l'eau en vin, aux noces de Cana. Ce miracle que saint Jean représente comme le premier par lequel Jésus manifesta son pouvoir semble peu digne d'une intervention divine, et la réflexion de l'architréclin n'est pas de nature à en faire saisir l'opportunité ². Un pareil prodige est mieux à sa place dans les *Métamorphoses* d'Ovide, à propos de l'hospitalité de Philémon et de Baucis ³.

Tel est encore le trajet de Jésus-Christ sur la mer pour rejoindre ses disciples, miracle sans utilité apparente et de plus parfaitement inintelligible ⁴.

Les prodiges appellent d'autres prodiges et, une fois entré dans cette voie, on ne peut plus en sortir. Après les miracles de l'Évangile, il faut admettre que Dieu a délégué aux apôtres, hommes grossiers et ignorants,

1. *Luc*, IV, 1-13.

2. « Quum inebriati fuerint... » *Joann.*, II, 10.

3. « Interea quoties haustum cratera repleti
« Sponte sua, per seque vident sucerescere vina. »
Lib. VIII, v. 681.

4. *Joann.*, VI, 19.

le don de faire aussi des miracles ou de suspendre les lois de la nature, cette prérogative divine qui, chez des êtres bornés, peut devenir une cause de perturbation générale. C'est encore ainsi qu'on suppose que Dieu transfère à de simples hommes, souvent à de pauvres pécheurs, le droit de remettre les fautes, et que ceux-ci, à leur tour, peuvent transmettre à leurs subalternes et faire circuler de main en main cet essentiel attribut de la souveraineté divine.

Le principal titre de la mission des apôtres ou le don des miracles est précisément, ce qui rend leur témoignage suspect. En effet, le privilège d'interrompre les lois de la nature ne saurait appartenir qu'à Dieu, et cette suprême prérogative n'est point susceptible de délégation. L'ouvrier seul peut modifier son œuvre : les plus hautes intelligences humaines échoueraient à la tentative d'y introduire le moindre changement. Se figure-t-on des hommes aussi simples que les apôtres, investis tout à coup du pouvoir de ressusciter les morts, c'est-à-dire devenus égaux à Dieu ?

Les miracles des apôtres dont on ne parle guère ne sont pas moins merveilleux et sont beaucoup plus inexplicables que ceux du Messie. Saint Pierre ressuscite Tabitha, et saint Paul communique le don des langues par la seule imposition des mains¹. Tous deux guérissent les malades, redressent les boiteux et chassent les démons qui pouvaient rester encore après tant d'exorcismes. Évidemment ce sont aussi des

1. « Et quum imposuisset illis manus Paulus... loquebantur lingua... » *Act. apost.*, XIX, 6.

Hommes-Dieux, quoique les apologistes n'en disent mot. C'est à nous de réparer une telle omission et de restituer à l'autorité de leurs preuves historiques ce complément dont ils se privent, on ne sait pourquoi. Serait-ce par hasard que le témoignage unique de saint Luc ne leur paraîtrait pas suffisant pour garantir tant de faits invraisemblables ? D'ordinaire, ils ne se montrent pas si exigeants ni si scrupuleux. Ou bien serait-ce que les miracles des apôtres forment double emploi avec ceux de l'Évangile, et que leur office aurait dû se borner au rôle de témoins dignes de foi ? D'ordinaire encore, les apologistes ne s'embarassent pas pour si peu de chose.

Il était facile de prévoir que les apôtres, doués du don des miracles, abuseraient bientôt de leur pouvoir surnaturel. C'est ce qui arrive, d'après le récit même de leurs actes. Malgré l'exemple de leur maître, qui n'avait pas voulu se venger des Samaritains ¹, saint Pierre punit d'une mort soudaine deux néophytes, Ananias et Saphira ², coupables seulement de fausse déclaration dans une offrande volontaire, délit que ne condamnerait aucun tribunal humain. Il est impossible de pousser plus loin l'inflexibilité des principes socialistes. Jésus guérissait l'aveugle de naissance, et saint Paul frappe de cécité son antagoniste Élymas, parce qu'il cherchait à dissuader le proconsul d'entendre la parole des apôtres.

1. « Filius hominis non venit animas perdere, sed salvare. » Luc, IX, 56.

2. Act. apost., V, 1-10.

On peut dire que l'abus des miracles, c'est-à-dire de la plus haute prérogative de Dieu et celle dont il se sert le moins, est prodigué dans le Nouveau-Testament. Ce ne sont pas seulement les apôtres, mais les disciples adjoints aux apôtres, comme saint Étienne, qui multiplient les prodiges ¹. Malgré son pouvoir surnaturel, saint Étienne est saisi et lapidé par ses concitoyens. Le narrateur ne paraît pas se douter que rien n'est plus propre à décréditer les miracles que la vue de leurs auteurs incapables de se protéger eux-mêmes dans le moindre péril.

Thomas Chalmers demande pourquoi, au point de vue de la critique, on ajoute foi plus volontiers à un passage des *Annales* de Tacite sur l'existence et le genre de mort de Jésus, qu'à l'histoire des *Actes des apôtres* dont l'auteur, l'évangéliste saint Luc, était contemporain des événements et à même d'être mieux informé ². La réponse est fort simple. Tacite était parfaitement désintéressé dans la question, tandis que saint Luc, ami des apôtres, avait à cœur autant qu'eux le triomphe de la cause commune. Tacite raconte en général des choses naturelles et vraisemblables, tandis que les *Actes des apôtres*, retracent une série non interrompue de faits miraculeux, plus étonnants que ceux de l'Évangile, puisqu'ils ne sont pas attribués à un Dieu. Il n'y a donc rien de plus légitime ni de plus conforme à la règle ordinaire de nos jugements que la différence d'appréciation dont se plaint Chalmers,

1. « Faciebat prodigia et signa magna in populo. » *Act. ap.*, VI, 8.

2. *Evidences of christian revelation*, p. 97.

et qu'il impute mal à propos à un sentiment de malveillance envers le christianisme.

Jusqu'ici je n'ai point parlé de quelques dissidences dans le récit des évangélistes. Paley fait, à ce sujet, une remarque judicieuse. Il affirme que « le caractère habituel des témoignages humains est un fond commun de vérité avec une certaine variété de circonstances, et que l'expérience journalière des cours de justice confirme cette observation ¹. » Il ajoute qu'il en est de même dans l'histoire, et il cite pour exemple Tacite, Suétone et Dion Cassius, qui tous trois ont raconté le règne de Tibère, et dont chacun rapporte quelques faits omis par les deux autres, sans que pour cela l'autorité générale de leur témoignage soit ébranlée. L'évêque Watson dit de même, à propos de plusieurs désaccords des évangélistes : « Si les Mémoires de la vie et des doctrines de M. de Voltaire lui-même étaient, vingt ou trente ans après sa mort, communiqués au public par quatre de ses plus intimes amis, je ne crois pas qu'on révoquât en doute l'histoire de cet homme extraordinaire, à raison de quelques légères incohérences ou contradictions que les ennemis avoués de son nom pourraient découvrir dans ces divers récits ². »

Tout cela est vrai et, d'après ces principes, il y aurait mauvaise grâce à insister longuement sur quelques diversités accidentelles et secondaires des évangiles, comme les deux généalogies différentes du Messie,

1. *Evidences of christianity.*

2. *Apology for christianity.*

produites par saint Matthieu et saint Luc. Watson répare l'erreur du premier qui a omis trois générations dans son arbre généalogique. Cela suppose au moins quelque négligence dans un sujet aussi grave. On remarque aussi que saint Matthieu est le seul évangéliste qui ait parlé du massacre des innocents ordonné par Hérode. C'est pourtant un fait assez considérable qui n'est pas confirmé par le témoignage de l'historien Josèphe. Dans le récit de la mort du Sauveur, saint Matthieu rapporte deux particularités dont ne font pas mention les autres évangélistes, un tremblement de terre et la résurrection de plusieurs saints qui apparurent aux vivants ¹. Ces deux circonstances, la dernière surtout, étaient de nature à confondre l'incrédulité des Juifs. Saint Matthieu est encore le seul qui parle d'une garde réclamée par les chefs des prêtres, pour veiller sur le corps et prévenir une soustraction de la part des disciples. Watson répète que « les omissions ne sont pas des contradictions et que le silence sur un fait n'est pas un désaveu. » Non sans doute; mais il s'agit ici d'un fait propre à constater le plus important des miracles et à écarter tout soupçon de fraude. Enfin, les évangélistes saint Marc et saint Jean ne s'accordent pas sur l'heure du crucifiement. Le savant docteur Middleton, après plusieurs conjectures peu satisfaisantes, conclut ainsi sur cette dernière question : « Nous sommes contraint, avec plusieurs autres critiques, de laisser la difficulté juste au point où nous la

1. « Terra mota est... et monumenta aperta sunt; et multa corpora sanctorum qui dormierant, surrexerunt. » *Matth.*, XXVII, 51, 52.

trouvons et soumise à toutes les conséquences d'une contradiction manifeste. »

Parmi les autres difficultés secondaires du Nouveau Testament, on a signalé le double discours sur la montagne, l'un dans saint Matthieu, l'autre dans saint Luc, tous deux prononcés à des époques différentes, selon le récit des évangélistes, non-seulement presque dans les mêmes termes, mais avec une telle analogie de détails et d'incidents, qu'on a peine à comprendre que les mêmes circonstances aient pu se reproduire deux fois identiquement.

Il semble que si les Juifs avaient été indifférents aux miracles de Jésus-Christ, ils auraient dû être consternés des prodiges bien plus éclatants qui accompagnèrent sa mort : des ténèbres universelles, un tremblement de terre, le déchirement du voile du temple, la résurrection de plusieurs saints. L'historien Milman, évidemment embarrassé des phénomènes surnaturels de la passion, en atténue la portée, autant que possible, et réduit le tremblement de terre à « une commotion atmosphérique ¹. » Il suppose aussi que les disciples furent seuls témoins de ces apparitions mystérieuses. En appliquant la même conjecture à beaucoup d'autres miracles de l'Évangile, on simplifierait encore le problème.

Il est impossible de ne pas être frappé de l'extrême faiblesse de la réplique des apologistes aux remarques de Gibbon sur les prodiges qui suivirent la mort de

1. *History of christianity*, vol. 1, p. 201.

Jésus, selon le récit évangélique. L'objection se résume ainsi. Comment se fait-il que des écrivains tels que Pline l'Ancien et le philosophe Sénèque n'aient pas dit un seul mot des ténèbres universelles de la passion ¹ ? Watson répond à cela que les ténèbres ne furent que partielles et ne s'étendirent qu'à peu de distance de Jérusalem ², en sorte que l'obscurité, loin d'être complète, permit au Sauveur d'apercevoir sa mère et son disciple saint Jean. De cette manière, il réduit à peu de chose les circonstances extraordinaires, énumérées par les évangélistes, et, pour éluder une objection, il amoindrit les faits surnaturels destinés à signaler l'agonie d'un Dieu.

Thomas Chalmers dit avec sa franchise ordinaire : « Le silence des auteurs juifs et païens de cette époque sur les miracles du christianisme a été largement exploité par les ennemis de notre religion, et a même excité une sorte de sentiment pénible dans le cœur de ceux qui sont attachés à sa cause ³. » Le même apologiste regrette non moins amèrement que Tacite n'ait pas dit un seul mot d'événements merveilleux qui auraient dû parvenir à sa connaissance ⁴. En effet, cette circonstance forme une présomption bien grave contre la véracité des évangélistes. Le silence complet

1. « A sexta autem hora, tenebræ factæ sunt super universam terram, usque ad nonam. » *Matth.*, XXVII, 45.

2. « A few miles about Jerusalem. . . » *Apology for christianity*, lett. V.

3. *Evidences of the christian revelation*, p. 151.

4. *Ibid.*, p. 152.

de Josèphe, qui a écrit après la destruction de Jérusalem, est particulièrement un fait regrettable. Une seule allusion aux miracles de l'Évangile, exprimée par cet historien, aurait, aux yeux de la critique, plus de poids qu'une bibliothèque entière des Pères de l'Église.

Je comprends, comme je l'ai dit plus haut, qu'on n'attache pas trop d'importance à quelques contradictions de détail et sur des faits secondaires dans le récit évangélique; mais il n'en saurait être de même à l'égard du miracle de la résurrection. Là les points de dissidence abondent tellement, le désaccord est si complet, qu'il n'y a aucun moyen de concilier les évangélistes. Et cependant, jamais question ne fut plus capitale. Elle a décidé de la foi d'un grand nombre de croyants. Saint Paul dit avec une entière sincérité : *Si Christus non resurrexit, vana est fides vestra* ¹.

Les déclarations contradictoires des évangélistes et des apôtres sur les principales circonstances de la résurrection du Sauveur soulèvent une objection presque insoluble contre la réalité de ce miracle qui est le fondement de la foi. Laissons un moment de côté l'imputation des chefs des prêtres israélites, d'après laquelle les disciples auraient profité du sommeil des gardes et soustrait le corps de leur maître. Tenons même cette accusation pour une calomnie, malgré l'opinion persistante de la grande majorité des juifs contemporains. Discutons simplement le témoignage des évangélistes. Saint Matthieu dit que Jésus se montra d'abord à Ma-

1. *Epist. ad Corinthios prima*, XV, 17.

rie-Madeleine et à sa compagne, et ensuite aux onze disciples « dont plusieurs furent incrédules ¹. » Selon saint Marc, le Sauveur se manifesta premièrement à Madeleine seule, dont le témoignage ne fut pas accueilli par les disciples, *non crediderunt*; puis à deux d'entre eux, qui ne furent pas crus davantage, *nec illis crediderunt*. Enfin aux apôtres, auxquels il reprocha leur incrédulité ². Voilà donc trois apparitions au lieu de deux. Saint Luc ne parle pas de l'apparition à Madeleine, mais de celle aux deux disciples, dans le bourg d'Emmaüs, qui s'entretiennent longtemps avec Jésus sans d'abord le reconnaître ³, et de celle aux onze apôtres, qui le prennent pour un esprit et ne veulent pas en croire leurs yeux ⁴. Nouvelle variante. Selon saint Jean, Madeleine seule vit Jésus la première, mais toujours sans le reconnaître, et elle le prit pour un jardinier ⁵. Le Sauveur se montra ensuite aux onze apôtres, moins saint Thomas, qui ne voulut pas en croire ses collègues, et ne fut convaincu que par une apparition spéciale, dont ne parle aucun autre évangéliste. Enfin, saint Jean parle seul d'une quatrième apparition de Jésus à plusieurs de ses disciples, auprès du lac de Tibériade. Ceux-ci ne le recon-

1. « Quidam autem dubitaverunt... » *Matth.*, XXVIII, 9, 17.

2. « Novissime recumbentibus illis undecim apparuit, et exprobravit incredulitatem eorum et duritiam cordis... » *Marc.*, XVI, 14.

3. « Et aperti sunt oculi eorum et cognoverunt eum... » *Luc.*, XXIV, 31.

4. « Adhuc autem illis non credentibus... » *Ibid.*, XXIV, 41.

5. « Vidit Jesum stantem et non sciebat quia Jesus est. » *Joann.* XX, 14.

nurent pas plus que Madeleine ¹. Nous avons ici, de bon compte, quatre versions différentes, d'accord sur un seul point, le doute, le refus de croire et la difficulté de reconnaître. *Dubitaverunt... non crediderunt... non cognoverunt*. Voilà donc un fait bien éclairci pour la postérité, quoique fort obscur pour les témoins oculaires! Je sais qu'on trouve des réponses à tout cela, et Sherlock surtout est fécond en expédients pour tout concilier; mais il n'en reste pas moins beaucoup de vague et d'incertitude chez les lecteurs sur une question qui intéresse le salut de tant de générations.

« On a des exemples, dit ironiquement Euler, que quelqu'un s'est trompé en prenant un homme pour un autre; donc les apôtres se sont trompés quand ils disent avoir vu Jésus-Christ après sa résurrection ². » Sérieusement le langage de l'Évangile est très-propre à autoriser une telle conjecture. Il y a quelque chose de louche et d'incertain dans le récit. Il est manifeste que les disciples se sont trompés dans un moment ou dans un autre. La première impression les avait abusés, et la réflexion les a désabusés. Tout cela ressemble à une confuse et tardive réminiscence, comme après un rêve.

Le désaccord des apôtres sur ce sujet n'est pas moins étrange que celui des évangélistes. Saint Pierre, parlant en présence des Juifs peu de semaines après

1. « Non tamen cognoverunt discipuli quia Jesus est... » *Joann.*, XXI, 24.

2. *Lettre à une princesse d'Allemagne*, p. 303.

les événements, affirme que Jésus ressuscité ne s'est montré qu'à des témoins choisis par Dieu, c'est-à-dire aux apôtres¹. Quoi de plus explicite que ce langage? Cependant saint Paul, dans sa *première épître aux Corinthiens*, après avoir rappelé l'apparition de Jésus à saint Pierre et à ses collègues, ajoute que le Sauveur s'est montré ensuite à plus de cinq cents spectateurs, dont plusieurs existent encore². Il place cet événement avant sa propre conversion, quoique les *Actes des apôtres* n'en disent mot. Lequel croire, de saint Pierre ou de saint Paul? Sans doute il serait désirable que l'assertion de celui-ci fût la plus exacte. L'apparition de Jésus à plus de cinq cents spectateurs à la fois serait un fait bien autrement décisif et plus accablant pour les incrédules que des apparitions furtives, à huis clos, et devant des témoins choisis pour la circonstance. Malheureusement, toutes les présomptions sont ici contre l'apôtre des gentils. Saint Pierre était présent sur les lieux et avait tout vu; il parlait aux Juifs à même d'être aussi bien informés que lui; tandis que saint Paul, d'abord persécuteur des chrétiens, ne savait rien que par ouï-dire, et que de plus il écrivait aux habitants d'une ville lointaine, sans craindre aucune vérification. D'ailleurs, le miracle dont il s'agit est plus vraisemblable en comité secret que devant une masse de curieux ou d'indifférents.

1. *Act. apost.*, X, 41.

2. « Deinde visus est plus quam quingentis fratribus simul, ex quibus multi manent usque adhuc, quidam autem dormierunt. » *Epist. ad Corinth. prima*, XV, 6.

Chalmers, après avoir constaté ce qu'il appelle « notre ardent appétit de preuves dans une question de si haute importance, » dit à ce sujet : « Nous serions charmé si, dans le cours de nos recherches sur les travaux littéraires des âges écoulés, nous avions rencontré un document authentique, écrit par quelqu'un des cinq cents qui, *dit-on*, virent notre Sauveur après sa résurrection, et si nous avions pu ajouter sa narration de cet événement aux témoignages qui nous ont été déjà transmis ¹. » Et nous aussi, nous ne pouvons que nous associer à ce vœu bien légitime, et partager avec Chalmers le regret que l'assertion contenue dans l'épître de saint Paul aux Corinthiens n'ait pas été confirmée par quelque autre document, malgré la déclaration formelle de saint Pierre.

La réponse habituelle de Watson en pareil cas, savoir que les omissions ne sont pas des contradictions, ne saurait s'appliquer ici, et le désaccord sur une circonstance aussi importante constitue une grave difficulté. Quelques apologistes prétendent que saint Paul n'aurait pas osé affirmer un fait semblable s'il avait craint d'être contredit. Mais il ne faut pas perdre de vue que cet apôtre, qui ne visita Corinthe que postérieurement à l'édit de Claude sur l'expulsion des Juifs de Rome ², écrivait à de nouveaux convertis, loin du théâtre des événements, et longtemps après le fait,

1. *Evidences of christian revelation*, p. 163.

2. *Act. apost.*, XVIII, 2.

puisque plusieurs témoins étaient morts. Cette éclatante publicité d'un miracle, réservé à un petit nombre de confidents ¹, paraît-elle probable et conforme au plan du Sauveur? Les tribunaux humains se contenteraient-ils d'une semblable affirmation, tout à fait isolée et contraire aux témoignages les plus authentiques? C'est aux lecteurs de bonne foi de décider. Quoi qu'il en soit, il est permis de supposer que d'autres arguments du même genre ont pu être employés avec succès par l'apôtre des gentils. Selon la remarque de son panégyriste, lord Lyttleton, « il avait toute latitude pour prêcher ce qui lui plaisait, sans contradiction ². »

Suivant la réflexion du philosophe Hume, « un conte universellement bafoué au lieu où il a pris naissance passera pour certain à une distance de quelques centaines de lieues ³. »

Les apologistes Sherlock et Gilbert West, qui ont traité cette question spéciale, se sont donné une peine infinie pour éclaircir les difficultés et expliquer les détails contradictoires du miracle de la résurrection. Comme chacun des narrateurs inspirés raconte le fait à sa manière, et semble ne tenir aucun compte du récit des autres, il n'y a aucun moyen de les concilier, sinon en multipliant les conjectures, les hypothèses, les inductions hasardées. C'est ainsi qu'il faut admettre huit ou neuf apparitions différentes de Jésus-Christ, au lieu

1. « Cujus nos testes sumus... » *Act. apost.*, III, 15.

2. *On the conversion of St Paul.*

3. *Of miracles.*

de trois ou quatre dont parle le Nouveau Testament. En définitive, West et Sherlock n'ont trouvé rien de mieux pour mettre d'accord les évangélistes que de composer un cinquième évangile.

De même que Pascal, West s'efforce de tirer parti, en faveur de sa cause, des objections qu'on peut lui adresser. Il s'exprime ainsi : « On a présenté les contradictions et les incohérences que quelques-uns s'imaginent découvrir dans le récit évangélique de la résurrection, comme des arguments pour en combattre la teneur et repousser l'autorité des Évangiles... mais nous ne devons pas avoir peur d'admettre ces apparences de contradiction, puisqu'on peut en conclure, à l'avantage des évangélistes, qu'ils ne se sont pas concertés¹. » Cela prouverait tout au plus qu'ils ne se sont pas bien concertés sur le miracle de la résurrection.

M. Frayssinous entreprend de répondre à la même objection qu'il formule ainsi : « On dit que les évangélistes incertains, vacillants dans leurs récits, rapportent des choses contradictoires et ne s'accordent entre eux ni sur les apparitions des anges, ni sur celles de Jésus-Christ, ni sur les voyages qui ont été faits au sépulcre, ni sur les heures où ces voyages ont eu lieu. L'un suppose qu'un seul ange a paru, l'autre en suppose plusieurs; ce que celui-ci place après le lever du soleil, celui-là le met avant l'aurore : dans ce choc de narrations qui se combattent, comment démêler la vé-

1. *Observations on the resurrection.*

rité ' ? » En effet, voilà bien ce qu'on dit, et on ajoute même quelques autres détails qui fortifient et complètent les précédents. M. Frayssinous conclut que « les récits sont assez vraisemblables pour les mettre hors de tout soupçon d'imposture et assez différents pour les sauver du reproche de fraude concertée ². » A coup sûr, le soupçon d'entente cordiale ne saurait atteindre sur ce point les évangélistes.

Le même apologiste se pose une autre objection fort naturelle. « Si Jésus, dit-il, était véritablement ressuscité, se serait-il contenté d'apparaître à ses disciples qui déjà croyaient en lui ? Ne devait-il pas plutôt apparaître à ses ennemis pour les guérir de leur incrédulité ³ ? » Rien de plus juste ni de plus évident. A cela il répond : « Vous demandez pourquoi Jésus n'a pas apparu à toute la ville de Jérusalem, à la synagogue, à tous ses ennemis ; et moi je vous demanderai pourquoi il n'a pas apparu à Rome, à Corinthe, à Éphèse, partout où sa résurrection fut prêchée ⁴ ? » La première demande est parfaitement raisonnable et la seconde visiblement absurde. Que serait allé faire Jésus ressuscité à Rome, à Corinthe, à Éphèse, où il était tout à fait inconnu, tandis que sa résurrection manifestée publiquement à Jérusalem aurait confondu la synagogue, imposé silence à ses accusateurs et hâté la propagation de l'Évangile ?

1. *Défense du christianisme*, vol. II, p. 374.

2. *Ibid.*, p. 375.

3. *Ibid.*, p. 376.

4. *Ibid.*, p. 378.

Avec les documents contradictoires et incomplets que nous possédons, il est bien difficile de savoir si la nouvelle de la résurrection fut communiquée d'abord aux chefs des prêtres, ou si elle s'accrédita plus tard et après la conférence des apôtres en Galilée. Selon Milman, « excepté parmi les disciples immédiats, l'avis de la résurrection resta probablement un profond secret, ou tout au plus il n'en parvint qu'une vague et faible rumeur aux oreilles du sanhédrin. » Cependant, on conçoit de quelle importance il devait être, pour l'éclaircissement ou la preuve du fait, que les autorités juives qui n'en avaient pas été témoins fussent du moins prévenues sans aucun délai, pour leur faciliter les moyens de vérifier les témoignages ou de remonter à l'origine d'un tel bruit.

C'est à bon droit qu'on s'étonne que le Sauveur n'ait apparu qu'à ses disciples, c'est-à-dire aux seuls spectateurs qui n'eussent aucun besoin d'assister à sa résurrection. Lactance explique singulièrement cette particularité. Selon lui, « Jésus ne voulut pas se montrer aux Juifs, de peur de les amener au repentir et de les guérir de leur incrédulité¹. » C'est bien mal connaître le caractère de celui qui a conçu la belle parabole de la brebis égarée et qui attachait tant de prix au salut d'un seul pécheur ici-bas².

1. Noliit enim se Judæis ostendere, ne adduceret eos ad pœnitentiam atque impios resanaret. » *Institut.*, lib. V, cap. XX.

2. « Gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente... » *Luc.*, XV, 7.

Tous les apologistes suent vainement pour justifier l'incrédulité opiniâtre des apôtres au miracle de la résurrection qui leur avait été annoncé tant de fois, et sous tant de formes différentes, par leur maître. Quelque peu de pénétration qu'on suppose à ces hommes simples et grossiers, Jésus avait pris tant de peine pour se faire comprendre, et avait tant insisté sur ce point, qu'on admire leur défaut d'intelligence. West fournit l'excuse suivante : « Il est remarquable que tous ces incidents miraculeux se suivirent coup sur coup et par conséquent se pressèrent dans un court intervalle de temps, en sorte que nous devons être moins surpris si les apôtres ne se rendirent pas tout d'abord à tant d'évidence. Un tel amas de prodiges suffisait pour confondre et troubler leur entendement¹. » Cela paraît signifier, en d'autres termes, que les chances de foi diminuent en raison même du nombre des miracles. Tout en acceptant cette explication et en admettant que les apôtres n'eussent pas la tête bien forte, ainsi que West l'insinue manifestement, il n'est pas moins juste de remarquer, comme lui-même le fait ailleurs, que les portions de la prophétie déjà réalisées devaient leur ouvrir les yeux et les disposer à croire aussi à l'accomplissement de tout le reste.

Il est facile de voir que les apologistes ont épuisé leur industrie, leur sagacité, leurs subterfuges, sur cette question, et elle en valait bien la peine; car, selon l'aveu de saint Paul, il s'agit de croire ou de ne pas

1. *Observations on the resurrection.*

croire. Toutes leurs tentatives ont jusqu'ici échoué. Ils ne s'accordent pas mieux dans leurs explications que les évangélistes eux-mêmes dans leur récit. On peut relever aussi l'invraisemblance du fait raconté par saint Matthieu seul, que les soldats romains qui avaient été préposés à la garde du tombeau furent saisis d'une syncope à la vue d'un ange, qu'ils se laissèrent corrompre par les prêtres à prix d'argent et répandirent le bruit que, pendant leur sommeil, les disciples de Jésus avaient soustrait son corps. Saint Matthieu avoue que « cette rumeur subsiste encore, après plusieurs années, parmi les Juifs¹. » Les autres évangélistes ont prudemment fait d'omettre ce trait, également injurieux pour les soldats romains qu'il travestit en poltrons, et pour les prêtres israélites, qu'il représente comme des fourbes et des suborneurs de faux témoins.

Nous touchons ici à une dernière difficulté plus grave qu'aucune des précédentes. En admettant le récit de saint Matthieu, il faut opter entre la véracité des apôtres, hommes obscurs et d'une classe infime, qui déclarent que le corps de leur Maître a disparu d'une manière surnaturelle, et l'intégrité des prêtres, des anciens, des docteurs de la loi, c'est-à-dire de l'élite de la nation juive, qui affirment que le corps a été soustrait frauduleusement. Il répugne toujours de croire des ministres du culte, même dans une religion moins

1. « Et divulgatum est verbum istud apud Judæos, usque in hodiernum diem. » *Matth.*, XXVIII, 11-15.

vénérable que le judaïsme, capables d'impôture et de prévarication pour diffamer un innocent et le poursuivre au delà du tombeau. Qu'on se rappelle avec quelle déférence l'apôtre saint Paul, cet homme intrépide, traite Ananias qu'il venait d'injurier, aussitôt qu'il reconnaît en lui le grand prêtre ¹. Il semble étrange que ceux qui professent un respect profond pour le caractère du sacerdoce n'hésitent pas à incriminer en masse le clergé de tout un peuple. N'oublions pas d'ailleurs que ces mêmes hommes, de la probité desquels on fait si bon marché, sont après tout les seuls garants de l'authenticité des annales du genre humain, les seuls dépositaires des traditions qui servent de fondement au christianisme. Si les prêtres juifs étaient aussi corrompus, à l'époque de Jésus-Christ, que les représente l'Évangile, qui nous répond de leur droiture et de leur sincérité aux époques antérieures? Et pourtant, il n'y a pas à sortir de là : nous ne savons rien sans leur témoignage.

Il résulte de ces observations que le fait le plus important et le plus capital de toute l'Écriture est malheureusement le plus obscur, le plus embarrassant et le plus contestable. Mais la conclusion ne s'arrête pas là. Si le miracle de la résurrection est seulement douteux, par une conséquence inévitable, il compromet tous les autres appuyés sur les mêmes témoignages et dépourvus de meilleure garantie. On pourrait réduire toutes les objections à cette unique difficulté, avec la

1. « Summum sacerdotem Dei maledicis ? » *Act. apost.*, XXIII, 4.

certitude que les apologistes ne s'en tireront jamais victorieusement. Qu'on ne perde pas de vue qu'il s'agit simplement de concilier entre eux les quatre évangélistes d'abord, et ensuite les deux princes des apôtres, sans subtilité, sans subterfuge et avec les seuls textes de l'Évangile. Voilà, en effet, tout le problème.

Frappés de ces graves considérations, quelques apologistes récents, comme Rosenmüller et le docteur Newman, ont conclu que les miracles de l'Évangile avaient eu pour but de fonder et non de perpétuer la foi; et que, primitivement appropriés à leur époque, ils seraient insuffisants aujourd'hui.

En résumé, la constance des lois de la nature est visible pour le monde entier : la prétendue suspension de ces mêmes lois a toujours été furtive, subreptice, clandestine. C'est dans un espace compris entre quelques degrés de longitude et de latitude, c'est dans un coin de l'ancienne Judée, cette officine de prodiges, qu'ont élu domicile tous les miracles jusqu'ici connus, les seuls du moins qu'admet l'orthodoxie. On peut ajouter que le nombre des miracles est presque toujours en raison inverse de leur opportunité et de leur véritable raison d'être. Ils se multiplient sans mesure, aux âges d'ignorance où la foi surabonde; ils deviennent rares avec le progrès des lumières, et disparaissent à peu près aux époques de libre examen, où ils pourraient ranimer la ferveur des fidèles et opérer la conversion des incrédules.

Je crois avoir suffisamment démontré que les miracles en général sont un mauvais moyen de conviction, et que ceux de l'Évangile en particulier donnent prise à une foule d'objections plus sérieuses les unes que les autres.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

Avant-propos	1
--------------------	---

CHAPITRE I^{er}.

CONSIDÉRATIONS PRÉLIMINAIRES.

But et plan de l'ouvrage. — Nombre considérable des apologistes. — Difficultés de leur tâche. — Défauts de leur argumentation. — Excès de confiance dans leur cause. — Appel à la discussion. — Bienveillance mutuelle et modération dans la polémique.....	9
---	---

CHAPITRE II.

COUP D'ŒIL SUR LES PRINCIPAUX APOLOGISTES.

Grotius. — Pascal. — Samuel Clarke. — Paley. — Chateaubriand. — Gregory. — Frayssinous. — De Lamennais. — Thomas Chalmers. — M. Nicolas.	
Apologistes de second ordre : Chandler. — Sherlock. — West.	

— Butler. — Lyttleton. — Campbell. — Jenyns. — Watson.	
— Wilberforce. — De la Luzerne. — Sumner. — Channing.	
— Wilson. — M. Henri Martin.	28

CHAPITRE III.

DÉFAUTS COMMUNS AUX APOLOGISTES.

Caractère général des apologistes, catholiques ou protestants.	
— Défauts communs à la plupart. — Crédulité. — Inexactitudes. — Exagération. — Paradoxes. — Contradictions. — Partialité. — Mauvaise foi. — Sophismes. — Violence de langage. — Injures contre les incrédules. — Accusations contre Voltaire et J.-J. Rousseau.	61

CHAPITRE IV.

DE LA RAISON ET DE LA FOI.

Diversité des religions positives. — Incertitude sur le choix. — Calcul des probabilités. — Statistique religieuse. — Mérite de la foi. — Supériorité des bonnes œuvres. — Écueils de la foi. — Puérilités. — Doutes. — Superstition. — Enthousiasme. — Fanatisme. — Intolérance. — Autorité légitime de la raison. — Témoignage des apologistes.	105
--	-----

CHAPITRE V.

NÉCESSITÉ DE LA RÉVÉLATION.

Conditions essentielles à la recherche de la vérité. — Ordre et plan d'examen. — Désaccord de la révélation avec le système de la Providence. — Exercice légitime des facultés humaines. — Arguments des apologistes. — Insuffisance des lumières de la raison. — Pureté et uniformité du culte. — Inefficacité des doctrines philosophiques. — Sanction des préceptes	
--	--

TABLE DES MATIÈRES.

441

de la morale. — Origine du langage. — Dissentiment des dogmatistes. — Pluralité des révélations. — Contradictions de la loi ancienne et de la loi nouvelle..... 152

CHAPITRE VI.

ÉCRITURE SAINTE.

Conditions de l'efficacité d'une révélation. — Langue universelle. — Erreurs et désaccord des interprètes. — Révélation locale. — Peuple élu. — Caractère des Juifs. — Égoïsme. — Insociabilité. — Intolérance. — Barbarie. — Notions de la Divinité. — Théologie juive et paganisme. — Dieu israélite. — Sacrifice d'Abraham. — Endurcissement de Pharaon. — Massacre des Chananéens. — Miracle de Josué. — Anthropomorphisme biblique..... 190

CHAPITRE VII.

ANCIEN TESTAMENT.

Authenticité des Écritures. — Altérations du texte. — Dissidences des interprètes. — Distinction entre l'authenticité et la vérité. — Beautés de la Bible. — Cosmographie de Moïse. — Objections scientifiques. — Explications de M. Nicolas. — Création de la lumière. — Découvertes géologiques. — Antiquité du globe. — Erreurs en astronomie. — Les six jours ou époques. — Récit du déluge. — Confusion des langues. — Omission de l'immortalité de l'âme. — Aveux et contradictions des apologistes. — Difficultés de l'Ancien Testament.. 225

CHAPITRE VIII.

PÉCHÉ ORIGINEL ET RÉDEMPTION.

Origine du mal physique et moral. — Doctrine de l'épreuve.
— Hypothèse d'une chute primitive. — Corruption de la na-

ture humaine. — Transmission du péché originel. — Notion d'un mauvais principe. — Dogme de la rédemption. — Inefficacité du sacrifice divin. — Pluralité probable des mondes. — Incarnation. — Double nature du Messie. — Prédilection commune pour les médiateurs. — Mystère de la Trinité. — Sens littéral et sens figuré.....	268
--	-----

CHAPITRE IX.

PREUVES HISTORIQUES. PROPHEÉTIES.

Ordre et division des preuves. — Incompatibilité des prophéties et de la liberté humaine. — Vague et obscurité des prophéties. — Désaccord des rabbins et des apologistes. — Triage arbitraire des prophéties. — Défaut d'authenticité. — Oracles païens. — Prédications fortuites. — Isaïe et Platon. — Daniel. — Prédiction de la ruine du temple et de la fin du monde. — Prophétie sur la résurrection. — Divergences des interprètes. — Faux prophètes chez les Juifs.	316
--	-----

CHAPITRE X.

MIRACLES DU NOUVEAU TESTAMENT.

Inefficacité des miracles. — Insuffisance de garantie. — Difficulté d'appréciation. — Valeur des témoignages humains. — Expérience commune. — Faits naturels et surnaturels. — Règles de critique. — Motifs de certitude. — Caractère des apôtres. — Leur intelligence. — Leur véracité. — Leur discernement. — Récits des évangélistes. — Histoire de Socrate et de César. — Phénomènes physiques. — Croyance à la magie. — Fraudes pieuses. — Cessation des miracles. — Désaccord des Pères de l'Eglise. — Puissance des démons. — Profusion des miracles de l'Evangile.	347
---	-----

CHAPITRE XI.

MÊME SUJET. MIRACLE DE L'ANCIEN TESTAMENT.

Mélange de l'histoire et des fictions. — Légendes populaires. —	
---	--

Esprit critique des apologistes. — Prodiges du paganisme. — Cure attribuée à Vespasien. — Cure de Saragosse. — Tombeau du diacre Pâris. — Caractères distinctifs des vrais miracles. — Faits surnaturels de l'Évangile. — Défaut de publicité. — Silence des auteurs juifs et païens. — Scepticisme des contemporains. — Incrédulité des disciples. — État sanitaire de la Judée. — Possédés des démons. — Miracles des apôtres. — Contradictions des évangélistes sur la résurrection.....	387
---	-----

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

